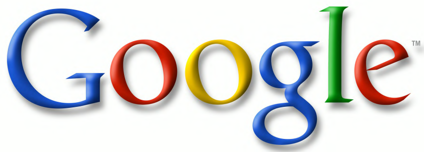


À

Madame Sara Y. Stevenson

hommage de vive reconnaissance

de l'auteur

Carl Lumholtz

Philadelphia 17 avril 1890

AU
PAYS DES CANNIBALES



LE DOCTEUR CARL LUMHOLTZ

CARL LUMHOLTZ

AU

PAYS DES CANNIBALES

VOYAGE D'EXPLORATION

CHEZ LES INDIGÈNES DE L'AUSTRALIE ORIENTALE

1880-1884

OUVRAGE TRADUIT DU NORVÉGIEN
avec l'autorisation de l'auteur

PAR

V. & W. MOLARD

CONTENANT 154 GRAVURES ET 2 CARTES

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1890

A

MONSIEUR CARNOT

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

CE VOLUME EST RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ.

C. LUMHOLTZ.

Ἀνδροφάγοι δὲ ἀγριώτατα πάντων ἀνθρώπων ἔχουσι ἤθεα, οὔτε δίκην νομίζοντες, οὔτε νόμῳ οὐδενὶ χρεώμενοι, νομάδες δέ εἰσιν.

« Il n'est point d'hommes qui aient des mœurs plus sauvages que les Androphages. Ils ne connaissent ni les lois, ni la justice; ils sont nomades. »

(Hérodote, IV, 106.)

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

Chargé d'une mission par l'Université de Christiania, j'entrepris de 1880 à 1884 un voyage en Australie, dans le but de faire des recherches pour les musées zoologiques et zootomiques de l'Université et d'étudier les mœurs et l'anthropologie des tribus peu connues qui habitent ce continent.

Je visitai d'abord les trois colonies du sud-est : l'Australie du Sud, Victoria et la Nouvelle-Galles du Sud, et me mis en rapport avec les musées des capitales, Adélaïde, Melbourne et Sydney. Partout je reçus un accueil charmant et je dois des remercîments particuliers à M. le baron Ferdinand von Mueller, botaniste distingué de Melbourne, à M. Fred. M'Coy, professeur de zoologie et de minéralogie à l'université de cette ville, ainsi qu'à M. le docteur E. P. Ramsay, directeur du musée de Sydney, pour l'aide qu'ils m'ont donnée dans l'accomplissement de la mission qui m'était confiée.

Je vécus, depuis le mois de novembre 1880 jusqu'au mois

d'août 1881, à Gracemere, station charmante du Queensland Central et appartenant à MM. Archer frères, qui toujours ont fait preuve à mon égard d'une hospitalité amicale, et cela m'a beaucoup facilité mon travail, dans bien des circonstances. Le même accueil m'a été réservé par M. Walter J. Scott, propriétaire de la station Valley of Lagoons, dans le Queensland Septentrional. Je prie ces messieurs de vouloir bien agréer ici l'expression de ma sincère gratitude.

Ce ne fut qu'en août 1881 que je commençai réellement mon premier voyage d'exploration ; je pénétrai dans le Queensland Occidental et fis 800 milles anglais vers l'ouest sans escorte ; mais je n'obtins pas un résultat répondant à mes efforts.

Je choisis pour champ d'explorations le Queensland Septentrional, où je passai en tout quatorze mois, voyageant et étudiant sans cesse. Je vécus près d'un an, depuis août 1882 jusqu'à juillet 1883, seul avec les sauvages dans la région arrosée par Herbert river, fleuve relativement large et profond qui se jette dans l'océan Pacifique à 18 degrés de latitude sud. Ces sauvages appartiennent à une race d'hommes placés sur le dernier échelon de la civilisation — si vraiment il peut être ici question de civilisation, — car l'aborigène d'Australie est non seulement anthropophage, mais plusieurs tribus même sont encore aux débuts de l'âge de pierre. Les particularités ethnographiques de cette race ont déjà fait l'objet d'études approfondies, mais qui ont porté surtout sur les indigènes habitant le plus au sud, et ces Noirs ont, sous plusieurs rapports, une supériorité évidente sur leurs parents du nord. C'est de ma vie chez ces aborigènes, et du résultat de l'expérience que j'ai acquise pendant ce séjour, que traite principalement cet ouvrage, qui a pour but de donner une image fidèle de la manière de vivre des indigènes australiens, de leurs us et coutumes, depuis leur naissance jusqu'à leur

mort, et par là d'apporter un appoint à la science ethnographique, en donnant des détails sur des tribus qui n'ont jamais eu aucun rapport avec des Blancs et sur une race d'hommes qui, avant peu, aura sans doute complètement disparu de la terre.

Tout en poursuivant ces études anthropologiques, j'ai réussi à me procurer une assez grande collection d'objets et d'animaux jusqu'ici inconnus et qui sont maintenant déposés dans les musées de l'Université de Christiania. Cette collection se compose, pour la majeure partie, de vertébrés, parmi lesquels beaucoup de mammifères sur lesquels M. le professeur R. Collett a donné des détails très complets dans les *Zoologische Jahrbücher*, Iéna, 1887, d'environ 700 oiseaux différents, d'un grand nombre de reptiles et de batraciens, de quelques poissons, ainsi que d'insectes et d'animaux d'ordre inférieur. J'ai découvert quatre mammifères nouveaux pour la science, déterminés par le professeur R. Collett, qui en a fixé les noms dans *the Proceedings of the Zoological Society of London*, 1884; ces mammifères sont le *Dendrolagus Lumholtzii* (kangourou des arbres) et trois espèces d'opossums : le *Trichosurus Archeri*, le *Trichosurus herbertensis* et le *Trichosurus lemuroides*.

En terminant cet ouvrage, je tiens à exprimer mes remercîments à MM. Robert Collett et Ossian Sars, professeurs de zoologie à l'Université de Christiania, qui, les premiers, m'ont poussé à cette entreprise et qui jamais ne m'ont abandonné lorsque je faisais appel à leur aide et à leurs conseils.

Pour mon aperçu sur la géologie de l'Australie, j'ai eu recours aux lumières de M. le docteur H. Reusch, de Christiania; et pour l'aperçu sur l'histoire de ce continent j'ai fait appel aux conseils éclairés de M. A. M. Hansen, secrétaire de la bibliothèque de l'Université de Christiania.

Une partie des illustrations contenues dans ce livre ont été dessinées par le peintre A. Bloch, de Christiania, d'après les esquisses, photographies, objets et animaux que j'ai rapportés d'Australie et que l'artiste a su rendre avec une grande fidélité.

La présente édition a été de plus enrichie par les artistes français de belles et nombreuses gravures exécutées à l'aide des meilleurs documents que j'ai pu me procurer.

J'ai eu la bonne fortune de voir mon ouvrage traduit par MM. V. et W. Molard. M. Victor Molard s'est fait avantageusement connaître dans le monde littéraire scandinave par ses excellents travaux sur Holberg et ses traductions d'Asbjörnsen et autres auteurs norvégiens. Je ne pouvais souhaiter un meilleur introducteur devant le public français, et je profite de l'occasion pour remercier sincèrement M. V. Molard des soins incessants grâce auxquels non seulement cette édition paraît dans une forme très élégante, mais encore correspond entièrement à l'original, dont elle est en français la minutieuse et fidèle reproduction.

Paris, août 1889.

CARL LUMHOLTZ.

AU PAYS

DES CANNIBALES

CHAPITRE I

Ce qu'est l'Australie. — Le monde renversé. — Départ de Christiania. — Senteurs de terre. — Adélaïde. — Le Jardin Botanique. — Vins d'Australie. — Melbourne, la Reine du Sud. — *The working men.* — Les arbres les plus hauts du monde. — Les deux mammifères les plus communs en Australie.

La population de l'Australie ne serait, dit-on, qu'un ramassis de convicts. On se représente ce pays comme un immense désert aux chaleurs torrides qui brûlent la peau au point de la rendre tout à fait noire, et l'on raconte qu'une Allemande, à la vue d'un de ses parents revenu aussi blanc qu'il était parti, en manifesta hautement sa surprise. Ne m'a-t-on pas demandé, à moi, si l'usage des couteaux, des fourchettes, etc., était connu là-bas?

La vérité, la voici : L'Australie est un pays des plus séduisants, dont les mines d'or ont attiré des milliers d'individus de toutes les parties du monde, et ses innombrables troupeaux de moutons fournissent les marchés du monde entier d'une laine sans rivale pour la finesse. Ce continent se recommande tout particulièrement à l'attention du naturaliste, qui y rencontrera les deux mammifères les plus intéressants du globe, l'*ornithorynque* et l'*échidné*, et pourra y étudier des êtres bizarres : mammifères à bec d'oiseau, cacatois et cygnes noirs, abeilles dépourvues d'aiguillon, toutes choses diamétralement opposées à ce que nous avons l'habitude de voir. Quelques exemples : la queue de la bergeronnette australienne ne se meut pas

de haut en bas, comme celle de notre hoche-queue; par contre, certains arbres tournent la tranche de leurs feuilles vers le ciel, au lieu de la présenter de côté; d'autres perdent leur écorce, non leurs feuilles, et l'on trouve des cerises dont le noyau recouvre la chair. Tout nous semble donc à contresens, et paraît justifier le vieux proverbe : « En Australie la beauté manque aux femmes, le chant aux oiseaux et l'odeur aux fleurs ».

Peu de beautés naturelles, excepté les métaux et les pâturages; point de gibier délicat dans les bois; dans les rivières et les lacs, du poisson de qualité médiocre, sentant la vase, et, pour achever le tableau, des racines et des fruits à peine mangeables.

Mais le pays possède des avantages qui compensent largement ces regrettables lacunes. Ce qui y est importé réussit admirablement, et presque toutes les plantes cultivées semblent s'être donné rendez-vous entre Adélaïde et le cap York. Dans la partie sud, la première place est faite aux pommiers, aux pommes de terre, etc.; puis croît la vigne; et tout au nord, la canne à sucre, ainsi que d'autres plantes tropicales.

Lors de l'arrivée des Européens, nos animaux domestiques y étaient inconnus, mais depuis quelques années les riches herbages de l'Australie nourrissent des millions de bestiaux. Le cheval est si bien acclimaté, que sur plusieurs points on le rencontre revenu à l'état sauvage; même observation pour les bestiaux. L'Australie en est arrivée à exporter des chevaux dans l'Inde, dans les possessions françaises, et, à l'occasion, à fournir l'Angleterre de chevaux de course.

Moineaux gris et lapins ont tellement pullulé qu'on cherche à s'en débarrasser par tous les moyens possibles. Pour la destruction de ces derniers, de fortes primes sont proposées.

Quelques personnes s'imaginent que l'Australie est une île de petites dimensions. Erreur grossière, car par la grandeur elle se rapproche de l'Europe. Ce qui la caractérise au point de vue physico-géographique, c'est la rangée de montagnes qui la traverse du nord au sud, longeant la côte orientale, et porte le nom de *the Great Dividing Range*. Cette chaîne de hauteurs, qui attire la pluie et donne naissance à de nombreux cours d'eau, rend ce côté du continent beaucoup plus fertile que la partie occidentale. La région du sud est

très montagneuse, ce qui lui a valu le nom d'Alpes Australiennes. C'est là que se dresse le pic le plus élevé du continent : *Mount Townsend* (Kosciuszko), groupe de montagnes, dont quelques-unes sont couvertes de neiges éternelles.

On croit généralement à l'existence d'un grand désert australien. Dans le fait, l'intérieur de ce continent n'est que trop riche en steppes immenses, inhabitables, tels que *the Great Sandy Desert, the Great Victoria Desert,* dont on se forme une idée exagérée. Voici ce qui a donné naissance à cette opinion : les pluies tombent très abondamment et à des époques très irrégulières; seulement il peut survenir des sécheresses qui durent un à deux ans et donnent au paysage, sur des étendues considérables, un aspect désolé. De là, une erreur assez générale qui conclut à l'existence d'un désert beaucoup plus grand qu'il ne l'est en réalité. L'un d'eux doit son nom, *Sturt's Stony Desert,* à l'explorateur Sturt qui, après de vaines tentatives pour le parcourir, fut obligé de revenir sur ses pas, n'ayant rencontré que des pierres. La vérité est qu'au moment où il s'y engagea, le pays souffrait d'une de ces sécheresses terribles; mais, après son départ, la pluie commença à tomber, l'herbe à pousser entre les pierres, et maintenant les moutons paissent par milliers sur une partie du désert Sturt.

Au point de vue politique, l'Australie est divisée en six colonies : la Tasmanie, l'Australie Occidentale, l'Australie Méridionale, Victoria, la Nouvelle-Galles du Sud et le Queensland. Chacune d'elles, indépendante des autres, a son gouvernement, son parlement, ses lois spéciales et aussi ses mœurs et coutumes; l'émulation, la rivalité y sont à l'ordre du jour. Passe-t-on d'une colonie dans l'autre, on voit d'un premier coup d'œil combien elles diffèrent, malgré l'unité de langue; les contrastes y sont presque aussi marqués qu'en Europe lorsqu'on va d'un pays à un autre. Ainsi Victoria est protectionniste tandis que la Nouvelle-Galles du Sud pratique le libre-échange; mais chacune de ces colonies s'est donné une constitution libérale en matière politique et pour les choses de la religion.

Si les deux industries principales sont l'exploitation des mines d'or et l'élève des moutons, l'agriculture est loin d'être négligée; mais jusqu'à ce jour elle s'est cantonnée le long des côtes.

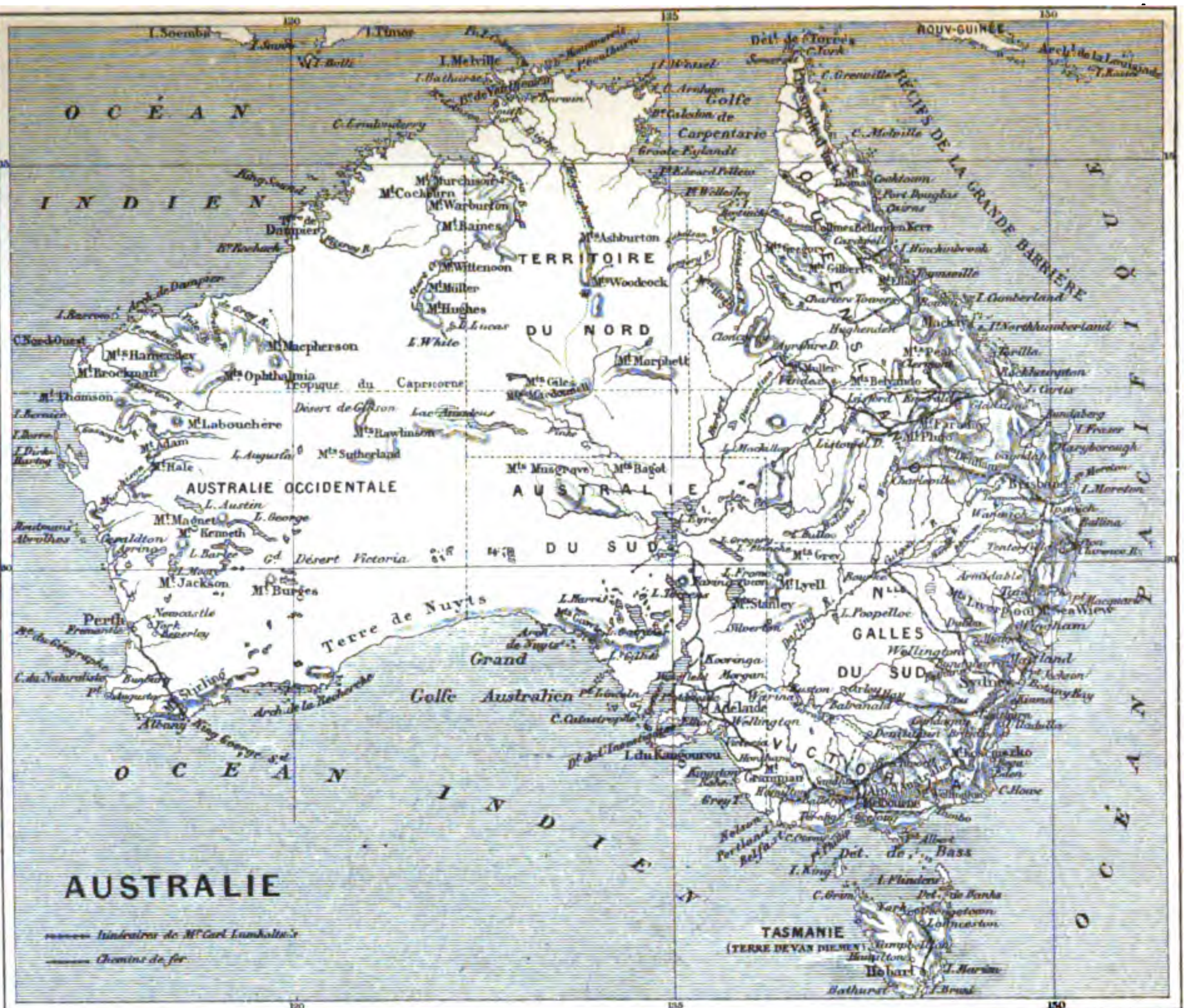
En Australie l'instruction est très développée. Ses universités,

fondées à Melbourne, Sydney, Adélaïde, favorisent surtout l'étude des sciences et inspirent le goût des hautes études.

Enfin l'Australie n'est plus *terra incognita* : de magnifiques bateaux à vapeur, établis d'après les exigences du confort moderne, entretiennent des rapports fréquents avec l'Europe et d'autres parties du monde. Il suffit d'une quarantaine de jours pour aller par steamer de Melbourne en Angleterre ; mais en bateau à voiles une traversée de quatre-vingt-dix jours est considérée comme particulièrement heureuse.

Le 24 mai 1880 je m'embarquai sur le trois-mâts *Einar Tambarskjælver*, qui devait partir de Snarœ (île de Snar), près de Christiania, pour se rendre directement à Port-Adélaïde, avec une cargaison de bois raboté. J'emportais quelques instruments de pêche et de chasse, fournis par l'Université, des peaux d'oiseaux du Nord pour effectuer des échanges avec les musées d'Australie, ainsi que des fusils, des munitions, etc. Quelles sources d'impressions profondes qu'une navigation par la mousson nord-est, un coucher de soleil dans les mers du Tropique ou par une nuit claire et étoilée sur l'océan avec ses phosphorescences !

Quand on a franchi la zone où le calme plat peut tout à coup faire place à une tempête furieuse, on atteint promptement, à l'aide de la mousson du sud-est, la région des vents d'ouest. La Croix du Sud, les Nuées de Magellan, les cachalots, dont la tête énorme émerge de temps à autre au-dessus de l'eau, les albatros, dont on ne se lasse jamais d'admirer le vol superbe, tout indique la proximité des mers du Sud. Des pigeons du Cap, des albatros et des mouettes nous accompagnent des semaines entières, ce qui n'enlève pas au voyage tout côté désagréable. Ainsi le 17 août, à six heures du matin, une tempête terrible nous assaillait ; le navire perdit ses voiles et dut continuer sa route avec quelques lambeaux de bas-huniers et de misaine qui fasiaient. L'eau embarquait ; un des escaliers du gaillard d'arrière fut brisé, un paquet de mer pénétra dans l'écoutille, enfonçant deux portes ; un autre désarrima les tonneaux contenant notre provision d'eau, et un troisième remplit si bien la cambuse que


AUSTRALIE
Itinéraires de Mr Carl Lumholtz
Chemins de fer
OCÉAN INDIEN
OCÉAN INDIEN
OCÉAN PACIFIQUE
TERRITOIRE DU NORD
AUSTRALIE OCCIDENTALE
AUSTRALIE DU SUD
Nlle GALLES DU SUD
VICTORIA
QUEENSLAND
TASMANIE
(TERRE DE VAN DIEMEN)
NOUV.-GUINÉE
RÉCIFS DE LA GRANDE BARRIÈRE
Golfe de Carpentarie
Grand Golfe Australien
Terre de Nuyts
Tropique du Capricorne
Désert de Gibson
Gd Désert Victoria
Dét. de Bass
Dét. de Torrès
I. Melville
I. Timor
I. Soemba
Perth
Albany
Adélaïde
Melbourne
Sydney
Brisbane
Hobart
Rockhampton
Mt Macpherson
Mt Labouchère
Mts Musgrave
I. du Kangourou
Imp. Lemercier & Cie, Paris

le coq avait de l'eau jusqu'à la taille. Le feu s'éteignit, et notre déjeuner fut assaisonné à l'eau de mer. Des lames se ruaient contre la porte du salon, qu'elles eurent bientôt inondé ; livres et chaussures nageaient pêle-mêle.

Au cours d'un long voyage on finit par se lasser de la mer, ce désert d'eau, comme disent les Arabes, et l'on aspire à poser le pied sur la terre ferme. Nous nous trouvions à 50 milles géographiques de la côte australienne, au dire du capitaine, quand, un beau matin, nous respirâmes pour la première fois ces senteurs de terre si connues du voyageur. Elles sont d'une amertume particulière, légèrement aromatique, rappelant celle de la colophane parfumée, et due probablement au voisinage d'acacias. Or on était à l'époque de la floraison de l'*Acacia fragrans*, et une brise de terre fraîche et humide nous apportait le parfum de ces fleurs, malgré la distance.

Le 29 août, dans l'après-midi, nous avions la terre en vue, et dans la soirée le phare de *Kangaroo Island*. Suivis d'une bande de dauphins, nous traversâmes *Investigator Straits*, et le lendemain nous jetions l'ancre, dans l'après-midi, devant Port-Adélaïde. Comme il pleuvait, il fallut nous contenter de contempler la ville à distance et d'admirer les hautes cheminées, dont le nombre témoigne de l'activité de cette cité manufacturière. Au dernier plan du tableau se profilent des hauteurs arrondies et verdoyantes, au pied desquelles la ville se développe à sept milles et demi du port, sur une vaste plaine.

Un canot nous y porta dès le lendemain, et, au débarquer, nous eûmes le bonheur d'être accueillis par un compatriote qui nous fit mille politesses.

Port-Adélaïde est le plus important des ports de l'Australie du Sud. La ville, qui compte environ 6 000 habitants, est en voie de prospérité; un chemin de fer à double voie la relie à Adélaïde. On y fond le cuivre, un des principaux articles d'exportation, mais, détail qui me surprit, Port-Adélaïde possède un musée et une loge maçonnique.

Le consul avait hissé le drapeau norvégien en l'honneur de notre arrivée.

Pour moi, rien ne pouvait m'intéresser autant que le Jardin Botanique ; il eut naturellement ma première visite. D'ailleurs le temps était fort beau, le soleil se jouait dans de larges bassins où nageaient

des oiseaux aquatiques, au milieu de papyrus et de saules pleureurs de Babylone. Des perroquets se pavanaient dans leurs cages, étalant leurs couleurs chatoyantes, et des oiseaux chantaient dans les buissons artificiels du jardin, tandis que les grenouilles frappaient l'air de leurs coassements, si stridents, si pénétrants sous le Tropique. Et cette exubérance de vie, ce fourmillement, cet éblouissement de couleurs ne pouvaient manquer de produire une impression saisissante sur un voyageur qui, cent jours durant, n'avait eu sous les yeux que le ciel et la mer.

Ce Jardin Botanique, dirigé avec un goût parfait, a une superficie de 45 acres; son aménagement fait le plus grand honneur au docteur R. Schomburgk, célèbre par ses voyages à travers la Guyane anglaise. Un bâtiment, dit des Palmiers, est affecté spécialement aux plantes tropicales : c'est une construction où il n'entre que du fer et des vitres. Une des parties les plus admirables de ce magnifique établissement, c'est le Jardin des Roses, vaste emplacement carré, enguirlandé de roses grimpantes disposées avec une remarquable entente de l'art. Presque toutes les espèces connues s'y trouvent rassemblées, depuis la rose à haute tige jusqu'aux rosiers nains : c'est une gamme de couleurs complète, qui va du pur blanc de neige au rouge foncé tirant sur le noir, en passant par toutes les nuances imaginables. On ne pourrait constater dans cette collection que bien peu de lacunes, tant elle est riche en variétés.

Je découvris dans un coin deux anciennes connaissances, un aune et un bouleau, qui, très modestement, commençaient à pousser leurs premières feuilles, perdus au milieu de magnolias en pleine floraison, d'élégants araucarias et de magnifiques saules pleureurs.

Les serres, situées près de la maison du directeur, sont des merveilles; on y a rassemblé de véritables richesses végétales, empruntées aux différentes flores, surtout à celle du pays, et très habilement mises en valeur au moyen de quelques groupes de bambous, heureusement distribués. Peut-on s'étonner que le Jardin Botanique soit visité, tous les dimanches, par des milliers de personnes?

Notre consul à Adélaïde, homme des plus aimables, me fit déguster à sa table diverses sortes de vins d'Australie, tous capiteux et naturels. Les meilleures espèces de raisins de France, de Tokay et autres vignobles rencontrent ici d'excellentes conditions climatériques qui

permettent de produire des vins de Bordeaux, de Bourgogne et de Hongrie, sans que les qualités d'origine et le bouquet des espèces transplantées aient à en souffrir : phénomène singulier qui semble démentir les lois d'assimilation qui régissent les mondes végétal et animal. Une modification devra se produire plus tôt ou plus tard, mais n'enlèvera pas, de toute nécessité, à tous ces vins leurs qualités. Ils ont déjà lutté avec succès, en plusieurs occasions, avec des vins d'Europe, et ont pu soutenir leur jeune réputation dans les expositions internationales. L'Australie pourrait bien devenir le vignoble de l'Europe.



Adélaïde : Flinder street.

Les environs d'Adélaïde sont renommés pour leur beauté. Un parc, *the Parkland*, large d'un quart de mille, enserre la ville et forme une promenade de 9 milles de longueur ; de ravissantes villas et des plantations d'oliviers, bordées de haies de cactus, s'éparpillent autour des jardins, et de tous les côtés on voit des grenadiers, des magnolias, des aloès qui égayent le paysage.

On compte 60 000 âmes à Adélaïde. La ville est bâtie régulièrement ; les rues, très larges, s'y croisent à angle droit, et, le long des ruisseaux, court une balustrade, à laquelle les cavaliers peuvent attacher leurs chevaux, car tout le monde va à cheval, même les domestiques pour faire leurs provisions, le panier au bras.

Chaque habitation a sa véranda et son jardin, disposition à la fois

pratique et hygiénique. Des cabinets de lecture (*institutions*) sont ouverts dans plusieurs quartiers de la ville; comme ils sont accessibles à tout le monde, ils sont littéralement assiégés, surtout dans la matinée, par les ouvriers.

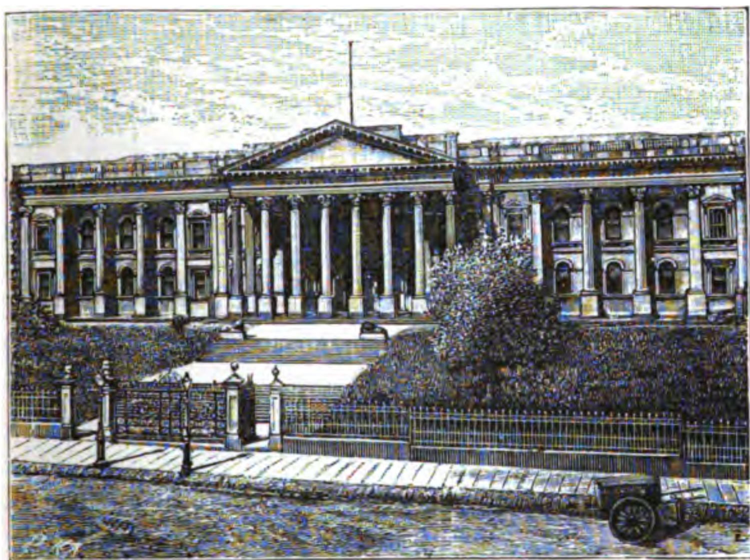


Paysage aux environs d'Adélaïde.

Le froment et le cuivre sont les grands articles de commerce. Mais Charles Dilke appelle l'attention sur un problème économique dont il n'a pas donné la solution : d'après lui, Adélaïde expédie du blé en Angleterre et à New-York, tandis que Victoria, sa voisine, en achète de la Californie et du Chili.

Impossible au voyageur de ne pas être séduit par la propreté et l'élégance qui sont les caractères dominants d'Adélaïde et répondent si bien à son nom de femme ! Quant aux habitants, ils sont d'une amabilité rare, et leur généreuse hospitalité mérite d'être signalée, même en pays aussi largement hospitalier que l'Australie.

On va de cette ville à Melbourne en trois jours. Un steamer nous y amena ; et par une belle matinée, de bonne heure, nous jetions l'ancre dans le port. Dès l'arrivée on se sent en terre cosmopolite, car on voit flotter sur les quais des pavillons de toutes les nations.



Melbourne : la Bibliothèque. (Voir p. 10.)

L'Exposition universelle allait s'ouvrir dans quelques semaines ; déjà l'on voyait se dresser au loin, dominant la ville, la vaste coupole du bâtiment principal, et de toutes les rues s'élevaient des nuages de poussière qui témoignaient de l'activité des habitants, aussi bien que de la sécheresse du climat. Après une navigation trop longue sur le fleuve Yarra, si peu profond que nous y demeurâmes plusieurs fois enlisés, il fut enfin possible de ranger l'embarcation le long du quai. Melbourne, y compris ses faubourgs, ne compte guère plus de 300 000 âmes, mais elle paraît beaucoup plus importante, en raison de ses plantations considérables, de ses rues larges et droites, de ses parcs et de ses édifices publics.

Le regard s'arrête d'abord sur la Bibliothèque, *the Library*, édifice monumental de style grec ; les Melbourniens préféreraient voir l'attention des étrangers se porter sur l'Hôtel des Postes et l'Hôtel de Ville; aussi, les premiers jours, ils ne cessent de vous demander si vous avez vu *the Town-Hall* et *the Post-Office*, tant ils sont fiers de ces deux édifices, surtout de la salle des fêtes de leur Hôtel de Ville, où l'on peut admirer un des plus grands orgues du monde, qui n'a pas moins de 4 373 tuyaux.

Le palais du gouverneur, bâti sur la hauteur et entouré d'un beau parc, a été mis en communication directe avec le Jardin Botanique.

Quatre cents étudiants fréquentent l'Université. Depuis 1880 les femmes sont admises à en suivre les cours, sauf celui de... médecine!

Le Muséum, qui complète si heureusement cet institut, est fort instructif : les animaux y sont groupés de manière à donner une idée de leur vie et de leurs mœurs ; on y conserve un œuf fossile de l'oiseau géant de Madagascar, l'*Æpyornis maximus*, aujourd'hui disparu.

Melbourne abonde en églises, hôpitaux et établissements de bienfaisance ; ses longues rues sont lavées par de larges ruisseaux. Bref, tout individu arrivant de l'une des grandes cités d'Europe ou d'Amérique trouvera dans cette charmante ville bien des choses qui lui seront nouvelles, et d'autres, en revanche, qui lui sont familières. Il ne se sent pas en dehors de la civilisation, puisque des câbles télégraphiques lui transmettent les nouvelles de l'Ancien Monde, livrées aussitôt à la circulation par de nombreux journaux. Comme il était dans le vrai, cet auteur qui comparait Melbourne à la ville de Londres vue par le petit bout de la lunette ! Là, aussi bien qu'en Scandinavie, on est à même de suivre les événements du monde entier ; et l'on se tromperait fort si l'on s'attendait à trouver à cette fondation, pourtant si récente, un air de colonie à son premier âge. Melbourne est en vérité une ville magnifique, dont les habitants ont le droit de se montrer fiers.

Tout le monde y a l'air affairé et marche d'un pas rapide. Avides de plaisirs et de luxe, les Melbourniens ont fait de leur capitale un modèle d'élégance et de confort, où tout respire l'opulence. L'argent y est tout-puissant. Aucun article de luxe qu'on ne puisse s'y procurer, depuis les premières marques de champagne jusqu'au... hareng de Norvège.

Le sport favori, ce sont les courses de chevaux, et il ne se passe pas de semaine sans qu'on en organise sur la fameuse ***Flemmington race-course***, à proximité de la ville. C'est là que, tous les ans, les premiers jours de novembre, se pressent 125 000 personnes, attirées par le désir de voir courir le Grand Prix (*Melbourne Cup*). C'est là, on le devine, que se font et se défont de grosses fortunes.

Les Blancs nés dans le pays sont en train de former une race nou-



Melbourne : palais du gouverneur.

velle, distincte de la race anglaise, de tempérament plus vif, mais plus maigre et plus sèche, bien prise et de formes élancées. Les enfants — j'en ai fait la remarque — ont l'accent nasal particulier aux Américains.

L'Australien s'ingénie de toutes les façons pour être agréable aux étrangers qui visitent son pays; il est à la fois heureux et fier de le lui montrer, et s'il a affaire à des gentlemen, il leur fera délivrer un permis de circulation pour tout le réseau des voies ferrées de la colonie. Je dois ajouter que les dames sont d'une amabilité parfaite,

que leurs manières franches et ouvertes, mélange de confiance et d'abandon, rendent les relations singulièrement agréables; qu'elles ne retirent jamais leur amitié une fois donnée.

En Victoria, le pouvoir est aux mains de la classe ouvrière, des *working men*, les vrais maîtres du gouvernement; il faut bien reconnaître que ces hommes, relativement instruits, sont à la hauteur du siècle; mais la direction imprimée par eux à la politique aurait pu être quelquefois plus sage. A Melbourne l'ouvrier vivrait fort heureux s'il pouvait renoncer à la boisson. Un exemple prouvera combien le peuple se tient au courant des affaires publiques. Un jour, dans la rue, j'abordai un homme de la classe ouvrière, qui, me reconnaissant pour un étranger, me demanda de quel pays j'étais. Sur ma réponse, il s'écria : « Oh! la Norvège et *the Norwegian scheme* sont bien connus ici! » Ce qu'il m'expliqua de son mieux. Par la suite j'appris que Victoria avait été sur le point, en 1874, d'adopter le système norvégien d'une assemblée nationale avec une chambre unique, se dédoublant (Odelsting et Lagting) pour la discussion des lois. Des circonstances inopinées avaient empêché la réalisation de ce projet.

Le climat de Melbourne n'est pas extraordinairement chaud. Pourtant, au cours de l'été, on peut souffrir, pendant quelques jours, des vents brûlants qui soufflent de l'intérieur du pays et amènent assez souvent la mort d'un certain nombre d'enfants. Ces brusques changements de température, particuliers à l'Australie du Sud, font des victimes, hélas! trop nombreuses. Mais, à tout considérer, le climat est des plus sains.

Avant de quitter Melbourne, je fis quelques longues excursions : je tenais naturellement à connaître *Ballarat*, la ville minière qui joua un rôle si considérable dans l'histoire de Victoria et de l'Australie entière, puisque c'est la découverte des centres aurifères qui appela l'attention sur ce nouveau continent.

Depuis 1851 on a extrait annuellement des mines australiennes pour 250 millions d'or en moyenne.

Avant de partir, tout voyageur devrait jeter un coup d'œil sur « les arbres les plus hauts du monde » qui se trouvent à une courte distance de Melbourne. Si l'on en croit le baron F. von Müller, éminent botaniste, la hauteur de l'*Eucalyptus amygdalina* peut dépasser celle

de l'*arbre-mammouth* de Californie; on en a mesuré des exemplaires ayant plus de 150 mètres de haut. Quoique ces eucalyptus soient sans contredit les arbres les plus grands que l'on connaisse, ils sont inférieurs, pour la beauté et la richesse du feuillage, à d'autres géants du règne végétal, car ils ne parviennent à projeter que quelques branches isolées, et encore de leur cime. L'arbre-mammouth mérite



Forêt de fougères en Victoria.

donc la palme dans le royaume des plantes. F. von Müller dit fort bien de l'*Eucalyptus amygdalina* : « C'est un spectacle grandiose que celui de ces arbres gigantesques, droits et élancés comme des mâts, d'une blancheur éclatante; leurs rangs sont tellement pressés qu'à peine ils ont assez de place pour pointer vers le ciel quelques branches au rare feuillage. » La même excursion permettra d'admirer des bois entiers de fougères arborescentes.

J'eus l'occasion de visiter une *sheep-station*, située à une centaine de milles de Melbourne, et c'est là que j'appris à connaître les deux

mammifères les plus répandus sur le continent australien. Un jour que je chassais avec le fils de la maison, nous fûmes avertis du voisinage d'un ours (*Phascolarctos cinereus*) qui avait élu domicile dans le tronc d'un arbre, près d'une hutte de berger. Pour le rejoindre il fallait traverser une vaste forêt de gommiers desséchés et veufs de leurs feuilles; cette forêt avait péri à la suite d'une opération appelée *ringbarking*, qui consiste à dépouiller le pied des arbres de leur



L'ours d'Australie.

écorce, afin d'activer la pousse de l'herbe. Ce procédé est sans doute très pratique dans un pays où l'élevage joue un si grand rôle, mais il n'ajoute rien, tant s'en faut, à la beauté du paysage. Les arbres meurent bientôt des suites de ce traitement, et rien n'est triste comme de voir ces grands squelettes tendre vers le ciel leurs longues branches pâles, sans écorce. Malgré son nom (*native bear*), le « Martin » d'Australie n'est pas bien terrible; il n'appartient pas au genre Ours proprement dit, mais à la famille des Marsupiaux. Ce phascolarcte, de mœurs tout à fait pacifiques, ne sort que la nuit, pour grimper nonchalamment aux arbres, dont il mange les feuilles. Il passe le

jour à dormir. Dès que les petits sont de force à quitter la poche ou bourse, leur mère les porte sur son dos.

Pour ne pas user notre poudre sans nécessité, nous chargeâmes un petit garçon de faire descendre le dormeur de son arbre ; l'enfant, après avoir étourdi l'animal d'un seul coup de bâton, le poussa et le fit tomber à terre, en se tenant à distance, car les griffes du *native bear* sont longues et fortes.



Chasse à l'opossum.

L'ours d'Australie est très répandu sur la partie orientale du continent et aussi un peu au nord du cercle du Tropique. J'ai découvert une nouvelle espèce de ténia chez ces marsupiaux, qui pourtant se nourrissent de feuilles.

Un jour un *potorou*, traqué par notre chien, alla se réfugier dans le tronc creux d'un arbre qui gisait sur le sol et dans lequel, avant lui, s'était installé un opossum (*Trichosurus vulpecula*), le mammifère le plus commun de l'Australie. Les indigènes mangent sa chair

et se vêtent de sa fourrure, qui commence à être recherchée à Londres. On l'y exporte en grande quantité. Les indigènes chassent l'opossum pendant le jour; au contraire, les jeunes colons, très passionnés pour ce sport, guettent la bête à l'heure de l'affût par les *clairs de lune*, la forcent à quitter sa retraite, et l'abattent d'un coup de feu pendant qu'elle va d'un arbre à l'autre, cherchant sa nourriture.

L'heure de mon départ allait bientôt sonner; il me fallait quitter la capitale de Victoria, où tout provoque chez le voyageur la surprise et l'admiration. En effet, n'est-il pas merveilleux qu'à l'endroit même où, cinquante ans auparavant, l'oreille était déchirée par les cris des perroquets et les vociférations des sauvages, on ait pu ouvrir, en 1880, une Exposition internationale, au centre d'une grande et belle ville, Melbourne, dont la première maison ne date que de 1835!

Oui, Melbourne est vraiment digne aujourd'hui de son nom de Reine du Sud. Que les opinions diffèrent sur la conduite adoptée par la nation anglaise envers ses jeunes colonies, un point demeure établi, sur lequel tout le monde est d'accord, c'est que les Anglais sont des colonisateurs de premier ordre; et l'on s'explique aisément le sentiment de fierté éprouvé par Darwin, en sa qualité de fils de la Grande-Bretagne, pendant son séjour en Australie.

CHAPITRE II

Le port de Sydney. — Rivalités. — Les Montagnes Bleues. — Que m'arrivera-t-il au Queensland? — Brisbane et Rockhampton. — Premier soir dans l'Australie tropicale. — La station de Gracemere. — Flore et faune. — *Vine-scrubs*. — Excursion aux environs de Rockhampton. — Un Norvégien qui gèle en Australie.

Ma deuxième visite fut pour Sydney, la plus ancienne ville de l'Australie, d'où sont partis les fondateurs de Melbourne. Sydney, avant qu'on eût découvert les mines d'or et constaté la richesse des pâturages environnants, n'était habitée que par des convicts. Un mouvement d'immigration, auquel contribuèrent toutes les classes sociales, ne tarda pas à se produire, et la déportation prit fin. La ville actuelle est très aristocratique, avec un je ne sais quoi de suranné qui ne se rencontre pas à Melbourne; mais l'aspect désagréable de ses rues tortueuses et mal nivelées serait heureusement corrigé par quelques beaux édifices, si l'inégalité du sol permettait de les voir sous un jour plus favorable. L'emplacement du Musée a été bien choisi, et ses riches collections méritent une visite. Le public est admis à les examiner tous les jours de la semaine, y compris le dimanche, ce dont je m'étonnai, sachant que, dans toutes les villes de l'Australie et dans les moindres bourgades, le repos dominical est observé aussi strictement que dans la rigide Angleterre. A Sydney les sciences sont l'objet d'un véritable culte; de riches particuliers y ont formé des collections d'histoire naturelle, parmi lesquelles le musée de M. W. Mac Leave occupe la première place.

Sydney peut à bon droit s'enorgueillir de son Jardin Botanique, qui descend jusqu'au port et dont une bonne partie est bordée par la mer.

Le climat, subtropical, permet à des plantes de zones diverses de vivre côte à côte. Je reconnus la digitale pourprée (*Digitalis purpurea*), l'orme, le caoutchouc (*Ficus elastica*) et d'autres végétaux du Tropique; sur des nénuphars jaunes (*Nuphar luteum*) des moineaux gris pépiaient gaiement, à croire qu'ils étaient dans leur pays.

A Adélaïde on m'avait conseillé de dire, une fois arrivé à Melbourne, qu'Adélaïde n'est qu'un trou ; que pas une ville de l'hémisphère austral n'est comparable à la Reine du Sud ; en outre, pour entrer dans les bonnes grâces des gens de Sydney, je devrais non seulement me garder de vanter Melbourne, mais déclarer le port de Sydney le premier du monde.

Et vraiment il frappe d'étonnement : assez vaste pour contenir toutes les flottes du monde, il rappelle aussi par sa beauté les baies de Rio et de Naples.

Pour n'avoir pas à souffrir de la malpropreté et afin d'échapper à l'insolence des domestiques d'hôtel, l'étranger fera bien de solliciter son admission dans un des cercles, où il sera entouré de tout le confort désirable.

Lorsqu'on arrive de Melbourne, si pleine de vie, Sydney paraît triste et morne; mais ce serait une grosse erreur de ne voir dans cette ville qu'un nid de paresseux. Sydney est prodigieusement riche.

La populace m'a semblé curieuse et avide, mais les classes supérieures, polies et hospitalières, laissent une impression des plus favorables.

Entre Sydney et Melbourne la rivalité est grande; « non moins vive, dit un écrivain du pays, que la lutte qui existe entre l'Allemagne et la France ». Je dégage ma responsabilité sur ce point; mais ce qui prouve l'antagonisme des deux villes, c'est que, l'Exposition de Sydney (1870) à peine close, Melbourne voulut en ouvrir une semblable, pour laquelle les deux cités rivales devaient être reliées par un chemin de fer; et qu'il fut impossible de s'entendre sur la largeur à donner à la voie. Conclusion : on est obligé de changer de voiture à la frontière.

Une excursion tout à fait intéressante, c'est celle de Sydney aux

Montagnes Bleues, que l'aristocratie s'est plu à semer de villas. La voie ferrée monte en zigzag avec des pentes dont les plus rapides sont d'un trentième. C'est vraiment une œuvre d'art, et pendant cette ascension on jouit d'une vue admirable : le Paramatta se déroule d'une façon pittoresque à travers une plaine entourée de jardins d'orangers au feuillage sombre, d'une fort belle venue. Des montagnes boisées, mais improductives, aux crêtes de hauteur égale et fortement crevassées, sont disposées en lignes parallèles, en arrière l'une de l'autre; les dernières rangées vont se perdre dans le bleu.



Brisbane : palais du Parlement.

La Nouvelle-Galles du Sud l'emporte pour la production de la laine sur les autres provinces; ses trente millions de moutons livrent sur le marché une laine de la plus grande finesse. Les gisements de houille sont nombreux et considérables; le charbon qu'on en extrait est d'excellente qualité.

Il faut un peu plus de deux journées de voyage pour aller à Brisbane, la capitale du Queensland. La frontière de la Nouvelle-Galles franchie, on n'est pas loin de l'entrée sud de la baie de Moreton, large mais peu profonde et assez rapprochée de la ville. Pendant que nous nous dirigions vers la côte, la mer venait se briser contre de longs bancs de sable très difficiles à franchir; mais nous fûmes bientôt à l'abri dans les eaux calmes du golfe.

Le soleil, d'un rouge de sang, se coucha noyé dans les magnificences d'un ciel tropical; puis la lune se leva — elle était dans son plein — éclairant les rives charmantes du fleuve Brisbane, que nous remontions à petite vapeur, entre des bois de mangliers.

Enfin j'approchais des régions solitaires où j'aurais à déployer toute mon activité! J'étais seul sur le pont, la nuit, par une chaleur étouffante, et naturellement mes pensées se dirigeaient vers cette côte étrangère. Quels événements m'attendaient au Queensland? Bientôt peut-être mes os seraient enfouis dans cette terre des Noirs, soit que je dusse périr de leurs mains, de la piqûre d'un serpent ou de la fièvre du pays!

Brisbane n'est encore qu'une ville de 35 000 habitants, mais son accroissement est rapide.

A mon arrivée, les chaleurs n'étaient presque pas supportables, et l'on s'ingéniait à arranger sa vie aussi confortablement que possible, au mieux des circonstances; ainsi des ministres, des membres du Parlement ne se gênaient nullement, à leur club, pour jouer au billard en manches de chemise; on servait de la glace à tous les repas et à tout instant. Les portes du théâtre restaient ouvertes, et de la rue on apercevait scène et spectateurs.

C'est à Brisbane que je rejoignis M. Archer, ministre des finances du Queensland, auquel j'étais recommandé par les professeurs de zoologie de l'université de Christiania. Il m'invita à séjourner quelque temps dans sa propriété de Rockhampton.

En plusieurs journées de voyage nous atteignîmes l'embouchure de la rivière Fitzroy, qui manque de profondeur, ainsi que tous les cours d'eau de cette province; les navires d'un certain tonnage ne peuvent y naviguer, faute du tirant d'eau nécessaire. Certains ports sont dans des conditions déplorables, ce qui arrête le développement de la navigation; mais des dragues fonctionnent sans cesse et remédieront à ce regrettable état de choses.

Passagers et bagages furent transbordés dans un bateau à vapeur plus petit, sur lequel nous remontâmes le fleuve. La rive gauche. absolument plate, ne présente pas le moindre intérêt; mais sur la droite se dresse une chaîne de montagnes haute d'environ 450 mètres. Après quelques heures de voyage on passe devant un établissement pour la fabrication des conserves de viande; le plomb employé au

soudage de ces boîtes en fer-blanc représente à lui seul une somme annuelle de 7 500 francs.

On ne tarde pas à atteindre Rockhampton, ville de 9 000 âmes, la deuxième de la colonie pour la grandeur ; un très beau pont suspendu jeté sur le fleuve est le premier point qui appelle l'attention.

Rockhampton n'a d'un peu remarquable qu'un assez bel hôpital



Rivière Fitzroy.

et un établissement scolaire, bâtis sur un plateau qui domine la ville. Ses maisons, à un seul étage, sont ornées de vérandas, et les rues, comme celles de la plupart des villes d'Australie, sont bordées de trottoirs couverts qui abritent le promeneur contre la chaleur brûlante du soleil. Rockhampton est un centre d'activité commerciale intense, d'où sont embarqués les produits d'un vaste territoire. C'est là que s'approvisionnent d'articles de luxe et de nécessité les stations du Queensland Occidental.

Vers l'ouest s'allonge une voie ferrée longue de 300 milles anglais.

Rockhampton a aussi son Jardin Botanique, que les années enrichiront de nouvelles beautés.

Nous montâmes en voiture pour nous rendre à Gracemere, la station à bestiaux de MM. Archer. Elle est à 7 milles de la ville. Paysage monotone, terrain plat et marécageux, dont la pente s'accentuait graduellement à l'approche de la station. Parvenus au point culminant, une vue large et belle s'offrit tout à coup à nos regards; devant nous s'étalait un lac immense où se réfléchissaient les derniers rayons du soleil; des centaines d'oiseaux « nageaient » alentour, et, sur les berges vertes du premier plan, une troupe d'oies considérable prit son vol avec de grands cris en nous voyant passer. Cette station, qui devait être pour longtemps ma résidence, est située sur une pointe de terre s'avançant assez loin dans l'eau, et ses nombreuses dépendances lui donnent, à distance, l'aspect d'un petit village; mais le bâtiment principal se trouve à l'extrémité de la pointe.

Le chemin qui y mène longe une épaisse haie de cactus. Au sortir de Melbourne et de Sydney, villes de luxe, j'aurais été péniblement impressionné par les murs en charpente de la maison, si des chambres spacieuses à véranda ne m'avaient souri d'un air hospitalier tout à fait engageant.

Notre repas terminé, M. Archer me présenta un microscope pour que je pusse étudier certains insectes qu'attirait par milliers la clarté de la lampe; mais il fut impossible de s'en servir, la caisse de l'appareil ayant été envahie par des fourmis blanches, le plus terrible fléau du Queensland, contre lequel il faut prendre des précautions quand on veut construire.

C'est une vie à part que j'allais mener, pour la première fois, dans le *bush* australien. Une chaleur d'été m'accablait, même par cette nuit de novembre qu'illuminaient par moments des éclairs soudains. Les insectes massés au plafond se laissaient tomber, par couches épaisses, sur la table, éblouis par la lumière de la lampe. Impossible de lire. Des chauves-souris et des phalènes entraient et sortaient par les fenêtres et les portes; des coassements de grenouilles montaient du sol, et, ce qui semblera peu croyable, de l'alcarraza leurs cris stridents nous empêchaient souvent de causer.

Malgré tout je m'habituai promptement à cette vie; je passai là sept mois d'été et d'hiver, fort agréables, à étudier tout ce qui se

présentait à moi dans un champ à la fois si nouveau et si riche. Une petite cabane m'avait été abandonnée pour mes travaux, et je l'avais installée de façon qu'elle pût en même temps me servir d'entrepôt pour mes collections.

Les vêtements d'été que j'avais apportés d'Europe me parurent bientôt trop chauds : aussi l'un de mes premiers soins fut-il de me



Les grenouilles et l'alcarraza.

procurer un costume à la mode australienne, celui qu'adoptent tous les habitants du *bush*. Il se compose d'une chemise de mérinos léger, sur laquelle on en passe une autre en toile de couleur, ouverte au cou ; les manches se relèvent jusqu'au coude. Des pantalons en cotonnade blanche et pelucheuse, appelée *moleskin* par les Anglais, des bas, des souliers de même étoffe et de couleur pareille, un chapeau de feutre aux larges bords rabattus, complètent cet habillement à la fois propre, seyant et pratique, qu'on peut se procurer facilement tout confectionné et à très bon compte.

La contrée qui s'étend tout autour de Rockhampton n'est que trop connue pour la sécheresse et la chaleur de son climat. Il n'est pas rare d'y voir monter le thermomètre à 40 degrés centigrades; et, Gracemere touchant au Tropique, nous pouvons commencer à parler de cette zone de l'Australie. Les chaleurs y sont encore plus fortes que vers le nord, dont le climat maritime est rafraîchi par la mousson. Il peut arriver que le sol, en hiver, se couvre de frimas, que l'eau d'une flaque ou d'un baquet gèle pendant la nuit; mais dans ces rares occasions, quoique le thermomètre ne descende pas très bas, on éprouve une telle sensation de froid qu'on sent le besoin, matin et soir, de s'asseoir au coin de la cheminée.

Le ciel est presque toujours pur, sans nuages, l'air transparent, surtout en hiver. Les montagnes prennent alors une couleur bleu foncé d'un effet admirable; et, lorsque le soleil est couché, le ciel se colore, par les nuits claires de la saison froide, d'une teinte verdâtre admirable.

Cependant, à la longue, cet été perpétuel devient monotone, et dans la plus grande partie du pays on ne connaît pas d'autre saison; mais le Queensland est un séjour agréable pour qui aime le soleil et la chaleur; son climat, selon toute apparence, est plus sain que celui des autres régions tropicales.

Le corps de logis principal est, comme la majeure partie des maisons d'habitation, entouré d'une véranda garnie d'un cordon de figuiers grimpants dont les branches entrelacées semblent faire corps avec les montants de la galerie. Le toit est recouvert de feuilles de zinc, à la mode australienne; de grands réservoirs en fer ont été fixés aux angles du bâtiment, afin d'y recueillir les eaux pluviales, celles qu'on boit le plus généralement dans toute l'Australie. C'est pour cela qu'on suspend, sous la véranda de bien des maisons, des sacs en toile à voiles emplis de cette eau de pluie qui, par la vaporisation, devient d'un froid de glace.

Un très beau jardin a été planté au bord de l'eau. L'oranger, la vigne et le figuier d'Europe y poussent mêlés à l'ananas et au manglier de la zone tropicale. Les giroflées, le réséda, les asters viennent aussi fort bien en hiver, mais les chaleurs estivales ne leur sont pas favorables. Le *Pelargonium* et le *Calladium* se distinguent par la vivacité de leurs couleurs.

Parmi les arbres remarquables de ce jardin, il faut citer en première ligne un tamarinier de Madagascar (*Pontiana regia*), un jacaranda du Brésil et un magnifique exemplaire du fameux bunya-bunya (*Araucaria Bidwillii*), pour ne rien dire de quelques variétés de sapins du pays. Les bunya-bunya ne se rencontrent que sur un espace très restreint, de Darling-Downs à la rivière Burnett; le gouvernement les protège contre les déprédations des Noirs, qui font provision de leurs cônes énormes pour en manger les graines.

Des cocotiers et des palmiers-dattiers semblent n'être là que pour



La maison de Gracemere.

le plaisir des yeux, car leurs fruits sont de mauvaise qualité. Quelle en est la cause? On l'ignore jusqu'à ce jour.

On a également planté les bords du lac, sur une assez grande étendue, de ces papyrus d'Égypte si renommés : ils y forment aujourd'hui un véritable fourré. Une espèce de petite rousserolle (*Acrocephalus australis*) a élu domicile au milieu de ces buissons de papyrus, et des couples de ces oiseaux viennent y nicher. La rousserolle chante plutôt le soir et pendant la nuit; on la considère comme le meilleur chanteur de l'Australie.

Ce lac ou, pour mieux dire, cette lagune est longue de plus d'un mille et large d'un demi-mille; des oiseaux aquatiques y vivent en bandes considérables, et durant la saison froide on y voit plus de

quatre cents pélicans. Il est vrai qu'ils s'envolent, pour la plupart, aux approches de l'été.

Les pélicans pêchent plutôt la nuit et, comme on le sait, en troupes : le bruit que font leurs ailes en battant l'eau rappelle celui d'un bateau à aubes en mouvement. J'en ai vu prendre leur essor sans mouvement apparent des ailes, s'élever en spirale vers le ciel, et monter de plus en plus haut, pour enfin disparaître à mes yeux. C'était à croire qu'ils volaient pour leur seul plaisir, ou peut-être qu'ils se rapprochaient du soleil pour mieux en jouir. Leur descente, au contraire, s'effectue avec une telle rapidité, elle est si impétueuse, que l'air semble déchiré par des sifflements.

Quelques cygnes noirs (*Cygnus atratus*) se montrent de loin en loin; au mois de novembre j'en entendis plusieurs fois, le soir, chanter sur l'eau. Mais quelles légions d'oies et de canards! quelle multitude de hérons blancs, gris ou bleus, de cormorans et d'anhingas (*Plotus*)!

M. A. Archer compta un jour, sur la lagune, trente-sept espèces d'oiseaux. Et leur nombre a bien diminué depuis son arrivée, les bestiaux ayant dévoré les hautes herbes et les joncs des berges, où les oiseaux se réfugiaient par milliers. Même des cygnes noirs y bâtissaient leur nid; M. Archer suppose que ce lac, qui n'a guère de longueur qu'un quart de mille norvégien[1], servait autrefois de retraite à plus de dix mille oiseaux. Un coup de feu venait-il les effrayer, ils s'enlevaient avec un bruit de tonnerre lointain.

De tous les oiseaux qui hantent la lagune, le plus singulier, sans contredit, est celui que les Australiens nomment oiseau-lotus (*Parra gallinacea*). Il se tient sur les feuilles flottantes, notamment sur celles du nénuphar. Le nénuphar bleu pousse à foison sur les bords du lac, ce qui fait que les oiseaux-lotus y vivent en grand nombre. L'oiseau-lotus est un peu plus grand que le merle; il a de longues jambes terminées par des doigts démesurément longs, qui lui permettent de passer d'une feuille à l'autre avec une extrême facilité. Sa nouriture se compose d'insectes et de petits coquillages, qu'il découvre le plus souvent en retournant des feuilles. Son nid, construit sans art, repose également sur des feuilles.

Pour les œufs, fort rares, ce sont des merveilles de forme. Rien

1. Le mille norvégien vaut moins de 11 kilom. 290.

de joli comme leur couleur brune si délicatement striée et ponctuée! « On les croirait, dit Gould, peints par la main d'un homme qui aurait voulu couvrir toute la coquille de dessins fantastiques. » Les petits ont une allure étrange, due au peu de proportion entre la longueur de leurs jambes, celle de leurs pattes et la petitesse de leur corps.

Si ces oiseaux ne sont pas craintifs quand leur croissance est achevée, il n'en est pas de même pour leurs petits. En deux ou trois occasions j'avais observé grands et petits très attentivement; mais, dès mon approche, les jeunes se dérobaient sans que je pusse retrouver



Cygne noir.

leurs traces, tandis que leurs aînés continuaient leurs allées et venues, comme si de rien n'était. Je fus longtemps à deviner comment ils faisaient pour se cacher si bien et si longtemps; mais un jour j'eus le mot de l'énigme. Un vieil oiseau faisait les cent pas près du bord, accompagné de deux de ses petits; je me dissimulai derrière un arbre et les laissai approcher. Quand ils furent tout près de moi, je me découvris brusquement, et les petits de plonger bien vite. Ils demeurèrent assez longtemps cramponnés au fond, et je ne les retirai de l'eau qu'au bout d'un quart d'heure.

Le poisson abonde dans cette lagune : perches, anguilles, brochets, d'une espèce particulière, au museau très allongé. Les muges d'eau

douce (*Mugil*) s'y trouvent en quantités considérables. Ce poisson a une aptitude particulière pour sauter hors de l'eau; malheureusement il lui arrive de retomber lourdement dans le bateau pêcheur, où l'on se hâte de le faire prisonnier.

Quand la lagune est très basse, après des sécheresses excessives, on peut être sûr, en se baignant, de se heurter à des poissons qui souvent vous passent par-dessus la tête.

Gracemere fut d'abord une *sheep-station*; puis les moutons durent céder la place au bétail, sur toute la région côtière, en raison de l'humidité du climat et de la très grande mortalité due aux effets pernicieux du *spear-grass* (*Andropogon contortus*), qui foisonne sur la côte. Cette herbe, si redoutée pour ses propriétés nuisibles, s'attache à la laine des moutons, se fraye un chemin au travers de leur corps et les fait mourir; voilà pourquoi la station de Gracemere est maintenant réservée exclusivement à l'élève du bétail. Les moutons furent emmenés du côté de l'ouest, à 350 milles plus loin.

Une remarque en passant, à titre de curiosité! je rencontrai dans la banlieue de Gracemere le *Phragmites communis*, connu des ménagères norvégiennes sous le nom de « roseau à balais ». C'est probablement la seule graminée commune aux flores de Norvège et du Queensland.

MM. Archer étant Norvégiens, ou plutôt Anglais naturalisés Norvégiens, on apprendra peut-être avec quelque intérêt qu'ils furent les premiers Blancs à s'installer sur l'emplacement de la ville actuelle de Rockhampton, et que plusieurs localités voisines ont été baptisées par eux de noms norvégiens : monts Berserker, Sleipner, etc.

Dans les premiers temps, leurs terrains de pâture n'avaient pas moins de 50 milles en longueur, sur une largeur d'environ 20 milles. Mais en vertu de lois nouvelles, nées du développement de la colonisation, les éleveurs ne sont plus autorisés à conserver les pâturages immenses dont ils ne sont pas propriétaires, dont ils ne jouissent que moyennant une redevance annuelle payée à l'État. L'application des nouveaux règlements réduisit de beaucoup, et en peu de temps, la superficie de cette station; car, à mesure que la population devenait plus grande, des lots de terrain étaient mis en vente. Les choses se passent ainsi dans toutes les jeunes colonies australiennes. Le *squatter*, grand propriétaire de moutons et de

bestiaux, arrive en premier et s'empare de vastes espaces libres; puis viennent les *selectors*, propriétaires de moindre importance et s'adonnant plutôt à l'agriculture; c'est à ceux-ci que les éleveurs cèdent la place.

Pourtant le *squatter* peut acquérir une terre en franc-alleu : ce qu'avaient fait MM. Archer, dont le domaine ne nourrissait pour le moment que 4 000 têtes de bétail. Il est vrai que tous ces animaux étaient des pur sang, et MM. Archer venaient de recevoir de Melbourne un taureau de neuf mois, qui leur coûtait 7 875 francs. C'est



La station de Gracemere.

principalement pour la viande, et non pour le lait, que les Australiens attachent un tel prix à la pureté de la race.

Le territoire qui avoisine Rockhampton et Gracemere présente certaines différences au double point de vue de la flore et de la faune. Le sol y est accidenté et richement arrosé par des rivières et de petits lacs, dont plusieurs sont bordés de taillis (*vine-scrubs*) qui souvent s'étendent à perte de vue.

Les arbres à gomme (*Eucalyptus*) marquent l'Australie d'un cachet à part et donnent à ses forêts un caractère particulier; le nombre des espèces qu'on rencontre dans ce district ne semble pas en rapport avec son peu d'étendue.

Les *Eucalyptus tereticornis* et *brachypoda*, excellents pour la char-

pente, abondent sur les points marécageux, mêlés à des groupes de *Melaleuca leucadendron*, l'arbre à thé (*tea-tree*) des colons, d'où s'extrait l'huile de cajeput, utilisée en thérapeutique. Les hauteurs qui dominent la station sont couvertes d'*Eucalyptus terminalis* ou *blood wood* (bois sanguin) et d'une infinité d'arbres appartenant à la même famille. Là où la sécheresse est plus grande, ces collines sont



Paysage près de Rockhampton.

plantées d'acacias, surtout d'*Acacia Bidwillii* et d'*Acacia salicina*; mais l'*Eucalyptus polyanthemos* (buis) se plaît mieux en plaine.

Dans un rayon de 15 milles autour de Rockhampton, les essences bonnes pour la charpente sont en telle quantité, qu'elles forment à peu près le tiers des espèces utilisables en construction, que possède la colonie. Plusieurs de ces bois sont d'une réelle valeur au point de vue de la solidité et de la durée; il est regrettable qu'on n'en tire pas parti autant qu'on le devrait. Les colons ne font guère usage de ces précieuses essences que pour des travaux grossiers, clôtures ou maisons; cependant ils possèdent dans le *Tristiana suaveolens* ce

qu'on peut désirer de mieux pour exécuter des ouvrages sous-marins, et, dans l'*Eucalyptus robusta*, un excellent bois d'acajou.

La forêt produit, en outre, des parasites et des épiphytes, notam-



Intérieur de forêt [*vine-scrubs*]. (Voir p. 32.)

ment le *Ficus platypoda* et le *F. Cunninghamii*, qui s'accrochent aux grands gommiers, laissent retomber leurs racines de hauteurs vertigineuses, s'enroulent autour de leur tronc et finissent par en amener la mort.

Quoique les arbres à gomme frappent la nature australienne d'une empreinte uniforme et monotone, les environs de Rockhampton, grâce à de nombreux petits lacs et aux formes variées des collines, ne sont pas dépourvus d'une certaine beauté pittoresque. Des nénuphars bleus flottent sur la lagune, et l'on y rencontre, mais rarement, le magnifique *Nelumbium speciosum*.

Mais le trait le plus caractéristique, ce sont les broussailles qui bordent les rivières. En général, sur un terrain boisé, une espèce d'arbres est prédominante; là, au contraire, sont réunies de nombreuses familles et espèces, dont aucune ne prime sur les autres. Quoique entremêlées, elles n'en forment pas moins un ensemble harmonieux. De cette confusion se dégage, pour l'œil, une impression de vert sombre, excepté toutefois sur la lisière de ces fourrés, où des teintes plus claires apportent une agréable diversion, produite surtout par le *Bauhinia Hookerii* au feuillage clair et élégant, et par les grandes fleurs blanches du *Capparis nobilis*.

Les fleurs des champs sont rares, mais non les arbustes. La clématite, *Vitis clematidea*, et d'autres plantes grimpantes s'enlacent aux arbres, car les *Vitis* sont largement représentées dans les taillis et par bien des variétés, ce qui a fait donner à ces sous-bois, par les colons, le nom de *vine-scrubs*. Le *Callistemon lanceolatum* est très commun au bord des rivières du Queensland : il attire d'autant plus les regards que ses fleurs pourpres rompent l'impression de monotonie causée par le vert trop uniforme du *scrub*.

Néanmoins on rencontre, en longeant la rivière, de ravissants intérieurs de forêts, et le touriste, en face d'un de ces paysages enchanteurs, se croit transporté au pays de l'idéal. D'ailleurs point n'est besoin d'être un ami passionné de la nature pour s'extasier à la vue des méandres du fleuve, au-dessus duquel les arbres se penchent de la façon la plus pittoresque, pour être impressionné par le silence profond, qu'interrompent seulement le cri d'un cacatois ou les *ha! ha! ha! ha!* criards de l'oiseau-moqueur. Peut-être verra-t-on cependant, en parcourant la forêt, un grand lézard se jeter à l'eau. Peut-être aussi le bruit de sa chute réveillera-t-il quelque poule d'eau endormie, par distraction, sur la rive.

Peu d'oiseaux m'ont intéressé autant que l'oiseau-moqueur d'Australie, malgré ses formes disgracieuses et sa couleur terne. Loin

de mériter son surnom de *laughing jackass*, il est au contraire d'une intelligence rare; son courage va jusqu'à attaquer sans crainte des serpents venimeux et de grands sauriens : aussi est-il l'ami des colons.

Tout ce qui appartient au règne animal était pour moi d'une importance capitale, et ma collection s'enrichissait chaque jour dans



Oiseau-moqueur.

mes promenades à travers bois autour de Gracemere. Je tuai d'un coup de fusil une *Pitta strepitans*, oiseau très rare en cet endroit, mais assez commun au Nord-Queensland.

Les environs de Rockhampton ayant été touchés par une civilisation relative, je ne pouvais espérer y trouver fortement représentée la classe des mammifères; ces animaux sont les premiers à fuir devant la civilisation. Pourtant ceux qui sont arboricoles n'étaient pas rares; de ce nombre est l'opossum commun. Les bandicoutes, les

dasyures et les potorous élisent domicile dans les hauts gommiers

Rien n'est curieux à étudier comme le mode de construction d'un nid de fourmis blanches. Bâti au sommet d'un arbre, il est relié au sol par une sorte de tunnel qui court le long du tronc; l'arbre est-il incliné de quelque côté, les fourmis établissent leur communication sur la face inférieure, pour se garder de l'opossum, qui grimpe toujours de l'autre côté. Mes trouvailles consistaient surtout en oiseaux, poissons et coléoptères. Un jour il me tomba sous la main une morue d'eau douce, que les indigènes appellent *blackfish*; elle était si peu craintive qu'elle venait me mordre à la jambe pendant que je prenais mon bain, et je pus me convaincre que ce poisson peut vivre neuf heures hors de l'eau.

Sur les hauteurs voisines de la station on rencontre l'*Helix Cunninghamii*, un des plus grands colimaçons terrestres de l'Australie.

Loin de borner mes excursions aux environs de Gracemere, je poussais mes recherches beaucoup plus loin, même à une centaine de milles. Ainsi c'est à Westwood, petit village distant de Rockhampton d'une trentaine de milles, que je fis connaissance avec la famille des *Chlamydodera maculata*, qui se construisent avec tant d'art des salles de divertissements.

Qu'on ne confonde pas ces salles de jeu avec des nids! Elles ne servent absolument qu'aux ébats des oiseaux. Elles sont établies dans des fourrés, jamais sur un point isolé; mais, tout près de là, les oiseaux joueurs amoncellent des objets bizarres, surtout des coquilles de limaçons, dont ils font deux tas, un à chaque ouverture. L'un de ces tas se compose de trois cents coquilles, l'autre, d'une cinquantaine seulement; et, tantôt sous la tonnelle, tantôt au dehors, on trouvera infailliblement une poignée de baies vertes, qui sont là, comme les coquilles et le reste, pour l'amusement. Assurément la présence de tant d'objets brillants, aux couleurs vives, témoigne d'un certain sens du beau. Un autre talent de ces oiseaux, c'est leur aptitude à imiter les sons : par exemple, dans les fermes, où, par parenthèse, ils exercent de grands ravages, ils ont bien vite appris à miauler comme les chats, à chanter à la façon des coqs.

Je tuai en forêt un jeune coucou (*Eudynamis Flindersii*) auquel quatre hirondelles (*Artamus sordidus*) donnaient la becquée. Le même coup de fusil avait abattu l'une des hirondelles. Les trois sur-



La vraie nature australienne. (Voir p. 37.)

vivantes revinrent à plusieurs reprises auprès du coucou, sans accorder la moindre attention à leur compagne morte. Alors je voulus m'approcher, mais, à chacune de mes tentatives, elles se précipitaient sur moi, hardiment, comme pour me défendre d'avancer, ou peut-être pour marquer leur indignation et leur colère. Je tuai une des trois restantes et attendis, pour voir ce qu'allaient faire les deux autres. Elles prirent leur vol et revinrent une demi-heure après, suivies de deux nouvelles compagnes.

J'eus la bonne fortune de voir, dans une ferme située hors de la ville, une phalène malfaisante et très singulière : cet énorme papillon suçait le jus des oranges du jardin. Il fallait chaque soir organiser contre ces superbes phalènes une véritable guerre d'extermination. Dans l'Australie tropicale, les exploitations rurales comptent plus d'un ennemi de ce genre ; mentionnons la grande chauve-souris frugivore, ou roussette (*Pteropus*), qui fait des dégâts considérables dans les vergers. Pour le cultivateur, c'est un spectacle peu agréable que de voir, le soir, se mettre en mouvement toutes ces bandes de destructeurs. Sans ces fléaux des vergers, la culture des fruits au Queensland serait bien plus rémunératrice. Une orange coûte presque aussi cher en Australie qu'en Norvège, et pour les autres fruits les prix sont les mêmes dans les deux pays.

L'abeille, importée d'Europe, n'a pas trouvé la tranquillité dans sa seconde patrie ; attaquées par les teignes, les jeunes larves sont promptement détruites.

De Westwood je me rendis à Peak-Downs. Quel plaisir de revoir, autour de ce village, des fleurs des champs, trop rares en ce pays, sur lesquelles tranchent, pour le régal des yeux, les fleurs rouges spiciformes du *Pimelea hæmatostachya*.

C'est à Peak-Downs, à 200 milles ouest de Rockhampton, que je reçus ma première impression de la vraie nature australienne ; larges plateaux aux arbres espacés, halliers immenses se détachant parfois sur un fond de montagnes peu élevées ; des émeus çà et là, ou quelque petite troupe de kangourous, qui brusquement s'effarouchent : tel est l'ensemble du tableau.

Les marsupiaux sont là en telle multitude que j'en demeurai stupéfait ; et ils sont à ce point gênants, que des squatters s'étaient vus dans la nécessité d'enclore leurs pâturages de haies assez hautes pour

empêcher les incursions des kangourous, qui venaient brouter chez eux. Un propriétaire de moutons me conta qu'en dix-huit mois il avait détruit 64 000 marsupiaux, dont la plupart étaient des *wallaby* (*Macropus dorsalis*) et des kangourous-rats (*Lagorchestes conspicillatus*), plus des milliers de kangourous géants (*Macropus giganteus*). On laisse pourrir leurs corps sans en tirer aucun profit, car leur chair ne saurait être mangée que par des Noirs. De la peau des kangourous géants, on pourrait faire de fort bon cuir, mais la côte est trop éloignée pour qu'il y ait bénéfice à écorcher la bête. La queue cependant trouve son emploi : on en fait d'excellent potage.

Les squatters de Peak-Downs me firent un accueil très amical ; grâce à eux, mes premières impressions sur la vie dans le *bush* australien furent des plus agréables. Ils mirent leurs hommes à ma disposition ; les moyens de grossir ma collection ne me manquèrent donc pas. Même une des dames de la station où j'étais hébergé s'offrit à m'accompagner. Nous allâmes tous deux à la chasse de l'émeu et du kangourou, qu'il est facile d'approcher en voiture ; ma jolie compagne tenait les rênes quand je tirais.

Les émeus sont curieux et se laissent approcher à portée de fusil. Un homme me dit avoir mainte fois provoqué leur attention en se couchant sur le dos et remuant les jambes. Lorsqu'un émeu approchait, il le tuait.

Au cours de l'hiver, je poussai une pointe jusqu'à Calliungal, dont les habitants furent grandement surpris de voir combien j'étais sensible au froid ; cela leur semblait si drôle, qu'ils dépêchèrent des messagers à leurs plus proches voisins, les engageant à venir voir un « Norvégien qui gelait en Australie ». Il faut dire que les nuits étaient très froides et que l'eau des flaques gelait ; les journées, au contraire, étaient relativement chaudes. Quant à moi, peu accoutumé à ce climat, je n'avais jamais assez de couvertures de laine pour me préserver du froid de la nuit.

Je vis souvent, dans la rivière Dee, qui passe à Calliungal, des ornithorynques (*ornithorhynchus anatinus*) lancés à la poursuite d'insectes aquatiques et de détritus de végétaux, dont ils font leur nourriture. Ils ne laissent voir qu'une partie de leur dos, et leur timidité est telle, que souvent ils plongent avant d'avoir été atteints par les grains de plomb.

CHAPITRE III

Départ pour le Queensland Occidental. — Campement. — Damper. — Chant des corneilles. — Les *scrubs* de l'Australie. — Chasse au kangourou. — Fidélité d'un oiseau. — Un transport de laine. — Stations. — L'isolement des bergers. — Migrations de rats. — La justice chez les aborigènes. — Puces d'Australie. — La police noire. — Un singulier couteau en silex. — Le boumerang.

Au commencement de juillet je fis mes préparatifs pour un long voyage dans l'Ouest. Après avoir expédié à Christiania plusieurs caisses d'objets recueillis par moi, je me mis en route en compagnie d'un homme qui devait porter des provisions à Minnie-Downs, station à moutons de MM. Archer à 350 milles ouest de Rockhampton.

Il y avait déjà longtemps que je méditais ce voyage. Le Queensland Occidental m'apparaissait comme un véritable eldorado pour le naturaliste. Aucun zoologue, à ma connaissance, n'avait encore étudié la faune de l'extrême ouest. Peu au courant de la vie de *bush* en Australie, je n'étais pas fâché d'avoir un compagnon de route pendant les cent premiers milles. Mon guide conduisait une charrette attelée de trois chevaux, ce qui rendait nos étapes relativement courtes, avantage inappréciable. Plus d'une fois je le laissai prendre les devants, et, m'écartant un peu, je tuais ce qui s'offrait à ma vue. La plus grande partie de la journée je m'occupais tout seul, ou à chasser, ou à *préparer* mon butin ; mais dans le courant de l'après-midi je rejoignais la charrette, dont il m'était facile de suivre les traces. Au coucher du soleil nous établissions notre campement pour la nuit et

nous lâchions les chevaux, après avoir entravé leurs pieds de devant. Ensuite nous allumions un grand feu et préparions notre repas, qui consistait, comme partout dans le bush, en viande salée et en *damper*, sorte de pain fait de farine de froment et d'eau. De cette pâte on fait une galette ronde et plate qu'on met à cuire dans la cendre brûlante. Ce pain, fort appétissant, a très bon goût tant qu'il est frais; malheureusement il rancit vite et devient dur.

Après le souper il fallait songer au coucher; une pièce d'étoffe imperméable et des couvertures de laine suffisaient à notre installation, fort sommaire en vérité. Pour plus de commodité, nous dormions sous la charrette, le feu en face de nous. D'ordinaire on n'a pour toit que la voûte du ciel : rien de mieux dans l'Ouest-Queensland, où il ne tombe de rosée qu'après la saison des pluies; mais sur les côtes il convient d'être beaucoup plus prudent. Si l'on n'a pas l'abri d'une tente, il faut s'arranger pour avoir au-dessus de la tête quelque chose qui vous garantisse contre la rosée. Des buissons pourraient suffire, mais le *bushman*, dans son insouciance, néglige presque toujours de prendre cette précaution.

Quel bien-être on ressent à mener cette vie de plein air! Endormi au cri mélancolique des oiseaux de nuit, et bercé par leur chant (le *more-pook! more-pook!* du *Podargus* n'a rien de désagréable), on s'éveille avant le soleil, par une matinée fraîche et ravissante, aux accents mélodieux de la corneille d'Australie (*Gymnorhina tibicen*), dont les notes rappellent celles d'un orgue.

C'est aux abords d'*Expedition Range* que nous vîmes les premiers *brigalow scrubs*, fourrés vraiment inextricables, où l'on ne remarque plus cette variété de plantes qui est le caractère général des fourrés de la côte. Là c'est le *brigalow* (*Acacia harpophylla*) qui occupe presque tout le terrain, sur une étendue de plusieurs milles. L'air y est d'une lourdeur étouffante. De loin en loin, un calebassier solitaire (*Sterculia rupestris*) combat la grise monotonie du paysage. Cet arbre doit son nom à la forme bouteille de son tronc poreux et spongieux, qui pompe beaucoup d'humidité : avantage dont les éleveurs tirent parti pendant les fortes et longues sécheresses. En certains endroits, ce bois, humide et riche en amidon, sert de nourriture aux bestiaux.

Deux ou trois journées de marche à travers cette région grise et

déserte nous menèrent à Comet river. Sur les bords de cette rivière je vis un certain nombre de casuarinas, arbre de couleur sombre et sans feuilles, dont l'aspect impressionne tristement le voyageur; lorsque le vent souffle à travers une forêt de casuarinas et en agite les cimes, il s'en échappe comme un soupir, que l'homme le moins observateur notera certainement.



Podargus Cuvierii.

Je m'arrêtai une journée dans une station près de Springsure, où je fus invité à prendre part à une chasse au kangourou. Nous étions plusieurs, tous montés. Le départ eut lieu au coucher du soleil, heure que ces animaux choisissent pour aller brouter, et nous ne tardâmes pas à en apercevoir un. Nos chiens, de très beaux *greyhounds* (lévriers), aussitôt lâchés, détalèrent, et nous de galoper derrière eux, à travers champs, de toute la vitesse de nos chevaux.

L'allure d'un kangourou est celle d'un cheval au galop, mais elle se ralentit bientôt : si c'est un vieux mâle, *an old man*, comme disent les colons, il se lasse facilement et s'arrête, n'aimant pas à

faire de longs efforts. Alors il s'assied, adossé à quelque tronc d'arbre, et lutte contre les chiens jusqu'à la dernière extrémité. Malheur au lévrier qui tombe sous sa griffe! le kangourou le saisit avec ses pattes de devant et, de son pouce puissant, lui ouvre le ventre ; aussi les chiens se gardent-ils de l'approcher de trop près. Quelquefois un kangourou va se retrancher près d'une mare ; trop vivement pressé par un chien, il a l'instinct de lui faire faire le plongeon et de le maintenir sous l'eau jusqu'à ce que le malheureux lévrier soit asphyxié.

Nous donnâmes la chasse à notre kangourou de toute la vitesse de nos montures, mais la bête fit front aux chiens. Un des chasseurs mit pied à terre et servit le kangourou d'un coup de massue. A cette chasse il fut tué six kangourous.

Je rejoignis mon compagnon à Nogoa river et tuai près de là deux beaux perroquets (*Platycercus pulcherrimus*). Voici dans quelles circonstances singulières : J'avais quitté le campement une heure avant le coucher du soleil, emportant mon fusil ; presque aussitôt j'aperçus deux de ces charmants oiseaux, un mâle et une femelle, qui se promenaient autour d'une termitière en mangeant des graines. Je tuai le mâle, et sa femelle s'envola sur un arbre voisin ; cependant je ne me hâtai pas d'aller relever l'oiseau mort ; les pennes écarlates du croupion se voyaient à distance, aux derniers rayons du soleil. Mais, peu après, la femelle revint se poser près du corps de son compagnon ; de son bec elle lui souleva plusieurs fois la tête et lui piétina le corps, d'avant en arrière, comme pour le rappeler à la vie. Après quoi elle disparut de nouveau, pour revenir bientôt, tenant dans son bec quelques brins d'herbes secs, qu'elle plaça devant l'oiseau mort, sans doute pour qu'il en mangeât les graines. Enfin, après tant d'essais infructueux, elle recommença à soulever la tête de son mâle, lui marcha une dernière fois sur le corps, et finalement s'alla percher sur un arbre, au moment où le crépuscule allait tomber. Je m'approchai alors, et d'un coup de fusil je mis fin aux peines de cet oiseau fidèle.

A environ 250 mètres de la côte, nous franchissions cette partie de la chaîne de montagnes qui, sous le nom de *the Great Dividing Range*, forme la ligne de partage des eaux entre le Queensland Oriental et l'Occidental. Une colline basse indique la ligne de faîte ;



Chasse aux kangourous.

néanmoins la faune de l'un des versants est très différente de l'autre, et la nature y revêt un tout autre caractère. Les collines franchies, on rencontre des volées de cacatois à gorge rose, *Cacatua roseicapilla*, qu'on ne voit jamais sur le versant oriental. Dès lors nous sommes dans le Queensland Occidental, pays riche en pacages immenses où vaguent et broutent des millions de bêtes ovines : nous venions d'entrer sur les fiefs des squatters, ce dont nous eûmes bientôt la certitude. Quel trait plus caractéristique de la vie de bush en Australie, que la rencontre d'un chargement de laine arrivant du fond de la plaine immense. Dix-huit ou vingt bœufs robustes traînent d'un pas lourd, par une chaleur torride qui leur fait tirer la langue, un wagon chargé de ballots de laine. Le bouvier, couvert de poussière et bruni par le soleil, marche à côté de la « caravane », un long fouet à la main. Sa famille s'est installée sous une tente haute comme



Transport de laine.

une maison, et disposée au-dessus des ballots. Quelques moutons et quelques chèvres forment arrière-garde.

Ces conducteurs de charrois (*carriers*) gagnent leur vie à transporter des laines, des stations reculées de l'ouest aux villes de la côte, et en rapportent des provisions de bouche. Leur vie se passe donc à voyager. Tout *carrier* est propriétaire de la charrette et des bêtes qu'il emploie. S'il est marié, et s'il possède plusieurs attelages, il en confie un à sa femme, qui manie le fouet aussi bien qu'un homme.

La rencontre de grands troupeaux de moutons prouvait la proximité de Minnie-Downs, but de notre voyage ; un mois de séjour m'apprit à mieux connaître la vie de station.

L'élève du bétail, branche principale de l'industrie du pays, exerce une action manifeste sur tout ce qui touche, en Australie, à la vie commerciale. Dans les colonies les plus anciennes, les terres où paissent moutons et bestiaux appartiennent en propre aux éleveurs ;

mais partout ailleurs, dans le Queensland, c'est le gouvernement qui loue ses terrains de pâture aux squatters, aristocrates et richards de la province.

Il n'est pas rare qu'un squatter possède jusqu'à 200 000 moutons sur sa station ; sur celles à bestiaux on compte souvent 15 000 têtes, et certains éleveurs ne regarderont pas à dépenser 50 000 francs pour l'achat d'un taureau de belles formes, et 15 000 francs ne leur semblent pas un prix trop élevé pour un bélier de race.

Une station est en quelque sorte un petit village. Outre le corps de logis principal, occupé par le squatter lui-même ou par son régisseur, il s'y trouve des cases pour les ouvriers, une boucherie, un bâtiment d'entrepôt pour la laine, et un bazar où l'on peut se pourvoir de la plupart des articles de nécessité. Près de l'eau — car toute station a son étang, à moins qu'une petite rivière ne la traverse — une place est réservée au jardin potager, cultivé le plus souvent par d'industrieux Chinois, considérés comme les meilleurs des jardiniers, mais détestés par les colons. Leur principal mérite consiste à arroser avec un zèle infatigable, matin et soir, que le soleil brille ou que la pluie tombe. Tout Chinois, pour obtenir droit de résidence au Queensland, doit payer une somme de 750 francs.

Le *stock-yard* est un enclos indispensable dans chaque station. C'est là qu'on accule les bestiaux lorsqu'on veut opérer une rafle ; mais surtout on y enferme les chevaux le matin, pour que les hommes de corvée puissent les y retrouver. Car presque tous les travaux s'exécutent à cheval, et en Australie il est bien peu d'hommes qui ne sachent pas monter.

De si riches pâturages imposent naturellement une forte somme de travail, dont la plus grande partie est nécessitée par la surveillance des moutons. Le voiturage des laines à la côte coûte souvent plus cher que le fret de la côte en Angleterre. Malgré tout, l'élève des moutons donne des bénéfices qui atteignent jusqu'à 30 pour 100. Le bétail est abattu dans les villes, où on l'amène vivant. Quant au lait, le Queensland n'en tire presque aucun parti[1] : ainsi, dans une station d'environ 10 000 têtes, la traite ne portait que sur trois ou quatre vaches. On s'en tient presque exclusivement à produire des animaux

1. Les vaches étant à moitié sauvages, il est assez difficile de les traire.

de boucherie. Que devient donc toute cette viande? La majeure partie est consommée sur place, par les Australiens; mais, dans ces derniers temps, il a été bâti des usines frigorifiques où se prépare la viande en vue de l'exportation. Enfin, d'autres quantités considérables servent à la fabrication de suifs. Un fabricant des environs de Rockhampton possède un établissement où, tous les ans, une centaine de milliers de bœufs et de moutons sont soumis à l'ébullition.

En Australie un terrain de pâture jugé bon est aussitôt transformé



Terrain de pâture.

en herbage, livré au bétail et aux moutons. Bœufs et vaches broutent la première herbe, la moins fine; puis viennent les moutons, qui se régalent d'herbe tendre. On ne tient nul compte des distances. Peut-être faudra-t-il des mois pour conduire tout le troupeau à la station nouvelle! Mais un emplacement ne semblera jamais trop éloigné pour qu'on hésite à y fonder une station si l'herbe est reconnue de bonne qualité.

Le plus redoutable ennemi du squatter, c'est le climat. Pour combattre les longues sécheresses dont il pourrait être la victime, l'éleveur creuse à grands frais des étangs. Je me trouvais alors dans un

des meilleurs districts herbagers de l'Australie, où foisonne, sur une étendue de plusieurs centaines de milles, le « Mitchell grass » (*Astrebla elymoides*), qui supporte si bien la sécheresse, sans rien perdre de sa rusticité.

Des halliers, qui se font plus rares en avançant vers l'ouest, entourent Minnie-Downs d'une large ceinture; plus près de la station, le *brigalow-scrub* y occupe la première place. D'autres halliers, où domine l'*Acacia pendula* (le *gidgy-scrub* des colons), s'offrent ensuite à notre vue; une odeur peu agréable, très âcre après la pluie, les signale à distance.

Des *scrubs* de l'intérieur se dégage une impression de solitude et d'abandon, due à la quantité d'arbres, d'un vert tirant sur le gris ou sur le marron, qui, sans répandre aucune ombre, ondoient au-dessus de la plaine et des coteaux stériles. A parcourir ces bois, on n'éprouve pas la même sensation de calme reposant que dans les autres sous-bois : tout y est sec, brûlé, et mort comme dans une tombe; c'est un paysage désolé où les traces de vie sont clairsemées. A peine si, de loin en loin, la vue d'un oiseau ou de quelque autre animal vient rompre la monotonie du tableau. Ces sous-bois sont particuliers à l'Australie. Il en est d'immenses : un entre autres, situé dans le sud, qui couvre 9 000 milles carrés. M. J. Wood a fait cette observation frappante : l'Australie a ses bois pour trait caractéristique, la Tartarie a le steppe, l'Amérique les prairies, et l'Afrique le désert.

Je ne pouvais donc espérer un bien riche butin zoologique dans les vastes *gidgy* et *brigalow-scrubs* qui entourent la station. Et sous ce rapport la forêt n'offre pas non plus grand intérêt. Autrefois le chien d'Australie y comptait de nombreux représentants, ainsi que dans toute la région occidentale; mais ces *dingo* ont allumé la colère des squatters, qui font tout pour les détruire; aussi disparaissent-ils peu à peu. Les grandes exploitations engagent même un homme dont l'unique occupation est de chercher à les empoisonner. On rencontre dans l'Ouest-Queensland le dingo noir à poitrine blanche et le dingo rouge.

Il m'a été donné bien souvent d'observer des araignées, surtout la grosse velue (*Phrictis crassipes*), qui pullule en ce pays. Son trou descend en ligne légèrement obliquée, jusqu'à 45 centimètres de

profondeur ; il n'est pas muni d'une trappe au-dessus de l'orifice, comme celui de bien d'autres araignées. Un jour je vis un hyménoptère fouisseur (*Mygnimia Australasia*) s'aventurer hardiment au fond d'un de ces trous, que je bouchai immédiatement, avant d'aller creuser une tranchée pour arriver à l'araignée. Je trouvai celle-ci paralysée par la guêpe qui s'était accrochée à son dos. Aussitôt l'idée me vint d'étudier les effets du venin de cette araignée monstre : je lui fis piquer le museau d'un petit chat. La pauvre bête fut prise d'une forte fièvre, accompagnée de vomissements, mais se rétablit assez vite.



La guêpe et l'araignée.

Une autre araignée (*Latrodectus scelio*), très commune au Queensland, est excessivement dangereuse, même pour l'homme. Elle est toute petite, noire et marquée sur le dos d'une tache d'un rouge éclatant. Un de ces terribles insectes, aussi redoutés que le serpent, avait mordu à la jambe un de mes amis : douleur violente suivie d'une paralysie qui dura trois jours ! Le malade sentait le venin remonter le membre piqué, traverser le bas-ventre, descendre dans l'autre jambe, puis se diriger vers la poitrine. Heureusement, au sortir d'une fièvre froide survenue le troisième jour, il guérit. Cette araignée vit d'ordinaire dans les bois vieux ou morts, mais elle fait volontiers élection de domicile dans les maisons, se tenant cachée dans quelque coin pendant le jour, pour ne se mettre en mouvement qu'à la tombée de la nuit. Je pouvais en attraper sur ma véranda, à Grace-

mere, autant que je voulais, car elles ne sont nullement craintives.

Désireux d'avancer du côté de l'ouest, dont je supposais la faune beaucoup plus riche, je poursuivis mon voyage sans compagnon, mais avec deux chevaux. Le plus souvent il existait un sentier; quand il n'y en avait point, j'en étais réduit à agir d'inspiration et à camper au premier endroit venu. Chaque jour j'espérais voir se produire quelque changement dans le paysage, mais mon espoir était toujours déçu. Devant moi se déroulaient des plaines grisâtres, sans fin, où poussait le *Mitchell grass* si sec, et du milieu desquelles s'élançaient çà et là quelques arbres à gomme, surtout au bord des cours d'eau. De petits taillis apportaient seuls un peu de diversion dans cette nature uniforme.

Arrivé à Barcoo river, je fus surpris de voir, au lieu d'une rivière, un lit à sec et quelques flaques d'eau. La raison en est que cette rivière, comme la plupart de celles de l'Australie, n'est formée que d'eaux pluviales.

Les pluies ne sont pas fréquentes dans le Queensland Occidental; mais quand commence la saison pluvieuse, le lit des torrents s'emplit en un clin d'œil, les berges disparaissent, et le cours d'eau atteint sur quelques points de son parcours une largeur de plusieurs milles. Puis le niveau baisse, aussi vite qu'il a monté, et des chaleurs brûlantes ont bientôt fait de cette rivière si grosse et si large une ravine entrecoupée de mares. L'eau est donc, dans le bush, un article de haut prix. Pour être en mesure d'abreuver ses bêtes, tout squatter doit, comme je l'ai déjà dit, établir à temps des digues puissantes, surtout dans les rivières, pour retenir les eaux et se créer une réserve qui le garantisse contre des pertes irréparables. Depuis quelque temps on s'est décidé à creuser des puits très profonds pour combattre la disette d'eau[1].

1. En 1887 on a trouvé de l'eau dans les Barcaldine-Downs, au moyen de puits artésiens, à une profondeur de 691 pieds 9 pouces; cette eau était claire comme du cristal et très douce, mais fort chaude : la température en était d'abord de 120 degrés Fahrenheit, mais elle finit par se refroidir et se maintenir à 101 degrés.

L'eau jaillissait par un trou de 10 pouces de diamètre, avec une telle force, qu'elle formait pour ainsi dire une fontaine projetant des pierres de la grosseur d'œufs d'émeu. Le rendement de ce puits était d'environ 176 000 gallons d'eau par jour.

En 1888 on a creusé à Blackall un puits artésien de 1 666 pieds de profondeur, dont le rendement par jour était de 300 000 gallons d'eau, ayant une température de 119 degrés.

D'autres sondages encore, très profonds, ont donné les meilleurs résultats.

Les Queenslandais de l'Ouest ne s'étonnent en aucune façon lorsque huit à dix mois se passent sans une goutte de pluie. Moutons et bestiaux n'en conservent pas moins leur embonpoint toute l'année, grâce aux excellentes qualités de l'herbe, nonobstant son apparence sèche et sa couleur grise, qu'une averse changera en un beau vert.

Malgré cette insuffisance de pluie, bien des personnes sont persuadées que l'Ouest-Queensland deviendra, avec le temps, un pays à blé fort riche. Le terrain contient une argile brune très fertilisante; c'est l'eau qui manque; mais on cherche à s'en procurer par des moyens artificiels. Pour le moment et dans les conditions actuelles, il est même difficile de conserver des fleurs dans les parterres.

En allant à Thomson river, je m'arrêtai une nuit chez un berger irlandais qui vivait isolé, sans commerce avec les hommes, uniquement occupé de ses moutons. Ermite original et pédant, il avait adopté et menait de préférence cette vie solitaire, à laquelle il était fait depuis longues années. Il ne permettait pas qu'on le troublât dans ses habitudes et déclarait avec une franchise australienne que tout, dans sa cabane, devait garder la place qu'il lui avait assignée. Mais, une fois qu'on avait accepté ses manies, il devenait facile de s'entendre avec lui. Au fond cet homme incarnait le type des anciens bergers d'Australie, qui ne semblent plus être de notre temps; et quoique ses cheveux eussent grisonné dans le bush, il avait gardé souvenir de son origine. « L'Angleterre, disait-il, est trop puissante : il en sera d'elle comme de la Rome antique. »

Après le repas du soir il étendit par terre des sacs qui devaient me servir de couche. Pour moi, n'ayant pas encore envie de dormir, je sortis. La nuit était claire, le ciel étoilé, et la lune éclairait de sa lumière froide les solitudes du paysage. La Croix du Sud semblait frissonner dans le bleu glacé du firmament, tandis qu'au-dessus de la plaine aux tons gris et des arbres vert foncé, régnait une atmosphère pure, d'un froid d'hiver; mais dans l'intérieur de la cabane un feu flambait, dont on apercevait la lueur à travers les lucarnes.

J'ouvris la porte et trouvai l'ermite agenouillé devant son lit. J'en fus profondément impressionné. Ce vieillard vivait donc seul avec son Dieu dans le bush australien!

Aux environs de Thomson river je pus étudier le *nardu* (*Marsilea*). La graine de cette plante, écrasée et réduite en poudre, sert à l'ali-

mentation des indigènes. Un douloureux souvenir se rattache au nardu : c'est de sa graine que vécurent les célèbres explorateurs Burke et Wills jusqu'à l'heure où les tortures de la faim amenèrent leur mort.

Le bonheur voulut que mon arrivée à la station de Westland coïncidât avec la tenue d'un *korrobberi*, fête dansante des naturels. Presque toute la nuit j'entendis le chant monotone dont ils accompagnent leurs danses; la mélodie était bien australienne, mais, comme on le voit à la page 53, les paroles étaient entremêlées de mots anglais.

L'eau, dans l'intérieur du pays, n'est guère potable; souvent elle contient une telle quantité de vase, qu'il faut la soumettre à l'ébullition pour précipiter cette bourbe. Tantôt elle est blanche de craie, tantôt noirâtre, effet des feuilles qui s'y accumulent et pourrissent. Cela n'est pas pour arrêter le *bushman* qui a soif, il boira cette eau telle quelle, et j'ai vu de ces insouciants se désaltérer à une mare où des charognes de moutons achevaient leur décomposition. Si l'on ne tombe pas plus souvent malade, c'est qu'on fait bouillir l'eau avant de la boire, surtout celle qui est destinée à faire le thé. Les eaux, cependant, ne sont pas toujours aussi nuisibles à la santé qu'on pourrait le craindre; néanmoins j'ai rarement négligé de les faire bouillir avant d'en faire usage; et, ne pouvant pas toujours, en voyage, descendre de cheval pour allumer du feu, je m'habituai à me passer de boire, même une journée entière; mais comme je me rattrapais, le soir, quand j'avais le bonheur de tomber sur de l'eau buvable! Un jour je vidai deux fois mon pot à eau en l'espace d'une heure.

Il va sans dire que la transpiration est abondante sous un pareil climat; heureusement les sueurs se dissipent avec une telle rapidité que le corps se maintient sec, même à cheval, sous les rayons verticaux du soleil.

Un mois après mon départ de Minnie-Downs, j'étais à *Windex station*, à 650 milles de Rockhampton. J'y fus accueilli comme on l'est partout dans le bush australien. Là encore m'attendait une large hospitalité : invitation me fut faite de séjourner quelque temps, ce qui me permettrait de visiter les environs. Le propriétaire, qui avait un goût marqué pour la zoologie, m'assura que ma peine ne serait

pas perdue; et il était dans le vrai, car la faune, pour n'être pas des plus riches, n'était pas sans intérêt.

C'est là que j'ajoutai à ma collection un exemplaire du plus petit des marsupiaux de l'Australie : le joli *Phascologale minutissima*.

Tempo di valse.
Allegro.

Ra - va - na - la - na Ra - va - na - la - na
Ra - va - na - la - na Ra - va - na - la - na
Ra - va - na - la - na Ra - va - na - la - na
Ra - va - na - la - na Ra - va - na - la - na
Ra - va - na - la - na all - to - ge - ther
yarn a - way all - to - ge - ther yarn a -
way all - to - ge - ther yarn a - way. . Bahl
bood'gry Bo - ran - do Bahl bood'gry Bo - ran - do

Voyant un chat jouer avec quelque chose qui me paraissait être une souris, je mis la main sur la bête et reconnus, après examen, que l'animal appartenait à la famille des marsupiaux. Sa poche ne contenait pas moins de neuf petits. Désireux de conserver cette jolie famille, et l'alcool me faisant défaut, je sautai à cheval et fis rapi-

dement les quatorze milles qui me séparaient de Winton, petit village où un Danois vendait de la droguerie; malheureusement la provision d'alcool de mon soi-disant compatriote était presque épuisée, et comme il aurait fallu des mois pour en faire venir de la côte, il ne pouvait faire droit à ma requête. Mais quand il sut que j'étais Norvégien, dans sa joie il mit à ma disposition non seulement ce qu'il lui restait d'alcool, mais toutes ses marchandises, « en l'honneur de notre commune patrie », me dit-il.

De Windex j'entrepris une excursion de quelques jours à travers une contrée montagneuse située à trente milles de la station. Je tuai un superbe autour blanc (*Elanus axillaris*) et quelques pigeons-diamants. Ces charmants petits oiseaux, très nombreux en cet endroit, sont si peu sauvages que les bergers les tuent facilement d'un coup de fouet.

Les chaînes de montagnes du voisinage sont sablonneuses; le *Spinifex* y abonde. On donne ce nom à une herbe (*Triodia irritans*) qui fait le tourment des explorateurs et rend impraticables les terres qu'elle recouvre, souvent sur plusieurs milles. Ses feuilles pointues mettent en sang les pieds des chevaux, mais ils n'en mangent pas moins les jeunes pousses de cette plante, à laquelle, du reste, on ne reconnaît que des propriétés nuisibles.

Ce district avait été envahi l'année précédente par des rats venus du nord-ouest et traversant Winton pour continuer vers l'est leur mouvement de migration. J'appris d'un habitant d'Ayrshire-Downs que ces légions de rats, véritables armées, se tiennent cachées pendant le jour; mais que la nuit, lorsque ces rongeurs se mettent en mouvement, la terre semble marcher. Une nuit, cet homme avait, par amusement, mis un morceau de viande sur le seuil de sa porte : il put ainsi assommer à coups de bâton quatre cents de ces redoutables visiteurs attirés par la viande. Le reste de la bande disparut, à l'exception de quelques traînards. Une armée de rats avait aussi traversé Westwood, probablement la même, mais en nombre fort réduit. Je ne le sus que plus tard. D'après les renseignements que j'ai pu obtenir, les petits marsupiaux dont j'ai parlé plus haut auraient également leurs migrations périodiques.

Pour suivre mon itinéraire vers le sud en partant d'Ayrshire-Downs, je devais passer par Elderslie, station en construction. Il était

si difficile de se procurer du bois dans les environs que, pratiquement, on lui substitua de la pierre. Elderslie est située près du confluent des rivières Diamantina et Western. Je rencontrai là deux hommes qui cherchaient des opales dans les montagnes à l'est de la rivière Diamantina. Un peu au nord d'Elderslie s'étend le district de Cloncurry, dont les gisements de cuivre, d'une richesse inouïe, l'emportent sur les mines du Lac Supérieur, en Amérique. On y trouve de l'or et de vraies montagnes de fer; mais, par l'insuffisance des communications, ces incalculables sources de richesse restent pour la plupart inexploitées. Le Queensland, assure-t-on, deviendra un centre de production pour les métaux précieux : l'or, l'argent et l'étain s'y trouvent en abondance, et des études récentes montrent le pays en possession de terrains houillers assez considérables pour que la côte du Queensland soit, un jour, le marché au charbon le plus important de l'hémisphère austral.

Les indigènes de Diamantina m'étonnèrent par leur stature : je n'avais jamais vu et depuis lors je n'ai jamais rencontré d'hommes aussi grands et aussi gras que ceux qui habitent les alentours d'Elderslie. Certaines femmes sont d'une taille colossale, et presque toutes ont les cheveux lisses. Le poisson, les serpents, les rats et des coquillages forment le fond de la nourriture.

La perfidie est un des traits saillants du caractère des Nègres australiens, et les colons disent aux étrangers, sous forme de conseil : « *Never have a black-fellow behind you* (En bonne règle il ne faut jamais se fier aux Noirs) ». Le fait suivant, arrivé près de Dawson river, prouve combien il est difficile à un Nègre d'Australie de dépouiller le vieil homme : un squatter chassait le talégalle dans les broussailles, en compagnie d'un domestique noir. Pendant la marche, le domestique, placé derrière son maître, lui frappe sur l'épaule et lui dit : « Laisse-moi passer devant ». Et comme le squatter en demandait la raison : « C'est, répondit le Noir, que j'ai une trop forte envie de te tuer ». Pourtant cet homme était employé depuis plusieurs années sur la station, où ses services étaient appréciés, surtout comme berger.

Une remarque intéressante à propos de ces indigènes : ils exercent une sorte de justice dans les cas d'assassinat; en voici une preuve : Un Noir, domestique à la station de Conomare, avait été envoyé en

commission à Diamantina-gates. Il en revint en la compagnie d'un homme déjà âgé et de ses deux femmes, tous appartenant à la même tribu que lui. Après avoir tué l'homme, il fit prisonnières les jeunes femmes; mais l'une d'elles, ayant pu s'échapper, raconta aux gens de la peuplade ce qui s'était passé. Son récit excita l'indignation générale : quatorze hommes armés de piques et munis d'autres armes coururent à Conomare pour tirer vengeance de ce meurtre. Le domestique s'était caché, et les Blancs, qui le tenaient pour un bon serviteur, non seulement se refusaient à le livrer, mais ils tirèrent quelques coups de fusil sur les Noirs pour les effrayer et les déterminer à prendre la fuite. Trois ou quatre jours n'ayant pas amené de retour offensif, le Nègre se crut à l'abri de tout danger; mais, un beau matin qu'il était sorti avec l'intention de ramener un cheval, il fut tué par des hommes de sa propre tribu, à moins d'un demi-mille de la station. Une histoire semblable se serait passée à Peak-Downs. Un Noir dont il devait être fait justice, probablement pour avoir commis quelque meurtre, fut poursuivi jusqu'à la station. Lorsque les Blancs l'aperçurent, il avait l'air d'un porc-épic, tant son corps était hérissé de dards.

Les puces avaient déjà pris possession du grand bâtiment neuf élevé sur la station d'Elderslie. Elles se tiennent généralement sous terre; et sitôt qu'on pose un pied sur le sol, elles vous grimpent le long de la jambe, par douzaines. En Europe je ne me suis jamais préoccupé d'une piqûre de cet insecte, mais les puces australiennes sont de véritables sangsues. Et comme après ces morsures je ne pouvais me retenir de me gratter fortement, mon corps fut bientôt couvert de plaies douloureuses et cuisantes qui ne se fermaient pas. Au moindre mouvement que je faisais, je ressentais de si vives douleurs, qu'à mon grand dépit je reconnus la nécessité de prendre un peu de repos. Mais au bout de huit jours cette tranquillité forcée m'était devenue intolérable, d'autant plus que j'étais invité à suivre une expédition dirigée vers l'embouchure de la rivière Diamantina.

Un inspecteur de la « police noire », dont les baraques étaient établies près de la rivière, m'avait engagé à l'accompagner dans la tournée d'inspection qui devait le conduire plus au sud. Sans tenir compte de mon mal, je partis pour le baraquement, situé à 30 milles environ; mais lorsque j'y arrivai, mes douleurs étaient si peu sup-

portables que je dus renoncer à suivre l'expédition. Tout mouvement, surtout quand j'étais à cheval, déterminait en différentes places, sur mon corps, des ampoules, qui disparaissaient, il est vrai, dès que je me tenais en repos. Je me résignai donc à une inactivité complète, allongé sous la véranda du poste de police.

Cette police noire, *native police*, a été organisée par le gouvernement du Queensland en vue de protéger les colons. Elle stationne sur les points de la colonie où les indigènes sont encore tenus pour



Inspecteur de la police noire.

dangereux. Ce corps de police est composé de naturels pris dans d'autres provinces, et par conséquent ennemis des Noirs contre lesquels on les emploie. Il est commandé par un Blanc et par un sergent.

Ces hommes, armés de carabines et excellents cavaliers, portent un uniforme. Plusieurs fois l'an ils quittent leurs baraques, d'assez misérables cabanes, pour entreprendre des voyages d'inspection à travers le vaste district placé sous leur surveillance. Que des Noirs aient tué un Blanc, la police se charge de les punir; mais s'ils s'en prennent aux bestiaux, le squatter exigera leur dispersion. A mesure que la civilisation se développe au Queensland, on réduit le nombre

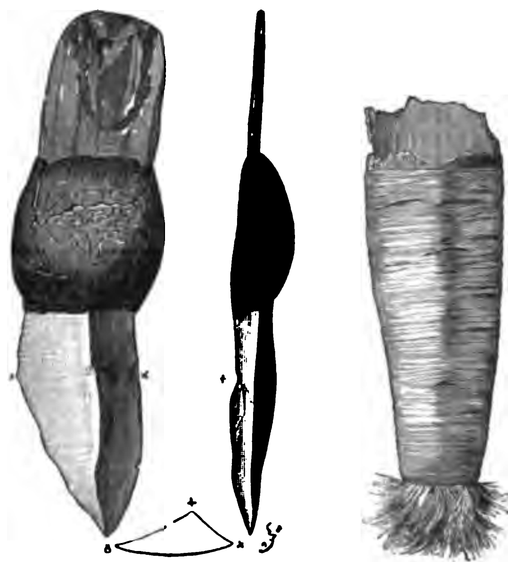
de ces policemen ; actuellement il n'existe plus que de rares stations dans le nord et l'ouest de la colonie.

J'ai eu la chance de mettre la main sur un couteau en silex, inestimable à mes yeux ; les indigènes de Georgina river s'en servent pour une opération qui rend l'homme incapable de procréer[1]. L'instrument, très pointu, a trois côtés, dont deux bien aiguisés. La lame paraît donc être à deux tranchants. Le manche est fait d'un morceau de résine noire (d'eucalyptus vraisemblablement), mais peinte en rouge avec une terre colorante. On enfonce le couteau dans le manche après avoir, au préalable, amolli la résine au feu. A l'autre bout de la poignée on a fixé un morceau de bois plat orné de figurines peintes à la craie. La gaine est formée de plaques en écorce de bois-thé, juxtaposées et liées par une sorte de fil que je crois fait de poils d'opossum tordus. L'extérieur du fourreau est blanchi à la craie ; la pointe en est ornée d'une petite houppe en duvet de cacatois, peinte en rouge. Pour se procurer la matière première de ce couteau, les indigènes allument du feu sur la roche ; de l'eau versée ensuite sur la pierre en amène le refroidissement. Alors la roche se fend, et il devient aisé d'en détacher des fragments. Cet instrument en silex est le mieux travaillé de tous les outils australiens que j'ai vus. Il a

1. Cette opération (*mika operation*) est un hypospadias artificiel pratiqué par les indigènes qui vivent à l'ouest de Diamantina river, et par ceux qui habitent les districts s'étendant à l'ouest et au nord, jusqu'au golfe de Carpentarie. Elle n'est pas, comme on pourrait le supposer, la conséquence d'une pénurie d'aliments, car le pays nourrit des rats, des poissons; et des légumineuses, telles que le *nardu*, le *pigweed*, etc., y viennent très bien. Dans certaines peuplades, tous les enfants, moins une réserve de 5 pour 100, sont soumis à cette opération; chez d'autres, ce sont les hommes faits qui doivent se soumettre aux prescriptions de la loi dès qu'ils ont eu un ou deux enfants. Il existe pour ces solennités un cérémonial particulier : on abat des arbres qu'on fiche en terre tout autour du lieu où se fera l'opération. A en croire un jeune homme de Georgina river, que j'ai pu examiner, la raison de cette mutilation serait que les Noirs n'aiment pas à être assourdis, dans leur campement, par des cris d'enfants ; il ne leur plaît donc pas d'en avoir beaucoup. Lui n'avait pas été opéré, n'ayant pas encore été père. D'après les éclaircissements qui m'ont été donnés, l'incision, de 3 à 4 centimètres de longueur, s'étendrait à peu près jusqu'au scrotum. On commence par cicatriser, avec des pierres brûlantes, les lèvres de la plaie, qu'on maintient écartées au moyen de bâtonnets. Cette ouverture donnera passage à l'urine et au sperme. Les indigènes de ces contrées sont gros et bien faits. M. White, éleveur à Rocklands, au Queensland Nord-Ouest, et habile observateur des mœurs des naturels, vit pour la première fois de ces mutilés en 1876, à Boulya ; il attribua ces blessures à quelque accident. Mais dans la suite il en vit d'autres, et en grand nombre, qui tous lui déclarèrent que ce traitement n'avait de raison d'être que la crainte d'être affligés d'une trop nombreuse progéniture. (Voir pour plus de détails les articles du baron N. von Miklukho-Maklaï dans la *Zeitschrift für Etnologie*, Berlin, 1880-1882.)

exigé une telle somme de travail qu'on est en droit de se demander s'il est sorti de la main d'un Nègre d'Australie.

La même occasion qui m'avait procuré le couteau en silex me



Couteau en silex.

mit en possession d'un petit filet en forme de torpille : sorte de réticule fait de fibres de plantes, et dont on ne se sert que pour conserver les feuilles d'un arbre appelé *pituri* (*Duboisia Hopwoodii*). Certaines peuplades de l'intérieur mâchent ces feuilles qui con-



Filet à *pituri*.

tiennent un stimulant analogue à celui du tabac et de l'opium. Le pituri est un excitant très apprécié des indigènes; ils le colportent dans des sacs-filets et par voie d'échange le font connaître dans le pays environnant. Son habitat est assurément moins circonscrit qn'on ne se l'était figuré. Le sac que je possède a été fait, en quelques

heures avec une grande habileté, par un Noir d'une des peuplades qui habitent à 200 mètres ouest de Diamantina river.

La police n'est pas fort occupée pendant son séjour à la station. Les simples agents passent leur temps à parcourir la forêt, se livrant aux jeux et exercices particuliers à leur pays, et se dépouillent volontiers de leurs vêtements afin d'avoir les mouvements plus libres. Le soir, lorsque l'air est frais, ils s'amusent à lancer le boumerang; je ne me lassais pas d'admirer leur adresse.

Il est vraiment singulier que les Nègres d'Australie, peuple de race très inférieure, aient pu inventer une arme ayant la propriété remarquable de retourner vers celui qui l'a lancée, pourvu que rien ne heurte sa trajectoire. Le boumerang est en bois dur et lourd, cintré, plat et aminci, le plus souvent en *myall* (*Acacia pendula*) ou en *brigalow* (*Acacia excelsa*). Le meilleur de ceux que j'ai vus était pourtant d'un bois plus léger. La courbe du boumerang affecte assez souvent la forme d'un angle à peu près droit, produit par quelque jeu de la nature, et non par la main de l'homme.

L'un des côtés est fortement aplati, l'autre légèrement bombé. Les deux bouts sont un peu arrondis. Cette propriété du boumerang de revenir à son point de départ provient de sa forme hélicoïdale qui le fait se retourner et présenter ses plats de différents côtés. Les indigènes, pour obtenir l'effet de torsion, plongent le bois dans l'eau, et, après cette immersion, le mettent chauffer sous la cendre, avant de procéder à la cambrure. Cette opération est répétée de temps en temps, surtout si le bois est léger, parce que la courbe n'est pas persistante. Les plans d'après lesquels on fabrique les boumerangs n'offrent pas entre eux des différences marquées; les boumerangs spirés sont plutôt des jouets.

On rencontre au Queensland Occidental, ainsi que dans toute l'Australie, quantité de boumerangs tout à fait droits, qui ne s'emploient qu'à la guerre ou à la chasse et ne reviennent jamais trouver le lanceur. Mais, frappant au milieu d'une bande de canards ou d'un vol de pigeons, ils y exercent de terribles ravages.

Au moment de lancer, le Noir saisit le boumerang de la main droite, par l'un des bouts, rendu raboteux en vue de faciliter l'adhérence à la main, et élève l'arme derrière lui, le côté concave en avant. Lorsqu'il l'a bien en main, il avance de deux ou trois pas

rapides et la jette en ligne droite. Le boumerang prend aussitôt la position horizontale, part avec un bourdonnement de rouet, et, tout en tournoyant, fend l'air en écharpe. Pour revenir, il incline vers la gauche et suit une ligne parabolique, décrivant une sorte d'ellipse; peu à peu sa force de propulsion diminue, et, à la suite d'un ralentissement marqué, la chute s'effectue à quelques pas seulement du point de départ.

Pour bien lancer le boumerang, la souplesse du poignet est plus



Boumerangs du Queensland.

utile que la force; avant tout, il faut le serrer d'une main ferme, puis le lâcher subitement. On n'a pas idée de la longue distance qu'il peut parcourir en tournoyant, moins encore de la façon gracieuse dont il se meut dans l'air. Pour moi, je ne me fatiguais jamais de regarder ce jeu favori des Noirs, et je m'y exerçai de mon côté, sans acquérir cependant la dextérité des naturels. Bien lancer le boumerang n'est pas chose facile; il y faut une longue pratique. Peu de Blancs réussissent, et pas tous les Noirs.

Souvent le boumerang frappe la terre à dix ou douze pas de l'endroit d'où l'indigène l'a lancé, et sa vitesse, loin de diminuer, s'accroît sous ce choc. Après le premier ricochet, un autre encore peut se produire, et l'arme rebondira, toujours avec son mouvement de rotation de droite à gauche.

Les boumerangs à effet rétrograde n'atteignent pas infailliblement l'objet visé, mais ceux à surface plane et à marche elliptique frappent souvent le but. Les uns et les autres causent rarement mort d'homme. Quelqu'un de ma connaissance me dit avoir été blessé à la hanche dans une escarmouche : la blessure faite par le boumerang n'avait que deux centimètres de profondeur, la guérison ne se fit pas attendre, et son cheval, atteint en plusieurs endroits, n'en eut pas autrement à souffrir.

D'aucuns prétendent que les Égyptiens et les Assyriens ont connu cette arme, et l'on a voulu en tirer cette conclusion, que les Nègres d'Australie descendent d'une race parvenue à une phase de développement plus avancé que la race actuelle. Mais, d'après M. R. Smith, il est très douteux que le boumerang égyptien soit le même que celui des Australiens : le premier n'aurait pas possédé la propriété de retourner en arrière. Au surplus, on voit en Australie des formes intermédiaires qui prouveraient plutôt un progrès dans la fabrication du boumerang qu'une marche en arrière[1].

Un fait à noter, c'est que le boumerang serait en usage aux Indes Orientales, au dire de bien des gens ; mais sur ce point les renseignements précis font encore défaut. Cette arme de jet à mouvement rétrograde fait involontairement songer au marteau de Thor, qui, d'après la tradition mythique, revenait de lui-même après avoir fourni sa course.

A quoi faut-il attribuer l'invention du boumerang ? Peut-être à une cause purement accidentelle ? Un brin ou éclat de bois tombé à terre peut avoir pris, par la pluie et sous l'action de l'humidité, une forme arquée indiquant une disposition à cette marche de retour. Il ne faut pas oublier que le Nègre d'Australie, en forêt, se sert, pour tuer quelque petit animal, du premier objet qui lui tombe sous la main.

Pourtant il semble plus probable que l'idée soit née d'un jeu. Les

1. A Herbert river je n'ai jamais vu de boumerangs ornés d'entailles, comme dans la partie sud et la partie ouest du Queensland.

Noirs du pays s'amusent de tout ce qu'ils rencontrent sur leur chemin ; j'en ai vu plier en carré une feuille de palmier, tordre en sens contraires les deux coins opposés de la feuille et la jeter en l'air : elle revenait au point de départ. Un Blanc me conta que ces Nègres jouaient souvent, autour de leur feu de campement, avec des feuilles d'acacia brigalow, dont la forme rappelle celle du boumerang. D'une chiquenaude ils leur donnaient la volée, et elles revenaient d'elles-mêmes. Cette hypothèse me semble de toutes la plus admissible.

Une autre indication pourrait avoir été fournie par les mouvements giratoires de la ptéride du gommier pendant sa chute sur le sol.

CHAPITRE IV

Combat entre Blancs et Noirs. — Par 47 degrés de chaleur. — Nuits fraîches. — Tribulations. — Misères de la vie de colon. — *Bushlife.* — Que fait-on de son argent? — Les liens de l'hymen dans les régions reculées de l'Ouest. — Inondation. — Retour à Gracemere. — Un serpent vorace.

Après huit jours passés dans le baraquement de la police, je me crus en état de reprendre le chemin d'Elderslie ; mais je me sentis bientôt si mal à mon aise que je mis plusieurs fois pied à terre pour prendre un peu de repos, étendu à côté de mon cheval.

Mon premier projet avait été de pénétrer plus avant dans l'Ouest, en me rapprochant du golfe de Carpentarie, mais mon état maladif m'empêcha de pousser plus loin. Je doutais même de pouvoir regagner la côte, car plus mon voyage se prolongeait, plus le mal empirait. Enfin, après un long mois de souffrances, j'avais recouvré des forces suffisantes pour songer au retour. Cette fois, je pris par Bledensbourne; je désirais en rapporter, si possible, une grande chauve-souris blanche, frugivore ; mais j'en fus pour ma peine, quoique j'eusse exploré plusieurs grottes, retraites ordinaires de ces mammifères volants. Un autre animal, l'*iguane*, atteint ici des dimensions qui pourraient le faire prendre pour un saurien d'une espèce à part.

On me montra aux environs de Bledensbourne les crânes d'un grand nombre d'indigènes tués par des hommes de la police noire. Voici dans quelles circonstances : Un convoi de vivres, sous la

conduite de deux Blancs, avait établi son camp dans le voisinage des Noirs; ceux-ci guettaient l'occasion d'attaquer les Blancs, qui avaient outragé deux négresses. Au lieu de faire usage de leurs armes pour se défendre, les deux Blancs lâchèrent pied, abandonnant aux sauvages toutes les denrées; pour expliquer leur fuite auprès de la police, ils prétendirent avoir été attaqués. Les prétendus criminels furent poursuivis, longtemps après, jusque dans une vallée étroite, et tués impitoyablement.

C'est là un des actes de violence, trop nombreux, commis par la police noire, et l'on pourrait citer bien d'autres faits révoltants dont elle s'est rendue coupable. Ces atrocités forment la page sombre des annales de la colonisation en Australie. Aussi la police voit chaque jour croître son impopularité; bien des voix s'élèvent pour en réclamer la suppression. Trop fréquemment l'inspecteur charge ses agents de procéder eux-mêmes au massacre : *to disperse the Blacks* est l'expression consacrée. Lui s'en tire les mains nettes et par ce moyen garde sa place; car de nos jours il n'oserait tuer un Noir ouvertement.

Peut-on s'étonner que les Noirs aient en horreur cette institution et qu'ils usent de représailles en toute occasion? Pendant mon séjour, un inspecteur qui traitait avec les sauvages fut tué d'un coup de javeline; l'année suivante, un autre était assassiné, la nuit, dans son propre camp.

Les chaleurs estivales se faisaient sentir : on était déjà au milieu de novembre. Du zénith le soleil dardait chaque jour ses rayons brûlants, jamais de brise rafraîchissante. Pas un lac, pas un murmure de ruisseau! Rien que des mirages trompeurs. Absence complète de vie animale; tout être vivant se cachait pour se défendre contre les ardeurs du soleil. Le thermomètre, qui marquait ordinairement 40 degrés centigrades à l'ombre, monta jusqu'à 47 degrés. La chaleur était si forte qu'on souffrait même assis. Si un souffle de vent se faisait sentir, il semblait sortir d'un four.

Pourtant la température était plus supportable qu'à Diamantina river, où, vers la même époque (je l'appris plus tard), la chaleur fut de 53 degrés, fait exceptionnel, même dans l'Australie tropicale. Les arbres garantissent mal des rayons du soleil. Leurs feuilles se présentent de profil et ne peuvent donner que bien peu d'ombre. Si je

faisais la sieste au milieu du jour, je n'en trouvais que sous le ventre de mon cheval. D'habitude, la chaleur ne m'incommode pas outre mesure. Je pouvais voyager des journées entières, sans faire de halte, sous les feux verticaux du soleil; mais, dans l'état de faiblesse où je me trouvais, je n'y pus résister. Je fus obligé de mettre plusieurs



Le voyageur à l'ombre sous son cheval.

fois pied à terre et de m'allonger en plein soleil pour reposer mes membres rompus.

Heureusement la fraîcheur des nuits exerce une action compensatrice, et la santé est généralement bonne. Sitôt le soleil couché, l'air fraîchit, n'étant pas suffisamment saturé d'humidité pour retenir beaucoup de chaleur ; il peut alors se produire dans la température

un écart de 22 degrés centigrades. Dans ces occasions je ne pouvais combattre le froid qu'en m'enveloppant de couvertures de laine. A toutes ces misères un véritable fléau vint s'ajouter : les mouches, si insupportables dans toute la région. Elles vous harcèlent à tel point que, pour manger, on doit s'entourer d'une moustiquaire. Ce sont les yeux qui ont le plus à souffrir de leurs attaques ; cela débute par des picotements suivis de boursouflures, et l'œil ne peut pas se rouvrir de quelques heures. Le seul moyen de défense, c'est de se couvrir le visage d'un voile et d'en faire autant à son cheval. Je me souviens encore d'un dicton du pays : « Un été au Queensland Occidental n'est qu'une lutte continuelle contre les mouches. Si l'on a à signer une traite, il faut un homme pour écarter les mouches et veiller à l'encrier. »

Les objets que j'avais recueillis étaient logés dans des cartons, qu'il fallait charger le matin et décharger le soir; mais plus d'une fois dans la journée j'étais obligé de descendre de cheval pour remettre en place tous ceux dont l'équilibre dérangé inquiétait le dos du cheval porteur. Et je fus bien près, un beau jour, de perdre le tout : la bête, un peu ardente, s'était dégagée de ses liens et détalait au galop avec mes paquets lui ballottant sous le ventre. Mes chevaux avaient tellement maigri au cours de ce long voyage, ils étaient si exténués qu'ils ne me paraissaient plus en état d'arriver au terme de mon expédition; malgré le soin que je prenais d'eux, le dos de celui qui portait mon bagage était meurtri. Cela me forçait à ne faire que de petites journées.

A Winton j'aperçus un chevalier (*Totanus glottis*), et à Thomson j'en vis un second; ces oiseaux sont très sauvages, et dans ces deux rencontres ils étaient sans compagnon. La vie animale ne commence qu'au coucher du soleil, et surtout près des flaques d'eau. Très grand est le nombre des espèces d'oiseaux, mais inégalement distribuées et pour la plupart faiblement représentées : les unes, sur une vaste étendue, d'autres ayant un habitat très circonscrit. Par contre, cacatois et éperviers sont relativement nombreux : entre tous il convient de signaler le milan et le beau faucon noir (*Falco subniger*).

Après mille tribulations j'arrivai enfin à une cabane où logeait un garde-barrière. Je me rapprochais donc de lieux plus habités. Le len-

demain, brisé, moulu, je faisais mon entrée, avec mes bêtes exténuées, à Isis-Downs, et j'y goûtai le charme d'un repos de plusieurs jours. On me fit boire du lait, une rareté dans l'Ouest-Queensland, où l'on n'a guère le temps de traire les vaches.

La veille de Noël j'étais de retour à Minnie-Downs. La chaleur était si étouffante, que pour la combattre nous nous enveloppions la tête de compresses d'eau froide. Par cette température d'étuve, lorsque l'atmosphère semble vibrer, on n'est pas plus disposé à sortir qu'en Norvège les jours de froid piquant; mais les Australiens se préoccupent fort peu de la chaleur. Les travaux de la station vont leur



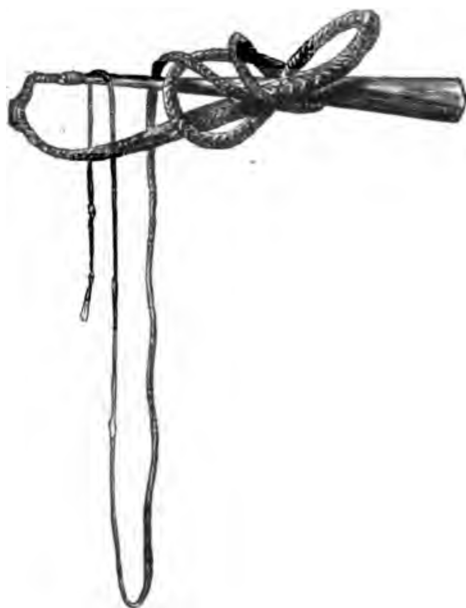
Maison de squatter.

train habituel. Dans le fait on souffre moins si l'on s'occupe activement au dehors, que tranquillement assis à la maison. Les hommes adonnés à la boisson résistent mal à cette température de fournaise; à Rockhampton il en mourut neuf en une semaine. Et cependant le climat du Queensland est plus salubre que celui de n'importe quel pays situé sous la même latitude. Les Queenslandais ne sont pas obligés, comme les habitants d'autres contrées tropicales, d'envoyer leurs enfants dans un climat moins chaud : ils les élèvent chez eux, ce qui ne les empêche pas de devenir forts et bien portants.

Les fièvres ne règnent que dans les districts où la colonisation commence, où la terre n'a pas encore été remuée; elles y sont plus bénignes que sur d'autres points du Tropique, et bien plus rarement

mortelles. Un homme qui n'en avait pas remarqué le moindre symptôme, pendant deux années de séjour en pays fiévreux, ressentit les premières atteintes du mal à la suite d'un rhume. Au reste la mise en culture de la terre fait disparaître la fièvre.

Les colons sont souvent affligés d'une maladie des yeux, très douloureuse, *the sandy-blight*, qui peut causer une cécité complète. Les habitants de l'Ouest-Queensland connaissent encore une autre affection maligne, *the barcoo-rot*, engendrée quelquefois par une simple



Fouet des habitants du bush.

égratignure : le voyageur remarque, non sans étonnement, que tout le monde a la main entourée d'un chiffon ; la raison en est qu'une éraflure insignifiante détermine une ulcération dont on pourra souffrir de longs mois. Le *beliander* est encore une des maladies communes au Queensland; tout à coup, et sans cause apparente, on est pris de vomissements; mais la guérison est aussi rapide que l'attaque a été prompte. Ces maladies tirent assurément leur origine de certaines circonstances climatiques; aussi tout colon malade s'en prend au climat.

N'est-il pas surprenant que les bushmen, avec la vie qu'ils mènent, sans ménager leur santé, se maintiennent si bien portants? Coucher

dehors sous la pluie, manger quand l'occasion s'en offre, n'avoir pour ordinaire que de la viande salée et des *damper* (galettes), boire de l'eau trouble ou de l'alcool, tel est leur régime. Le bushman se lève avant le soleil, mange, selle son cheval et l'enfourche pour se rendre au travail. Il ne rentre pas avant le coucher du soleil. S'il a le temps de manger, il mange; s'il n'en a pas le loisir, il attendra.

La toilette du squatter et celle du journalier ne diffèrent pas sensiblement; maîtres et serviteurs sont vêtus de même et se livrent aux mêmes travaux. Aucune besogne ne leur semble au-dessous d'eux.



Bushmen.

J'ai vu de jeunes gentlemen exécuter en plein soleil, et tous les jours, des travaux auxquels se refuserait chez nous un simple manœuvre. L'habitant du bush se sert, pour la conduite des chevaux et du bétail, d'un long fouet au manche très court, qu'il manie avec une dextérité sans pareille.

Le soir, les travaux terminés, le squatter va prendre un bain dans le grand bâtiment, avant de se mettre à table. Son ordinaire est substantiel, mais peu varié. Des légumes y figurent assez souvent. Le journalier, de son côté, regagne son logis plus modeste, où il boira du thé en mangeant des *damper* et une tranche de viande salée. Comme friandise, il étale quelquefois de la confiture sur son pain.

Les femmes sont rares dans les stations, quoique les squatters

soient presque tous mariés, du moins dans les provinces civilisées ; le simple travailleur ne l'est pour ainsi dire jamais ; aussi les quelques femmes qui s'aventurent dans ces régions reculées sont bien vite pourvues. La proportion entre les deux sexes au Queensland est de 125 hommes pour 88 femmes.

Pendant mon séjour à Winton j'acquis une preuve de la facilité avec laquelle se forgent les « chaînes de l'hymen » dans le Queensland Occidental. Une jeune fille arrivée depuis peu lavait du linge dans un baquet; un bushman entre en conversation avec elle, et le mariage fut convenu sur-le-champ; la fille essuya ses bras couverts de mousse de savon, et les deux engagés se mirent en route sans rien changer à leur toilette, pour se faire marier par le magistrat compétent.

La vie de station devient monotone à la longue. Un squatter peut combattre l'ennui par un voyage à Melbourne, à Sydney ou en Europe; le journalier s'amuse comme il peut, n'importe où. Deux ou trois fois l'an on organise des courses, car le cheval occupe une large place dans la vie des Queenslandais, et tout le monde suit avec un vif intérêt celles qui ont lieu dans les grandes villes; à l'approche de ces solennités il s'engage des paris considérables. Les journaux, lecture favorite de l'Australien, pénètrent jusqu'au centre du bush, et le gouvernement veille à ce que le courrier soit distribué dans presque toutes les stations.

Le bushman a si peu de besoins qu'il économise la presque totalité de son salaire; mais au bout de deux années de travail il aspire après un changement, va trouver le squatter, et lui demande une lettre de change en règlement de comptes. Dans le bush on ne fait pas usage d'argent comptant. Le montant de la lettre est assez souvent d'une centaine de livres; muni de cette somme, le journalier va pouvoir s'amuser. Il se met en route avec ses chevaux, mais s'arrête dans le premier village qu'il rencontre ; il y mènera grand train ou, pour mieux dire, s'y grisera de toutes les eaux-de-vie et liqueurs en vente chez les débitants. En fait, du moment où il a remis sa lettre de change au cabaretier, il s'entretient dans une ivresse ininterrompue, jusqu'à ce que l'argent en entier y ait passé; tous ceux qui se présentent sont invités à trinquer à sa santé : *leben und leben lassen!* Puis, quand il n'a plus rien, il rentre au bush, épuisé, brisé,



Demande en mariage dans le Queensland Occidental.

se met au travail pour une année ou deux, après lesquelles il fera une nouvelle apparition au village et mènera la même vie que devant. Il va sans dire que le cabaretier fabrique lui-même, d'après des formules de son invention, les boissons infâmes, véritable poison, qu'il vend à son client. De telles indignités ne sont de mise que sur la lisière des districts civilisés; pourtant le nombre est grand des cabaretiers qui font fortune à vendre ces affreuses mixtures. Il y a quelques années, à Isisford, le bruit public flétrissait la conduite d'un de ces vampires, l'accusant d'avoir un cimetière à part pour les malheureux dont la santé ne résistait pas à l'abominable traitement auquel il les soumettait.

Dans les derniers jours de janvier 1882 je dis adieu au Queensland Occidental et quittai Minnie-Downs. Je partis de Tambo par la diligence de Cob et Cie, mais, la place venant à manquer pour mon chien, je me résignai à faire à pied les derniers vingt-sept milles qui me séparaient de la station du chemin de fer. De là il me restait encore une bonne journée de marche pour gagner Rockhampton. Les quinze derniers jours furent excessivement chauds; des nuages noirs s'amoncelaient, préparant la saison pluvieuse, et je n'arrivai à Gracemere que bien juste à temps, car, dès le lendemain, des pluies torrentielles s'abattaient sur le Queensland Central, avec une telle violence que de vastes étendues furent en un instant submergées. Un facteur d'Aramac fut réduit à passer trois jours sur un arbre pour n'être pas entraîné par le courant. On croit que ces inondations sont périodiques; M. C. Russel s'efforce de démontrer que la crue de Darling river revient tous les dix-neuf ans.

Je me sentais revivre sur la côte, dans ce climat humide, mais je regrettais que mon voyage n'eût pas été assez fructueux pour compenser tant de fatigues endurées. J'avais parcouru 1700 milles, à travers bien des privations, et cependant il me fallait reprendre des forces pour visiter le Nord-Queensland.

Avant de dire adieu à Gracemere, je veux conter une histoire de serpent qui s'y est passée. Un beau matin, on vint me prier de descendre au jardin pour y tuer un serpent. En approchant du lieu indiqué, grande fut ma surprise de voir la bête morte et pendant du haut d'un mur; mais presque aussitôt je découvris la tête d'un second serpent, entre les pierres de ce mur, un peu plus haut. Le vivant avait saisi

le mort, dont la tête et la queue touchaient terre. Fort empêché d'avaler sa proie dans une position si difficile, le vainqueur la laissa tomber, puis rampa jusqu'à elle. Je m'étais écarté, curieux d'observer, de ma cachette, la façon dont il s'y prendrait. Les deux serpents étaient de même taille; le vivant s'allongea à côté du mort et commença son travail de déglutition. Avec sa gueule ouverte où s'engloutissait la tête de sa proie, suivie bientôt du reste du corps, ce reptile représentait bien la voracité et la jouissance.

Quand il eut avalé un tiers environ de sa victime, je m'avançai et frappai le dos du glouton, qui fit en vain de grands efforts pour rendre sa proie; mais la tête de l'un était trop engagée dans le gosier de l'autre. Quelques coups bien assenés achevèrent le serpent vorace, et c'est dans cette position bizarre que je les plongeai tous deux dans un bain d'alcool : il m'eût été impossible de les séparer sans les endommager. Le serpent vorace se trouva être d'une des espèces les plus venimeuses de l'Australie, le *Trimesurus ikaheca*, de couleur brune; l'autre, brun aussi, *Dipsas fusca*, était d'espèce inoffensive. Le venimeux mesurait 1 m. 276; sa victime, 1 m. 377.

Comme dans toute l'Australie, les serpents sont nombreux dans ces environs. A la station de Weaverley, non loin de Gracemere, un homme en avait tué 203 en deux jours. Pendant la saison pluvieuse. les eaux avaient recouvert le pays, généralement plat, et les serpents étaient venus se réfugier dans la cabane de cet homme, située sur un point plus élevé. Il passa deux jours et deux nuits à se défendre contre ces fâcheux assaillants.

CHAPITRE V

Voyage au Queensland Septentrional. — Sucre de Mackay. — Canaques. — Townsville. — *A rough northern man.* — Champs de cannes à sucre au Lower-Herbert. — Visite chez un compatriote. — Les Noirs de la ferme Gardiner. — *Nolla-nolla.* — Printemps. — Arrivée à Herbert vale.

En mai 1882 je me trouvais en mesure d'entreprendre mon voyage au Nord-Queensland. J'arrivai à Mackay vers quatre heures du matin, par le bateau à vapeur, et descendis à l'unique hôtel de la ville, dont toutes les portes étaient ouvertes : personne pour me recevoir, personne qui se souciât d'être réveillé. Il fallait donc aller moi-même à la découverte d'une chambre, et je parvins à en trouver une.

Mackay est une petite ville qui doit sa naissance à la culture de la canne à sucre. Ses environs, renommés pour leur fertilité, constituent au temps présent la partie la plus importante de la région sucrière de la colonie.

Le sol du Queensland possède des qualités toutes spéciales pour la culture de la canne, qui réussit, non seulement vers le tropique du Cancer, mais aussi vers celui du Capricorne, jusqu'à la province de Brisbane, les colons ayant triomphé de toutes les difficultés climatiques.

Le travail, sur ces plantations, a été exécuté, en grande partie, par des indigènes des îles de la mer du Sud, que les Australiens appellent Canaques ; cette race active et intelligente est très apte à ce genre de travail ; sa force et sa vigueur lui permettent de supporter les chaleurs tropicales bien mieux que la race blanche.

Pour les trois années de leur engagement, ces Canaques reçoivent 450 francs; on leur accorde en outre la gratuité du voyage, à l'aller et au retour. Ils sont généralement bien traités par les planteurs, et il n'est pas rare de les voir se fixer dans le pays, où ils sont estimés pour leur zèle; mais les travailleurs de race blanche, qui voient en eux des concurrents, ne leur témoignent que de la haine. Comme il s'était glissé bien des abus dans la façon d'embaucher les Canaques,



Le chien et le serpent.

le gouvernement, fortement soutenu par la population blanche des travailleurs, crut devoir défendre l'accès du pays aux immigrants. Cette demi-interdiction arrêta sur plusieurs points le développement de l'industrie sucrière : conséquence d'autant plus fâcheuse que le sucre du Queensland est d'une grande richesse et de qualité supérieure. Somme toute, les bons terrains ne manquent pas dans cette partie de l'Australie, et la canne à sucre deviendra assurément une des branches les plus importantes de l'industrie de la colonie.

Pendant mon séjour à Mackay, mon chien couchant, superbe échantillon de la race Gordon, courut un grand danger près d'une station

voisine. Comme il était brusquement tombé en arrêt dans l'herbe haute, je m'avançai avec précaution et aperçus un magnifique serpent noir (*Pseudechis*), dont la tête avait pris cette forme aplatie particulière aux serpents venimeux lorsqu'ils sont excités. La chaleur du jour l'avait rendu plus que furieux; la tête légèrement dressée au-dessus du sol, il était déjà prêt, au premier mouvement de mon fidèle compagnon, à lui porter le coup de la mort. Je rappelai bien vite mon chien, et, à l'aide d'une forte branche, j'abattis son perfide ennemi, le plus venimeux de tous les serpents du pays. Lorsque je le tins en l'air, admirable dans sa robe d'un noir luisant au ventre rougeâtre, je pus constater qu'il était plus long que moi.

Au mois de juillet je m'embarquais sur un vapeur côtier qui devait me porter plus au nord; quelques jours de navigation nous suffirent pour atteindre Townsville. Une chaloupe à vapeur vint au-devant de nous dans le fjord pour nous transporter à la ville, le port étant si ensablé que les grands navires ne peuvent approcher du quai. La ville est bâtie près de la baie de Cleveland, le long d'un petit cours d'eau, sur le versant d'une montagne haute de 300 mètres; Townsville doit à cette situation un aspect vraiment pittoresque. L'emplacement sur lequel elle s'élève a été découvert en 1864, et son développement est si rapide que déjà l'on considère Townsville comme la capitale du Nord-Queensland, ce qui arrivera certainement le jour où la province fera acte d'autonomie.

La hausse du prix des terrains dans cette ville, qui compte environ 7 000 habitants, a pris des proportions qui semblent phénoménales, même dans un pays neuf comme celui-ci. Il n'est pas rare de voir un terrain doubler plusieurs fois de valeur dans l'espace de deux à trois ans, et, il y a un an à peine, un bon emplacement dans Flinder street, le quartier commerçant de Townsville, fut payé 5 000 francs le pied carré.

Townsville est la station terminus du chemin de fer du Nord. La richesse de ses environs et le mouvement de la navigation en feraient bientôt une des plus grandes villes de l'Australie, si le port était en meilleures conditions. Son commerce principal consiste dans l'élève

du bétail, et la laine de ses moutons forme dans le chiffre de ses exportations l'article le plus considérable. De riches mines d'or près de Charters Towers apportent leur appoint à la prospérité croissante de la ville, dont l'heureux climat attire les squatters de l'Ouest. Le confortable hôtel *the Queen*, situé à proximité du rivage, leur offre les moyens de se remettre de leurs fatigues et d'oublier les côtés trop monotones de leur vie habituelle; on les voit s'étaler pendant des heures entières dans leur *easy chairs*, abrités sous la véranda, s'abandonnant avec une certaine volupté aux caresses de la brise qui souffle de la mer. Je pris mes quartiers dans ce même hôtel, le meilleur du Queensland, ce qui, du reste, ne veut pas dire beaucoup.

Le but de mon voyage était la vallée Herbert (Herbert vale), station à bestiaux abandonnée, près de la rivière du même nom. Ma première intention avait été d'y aller par Cardwell, petite ville sur la côte, au nord de l'embouchure de cette rivière, et distante d'environ 20 milles de la vallée Herbert, tandis que de Dungeness, c'est-à-dire de l'embouchure, on compte 40 milles en remontant le fleuve.

Mais entre temps j'avais appris que la route de Cardwell à la vallée Herbert présentait de grandes difficultés; on me conseillait même fortement de passer par Dungeness et de remonter le fleuve en bateau, car dans certaines plantations que je trouverais sur ma route, j'aurais, plus qu'à Cardwell, quelque chance de me procurer les chevaux nécessaires. De plus j'avais une lettre d'introduction pour le plus riche des planteurs de la circonscription, et, sachant par expérience de quelle valeur peut être une recommandation de ce genre dans les districts non civilisés, sans plus d'hésitation je me décidai pour Dungeness.

Donc, dans l'après-midi, quelques heures avant le départ du petit vapeur côtier, j'allai trouver le capitaine pour prendre mon billet; mon bagage était déjà à bord. Je priai le capitaine de veiller à ce que mes effets fussent déposés sans faute à Dungeness, et lui montrai l'endroit où je les avais fait placer. Mais quand il vit, par les étiquettes, que mon bagage était indiqué pour Cardwell, il prétendit que j'étais par cela même obligé d'aller jusqu'à Cardwell. En vain insistai-je sur mon droit à décider par moi-même. Je devais, selon lui, me rendre à Cardwell et non à Dungeness. Ce capitaine, un de ces hommes vulgaires et grossiers qu'on rencontre quelquefois sur les confins de la civilisation, était un parfait spécimen de la classe des *rough northern*

men. Comprenant que toute discussion serait inutile, je ne fis plus d'objections, persuadé d'ailleurs que les choses finiraient par s'arranger.

Le capitaine descendit dans sa cabine, et je me disposais à débarquer, m'étonnant qu'un si petit navire pût contenir un maître si puissant, lorsque j'avisai un homme de l'équipage qui me sembla devoir être plus accommodant que les autres. Je lui déclinai mes nom et qualité et lui confiai que je me rendais à la vallée Herbert, chargé par l'Université de Christiania de recueillir tous les objets intéressant l'histoire naturelle. Pour mieux certifier de ma mission officielle, je lui fis lire l'inscription placée sur mes bidons à alcool : Université de Christiania, Norvège. « Comme ça, vous êtes Norvégien, vous! me demanda-t-il avec le calme du marin. Moi aussi : je suis de Christiania ; et le capitaine de l'embarcation que vous voyez là est de Horten, lui. » Tout en me donnant ces renseignements dans son dialecte provincial, le matelot me montrait du doigt un petit bac à vapeur amarré près de nous.

Je lui exprimai mon étonnement de rencontrer des Norvégiens au delà du Tropique, et le priai de me venir en aide en qualité de compatriote. Ma discussion un peu violente avec le capitaine ne lui avait pas échappé; mais il m'assura, d'un ton qui ne témoignait pas d'un très grand respect pour son chef, que je n'avais pas à tenir compte de la réponse du capitaine. Aussitôt, et de son propre mouvement, il prit les mesures nécessaires pour que mes bagages pussent être débarqués à Dungeness.

On leva l'ancre dans la soirée, et nous fîmes route vers le nord. Le capitaine étant rentré ivre au moment du départ, l'équipage prit le commandement, et le lendemain nous arrivions sans accident à Dungeness.

Hinchinbrook-Island est une île montagneuse; son pic le plus élevé, qui se dresse à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer et qu'enveloppe constamment une ceinture de brouillards, attire forcément l'attention du voyageur. Seuls quelques blancs ont visité cette île, dans le but d'y abattre des cèdres. Le cèdre rouge, *Cedrela*, si précieux, croît dans les fourrés impénétrables qui bordent les fleuves du Nord-Queensland. On le flotte à la saison des pluies. Contrairement au sapin d'Australie, qui pourrit assez vite, le cèdre abattu peut

attendre près d'une année, dans la forêt, le moment où il pourra être flotté. Son bois est aussi beau que celui de l'acajou, mais sa densité est inférieure. C'est du reste le seul arbre qui s'exporte du Queensland; malheureusement on en a fait une telle consommation qu'il a presque disparu sur tous les points abordables. Je remontai aussitôt le cours du fleuve, dont les bords, sur une étendue de plusieurs milles, sont couverts de palétuviers.

Peu à peu le paysage s'élargit en une vallée plate, terrain favorable à la culture intensive de la canne. On avait fait venir depuis peu une charrue à vapeur. Je reçus un accueil amical; mais je fus déçu dans mon espoir de me procurer des chevaux. Impossible d'en trouver à louer ni à acheter; quant à des selles, il ne pouvait en être question dans un district où la civilisation n'avait fait relativement que peu de progrès.

Un jour j'étais allé faire une excursion dans les forêts de mangliers pour y tirer un héron gris de petite taille, que j'avais aperçu lors de mon arrivée. En revenant je traversai une ferme appartenant à un compatriote, et j'allai lui rendre visite après avoir amarré mon canot au rivage. L'exploitation respirait le bien-être. Un champ de maïs s'étendait jusqu'à la maison, et sur la véranda s'élevait un énorme tas de panouils. Ce cultivateur avait épousé une Norvégienne; mais mari et femme avaient à peu près oublié leur langue maternelle. Leurs enfants et tous les membres de la famille avaient eu la fièvre du pays : aussi leur visage était-il blême, quoiqu'ils fussent bien portants et heureux. De tous ceux qui émigrent en Australie, les ouvriers sont ceux qui réussissent le mieux, et là surtout où le climat est malsain, un homme de métier est grassement payé. Mon compatriote, qui avait débuté comme charpentier attaché à la première plantation de cannes créée dans le voisinage, fit en peu de temps des économies suffisantes pour acheter un lot de terre, dont la valeur grandit rapidement, vu que ce terrain, qui longeait le fleuve, se trouva être de première qualité pour la culture de la canne à sucre. Une vaste plantation de cannes avait été établie plus haut, et comme le sol de sa propriété était excellent pour le pâturage, on lui en acheta une parcelle qui lui fut largement payée. Sa fortune, à l'époque de ma visite, se montait à 250 000 francs. Dix ans auparavant, il était arrivé les mains vides.

Les terrains qui bordent le fleuve sont de qualité supérieure. Plus haut s'étendent des plaines immenses plantées d'eucalyptus géants, que l'on abat au fur et à mesure, pour labourer immédiatement le terrain qu'ils occupaient et le planter en cannes. Plus bas, près du fleuve, on rencontre des fourrés très recherchés des cultivateurs pour leur fertile humus; ceux de Mackay sont moins épais et d'une végétation moins luxuriante. La nature du pays rappelle en général celle des tropiques.

Une grande partie de ces bois était déjà défrichée, et à leur place



Plantation de cannes à sucre dans le Queensland Septentrional

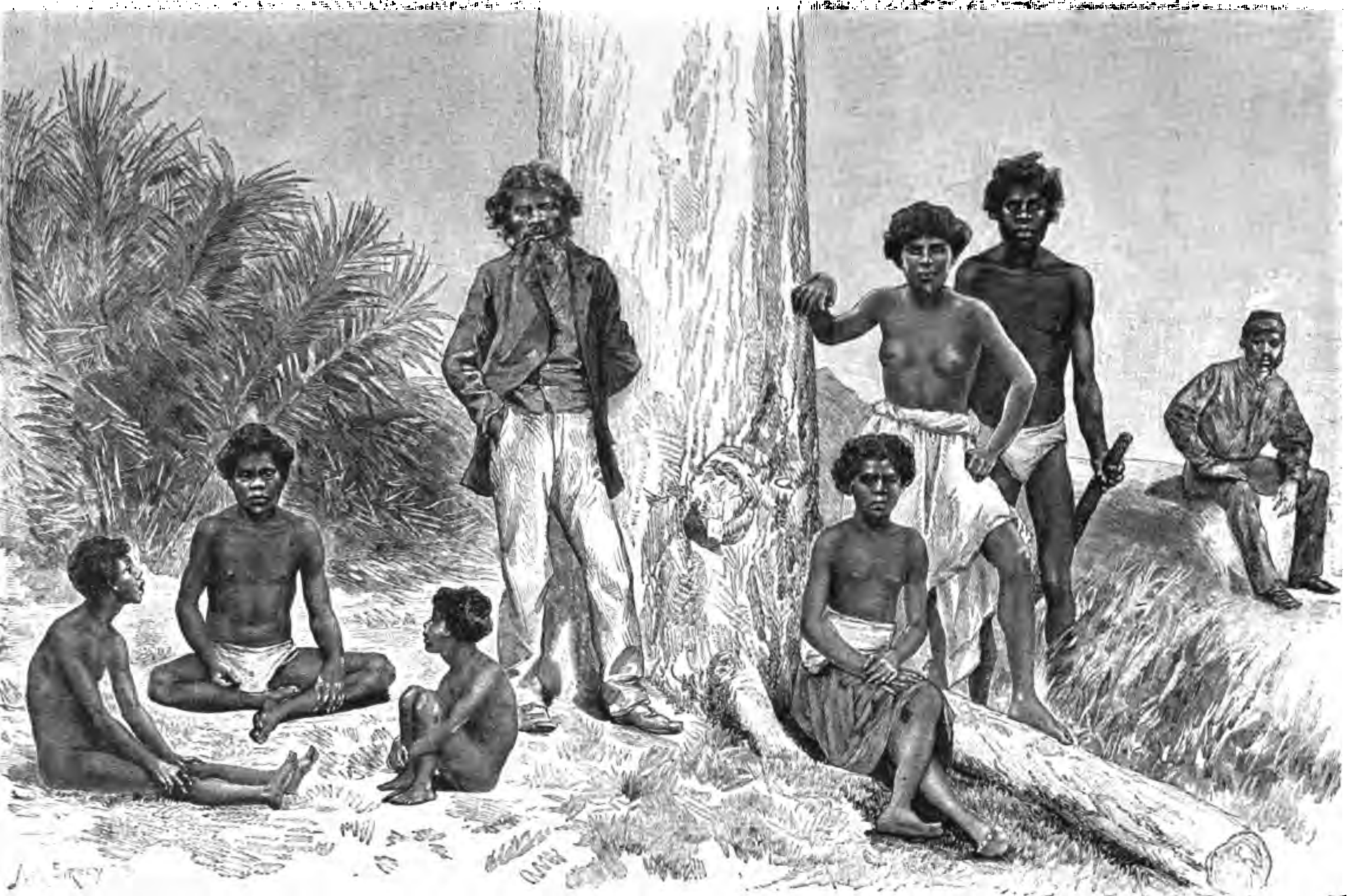
ondoyaient d'immenses champs de cannes à sucre, entrecoupés de loin en loin de pièces de maïs. On travaillait avec ardeur à étendre le terrain labourable, n'épargnant ni argent ni peine, et ce n'était pas sans tristesse que je voyais se rétrécir chaque jour le champ d'action du naturaliste.

Les bandes de pigeons (*flock pigeons*) avaient peine à rencontrer les espèces d'arbres où d'habitude elles élisent domicile, et des vols de tisserins (*Ploceus*) cherchaient vainement un abri, les arbres où leur colonie avait bâti ses nids ayant été abattus. Le casoar aussi se faisait de plus en plus rare; cependant j'en aperçus quelques traces dans le sable. Seul le crocodile ne se laisse pas troubler par l'activité

fiévreuse de l'homme ; il ne se préoccupe même pas du mouvement qui règne sur le fleuve. Souvent des Blancs ou des Noirs manquent à l'appel, car, si craintif que soit le crocodile sur terre, la hardiesse ne lui fait pas défaut dans son propre élément. Un jour un Canaque lavait ses vêtements dans le fleuve, près de la plantation ; ses camarades se mirent à pousser des cris pour l'avertir de la présence d'un de ces monstres amphibies, mais le Noir, croyant à une plaisanterie, puisqu'il n'avait de l'eau que jusqu'à mi-jambe, ne se dérangea pas. Tout à coup le crocodile, qui s'était approché sans bruit, saisit l'infortuné et l'entraîna sous l'eau. Les vagues se refermèrent sur eux, sans laisser d'autre trace de ce drame qu'un ruisseau de sang.

Un M. Gardiner, qui s'intéressait aux sciences naturelles, demeurait près de là ; j'allai le voir. Il eut la bonté de m'inviter à passer quelque temps chez lui, et c'est là que je me trouvai pour la première fois en contact avec des Noirs du Queensland Septentrional. Nombre d'entre eux, hommes et femmes, tous entièrement nus, étaient campés dans la cour de l'habitation. Mon attention fut attirée tout d'abord par la conduite de M. Gardiner vis-à-vis de ses hôtes. Dans ces districts où n'a pas pénétré la civilisation, les relations entre Noirs et Blancs sont déplorables ; les indigènes des régions éloignées sont traités comme des animaux. Pourtant il se rencontre des Blancs qui leur témoignent quelque intérêt et les protègent, ce qui leur a fait donner le nom de *the black's protectors*. M. Gardiner est de ce nombre. Il avait toujours du travail à leur donner, leur fournissait des outils et souvent les accompagnait à la forêt, où l'on abattait des arbres, élevait des palissades, etc. M. Gardiner s'entend admirablement à faire travailler les plus lents et les plus paresseux, payant d'exemple au besoin et prenant sa part des travaux. La paye avait lieu tous les soirs et consistait en larges portions de farine, de sucre, de thé, de tabac, et même en morceaux de viande les jours où l'on avait tué.

Ce n'est pas seulement les hommes que M. Gardiner traitait si largement : femmes et enfants recevaient de leur côté ce dont ils pouvaient avoir besoin. Bref, tout ce monde vivait à ses dépens. Rien d'étonnant que les Noirs se plussent chez lui, sans renoncer pour cela à leurs habitudes nomades ; de temps à autre ils retournaient



Noirs du Queensland Septentrional; à droite. un indigène de la police noire.

voir leurs forêts, et de nouveaux visiteurs venaient remplacer les partants, si bien que M. Gardiner était toujours entouré de Noirs.

Petit à petit ces Nègres étaient parvenus à faire des galettes avec leur farine, presque aussi bien que les Blancs. Ils préparaient eux-



Femme indigène du Queensland.

mêmes leur cuisine en plein camp avec des ustensiles fournis par M. Gardiner, et se faufilaient partout, même dans la cuisine, où ils recherchaient les bonnes grâces de la cuisinière; mais l'accès du salon leur était interdit.

M. Gardiner aimait à se voir entouré de ces sauvages, quoiqu'il fût difficile de les maintenir tranquilles. A le voir avec eux, jamais on ne lui eût supposé tant de bienveillance, car il parlait d'un ton

dur et grondait d'importance ceux des Noirs qui avaient commis une faute. Lorsque la révolte se glissait dans le camp, il était bien obligé de sortir la nuit et de tirer un coup de carabine pour effrayer les mutins ; mais au fond il était la bonté même, et protégeait les femmes contre les entreprises des Blancs de la plantation voisine.

Il se montrait peut-être un peu trop large à l'égard de Noirs qui ne savaient pas apprécier son désintéressement. Audacieux et exigeants, ces hommes volaient leur maître toutes les fois que cela leur était possible; c'est lui-même qui me l'a raconté. Il fallait donc mettre sous clef jusqu'aux haches, couteaux et autres instruments de travail. Même, un jour, un Noir s'introduisit par effraction chez M. Gardiner; il est vrai que cet homme était un coquin de la pire espèce. On le voit, ces gens-là n'occupent pas un degré très élevé de l'échelle de la civilisation. Onze jours avant mon arrivée, après avoir tué un Nègre d'une tribu qui habite des hauteurs peu éloignées de la ferme, et l'avoir dévoré, ils vinrent s'en vanter d'un air triomphant; mais comme on se moquait d'eux, parce qu'ils avaient mangé un être humain, ils comprirent qu'un acte réprouvé par les Blancs devait être blâmable. A l'état de nature, les Nègres d'Australie ne font pas mystère de leur cannibalisme; c'est le contact des Blancs qui le leur a fait considérer comme quelque chose de « pas comme il faut », et lorsqu'ils se livrent aujourd'hui à leur détestable passion, c'est en secret. Ils y renonceront peut-être quelque jour.

Je fréquentais assidûment les indigènes, les accompagnant le jour à la chasse, la nuit à l'affût. Franchement je me plaisais beaucoup dans la société de ces enfants de la nature, et les Noirs de *Herbert river* augmentaient l'intérêt que j'avais déjà conçu pour la race australienne.

Le boumerang est rare dans ces contrées ; il est d'ailleurs sans utilité dans les fourrés et les broussailles. En revanche, j'y ai souvent rencontré le *nolla-nolla*, arme de jet en forme de massue, qui ne quitte presque jamais le nègre australien : c'est un bâton d'un bois dur et lourd, dont une des extrémités, la plus grosse, s'amincit graduellement, et dont l'autre, pour être mieux en main au moment du lancer, a été rendue raboteuse. On lance l'arme droit devant soi, le gros bout incliné en arrière.

La fabrication du nolla-nolla exige peu de soin ; d'ordinaire sa

longueur est de 60 centimètres, et à 8 ou 10 mètres l'indigène atteindra son but avec une sûreté relative; cependant il ne s'en sert que lorsqu'il chasse des animaux de petite taille.

Le nolla-nolla a encore une autre utilité : le petit bout sert à piocher, à ameublir la terre, tandis que les mains creusent à la recherche des bandicoutes[1], des rats ou des racines; on l'emploie également pour déterrer les œufs cachés dans les buttes si curieuses



Nolla-nolla.

élevées par le talégalle; enfin ce bâton à tout faire fera sortir certaines larves des troncs d'arbres pourris frappés par l'indigène.

Un jour on m'apporta un œuf de casoar. Le casoar est proche parent de l'autruche et de l'émeu; pourtant il n'habite pas, comme eux, les terrains plats, mais au contraire les fourrés. Celui d'Australie se rencontre dans le Queensland Septentrional, depuis la rivière Herbert jusqu'au nord, dans les halliers qui bordent les

1. Bandicoot (*Mus bandicota* ou *giganteus*), gros rat qui se nourrit de grains et de légumes.

fleuves, et sur le sommet des montagnes qui dominent le littoral.

Chaque jour je dirigeais ma promenade vers le rivage pour y attraper de ces brillants orthoptères bleus et verts qui voltigent entre dix et onze heures du matin, au-dessus des arbres et des buissons.

Non loin du domaine de M. Gardiner étaient deux plantations, l'une de café, l'autre de tabac; mais, de l'avis du propriétaire, on n'avait pas encore mis la main sur les espèces convenant au sol. Par ses soins on avait bien établi à proximité une manufacture de tabac; malheureusement les produits en étaient de si pauvre qualité que même les moins difficiles d'entre les Noirs les dédaignaient. Le tabac réussit admirablement dans tout le Nord-Queensland, pourvu qu'on y plante des espèces qui s'accommodent des conditions climatiques du pays; en outre il exige des soins de tous les instants, une visite quotidienne de chaque pied. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il deviendra une des richesses de cette région, ainsi que la quinine (*Cinchona*), l'arrow-root, le riz et le coton, plantes qui, à la suite de nombreux essais, ont été reconnues cultivables en Queensland.

Quoique mon séjour chez M. Gardiner fût intéressant et fort agréable, il me tardait d'atteindre le but véritable de mon voyage. Je voulais faire la route à pied, n'emmenant que quelques Noirs chargés de mon bagage; mais mon aimable hôte m'offrit, pour porter mon attirail, un vieux cheval, nommé *Kassik*, au vert depuis dix-huit mois, de l'autre côté du fleuve; il mettait également à ma disposition un cheval de selle : celui-ci, pour un temps déterminé, l'autre pour aussi longtemps que j'en aurais besoin. Très reconnaissant de cette offre libérale, je l'acceptai avec joie, convaincu qu'elle m'épargnerait bien des tracas; et, l'esprit en repos, armé de courage, je montai à cheval par une belle journée de printemps tout ensoleillée, pour remonter vers la source du cours d'eau. Tout était frais et vert autour de moi; des ruisseaux, des rivières me croisaient dans leur course, avant d'aller se jeter dans le fleuve, et les buissons vert sombre qui bordaient les rives du fleuve ajoutaient encore, par leur contraste avec les couleurs plus tendres de la prairie, au caractère du paysage.

Le fond de la vallée est plat et fertile. J'avais tout le temps sous les yeux les rangées de collines boisées au pied desquelles devait se développer la vallée Herbert, but de mon voyage. Et c'était sur ces

montagnes que je fondais tant d'espérances! Cependant M. Scott, propriétaire de la station à bestiaux depuis longtemps abandonnée où j'allais, sur sa gracieuse invitation, établir mon quartier général, m'avait prévenu que l'endroit était misérable et que je devrais



Indigène du Queensland.

renoncer à l'espoir d'y trouver le moindre confort. J'en étais persuadé d'avance, mais j'étais prêt à supporter des privations de toute nature pour avoir la satisfaction de parcourir un pays si riche en enseignements, d'où je comptais rapporter une abondante moisson. Impossible d'avoir des idées tristes au milieu d'une nature si merveilleuse! Tout y était rose, tout y faisait naître l'espoir.

Le lendemain, vers le soir, comme j'approchais de la vallée Herbert,

j'entendis dans l'herbe un sifflement singulier dont je ne parvenais pas à m'expliquer la cause ; descendant de cheval, je reconnus qu'il était produit par une infinité de petites sauterelles à l'état rudimentaire, qui s'enfuyaient à mon approche ; leur nombre était si grand que les brins d'herbe pliaient littéralement sous leur poids ; la rivière Herbert est en effet visitée par d'épaisses nuées de sauterelles, qui causent d'énormes dégâts dans les plantations nouvelles de cannes à sucre.

Quoique la nuit tombât, je continuai à avancer trois quarts d'heure encore après le coucher du soleil; mais plusieurs fois je dus descendre de cheval pour rechercher la direction du sentier.

A la fin, l'obscurité était devenue tellement profonde qu'il m'était impossible de m'y reconnaître. Tout à coup je sentis une odeur de fumée; je fis quelques pas et vis que l'herbe avait été incendiée en cet endroit peu d'instants auparavant; plus loin on distinguait encore quelques tisons, restes de souches brûlées. Heureusement j'aperçus, près du rivage, un campement de Noirs. A leur grand effroi, je pénétrai dans leur cercle, mais je les eus bientôt tranquillisés en leur montrant du tabac, leur monnaie courante, et, sur l'offre d'une certaine partie de ma provision, j'obtins qu'un des leurs m'accompagnât jusqu'à la vallée Herbert.

CHAPITRE VI

Mon quartier général. — Noirs civilisés. — Ménage. — Nelly dans sa cuisine. — Les chats. — Nécessités de la vie. — Cuisine manquée. — Graisse. — Mon menu. — Un jour de boucherie. — Estomacs solides et nourriture malsaine.

Une forme blanche vint au-devant de moi dans la cour : c'était un Canaque en habits de dimanche, qui prit soin de mes chevaux, et courut chercher le surveillant de la station, un Blanc très âgé. Une commode, quelques chaises en bois et un lit de camp composaient tout l'ameublement de ma chambre. Ce lit, où du reste je dormis très bien, était — luxe exagéré — garni de deux draps en grosse toile. De mon côté, j'avais eu la précaution d'emporter une couverture de laine double et fort épaisse. Au déjeuner je priai le vieillard de me faire faire la connaissance de quelques Noirs, car il m'eût été impossible sans aide d'arriver à aucun résultat, et je lui demandai si parmi ces Noirs il s'en trouvait de *civilisés*; à quoi il répondit que depuis deux ans l'accès de la station ne leur était plus interdit, et que, se prévalant de cette faveur, quelques-uns d'entre eux prétendaient au titre d'hommes civilisés. Savoir qu'on sera tué si l'on a tué un Blanc, se parer avec bonheur de vêtements européens mis au rebut, fumer du tabac, il n'en faut pas davantage, chez les Nègres d'Australie, pour avoir droit au nom de civilisé; mais il en est dont l'éducation gagne un peu plus au contact continuel des Blancs; ces

derniers Noirs affectent une sorte de dédain vis-à-vis de leurs frères sauvages, qu'ils désignent par le nom de *maïoll*[1].

Notre déjeuner n'était pas terminé que nous les vîmes passer la tête au-dessus de la barrière. Il n'y avait là que des hommes armés de lances, se disposant à partir pour une chasse aux *wallaby*. Ils étaient pour la plupart minces et fluets, mais assez bien pris dans leur petite taille. Tous cependant n'étaient pas d'apparence aussi chétive, car l'un d'eux, que le vieillard appelait Tommy, se distinguait par la hauteur de sa taille, qui dépassait 1 m. 70. J'appris plus tard que Tommy possédait cinq femmes. Chez ces Noirs les traits offrent des différences notables; quelques-uns ont le nez plus long que la généralité des Nègres australiens, à ma connaissance, quoique un peu camus; leur nudité est complète. Plusieurs portaient autour du cou un collier de paille jaune, fait avec une graminée creuse, et coupée en menus morceaux enfilés à une ficelle. Ce collier s'enroule plusieurs fois autour du cou.

Le vieux surveillant me mit en rapport avec un Noir, Jacky, qui baragouinait quelques mots d'anglais. C'était un gaillard trapu, solidement charpenté et assez gros, dont les traits présentaient un mélange de finesse et de bonhomie. Comme il passait pour un des plus civilisés de ces Noirs, je m'efforçai de faire comprendre à ses camarades, par son intermédiaire, qu'en échange de tout animal rampant sur terre ou volant dans les airs, je leur donnerais du tabac. Je désirais aussi qu'un de ces hommes me guidât dans mes promenades à la découverte de *tshukki-tshukki*, mot qui signifie oiseau dans le langage usité entre Blancs et Noirs civilisés. Jacky consentait à m'accompagner en personne, mais le lendemain seulement, car tout le monde allait partir pour la chasse; à leur retour, dans la soirée, ils me rapporteraient certainement quelque chose. Comme je ne pouvais causer qu'avec Jacky, ses compagnons demeuraient bouche close.

Ces Noirs prennent au repos une posture des plus étranges, assez

1. L'*Acacia pendula*, très répandu dans les districts peu civilisés, est appelé *maïoll* par les Européens (*myall* en anglais). Le nom de cet arbre est appliqué par les Blancs aux Noirs relégués dans les vastes et lointaines forêts de *maïoll*. Détail curieux, les Noirs se servent entre eux du même terme, mais avec une intention dénigrante : *maïoll*, dans leur langue, signifie « homme sans éducation ».

commune parmi eux, ainsi que je le constatai en mainte circonstance. Ils se tiennent sur une jambe, l'autre relevée et appuyée contre la



Jacky.

première, la face plantaire sur le côté interne de la cuisse, un peu au-dessus de l'articulation du genou. La lance peut leur fournir un second point d'appui.

Pendant l'absence des chasseurs je poussai une reconnaissance

autour de ma nouvelle demeure. La vallée Herbert (Herbert vale) appartient aux frères Scott; elle était abandonnée comme station à bestiaux, parce que le terrain autour du fleuve, dans sa partie basse, avait été reconnu propre à la culture de la canne à sucre, et que le prix des terres dans la partie haute avait augmenté d'autant. Il était devenu trop cher pour qu'on y continuât l'élève du bétail.

MM. Scott, avec l'entente du confort qui caractérise les Anglais, ont établi la station dans des conditions relativement bonnes, et, en propriétaires prudents, ils avaient chargé un vieux Blanc de la garde et du soin des maisons. La principale fonction du bonhomme consiste à empêcher les Noirs de mettre le feu aux bâtiments lorsque, pour les nécessités de la chasse, ils incendient la prairie.

Tout autour du domaine court une haie naturelle de buissons épineux. Dès qu'on a franchi cette clôture, on se trouve en face d'une maison en bois à deux étages, peinte en rouge, dont le rez-de-chaussée est affecté à la salle à manger et à la cuisine, sans porte, qui n'a pour plancher que la terre battue. Le corps de logis principal est éloigné de quelques pas, vers l'ouest, plus près de l'eau : c'est une maison élevée d'un seul étage, au plafond assez bas. Ma chambre donnait sur une véranda spacieuse tournée vers Herbert river; on jouissait de là d'une fort belle vue sur le fleuve, dont on pouvait suivre le cours bien loin. En plus de ces deux maisons, il y avait un troisième bâtiment, d'assez bel effet, vaste grenier où le vieux surveillant emmagasinait ses provisions : farine, sucre, thé et tabac.

MM. Scott avaient entouré ces constructions d'un grand jardin, qui malheureusement souffrait, faute d'entretien, le vieux garde ne cherchant pas à en tirer profit; il se bornait à y cultiver des patates (*Batatas edulis*) et à faucher l'herbe quand elle se faisait trop haute, de crainte qu'elle n'étouffât les arbres. En dépit de ce manque d'entretien et de l'état déplorable du jardin, on remarquait, non sans une certaine satisfaction, que, même dans ce pays peu civilisé, il se manifestait, à côté de la lutte pour l'existence, une certaine recherche du bien-être.

De ravissantes habitations semblaient nous lorgner à travers des arbres de végétation superbe; l'œil du voyageur en est récréé, d'autant plus que dans cette partie du pays on ne voit guère que des maisonnettes en écorce. Au Nord-Queensland on se soucie moins

encore qu'au sud de ce qui n'a aucun caractère d'utilité. Plus on se rapproche de l'ouest et plus on pénètre dans la région nord, plus on se sent en pays barbare, loin de toute civilisation. La soif de l'or absorbe tout, et le temps manque pour se donner le luxe d'un jardin; on rencontre bien quelques carrés de choux, de carottes, des patates, etc., mais on chercherait en vain des plantations d'arbres à fruits ou d'ornement.

Au centre du jardin de la station se dressait un arbre à pain, mal venant, comme aussi quelques cocotiers. En revanche les goyaviers et surtout les manguiers portaient d'excellents fruits. Une grenadille, élégamment enlacée à un vieux figuier, nous donna, vers Noël, des fruits délicieux. Une partie du jardin était disposée en orangerie : les oranges, malheureusement, étaient aigres et peu mangeables, soit que les arbres eussent été mal soignés, soit que la chaleur fût trop forte.

La vallée Herbert est située à plus de 40 milles de l'embouchure de la rivière du même nom, par 18 degrés de latitude sud. Il y tombe en moyenne 2500 millimètres de pluie. Exposition admirable, sur un plateau qui domine la rive orientale, à l'endroit où la rivière décrit une courbe. Le fond de la vallée est plat ; l'herbe et les broussailles y alternent. De tous côtés, et pour ainsi dire à perte de vue, s'allongent des rangées de collines boisées, dont la ligne interrompue par places laisse voir, par échappées, des cascades qui roulent en écumant du haut de la montagne : ce qui donne un air de jeunesse et de fraîcheur aux parties qu'assombrissent les forêts. Souvent les ruisseaux qui donnent naissance à ces cascades réunissent leurs eaux et forment comme un nouvel affluent qui arrosera sur tout son parcours, à droite et à gauche, des fourrés et des broussailles avant de se jeter dans Herbert river. Cette rangée de collines est la même qui se prolonge vers le nord, sur plusieurs centaines de milles, jusqu'au cap York. Près de la vallée Herbert elle ne dépasse pas en hauteur 900 mètres, mais elle grandit petit à petit dans sa marche vers le nord jusqu'au pic Bellenden Kerr (1657 mètres au-dessus du niveau de la mer) ; à partir de ce point les collines s'abaissent graduellement pour finir en bas coteaux dans la partie supérieure de la péninsule. Je les avais déjà aperçues en remontant Herbert river.

L'après-midi était déjà très avancé quand les Noirs rentrèrent de

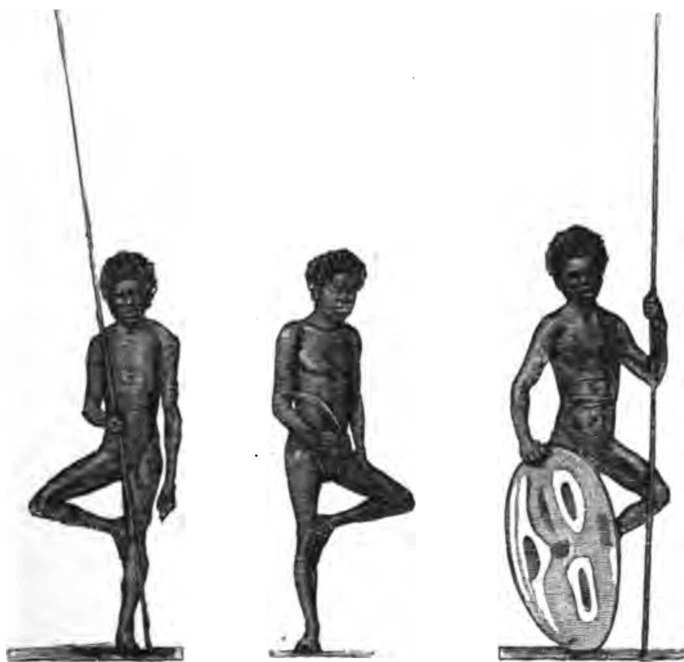
la chasse. Je fus désagréablement surpris de voir ce qu'ils me rapportaient : un cuissot et une queue de kangourou, deux morceaux de choix à leurs yeux, sinon aux miens. J'avais beaucoup de peine à leur faire comprendre ce que je désirais, et ce ne fut qu'après leur avoir arraché, un à un, les noms des animaux connus d'eux, que les choses prirent un tour plus aisé. Quoiqu'ils sussent par expérience que je payais bien ces apports, il était rare qu'ils découvrissent quelque chose d'intéressant pour moi : leur paresse et l'inertie de leur pensée, qui n'embrasse que la minute présente, y mettaient obstacle. Pour obtenir un résultat, je fus réduit à les suivre soir et matin, toujours approvisionné de tabac, car pour du tabac on leur ferait tout faire. Je réussis à garder un de ces hommes avec moi pendant un certain temps, il m'accompagnait dans toutes mes excursions. Voilà dans quelles conditions, jusqu'à la fin d'octobre, je parcourus les environs de la vallée Herbert, toujours en compagnie de Noirs.

Il était pour moi du plus haut intérêt d'apprendre à connaître les nègres d'Australie, race réputée inférieure à toutes celles qui peuplent le globe terrestre. Je pénétrais avec eux dans les fourrés, admirant leur habileté à grimper à la cime des hauts gommiers, émerveillé de la finesse et de la perfection de leurs sens, qualités qui leur permettent de découvrir des animaux, même petits, là où il semblait impossible qu'il y en eût. Tantôt nous chassions le casoar, tantôt nous déterrions des bandicoutes et des dasyures (*Dasyuridæ*) ; chaque jour amenait une nouvelle partie de chasse. Bref, j'étais toujours entouré de Noirs, et je passais mes soirées dans leur camp, non loin de la station. Quand je fus parvenu à me faire mieux comprendre, je m'intéressai plus encore à cette race primitive.

Le surveillant était un vieillard grognon, entiché de ses idées, il passait presque tout son temps à dormir sur un lit de camp qu'il s'était arrangé sur la véranda, abandonnant la direction du ménage à un Canaque qui s'était acheté une femme de la tribu voisine ; c'est sur cette Nelly que retombaient en réalité tous les tracas du ménage. Pour le Canaque, il se contentait de traire la vache le matin, de faire le pain-galette, et de couper du bois pour la cuisine. Notre menu ne brillait pas par la variété : viande salée et damper, damper et viande salée, constituaient le fond de nos trois repas. En deux occasions

pourtant on tua une poule, et, la bête aussitôt plumée, on la fit bouillir, sans autre préparation. Pendant un certain temps nous mangeâmes des patates douces, que Nelly nous servait au déjeuner, au dîner et au souper, jusqu'à provision épuisée. Les poules, quoique se nourrissant où et comme elles pouvaient, pondaient beaucoup; mais, avec tout son talent de cuisinière, Nelly s'arrangeait de façon à nous servir les œufs durs comme des pierres.

Le vieillard entretenait une grande quantité de chats. A son avis



Indigènes au repos.

le chat est ce qu'il y a de mieux, après la femme, pour apporter de l'agrément dans une maison. Dès que ses pensionnaires entendaient le bruit des marmites et des assiettes, ils accouraient en nombre, surtout de tous les coins; quelques-uns dormaient la grasse matinée sur la table de cuisine, au milieu de piles d'assiettes, tandis que les poules vagabondaient un peu partout ou pondaient dans la cheminée, et que le coq poussait son cocorico, perché sur la table. Assurément le surveillant se souciait fort peu de rendre son *home* agréable. Quelle vie charmante il aurait pu mener cependant, s'il se fût occupé un peu plus de son ménage! Outre ses poules il possédait aussi une

vache, et à l'occasion il mangeait de la viande fraîche, ses maîtres ayant laissé des bœufs pour être abattus.

L'abus des viandes salées et du pain nuit à la santé. A plusieurs reprises j'entrepris l'éducation de notre cuisinière, hélas! sans aucun succès. Je voulais lui apprendre à faire un bifteck, mais elle y employait une telle surabondance de graisse que j'en perdais l'appétit. Nelly était trop vieille pour profiter de mes leçons et ne se laissait pas volontiers arracher à ses habitudes; elle s'en tint donc à la viande salée bouillie et aux patates douces, lorsqu'elle en avait. Je dois pourtant lui reconnaître un talent tout particulier pour faire flamber son feu; il est vrai que parfois la graisse venait à brûler, et ainsi disparaissait cet horrible liquide, mais la viande alors tournait au charbon.

Espérer une réforme quelconque en matière de cuisine, c'eût été m'exposer à un mécompte d'autant plus probable que le bonhomme voyait avec un déplaisir évident mon immixtion dans ces sortes d'affaires; il lui plaisait que tout marchât d'après la vieille routine, et ne pouvait souffrir les fouille-au-pot. Nelly d'ailleurs était infatuée de son propre mérite. Quand, la pipe à la bouche, elle lavait la vaisselle, sa figure d'un brun noir respirait le contentement de soi. Son appétit était formidable; en dehors de la masse incroyable d'aliments dont elle se gorgeait dans sa cuisine, elle se procurait encore, au moyen d'échanges avec ses amis, les mets les plus simples des Noirs. Son élévation aux fonctions de cuisinière d'un Blanc ne lui en avait pas fait perdre le goût. On voyait toujours, accrochés ou suspendus, dans sa cuisine, des paniers, pleins de légumes communs, de ceux dont se nourrissent les Nègres.

Avoir beaucoup à manger est l'idéal d'un Noir; aussi Nelly mangeait-elle sans cesse. Quand elle n'était pas absorbée par cette occupation favorite, elle fumait, et si elle ne mangeait ni ne fumait, elle dormait. Ainsi s'écoulaient ses jours, dans un bonheur que troublait de temps à autre une rossée de son homme; dans ces querelles de ménage les torts étaient généralement du côté du mari : mais une femme sort rarement victorieuse de conflits qui se règlent à coups de poing.

Si le vieux Walter défendait aux Noirs de franchir la clôture, leurs femmes au contraire avaient toute liberté d'entrer. Bientôt cependant des audacieux se risquèrent à enjamber la barrière et même à se

glisser dans la cuisine, avec l'intention d'amadouer la cuisinière, qui gardait quelque bon morceau à ceux qui l'aidaient soit à laver la vaisselle, soit dans toute autre besogne. Eux, sous le prétexte de se rendre utiles, ne laissaient échapper aucune occasion de chiper quelque chose dans la marmite ou le garde-manger. Les femmes volent le jour et les hommes la nuit.

J'avoue qu'il me répugnait de penser que les Noirs maniaient ce que nous devions manger. La vaisselle étant lavée par des femmes



Nelly dans sa cuisine.

nues et sales, les indigènes étant affligés de maladies cutanées, nous nous trouvions, le vieillard et moi, fortement exposés à la contagion, et les maladies de peau, conséquence ordinaire de la civilisation, avaient, hélas ! fait leur apparition jusque chez les Noirs de Herbert river; heureusement le nombre était encore petit de ceux qui étaient parvenus à ce haut degré de civilisation. Au début, peu d'hommes se permettaient d'entrer dans la cuisine; mais quand les premiers visiteurs furent au courant des êtres, d'autres se présentèrent, et le respect pour le gardien alla diminuant.

En signe extérieur de civilisation, le Nègre d'Australie se pare, lorsqu'il le peut, d'une chemise de confection européenne et jadis blanche, à laquelle le temps et le manque de blanchissage ont bientôt donné une couleur plus en harmonie avec celle du porteur. Une pipe de terre est indispensable si le nègre veut se donner aux yeux de ses compagnons l'air d'un parfait gentleman; mais le détail essentiel pour bien marquer la différence entre un Blanc et un Noir, c'est la possession d'un chapeau de feutre. Assez souvent un de ces aborigènes priera un Blanc de le baptiser d'un nom civilisé; s'il est fait droit à sa requête, il gardera ce nom dans ses rapports avec ses camarades.

Les Noirs de la rivière Herbert établis à proximité de mon quartier général étaient arrivés graduellement à cet état de civilisation relative, mais un très petit nombre avaient pu se procurer une chemise ou un feutre. De ces progrès découlait pour moi un avantage réel : c'est que les Noirs avaient beaucoup moins peur d'un Blanc.

Chaque fois qu'on devait tuer un bœuf, ils accouraient en foule à la station, espérant y glaner quelque chose. Les os retirés et abandonnés aux Noirs, ainsi que la tête, la peau et les intestins, on sale la viande. C'était donc fête à Herbert vale le jour où l'on tuait un bœuf : la nouvelle, connue à l'avance, se communiquait de peuplade à peuplade et servait de thème à toutes les conversations, même au loin sur la montagne, parmi ceux des Noirs qui n'osaient se hasarder si près de la station.

L'abatage des bêtes avait lieu dans un enclos distant de trois cents pas du grand bâtiment et appelé *the killing-yard*. Je prenais grand plaisir à observer les Noirs dans ces occasions. Le moment venu pour le vieux garde d'aller tuer un bœuf (un *tomobero*) d'un coup de carabine, tous sortaient du camp ; mais il leur était défendu de trop se rapprocher de la clôture, de crainte qu'ils n'effrayassent les bestiaux, accoutumés, en Australie, à ne voir les hommes qu'à cheval. La vue d'un piéton les effraye, et naturellement ils ont peur des Noirs, qui vont toujours à pied et ne se gênent pas pour les frapper de leur lance. Les indigènes doivent donc se tenir cachés, pour n'être pas vus par le bœuf; autrement la bête, alarmée, mise en défiance, tournerait à droite et à gauche dans l'enceinte, et le vieillard, empêché de bien viser, furieux, tirait quelques coups de fusil par-dessus la tête

des Noirs pour les disperser. Mais on s'habitue à tout; bientôt les sauvages ne se laissèrent plus prendre aux coups de fusil du surveillant. Du reste l'autorité du vieillard se ressentait de sa maladresse; il manquait souvent son coup, et chez ces hommes tout objet visé doit être touché.

Le bœuf mis à mort — ce que les Noirs ont vu de leur cachette, — ils arrivent de tous les points de la forêt et se postent autour de l'enclos : hommes, femmes et enfants, tous avides de recevoir leur part. D'abord, avec un long couteau, on saigne l'animal au cou ; le sang coule et se coagule; quelques vieilles femmes autorisées à entrer dans l'enceinte le recueillent à deux mains et en emplissent des corbeilles; puis on procède à l'écorchement, pour lequel il faut laisser entrer plusieurs hommes, leur aide étant nécessaire. Personne ne se montre empressé à prendre sa part de la besogne, mais chacun est désireux de pénétrer dans l'enclos et d'emporter, pour lui et les siens, un bon et gros morceau de la bête. Pendant que les uns tiennent le bœuf par les pieds ou la queue, d'autres le dépouillent de sa peau à l'aide des grands couteaux du vieux. Il importe de se tenir prêt, sitôt le bœuf fendu en deux, à tirer à soi les plus longs morceaux d'intestins, qui reviennent exclusivement aux Noirs : aussi, à partir de ce moment, hommes, femmes et enfants se ruent à l'intérieur de l'enclos.

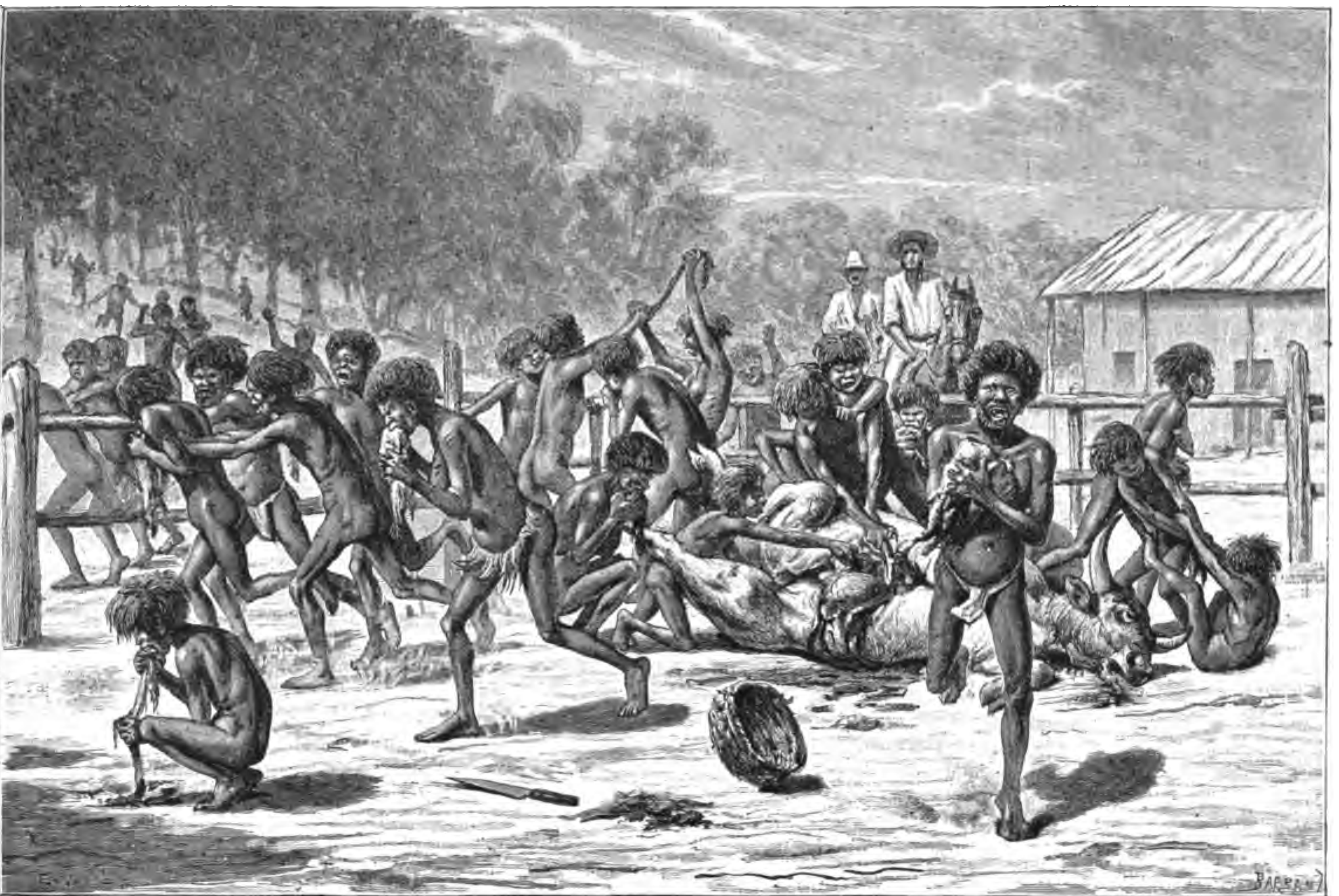
La bataille s'engage au milieu d'injures et d'un vacarme assourdissant; c'est à qui s'emparera des plus longs bouts d'intestins. On les tire, on se les arrache, et les garçonnets les déchirent à belles dents. Sang et fiente éclaboussent leurs corps nus : deux ou trois combattants se saisissent du grand estomac, l'emportent, le déchirent en morceaux et se partagent le contenu. L'un d'eux court porter un des petits estomacs à sa femme qui l'attend en dehors de l'enceinte, munie d'un panier. Les morceaux délicats, tels que le foie, les poumons et le cœur, par suite d'une entente préalable, sont remis aux notables, c'est-à-dire aux plus forts et à ceux qui ont le plus grand nombre de femmes. La tête et la queue sont aussi très disputées, pour ne rien dire de la peau, qui donnera lieu à une lutte acharnée. Se pressant autour de la peau, les Noirs la soulèvent et la tiennent en l'air au milieu d'eux; mais il n'est pas facile de diviser une peau de bœuf. Impossible de la déchirer. Pour mener à bien l'opération,

il faut des instruments de fer : on emprunte alors la hache et les couteaux du surveillant. Un des Noirs enlève à coups de hache, sur un côté de la bête, un premier quartier. Ceux qui ont eu la chance de mettre la main sur les couteaux se refusent à toute idée de partage et se coupent des quartiers de plus en plus grands, sans discontinuer; quant à ceux qui n'ont pas réussi à s'emparer de quelque instrument tranchant, ils restent là l'oreille basse, suivant d'un œil impatient tous les mouvements du couteau, espérant toujours qu'il va détacher un morceau ; mais, à leur vif déplaisir, l'incision se fait de plus en plus profonde. Enfin l'opération est terminée, ne laissant de la grande peau que des restes piteux; et il faudra encore partager la tête entre les deux gaillards qui se l'étaient appropriée.

Une fois en possession de ce qu'on a bien voulu lui laisser prendre, toute la bande retourne au campement, pour s'y lester l'estomac des entrailles de l'animal et de sa peau. Boyaux et estomacs sont déjà vides et prêts à être grillés, puisqu'ils ont été retournés et pressés entre deux doigts, et qu'il ne viendrait à l'idée de personne de les laver au préalable. On les jette, divisés en menus morceaux, sur un lit de charbons ardents, où, deux ou trois fois, on les retourne avec un bâtonnet avant de les retirer du brasier et de les avaler. La peau prend et suit le même chemin.

Le corps reste la propriété du vieillard, qui pour l'instant en a fini de son métier de boucher. Il a eu soin de mettre de côté pour le dîner, qui aura lieu bientôt, les parties les plus tendres de la bête : diaphragme, rognons et pancréas. Nelly, qui, dans ces occasions solennelles, fait parade de ses talents culinaires, rôtit le tout dans un flot de graisse ; de temps en temps, dans la chaleur de l'action, elle lèche la pointe de son coutelas. Et qu'on ne se permette pas la moindre plaisanterie! car la conscience de sa valeur s'augmente de la conviction qu'on ne saurait se passer d'elle. Cette importante opération achevée, elle dispose en pyramide ce salmigondis peu ragoûtant et le sert sur un plat.

En Australie on se fait à tout; d'ailleurs l'homme qui a faim mangerait n'importe quoi ; les Nord-Queenslandais accepteraient même de mener la vie des pourceaux, à condition de gagner de l'argent. Il est de bon goût de ne pas donner la moindre attention à ce que l'on mange, encore moins à la façon de le manger :



C'est à qui s'emparera des plus longs bouts d'intestins

ces questions-là sont traitées de bagatelles. Qu'un homme soit tenu en haute estime parce qu'il *works well*, c'est au mieux ; mais pourquoi associer forcément, à l'idée qu'on se fait d'un *good worker*, celle d'un *rough man* qui avale tout avec une suprême indifférence? Les gens du pays n'admettent pas qu'un bon travailleur puisse se nourrir convenablement. Je me souviens d'un chef de travaux qui fit sur ce sujet une déclaration catégorique : ses ouvriers l'avaient prié de leur acheter du beurre et des confitures, l'ordinaire ne leur paraissant pas assez varié. Cet extra n'était pas au-dessus de leurs moyens, puisqu'ils gagnaient tous 50 francs par semaine ; pourtant, à la seule pensée d'une telle extravagance, l'homme entra en colère et s'ouvrit à moi en ces termes : « Ma parole, je les verrais plus volontiers boire leur argent que le gaspiller de la sorte ».

Le jour d'abatage revenait toutes les trois semaines. L'unique surcroît de travail pour Nelly consistait à faire bouillir du suif pour graisser les bottes et pour l'éclairage. Dans l'écuelle de fer-blanc où l'on versait ce suif, on enfonçait un morceau de vieux pantalon de molesquine en guise de mèche : c'était là notre lampe ; mais la provision de suif ne durait jamais longtemps, poules et Noirs se régalant à l'envi dans la marmite, placée sous la cheminée. Comme on le verra plus loin, les Noirs sont de vrais goinfres, surtout en matière de graisse.

Enfin notre dîner est terminé : on nous a servi, en plus de ce rôti phénoménal, des dampers et des patates douces, comme tous les jours, mais pas de bouillon, cela va sans dire.

Tout devra être salé dans l'après-midi : ce soin regarde le vieux Walter, qui descend à l'abattoir dès qu'il a fini de manger, suivi de Nelly et du Canaque ; les indigènes revenus de leur camp attendent avec patience la ration d'os qui leur sera allouée après que la chair en aura été enlevée. D'abord on fait griller les os les plus gros, et chacun de ronger sa part avec une netteté, un soin minutieux ; après quoi les cartilages, les sabots et les tendons iront s'engouffrer dans ces estomacs puissants. Nelly est complètement absorbée par le grand événement du jour : ses mouvements ont une majesté, un sérieux doctoral ; elle comprend que quelque chose de considérable s'accomplit, mais elle sait aussi qu'elle dominera la situation. Pensez donc ! appartenir au vieillard qui possède de tels monceaux d'aliments ! Comme elle se sent grande aujourd'hui aux yeux des Noirs !

Et ce soir ils viendront mendier les rogatons dérobés, que Nelly leur distribuera d'un air dédaigneux, non sans se faire sa part, car elle n'est jamais sans mâcher quelque chose.

Tout est terminé avant le coucher du soleil. Les Noirs regagnent leur campement, rassasiés et joyeux, car ils ont mangé ***komorbori*** (tout leur content) et éprouvé la plus grande jouissance que puisse, selon eux, offrir la vie.

Tel est le compte rendu exact d'une journée de boucherie à Herbert vale; quelquefois, mais rarement, on procédait à l'abatage d'une bête malade, qu'on abandonnait ensuite aux Noirs. Une vieille vache maigre, réduite à l'état de squelette par la pleuro-pneumonie, et pouvant à peine se tenir sur ses jambes, fut poussée un jour dans le *corral* avec un bœuf destiné aussi à être tué : son corps fut livré aux Noirs. En certains cantons de l'Australie le bétail est fortement décimé par des épizooties ; mais l'inoculation d'un certain virus, pratiquée à la racine de la queue, préserve un assez grand nombre de bestiaux. Cette maladie est contagieuse : toute bête atteinte doit être abattue. La vache en question tomba au premier coup de fusil, et les indigènes furent libres d'en faire ce qu'ils voudraient. Le corps de l'animal fut fendu tout du long, aussi près que possible de la colonne vertébrale, les Noirs préférant manger les rognons enveloppés de leur graisse. Or il en restait bien un peu autour des rognons, mais point à d'autres places, et à peine traces de chair; de plus, les poumons, réduits à rien, répandaient une odeur épouvantable. Les Noirs n'aiment pas ce qui sent mauvais, mais comment se résoudre à jeter d'autres parties que celles entièrement décomposées? Donc tout fut dévoré, et aucun de ceux qui avaient pris leur part de ce repas répugnant ne s'en trouva indisposé.

Je ne pouvais me flatter, on en conviendra, d'avoir un domicile réunissant toutes les conditions de confort, mais celui qui se plie aux circonstances se rend la vie supportable n'importe où. Dans un pays neuf comme le Nord-Queensland, dont les habitants sont séparés par de longues distances, où chacun ne songe qu'à soi et à ses intérêts, c'est un avantage inappréciable d'avoir un gîte où revenir, un toit sous lequel s'abriter. Et en songeant à Nelly, à sa vache, à ses galettes, à sa viande salée, à la certitude de ne pas succomber à la faim, j'éprouvais un sentiment de calme ineffable.

CHAPITRE VII

Le *kâmin'*. — Sur la cime des hauts gommiers. — Chasse aux wallabys en compagnie de Noirs. — La pique des indigènes. — Vie des oiseaux en *open country*. — Broussailles du fond de la vallée Herbert. — Poules de jungle. — Le casoar.

Quelques jours après mon arrivée à Herbert vale, les indigènes organisèrent une chasse au *wallaby*. Accompagné de deux guides noirs, je me rendis à l'endroit où elle devait commencer. Nous partîmes de bonne heure. La matinée se passa à chercher de ces petits mammifères qui, le jour, se tiennent cachés dans les grands arbres; encouragements, promesses de payement, je mis tout en œuvre pour décider les Noirs à grimper sur les hauts gommiers, et je réussis.

Le nègre australien de Herbert river est plus habile grimpeur que les indigènes que j'avais vus jusqu'alors. S'il a à grimper sur un arbre très haut, il entre d'abord dans le fourré pour y choisir un rotang (*Calamus australis*). Quand il en a trouvé un à sa convenance, il le mord d'un côté et le fait craquer en lui imprimant une forte flexion vers le sol; puis il le mord du côté opposé et le rompt en le relevant en sens inverse : un, deux, trois, et le rotang est coupé malgré sa dureté. Alors il fait un gros nœud à l'un des bouts et laisse flotter l'autre, librement. Ce rotang, long de 5 à 6 mètres, se nomme *kâmin'*.

Après s'être frotté les mains aux herbes, pour ne craindre ni la sueur ni les glissements, il saisit le nœud avec la main gauche, lance le kâmin' d'un mouvement circulaire qui le fasse tourner autour de

l'énorme tronc, et s'efforce d'attraper, de la main droite, le bout flottant. Lorsqu'il y est parvenu après quelques essais infructueux, l'enroule plusieurs fois à son bras droit, et sa main droite va se refermer sur le rotang un peu plus haut. Le Noir pose alors son pied droit, bien adhérent, contre l'arbre, rejette son corps en arrière, aussi loin que possible, les bras tendus en avant, et l'ascension commence. Le kâmin' monte par saccades, et le Noir grimpe en même temps le long du tronc, avec une agilité égale à celle d'un matelot qui gravirait l'échelle de commandement, mais avec une bien autre fatigue. Aussi s'arrête-t-il de temps en temps pour reprendre haleine. Arrivé au sommet de l'arbre, il suspend le kâmin' à une branche et passe en revue toutes les crevasses, tous les creux.

Une telle négligence à l'endroit du kâmin' pourrait, il me semble, en amener la chute pendant que le Noir passe son inspection. Dans ce cas, comment s'y prendre pour effectuer la descente? Les arbres sont si grands, et leur tronc est tellement lisse! Avec le kâmin', rien de plus facile; la descente se fait à reculons, très rapide. Quand l'arbre est d'une hauteur démesurée, si l'écorce est par trop lisse, le Noir y fait des entailles pour son orteil; c'est dans ce dessein qu'il tient son tomahawk entre les dents. Au moment de s'en servir, il débarrasse son bras droit du bout lisse du kâmin', l'enroule autour de sa cuisse droite, et de la main devenue libre se taille deux ou trois échelons de plus.

Il est donc essentiel qu'un seul des bouts du kâmin' se termine par un nœud. Un autre avantage du kâmin', c'est qu'on peut l'employer sur des arbres différents, ou pour un tronc dont la circonférence varie, selon la hauteur. Le kâmin' est d'un long et excellent usage : rarement un Noir s'en sépare. Au lieu de le porter roulé, comme nos ramoneurs norvégiens portent leur balai de jonc, il le laisse traîner derrière lui, le tenant par le bout noué. La méthode est pratique, puisque le kâmin', dur et sans aspérités, ne saurait être retenu par les broussailles. Roulé en rond, il occasionnerait bien des ennuis au milieu des halliers à traverser.

Il n'est pas de gommier si haut, si lisse, dont un Nègre australien ne puisse atteindre le sommet, à moins que l'arbre ne soit d'un diamètre extraordinaire. L'ascension de mes deux Noirs ne donna point de résultats; l'inspection des hauts gommiers n'amena aucune découverte, ni d'opossums, ni d'écureuils volants, ni de tout autre des

animaux de nuit qui se retirent dans des creux d'arbres. Les Noirs



Comment grimpent les Noirs à l'aide du kâmin'.

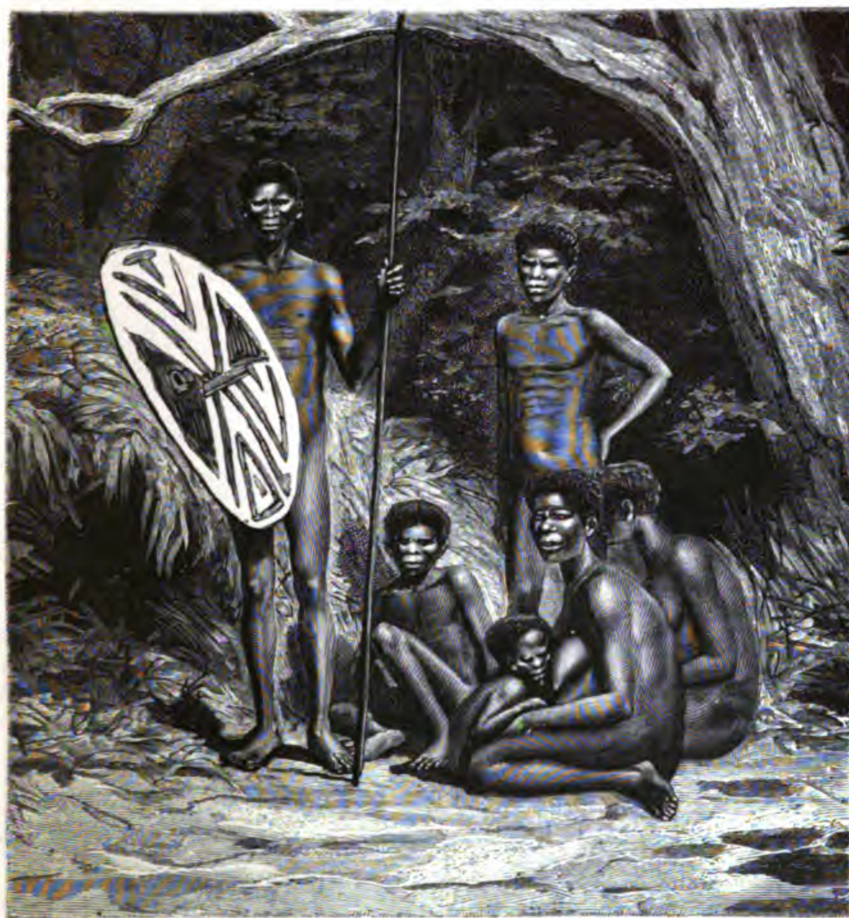
attribuaient leur insuccès à une circonstance que j'ignorais : à la

migration périodique de ces animaux pendant la saison d'été. Leur réapparition en nombre coïncide avec le retour des pluies. Cette explication me laissant incrédule, je fis visiter et sonder une quantité d'arbres, sans qu'on découvrît un seul échantillon des susdites espèces; et je dus reconnaître que mes Noirs étaient dans le vrai : l'opossum (*Trichosurus vulpecula*) et l'écureuil volant abandonnent la vallée en été. J'ignore ce que devient le premier, mais j'ai rencontré le *Petaurista volans* et certaines variétés du *Belideus* près de Herbert vale, pendant la saison chaude, sur les plateaux de la région montagneuse. L'opossum et l'écureuil volant se montrent très nombreux aux environs de la station à l'époque des pluies.

L'après-midi était déjà avancé lorsque nous arrivâmes, mes guides et moi, au rendez-vous de chasse. C'était une vaste plaine entourée de broussailles de tous les côtés, où foisonnaient des herbes hautes et drues, sous lesquelles les wallabys (*Macropus agilis*) se tiennent cachés pendant le jour; c'est par multitudes qu'ils visitent le fond de la vallée Herbert. Voici la manière la plus usuelle de les chasser. On met le feu aux herbes; les wallabys, pris de peur, cherchent à s'enfuir; mais auparavant les Noirs se sont placés de façon à leur barrer le passage et à tuer quelques fuyards à coups de lance. Ce n'est pas chose facile, car les wallabys courent avec la vitesse du vent. Il est de règle de n'ouvrir la chasse qu'après midi, afin d'éviter la rosée du matin, qui tombe avec une telle abondance que l'herbe semble avoir reçu une forte averse ; mais vers midi elle est déjà sèche.

J'avais perdu de vue mes compagnons de chasse, je les aperçus bientôt en train de traverser à gué la rivière qui court dans le hallier, juste au-dessous de la plaine. Je me dirigeai vers le bord au pas de mon cheval, et je les vis apparaître, groupe après groupe, derrière les arbres, de l'autre côté de l'eau : les femmes tendaient la tête à travers les buissons, curieuses de voir l'homme blanc. Elles avaient l'air craintif et prudemment faisaient un détour pour passer la rivière un peu plus haut, en file indienne, leurs enfants sur les épaules et le panier sur le dos. Quelques-unes portaient un tison à la main. La traversée se fit juste à l'endroit où je m'étais arrêté, et je surveillais, avec une attention facile à comprendre, ces hommes nus qui se groupaient autour de moi sur la berge; mon regard ne quittait pas les longues piques dont ils étaient armés.

Ils ne tardèrent pas à se diviser en deux groupes, dont le plus nombreux alla se poster tout au fond de la plaine, laissant à l'autre le soin d'incendier la prairie. Jacky, l'un de mes deux Noirs, me donna à entendre qu'il serait plus sage à moi de rester où j'étais, à cause de mon cheval. Quant à lui, il alla rejoindre ses camarades et



Groupe d'indigènes de Herbert river.

prendre position. Ceux des hommes restés près de moi se disséminèrent aussitôt pour mettre le feu à différentes places, puis coururent se réunir à la bande principale. En un clin d'œil les herbes eurent pris feu et des flammes brillèrent, pendant que d'épais nuages de fumée s'amassaient dans les airs, cachant le paysage sous un voile de brume.

J'attachai mon cheval et m'enfonçai dans cette demi-obscurité, regardant passer ces ombres noires qui lançaient leurs piques aux wallabys en fuite devant les flammes. Bien des lances sifflèrent et le feu ravagea une grande partie de la prairie, mais pas un wallaby ne fut tué.

Les Nègres d'Australie ont la réputation de bien lancer la pique et de faire de nombreux vides dans les troupeaux des Blancs; des squatters tombent aussi percés d'un coup bien dirigé, et cependant les Noirs ne m'ont pas donné des preuves de grande adresse à manier cette arme. Est-ce parce qu'ils tirent de terres à broussailles la plus grande partie de ce qu'ils mangent, et que la pique est inutile au milieu de buissons? Je sais bien qu'il est difficile d'atteindre un animal à marche rapide, mais j'ai vu les Noirs manquer des wallabys au repos. Il arrive pourtant que dans une chasse on en tue trois ou quatre.

Ce jour-là on ne rapporta pour tout butin que quelques bandicouts (*Peramelidæ*), trouvés entre les racines d'un gommier. Pendant que les hommes s'employaient à cette tâche, des femmes se tenaient prêtes à recevoir le produit de leur chasse pour l'emporter chez elles. Les bandicouts sont vraiment bons à manger, même pour des Européens; ils ressemblent à des gorets, et leur chair rappelle aussi celle du porc. Selon moi, ce sont les seuls mammifères du pays qui puissent plaire au palais d'un Blanc.

Durant la chasse, et tout en suivant d'un œil attentif les exercices sportiques des hommes, les femmes arrachaient des racines d'acacia entre lesquelles se cachent des larves (*Euranassa australis*) très estimées des indigènes. Grillées immédiatement sur des cendres brûlantes, qui ne manquent certes pas après un incendie d'herbes, elles sont consommées sur place, et les femmes ont soin de mettre de côté une partie de ce régal de gourmet à l'intention de leurs maris, qui seraient furieux d'avoir été oubliés.

La chasse aux wallabys est le sport préféré des Noirs. En prairie elle est toujours conduite comme nous venons de le dire : incendie des herbes, recherche de wallabys endormis; mais ces animaux sont doués d'une ouïe très fine, et le moindre bruit les effraie. Ils peuvent bien demeurer un moment tranquilles, remuant leurs longues oreilles pour mieux percevoir un son suspect; mais les Noirs eux-



Chasse aux wallabys.

mêmes, dont la marche est aussi légère que celle des chats, parviennent difficilement à les approcher. En temps de pluie, il est bien plus facile de les tuer.

Les wallabys, les kangourous géants et les bestiaux des Blancs sont les seuls animaux que les Noirs de Herbert vale chassent à la pique, la meilleure de leurs armes. Cette lance ou pique, de 3 m. 50 à 4 mètres de long, est formée de deux pièces : l'une, faite de bois dur et lourd, se termine en pointe aiguë; la partie de derrière, plus



Filet pour la chasse au wallaby. (Voir p. 118.)

longue, est en *Xantorrhea* ou tout autre bois léger. Ces deux pièces juxtaposées et bien attachées avec des filaments de végétaux ou des tendons pris à la queue d'un kangourou, on les colle et maintient avec de la cire d'abeilles, qui aura été exposée au feu. La pointe n'est jamais trempée dans un poison, d'autant que les Noirs n'en ont guère à leur disposition; elle n'est pas munie non plus d'un éclat de silex, comme dans d'autres districts de l'Australie. J'ai vu au Nord-Queensland, mais exceptionnellement, des piques plus grosses à pointe garnie d'arêtes de poisson ou crochets, sur une longueur de 50 centimètres environ. On ne s'en sert que pour pêcher.

La lance est souvent projetée au moyen d'un engin, long du quart

ou du cinquième de l'arme entière. Une de ses extrémités est munie d'un crochet, formé d'un éclat de bois attaché avec des filaments et des tendons recouverts de cire. Sur ce crochet s'adapte la pointe inoffensive de la lance, légèrement creusée à cet effet. Le propulseur s'appuie donc dans toute sa longueur au-dessous de la partie postérieure de la pique. On saisit des trois premiers doigts la lance et le levier, puis, portant le bras bien allongé en arrière, on imprime à tous deux un mouvement violent qui projette la pique en avant, tandis que l'autre partie de l'arme reste dans la main du lanceur.

Les Noirs de Herbert river emploient aussi, dans leurs chasses au wallaby, des filets à larges mailles, qu'ils disposent entre des pieux auxquels ils les attachent. Chacun de ces filets a de 5 à 6 mètres de long; les mailles ont 6 centimètres dans tous les sens (voir p. 117). La chasse a lieu en pleine campagne (*open country*), près de Herbert river. A ne donner qu'un coup d'œil superficiel au paysage, on le trouvera peu différent de ceux du Queensland Méridional; on y retrouve l'arbre à gomme, mais la végétation est plus belle, et l'herbe si haute qu'on a peine à s'y frayer un chemin. Le palmier (*Pandanus*) forme sur ce terrain humide de véritables forêts (voir p. 119); la nature n'y a plus le même aspect de sécheresse et d'aridité, le sol est entrecoupé de petits marais, et l'on a souvent à traverser des rivières ou des ruisseaux.

Les oiseaux sont plus rares en « pays ouvert » que dans les autres parties de l'Australie. On y chercherait vainement les espèces qui évitent généralement les broussailles, et dont le nombre est si grand près de la rivière Herbert. Je n'y aperçus même pas celles qui font partie de toute forêt australienne : la corneille (*Gymnorhina tibicen*), l'oiseau-boucher (*Cracticus nigrogularis*), la gralle (*Grallina picata*). Les perroquets y étaient également peu nombreux, mais j'en vis beaucoup dans les bois dont sont revêtus les flancs de la montagne. Le *Centropus*, oiseau fort commun dans tout le Queensland, pullule dans ce canton ; en réalité c'est un coucou, quoique les colons l'aient nommé « faisan des marais », à cause de sa queue, qui ressemble à celle du faisan; ses plumes sont raides et ses ailes petites, ce qui lui rend le vol difficile. Ce faisan de marais ne partage pas le faible de ses congénères : jamais il ne pond dans le nid d'autrui. Quant à sa voix, on dirait le glouglou d'une bouteille qui se vide; tout individu

qui a campé sous les gommiers en Australie est familier avec ce cri.

Mes chasses en *open country* n'enrichissaient donc pas beaucoup mes collections. Par contre, je fis une abondante moisson, ma meilleure, dans les fourrés de broussailles, où la faune était plus largement représentée. Rien ne m'intéressait plus que de parcourir, suivi de Noirs, les forêts inextricables de cette large vallée; peu de choses échappent à leur observation. J'étais un jour en excursion avec l'un d'eux, dans le courant de septembre; il me fit comprendre qu'il allait me quitter un moment et qu'il me rapporterait quelque



Palmier pandanus.

chose. J'attendis un peu; enfin, pris d'impatience, je me décidai à l'appeler. Grande fut ma surprise de l'entendre me répondre de bien haut et de loin. Je m'approchai, regardai et finis par le découvrir tout au haut d'un arbre gigantesque, d'où il me jeta deux jeunes échassiers de grande taille et couverts encore de leur duvet (*Mycteria australis*). Après quoi il opéra sa descente avec adresse et rapidité, en véritable acrobate, s'accrochant aux lianes, cordages naturels qui retombaient le long du tronc.

Ces broussailles sont d'une telle épaisseur qu'il est difficile d'y pénétrer; à peine si l'on a de la place pour les coudes, et l'on ne respire un peu plus à l'aise qu'en longeant les cours d'eau. Mais là se déroulent sous les yeux du voyageur des paysages ravissants. De

nombreuses variétés d'arbres se disputent la place au bord de ces eaux tranquilles; des plantes traçantes ou grimpantes se font jour à travers les branches et vont retomber au-dessus de la rivière en guirlandes d'un effet pittoresque et gracieux.

La première fois qu'on aborde des halliers, on est frappé du silence solennel et de la solitude qui y règnent. On ne peut s'y engager qu'à la sueur de son front; peut-être verra-t-on s'envoler quelque oiseau effrayé, mais l'impression dominante, c'est qu'il y a absence de vie. Au contraire, si l'on vient se reposer le matin ou vers la tombée de la nuit, on est tout étonné de voir les oiseaux accourir sans bruit, répondant en quelque sorte à un appel, puis disparaître en silence, comme ils sont venus, car le silence est un trait saillant des fourrés de broussailles. Les oiseaux n'y chantent pas aux mêmes heures; c'est le soir seulement que les pigeons roucoulent, que la poule de jungle fait entendre sa voix mélancolique; et que, si la chance s'y prête, on entendra le cri tonitruant du casoar.

L'un des premiers oiseaux sur lesquels se porte l'attention, c'est l'oiseau-chat (*Æluroedus maculosus*), qui fait son apparition dans la soirée, et tire son nom d'un certain miaulement qui ressemble, à s'y méprendre, à celui du chat. Des tisserins aux formes élégantes et aux couleurs métalliques (*Calornis metallica*) se jettent avec voracité, en poussant des cris discordants, sur les fruits du cardamome[1] d'Australie.

Leurs nids, de construction ingénieuse, sont réunis dans un hallier de la vallée Herbert, sur un même arbre, et, bien que cet oiseau soit un étourneau, les colons l'ont baptisé du nom d'« oiseau-tisserand ».

Il est peu d'oiseaux qui fassent un si joli effet, dans la couronne verte d'un arbre, que les pigeons du détroit de Torres (*Carpophaga spilorrhoa*). Leur corps est blanc comme celui des lagopèdes en robe d'hiver; ailes et queue sont noirâtres. Quelques couples avaient bâti leur nid sur un arbre, au mois de novembre, assez près de la brousse; ils étaient arrivés depuis peu, de l'extrême nord du Queensland et de

1. Ce nom n'est pas plus exact que beaucoup de ceux donnés par les Australiens à d'autres plantes et à des animaux. L'arbre en question appartient à la famille des Muscadiers : c'est le *Myristica insipida*. Son nom australien lui vient de ce qu'il porte des fruits qui ressemblent à ceux du véritable cardamome, sans avoir leur arome prononcé et agréable ; aussi les a-t-on qualifiés d'*insipida*.

la Nouvelle-Guinée, ainsi que plusieurs autres espèces ; car le printemps était venu, lui aussi, et tous les oiseaux qui vont passer l'hiver plus au nord étaient également de retour : entre autres, les grands coucous d'Australie (*Scythrops Novæ Hollandiæ*), dont le cri s'entend de très loin, pendant qu'ils font ripaille, par douzaines, dans les figuiers. Près d'un ruisseau je tuai d'un coup de fusil un martin-pêcheur de toute petite espèce (*Ceyx pusilla*), qui fait partie de la faune de la Nouvelle-Guinée et de celle de l'Australie septentrionale ; c'est le seul spécimen que j'en aie vu à Herbert river ; mais on a tué dans les broussailles environnantes des martins-pêcheurs à queue (*Tanysiptera*).

Le trait distinctif de ces forêts, c'est le cri étrange et mélancolique des poules de jungle, si bien en harmonie avec le calme et la paix de cette nature, avant comme après le coucher du soleil. Celui qui l'a entendu ne l'oubliera jamais. Cette poule est de couleur brune, ses jambes jaunes sont supportées par de très longs pieds : de là, son nom de ***Megapodius***.

Ces oiseaux sont craintifs et ne se laissent pas voir souvent, mais l'œil tombe quelquefois dans la brousse sur leurs nids extraordinaires, buttes de terre et de feuilles pourries, comme ceux des talégalles.

Je crois pouvoir affirmer que ces nids sont plus grands que ceux du talégalle. Pendant plusieurs années on les prit pour des sépultures d'indigènes, au dire de M. Eden, dans sa description d'un de ces nids, haut de 5 mètres, et mesurant à la base 20 mètres de tour. On s'imagine difficilement qu'un oiseau soit capable d'élever un tumulus de telles dimensions.

C'est dans ces mêmes fourrés que vit le superbe casoar, l'oiseau le plus imposant de l'Australie. Bien des fois déjà j'avais tenté de me rendre maître d'un de ces beaux oiseaux, assez rares. L'un d'eux avait laissé des traces de son passage sous les grands figuiers dont ces animaux mangent le fruit (ses excréments sont plutôt d'un cheval que d'un oiseau). Nous l'approchâmes souvent, mais sans réussir à le voir, tant les casoars sont sauvages : le moindre bruit les met en fuite et il est difficile de les rencontrer à portée de fusil.

Le 6 octobre les indigènes m'apportèrent un petit casoar à peine sorti de sa coquille et deux œufs (voir p. 123). Je me fis conduire au

nid, emportant le petit casoar, dans l'espoir qu'il me servirait à attirer le père. Après l'avoir déposé sur la couche grossière de feuilles tassées à la hâte en façon de nid, nous nous écartâmes, afin d'observer ce qui se passerait. Le petit essaya d'abord de courir après nous; mais, nous ayant bientôt perdus de vue, il se mit à jeter les hauts cris. Nous étions aux aguets depuis une dizaine de minutes, lorsque tout à coup la voix du casoar retentit à nos oreilles; d'ordinaire elle roule comme un tonnerre lointain, mais en cette occasion on aurait dit plutôt le beuglement d'une vache appelant son veau. A mesure que les cris se rapprochaient, le cou bleu et rouge de l'animal se fit plus visible à travers les arbres, puis son corps noir apparut. Quand nous l'eûmes bien en vue, il s'arrêta, et pendant qu'il sondait d'un regard méfiant les profondeurs du fourré, je le culbutai d'un coup tiré à vingt pas, avec du plomb anglais n° 3.

Le Noir qui m'accompagnait poussa un cri de triomphe et courut à notre camp chercher du renfort pour emporter le précieux fardeau. Il ramena six hommes, qui portèrent l'animal à tour de rôle jusqu'à la station, où je me hâtai de le dépouiller de sa peau. Les Noirs se régalèrent de la chair, et la peau de ce mâle magnifique alla enrichir ma collection. On est en droit de supposer que la première éducation des petits incombe au mâle. La mère pond trois œufs[1], à de très longs intervalles; cette fois, la couvée se composait d'un oiseau nouvellement éclos, d'un œuf dont la période d'incubation était à peu près terminée, et d'un troisième qu'on aurait pu facilement vider d'un souffle. Comme les petits ne sortent pas en même temps de leur coquille, le mâle en prend charge au fur et à mesure des éclosions; plus tard probablement la femelle partage avec lui les soins à donner.

Le premier exemplaire de cette variété de casoar (*Casuarius australis*) qui ait été tué en cet endroit l'a été peu après 1860, dans cette même forêt.

Ce que le casoar a de plus beau, ce sont les yeux : impossible de ne pas les admirer. L'expression en est provocante et fière, comme chez l'aigle. Les indigènes emploient, pour la chasse du casoar, des *dingos* bien dressés qui ne redoutent ni les jeunes à l'état de développement, ni ceux complètement formés. La chair du casoar est très

1. Ils sont verdâtres, mais de nuances qui varient pour les trois œufs.

grasse et rappelle beaucoup celle du bœuf. En saison pluvieuse il est quelquefois obligé de se jeter à l'eau, mais que lui importe? il est excellent nageur.

Les Noirs affirment que leurs mains blanchissent à les laver dans la tripaille du casoar, pendant la saison où il se nourrit d'un fruit



Petit casoar.

qu'ils appellent *tobola*. C'est là une question que je laisse à résoudre; j'ai bien vu des indigènes aux mains tachetées de blanc, et qui prétendaient que ces taches étaient dues à ce traitement; mais il faut plutôt y voir des marques de *vitiligo* ou *Leucopathia acquisita*, maladie qui se rencontre fréquemment chez les Nègres, à quelque race qu'ils appartiennent.

CHAPITRE VIII

Agréables compagnons! — Deux nouveaux mammifères. — Hautes broussailles du littoral. — L' « avocatier ». — Je me décide à vivre au milieu des sauvages. — Conjectures et espérances. — Mon équipement. — Le tabac remplace la monnaie. — Le « petit du fusil ».

Il n'est pas besoin de vivre longtemps parmi les Nègres de l'Australie pour se convaincre qu'ils sont d'incorrigibles mendiants. Qu'on leur donne un objet, ils en réclameront dix, et sans vergogne : jamais on ne leur donne assez. Ils poussent leurs exigences au delà de toute limite. Si on leur a abandonné tout ce qu'on possède, ils continueront à vous assaillir de mille importunités. La reconnaissance ne trouve pas place en leur cœur, qui sait à peine apprécier la bonté. Un Noir australien trahira n'importe qui, et rarement on ose lui accorder quelque confiance. Aussi le fait-on toujours marcher devant soi, jamais derrière. Tous mentent quand leur intérêt est en jeu. Mais, tout enclins qu'ils sont à la paresse, ils apportent à la chasse un entrain et une persévérance remarquables.

Les femmes sont les très humbles servantes ou plutôt les esclaves des Noirs : tout le travail retombe sur elles, les hommes ne font que ce qui leur plaît. Partant, plus un Nègre a de femmes, plus il est riche.

Les Nègres d'Australie ne cultivent pas la terre; en fait d'animaux domestiques, ils n'ont que des chiens. Comme leur nourriture se compose de végétaux et de la chair de certains animaux, ils sont tou-

jours à la recherche de ces moyens de subsistance, et forcément ils mènent une vie nomade. Leur manière de vivre correspond à leur caractère : ils sont imprévoyants et ne voient rien au delà de la minute présente. Leurs décisions sont bientôt prises, mais aussi vite abandonnées. En dépit d'une certaine prédisposition à l'humour, d'un sens réel du comique, de leur caractère jovial et sans-souci, ils souffrent d'une crainte secrète, celle d'être surpris par quelque peuplade voisine, les tribus étant, l'une pour l'autre, des ennemies mortelles. Le courage personnel manque aux Noirs, qui, pour y suppléer, ont recours à la ruse et à mille fourberies ; s'ils espèrent venir à bout de leurs ennemis par des manœuvres sournoises et perfides, la pitié ne les empêchera pas de les massacrer ; le parti attaqué cherchera son salut dans la fuite, chacun ne songera qu'à soi, ne pensera qu'à sauver sa peau.

Les Nègres d'Australie sont anthropophages. Tout ennemi mis à mort, homme, femme ou enfant, est pour eux un morceau de choix : rien ne leur semble aussi délicat que la chair d'un Noir. Au reste, des idées superstitieuses s'attachent à leur cannibalisme. Sans avoir de dieux ni de culte, ils redoutent la puissance d'un être malfaisant disposé à leur faire du mal ; seulement leur conception de ce diable est très confuse. Ils n'ont aucune idée d'un Être suprême essentiellement bon, et ne croient pas non plus à une autre vie.

Voilà le Nègre australien, tel que je l'ai connu à Herbert river.

Pendant le temps que j'ai passé avec ces sauvages, j'appris que, tout en haut de la chaîne de montagnes longeant la côte, vivaient deux espèces de mammifères pouvant être considérés, selon moi, comme inconnus des savants ; et ce ne fut qu'en usant de finesse que je parvins à le savoir. L'un de ces animaux portait, chez les indigènes, le nom de *iarri* ; d'après leur description, je crus à un tigre marsupial. On le disait de la taille du dingo, mais plus bas sur pattes, et à queue longue ; les Noirs le tenaient pour très sauvage et féroce. Poursuivi, il grimpe sur un arbre, où les chasseurs n'osent pas aller le chercher. Je compris à leurs gestes que, s'ils s'y hasardaient, la bête les mordrait. Le *iarri* habite de préférence les régions montagneuses et se nourrit principalement d'une petite espèce de wallaby, brune et très commune dans les halliers du Nord-Queensland. Les Noirs ne font pas grand cas de la chair du iarri ; si, d'aventure,

ils en tuent un, ils l'abandonnent aux vieilles femmes. Dans l'Ouest-Queensland j'entendis parler d'un animal que, d'après la description qui m'en fut faite, je supposai devoir être le iarri ; un officier de la police noire avait failli en tuer un dans la contrée où je me trouvais.



Femme du Nord-Queensland.

L'autre de ces mammifères vit également sur les arbres et se nourrit exclusivement de feuilles. Au dire des Noirs, c'est un kangourou qui grimpe, sur les montagnes du littoral, à la cime des arbres les plus hauts. Sa façon de monter est celle des indigènes, qui l'ont nommé *bungari*. Sa queue est très longue, son corps est de la grandeur de celui d'un chien ordinaire. Je tenais pour certain qu'il s'agissait d'un *Dendrolagus*. On sait que ces marsupiaux se

rencontrent dans la Nouvelle-Guinée; mais jusqu'alors on n'en avait pas vu sur le continent australien.

Les cordillères de l'Australie, connues sous le nom de *the Great Dividing Range*, et qui se profilent le long de la côte orientale, sont tout à fait basses dans la partie méridionale du Queensland; plus au nord elles grandissent et atteignent une hauteur de 100 mètres, quelquefois davantage. Les vents alizés les couvrent d'embruns qui vont se résoudre en pluie, et leurs aspersions, jointes à de fortes chaleurs, développent une riche végétation tropicale : aussi ces montagnes sont-elles, de la base au sommet, entièrement boisées.

A Herbert river et en montant plus au nord, les montagnes du littoral sont presque inaccessibles. Des pentes abruptes alternent avec de vastes espaces rocailleux; des buissons et de grands arbres poussent partout où il leur a été possible de prendre racine, et des plantes étalent sur le sol comme un tapis de verdure. Souvent on rencontre des terrains accidentés, mais pas trop pierreux, où croissent des buissons qui donnent naissance à des fourrés très épais; on a grand'peine à y pénétrer, même après s'être mis tout en sang.

Dans ces halliers de montagne pousse, avec une vigueur exceptionnelle, une variété de palmier (*Calamus australis*). Son tronc, de la grosseur du doigt, comme celui du rotang des Indes Orientales, se faufile à travers la forêt, sur une largeur de quelques centaines de pieds, enlaçant au passage les arbres qu'il rencontre : il en résulte de tels enchevêtrements qu'il est impossible d'avancer. Le tronc et les feuilles de ce palmier sont garnis d'épines aiguës qui s'accrochent à vous et vous mettent en sang : de là, son nom d'avocatier, *lawyer-palm*.

Dans les régions basses apparaissent d'abord le palmier commun d'Australie et le palmier-éventail, *Livistonia*; puis l'élégant bananier au vert tendre et gai; enfin, plus haut, vers le sommet des montagnes, des fougères arborescentes tendent au-dessus des rivières, dans les vallons humides et rocheux, leurs feuilles si belles, et se mêlent à cette infinité d'arbres et d'arbustes. Rivières et ruisseaux roulent sur les flancs de la montagne et forment des cascades ravissantes encadrées de fouillis d'arbres aux rangs pressés, que le soleil ne perce jamais. Naturellement l'eau y est fraîche, limpide et cristalline.

Quand on laisse derrière soi la brousse proprement dite pour escalader les hauteurs, on se trouve en terrain forestier plus ouvert : le plateau basaltique de Leichhardt. Collines, vallées, bois, tout s'y trouve comme en bas, mais pas aussi touffu. L'« avocatier » y est plus rare.



Forêt de palmiers dans le Queensland.

Des indigènes vivaient en grand nombre dans ces halliers pittoresques et d'un abord difficile, où les Blancs ne venaient pas les troubler, car il n'y a en cet endroit ni or ni choses précieuses pour les tenter, rien pour leur donner le courage d'endurer les fatigues auxquelles ils s'exposeraient.

Quand j'eus longtemps étudié les alentours de la station, je reconnus la nécessité d'abandonner Herbert vale comme quartier de nuit, et de gagner les boisés sauvages du littoral, où bien des choses m'attiraient. J'y verrais les indigènes à l'état de nature, demeurés en dehors de l'influence des Blancs, ce que je désirais depuis longtemps déjà, car rien n'est intéressant pour l'ethnologue comme l'étude de la vie des races

humaines primitives dans ses diverses phases, et, de plus, j'étais persuadé d'y découvrir de nouvelles espèces d'animaux, avec l'aide des Noirs. Dès que j'entendis parler des deux mammifères, un intérêt nouveau s'empara de moi, et je résolus de faire tout mon possible pour atteindre la région qu'ils habitent.

Il ne pouvait me venir à l'esprit de partir sans être accompagné; d'ailleurs il me fallait quelqu'un pour porter mon bagage. Faute de Blancs, je choisis mes compagnons parmi les Noirs, qui, seuls, pouvaient m'être d'une réelle utilité au milieu des halliers; de fait, il ne m'eût pas été facile de mettre la main sur un Blanc capable et de bonne volonté. Un Blanc aurait eu du mal à s'entendre avec les indigènes, et une mort prompte aurait pu s'ensuivre pour lui comme pour moi. S'orienter là où manquent les chemins tracés m'aurait été également difficile, et sans le secours des Noirs qui sont sur leurs terrains de chasse, j'aurais découvert bien peu d'animaux. Donc ce que j'avais de mieux à faire, si je voulais atteindre le but désiré, c'était de prendre des Noirs à mon service et d'en faire, non seulement des compagnons de chasse, mais des amis.

Après y avoir mûrement réfléchi, je résolus de vivre seul Blanc avec eux.

En premier lieu j'avais à me procurer des hommes, ce qui n'était rien moins que facile, car les « civilisés » de Herbert river sont d'une paresse incroyable; ils se refusaient à gravir des montagnes qu'ils connaissaient mal. Je dus aussi m'adresser à des tribus plus éloignées, établies sur les points que je m'étais fixés pour objectifs. J'avais déjà une certaine connaissance des Noirs, acquise au contact de leurs frères « civilisés »; je comprenais un peu leur langue, et l'expérience m'avait appris la manière de les traiter pour en tirer quelque utilité.

Quoique un peu rassuré sur l'issue de l'entreprise, je ne m'y lançai pas sans une certaine inquiétude.

C'était vraiment quelque chose de nouveau en son genre, de camper à la belle étoile au milieu de Nègres sauvages auxquels on ne saurait donner sa confiance. Ces Noirs, logés sous de méchantes huttes de feuillage, ne s'occupent pas de culture et ne s'entourent jamais d'animaux domestiques. Une vie humaine a si peu de valeur à leurs yeux, qu'ils ne se font pas plus conscience de tuer un homme que nous de briser un verre; pour peu qu'ils croient n'avoir rien à

redouter, ils tueront un Blanc pour un morceau de tabac ou une chemise. Malgré tout, à la pensée de l'existence pleine d'intérêt qui s'offrait à moi, je mis de côté toute autre considération et triomphai de mes hésitations; mieux que jamais, j'allais pouvoir étudier les mœurs de ces hommes, vivre avec eux au milieu de leurs forêts, par la pluie et le beau temps, les voir dans leur état d'indépendance, et faire en leur société de nombreuses trouvailles, des observations intéressantes.

Cette année-là et la suivante je fis plus d'une expédition en leur compagnie. Je commençai par visiter les tribus du voisinage, me rapprochant petit à petit des peuplades éloignées, et j'en vins à coucher sous des huttes de Nègres australiens qui n'avaient jamais eu aucun rapport avec des Blancs.

Pour chacune de ces expéditions, j'emportais dans un sac dix à douze quartiers de bœuf salé, quinze kilogrammes de farine de froment pour faire des galettes (*damper*), et un sac de sucre, car je remplaçais le thé par l'eau sucrée, boisson agréable et rafraîchissante lorsqu'on peut se procurer de l'eau claire et bonne comme au Queensland Septentrional.

Mes provisions épuisées, et elles étaient trop du goût des indigènes pour durer bien longtemps, je partageais leur chère, si peu appétissante qu'elle fût. Si j'avais dû, comme eux, me contenter de végétaux, je serais certainement mort de faim; mais de grands lézards, des serpents et certaines larves, sans compter l'appoint que me fournissait mon fusil, m'aidaient à supporter ce régime de sauvages. Ce dont je souffrais le plus, c'était d'être à court de sucre, car mes digestions étaient moins pénibles lorsque je pouvais précipiter ces détestables aliments avec de l'eau édulcorée. Les stimulants me paraissent inutiles en pays tropicaux, et je ne m'étais muni que d'une seule bouteille de whisky: les conserves me manquaient également. Jamais je n'emportais de sel; je m'habituai à m'en passer, tout comme les indigènes : œufs, lézards, poissons, serpents, gibier, je mangeais tout sans cet assaisonnement.

Après le tabac, la monnaie par excellence, venaient les provisions de bouche, dont les naturels s'emplissaient le ventre, même s'ils étaient déjà repus. Lorsque je n'avais plus de tabac, il fallait, bon gré mal gré, retourner à la station pour y renouveler ma provision, car, en l'absence de tabac, les objets considérés comme les plus précieux, les chemises et les madras, perdaient beaucoup dans l'estime des Noirs.

N'ayant pas de communications avec les Blancs, les indigènes de Herbert river ont peu de besoins, et comme ils ne portent de vêtements ni l'hiver ni l'été, l'argent est pour eux sans valeur. Dans les grandes occasions ils mettent du miel dans leur eau ; mais les excitants de toute sorte leur sont inconnus, ce qui explique leur passion pour le tabac. C'est pour eux un tel trésor qu'ils en conservent quelquefois un petit morceau, long de 5 à 6 centimètres, dans des herbes, pour le fumer à l'occasion, en compagnie d'alliés et d'amis, ou pour l'envoyer aux membres d'une tribu dont ils désirent obtenir un avantage quelconque. C'est ainsi que l'usage du tabac arrive à être connu de peuplades qui n'ont jamais vu de Blancs. Les Noirs sont persuadés que fumer leur fait du bien, mais ils ne chiquent pas. J'ai même vu des mères présenter leur pipe allumée à l'enfant assis sur leur épaule.

Non seulement je fournissais tout ce monde de tabac, — par petites portions, il est vrai, pour ne pas trop en déprécier la valeur, — mais j'étais obligé d'emporter aussi des pipes de terre, les indigènes étant incapables d'en fabriquer eux-mêmes. Du reste, sur ce point ils étaient de bonne composition : avec deux pipes, quelquefois une seule, qui passait de bouche en bouche, tout le camp se déclarait satisfait.

En ustensiles de ménage, je ne possédais qu'un bidon de fer-blanc muni de son couvercle, pour puiser de l'eau et en conserver, plus un couteau. Les Noirs m'avaient appris à préparer mes aliments d'une façon plus sommaire qu'en pays civilisé, et je me passais d'autant mieux de marmite et de casseroles, que l'appétit et l'exercice rendaient sauces et épices tout à fait superflues. J'emportai, outre les matières indispensables pour la préparation des animaux, une petite bouteille de quinine, deux flacons contenant des cordiaux, un autre plein d'ammoniaque contre les piqûres de serpents, et du nitrate

d'argent : c'était là toute ma pharmacie de campagne. Deux chemises, l'une en mérinos léger, l'autre de couleur, des pantalons en molesquine blanche, deux paires de bas en coton et une paire de souliers composaient ma toilette de rechange. Pour la nuit, j'avais une grande couverture de laine blanche daus laquelle je m'enveloppais, et une pièce d'étoffe imperméable de deux mètres de long sur deux de large, que j'étalais à même le sol; lorsqu'il pleuvait, je jetais sur moi un paletot de demi-saison, qui ne me quittait jamais. Je ne possédais que trois objets de toilette : une serviette, une brosse à dents et un morceau de savon, et je laissais pousser mes cheveux jusqu'à mon retour à la station, dont le surveillant, ex-tondeur de moutons, maniait encore les ciseaux avec son ancienne dextérité.

J'avais laissé à Herbert vale ma montre et ma boussole, voulant être aussi peu embarrassé que possible. Au reste, j'avais appris des indigènes à connaître l'heure d'après le soleil, et si j'étais encore peu habile à m'orienter, leur instinct merveilleux y suppléait. Un fusil à deux coups et un excellent revolver américain étaient les deux objets les plus importants de mon équipement, très simple, comme on le voit, mais que j'avais dû réduire au strict nécessaire.

C'est à contre-cœur que les indigènes se résignent au rôle de porteurs; tout ce qui n'était ni tabac ni provisions de bouche leur paraissait article de luxe, par conséquent sans utilité.

Le fusil et le revolver exerçaient sur eux une action encore plus marquée que le tabac, tant ils ont peur des armes à feu. Les Nègres d'Australie n'ont même ni arcs ni flèches, excepté ceux qui habitent la pointe extrême du cap York; ceux-là possèdent des armes de jet, mais grossières et très primitives. Pour les indigènes, l'important est de ne pas manquer son coup : tout objet visé doit être touché, sous peine d'être déconsidéré à leurs yeux. Que l'animal soit frappé au repos, en marche ou au vol, il n'importe. Qu'un opossum soit roulé du haut de son arbre, qu'un oiseau à l'aile rapide soit atteint en plein vol, leur émerveillement sera le même. Aussi, dans toute occasion où je n'étais pas absolument sûr de mon coup, je me gardais bien de me servir du revolver, avec lequel il est difficile de bien viser. Les Noirs étaient pénétrés de respect pour le « petit du fusil », qui pouvait tirer sans relâche. Ai-je besoin d'ajouter que je les laissai dans cette conviction? Leur crainte du jeune fusil allait jusqu'à ne

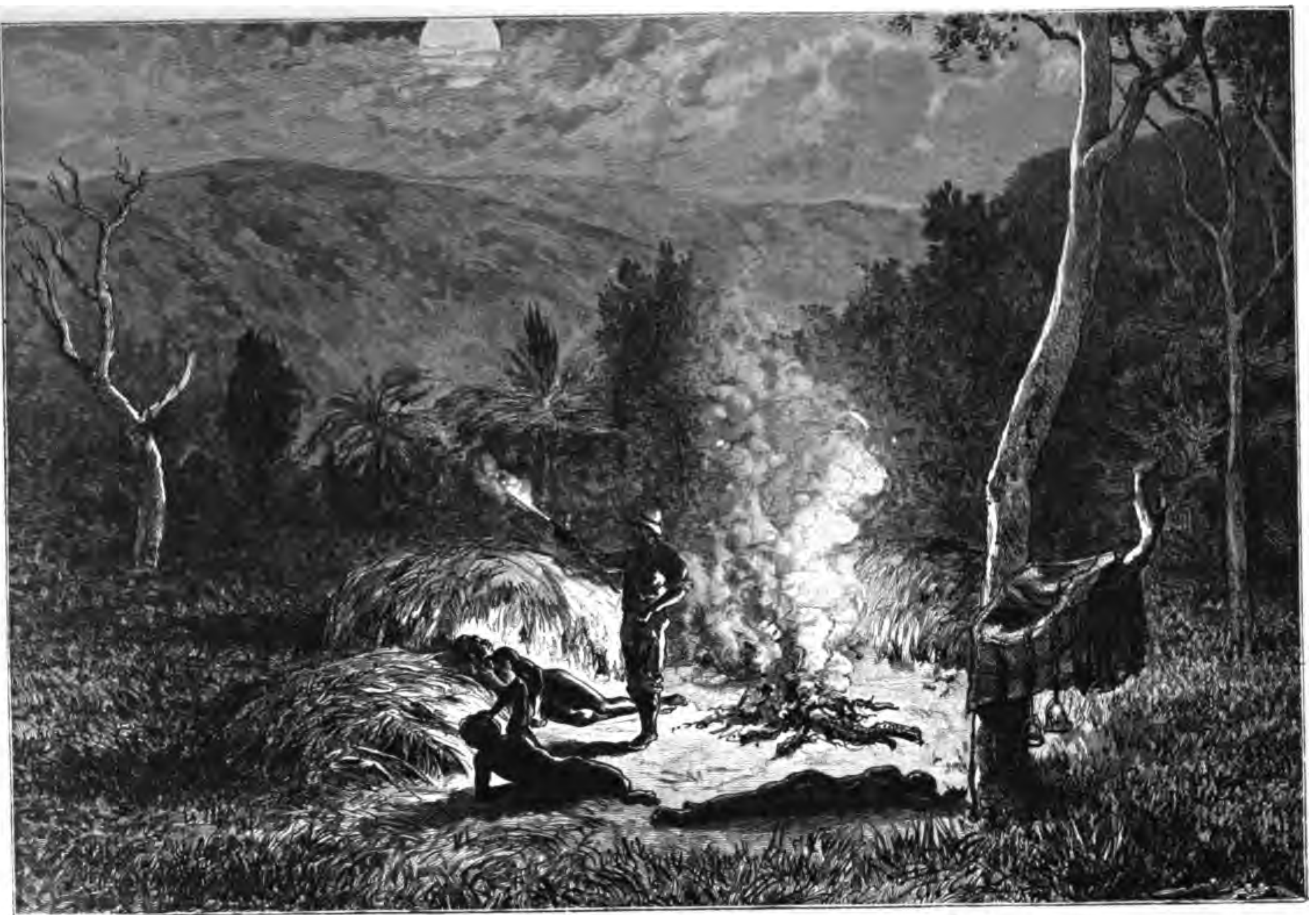
pas oser le toucher; d'ailleurs il ne quittait ma ceinture ni le jour ni la nuit.

Ces expéditions étaient difficiles à organiser; il fallait d'abord chercher parmi les indigènes, si paresseux, les hommes dont j'avais besoin. Au début mon ami Jacky me fut d'un grand secours : sa force, doublée de ruse, lui assurait une popularité, une prépondérance sur les gens de sa tribu, qui voyaient en lui un supérieur, et je bénéficiai de son influence. Je me fis désigner par lui les plus habiles d'entre les chasseurs, et en lui promettant du tabac j'obtins qu'il m'introduirait dans la tribu en question, ou qu'il me procurerait au moins un guide.

Il m'en coûta plusieurs jours de démarches pour découvrir ces futurs compagnons et traiter avec eux; souvent même ils revenaient sur une première décision et disparaissaient. Pour retrouver leurs traces, il me fallait donner une nouvelle ration de tabac à Jacky, qui se lançait à leur poursuite, car ces hommes sont toujours errants, et tout était à recommencer. Je réussis cependant à former un petit noyau de chasseurs, qui se composait de cinq ou six hommes jeunes, tantôt plus, tantôt moins; souvent des femmes et des enfants se joignaient à nous, quelquefois la tribu entière. La marche était ouverte par les indigènes, qui suivaient le cheval aux bagages et son conducteur. Je venais immédiatement après, à cheval.

Dans nos premières excursions il suffisait d'une journée pour arriver au pied des montagnes. Le camp était établi dans un endroit commode, où il y avait assez d'herbe et d'eau pour nos deux bêtes, qu'on ne pouvait songer à emmener en plein fourré et qu'on livrait à elles-mêmes pour toute la durée de notre absence, après leur avoir entravé les pieds de devant. Le lendemain, dès la première heure, on s'occupait des préparatifs de départ. Les selles et les mors avec leurs brides étaient suspendus à des arbres, hors d'atteinte de la dent des chiens sauvages; les porteurs se répartissaient mes effets et les provisions, et nous commencions à gravir les montagnes boisées.

Notre premier soin était d'aller à la découverte d'un ruisseau descendant de la montagne et de le côtoyer sans souci des roches ou des précipices : route moins fatigante que le passage de la brousse, où des ronces et des épines mettent l'explorateur en sang. Là était mon véritable terrain de chasse. Plus d'une expédition fut dirigée



Mon campement.

vers les hautes terres, mais toutes ne commençaient pas de la même manière. Mon programme habituel consistait à aller à cheval aussi loin que possible, à errer au milieu des broussailles, et enfin à escalader le plateau, où des fourrés plus ou moins étendus occupent, ici un point isolé, et là continuent les forêts qui couvrent les coteaux touchant à la mer.

Je passais la nuit sous une hutte de branchages, établie comme celle des indigènes, plus solidement toutefois, afin d'être garanti contre la pluie. Nous la bâtissions à la hâte, un peu avant le coucher du soleil, avec des branches qu'on fichait en terre et inclinait les unes vers les autres; sur cette carcasse nous disposions de larges feuilles de bananier ou de palmier, quelquefois de longues herbes. Point de porte : une simple et unique ouverture, par laquelle je m'introduisais courbé en deux ; c'est à peine si elle m'allait aux aisselles.

Toute *mitta* ou habitation de Noirs est bâtie sur ce même plan, sans beaucoup de soin, destinée qu'elle est à un séjour de peu de durée : elle répond aux habitudes nomades des naturels. En ce qui me concernait, je veillais à ce que ma hutte fût de longueur à me permettre d'étendre les membres, surtout à ce que ma couche fût bien horizontale, ce dont les Noirs se préoccupent fort peu. Que les pieds soient plus hauts ou plus bas que la tête, pour eux c'est sans importance. Mes hommes s'allongeaient à gauche et à droite de l'entrée de la cabane, sous un abri de branches et d'herbes, autant dire au grand air; si la nuit s'annonçait belle, ils se contentaient d'abattre un arbre et de se coucher entre les branches. Au centre du camp brûlait toujours un immense bûcher.

Tous les soirs, avant de me livrer au repos, je sortais de ma hutte et tirais un coup de revolver, pour que mes compagnons ne perdissent pas mémoire de l'arme redoutée, pour effrayer les tribus étrangères dont nous foulions le sol, et écarter toute surprise. Cette mesure de précaution, dont je me fis une règle, devint ma manière de leur souhaiter une bonne nuit. Je dois faire encore une autre observation. Pour ces diverses expéditions je ne me faisais jamais accompagner des mêmes hommes, persuadé qu'il eût été peu sage de me laisser pénétrer. Le Blanc, aussi longtemps qu'il est craint et respecté, ne court pas de trop grands risques à camper avec des Noirs;

mais dès que les naturels sont au courant de ses habitudes, dès que l'expérience leur a appris que la fréquentation des Blancs ne leur fait courir aucun péril, la sécurité n'existe plus pour le Blanc. A toute minute il peut être la victime d'une trahison.

Si je n'ai pas été assassiné par mes gens, à la stupéfaction des Blancs que je rencontrai plus tard, je le dois à la crainte que leur inspiraient mes armes à feu. D'ailleurs ils voyaient en moi un être surnaturel, qui leur apparaissait sous un jour mystérieux, passant d'un pays à un autre sans être mangé, et ne s'intéressant qu'à des choses sans valeur à leurs yeux : la peau et les os de bêtes mortes.

Une autre cause me fit échapper au danger d'être mis à mort : la persuasion où étaient ces hommes que je ne dormais jamais; c'est sans doute ce qui explique que je ne fus l'objet d'aucune attaque nocturne. Je souffris beaucoup du froid pendant l'hiver; la température se refroidit tellement la nuit, que je me réveillais régulièrement quand le feu venait à s'éteindre. Mes hommes, cependant, étaient couchés complètement nus autour du feu éteint ; les uns dormaient, d'autres, gagnés par le froid, s'éveillaient par moments, mais tardaient le plus possible à aller chercher du bois, voulant éviter toute fatigue. Alors j'appelais l'un d'eux, et en lui promettant du tabac j'obtenais de lui qu'il allât renouveler notre provision, en dépit de l'obscurité, leur ennemie. Tous savaient pouvoir compter sur ma parole.

Ces fréquents dérangements les avaient pénétrés de cette idée que l'homme blanc ne fermait jamais les yeux, et cette conviction, s'ajoutant à la crainte du « petit du fusil », contribuait encore à ma sécurité.

CHAPITRE IX

Ma première expédition avec des Noirs. — Une nuit en forêt. — La peur des esprits malfaisants. — Un Noir doué d'un odorat exceptionnellement fin. — Toilette du matin. — *Maïa iarri.* — *Borbobi.* — Le Parlement des Noirs. — Guerriers en tenue de cérémonie. — Costumes imposants. — Épées et boucliers. — Combats singuliers. — Branle-bas de combat. — Les vieilles femmes « juges du camp ». — La justice des Noirs australiens. — Enlèvements de femmes.

Le premier Nègre qui me fut recommandé par Jacky se nommait Morbora et faisait partie d'une tribu éloignée, en relations amicales avec les Noirs de Herbert river; on l'estimait pour son habileté de chasseur. Lui et son frère Mangoran se déclarèrent disposés à me suivre. Fort, vigoureux et trapu, Morbora avait de plus le front extraordinairement bas; il était à peine âgé de vingt ans, ne savait pas un mot d'anglais et tremblait de peur quand Jacky me le présenta. Je fis tout pour le rassurer et pris de lui un soin tout particulier, mais je reconnus bientôt qu'il cherchait, tout comme les autres, à abuser de mes bontés. Il me fut pourtant très utile.

Mangoran, tout l'opposé de son frère, était mince comme un échalas. Tout en lui respirait la bestialité. Sa bouche horriblement fendue s'étendait d'une oreille à l'autre, et lorsqu'il parlait, il se frottait le ventre avec volupté, comme si l'envie de vous dévorer lui faisait venir l'eau à la bouche. Une impression générale se dégageait de son individu : le grand plaisir qu'il aurait à vous manger sur l'heure; cependant le sourire ne quittait pas ses lèvres et masquait,

comme chez tous les Nègres du pays, sa nature traître. En plus de ces deux hommes j'emmenai un jeune garçon que nous appelions *Pickle-Bottle*; il était, jusqu'à un certain point, civilisé, ayant retenu quelques mots d'anglais. Les autres étaient des *maïoll.*

La femme de Mangoran se joignit à nous pour cette excursion. Elle était assez bien de sa personne. Le premier soir nous campâmes sur le bord d'un ruisseau, sous les branches d'un arbre tombé; nous coupâmes des broussailles, qui furent dressées contre le tronc, et l'on recouvrit le tout de longues herbes.

Quand j'eus pris possession de cette hutte, mes hommes s'installèrent sous un simple abri de buissons, dont ils s'étaient approvisionnés pour la nuit; le temps était fort beau; j'attachai un grelot au cou des chevaux et les lâchai; après quoi j'envoyai chercher de l'eau dans un bidon de fer-blanc que j'avais apporté en guise de marmite, pour cuire notre viande. Ensuite on alluma un très grand feu, car nous avions à faire du pain, et cette opération exige beaucoup de cendres. Ces arrangements préliminaires achevés, je courus au ruisseau prendre mon bain quotidien, et je revins préparer le souper.

Un des Noirs avait été chargé de découper une large bande dans l'écorce d'un gommier; pendant ce temps-là, avec de la farine et de l'eau répandues sur cette bande d'écorce, je faisais de la pâte, la pétrissais en forme de galettes ou *damper*, rondes selon la formule, et je les fis griller dans la cendre. En même temps la viande mijotait dans le bidon, d'après toutes les règles de l'art.

Avec quelle impatience les Noirs attendaient le souper! La nourriture des Blancs leur semble un vrai régal : on en fait presque autant de cas que de la chair humaine. A chacun je servis une ration de viande et de damper, et j'observais que tous, sur ce qui leur revenait, réservaient quelque chose pour Mangoran. Morbora se montra le plus libéral. D'où venait cette générosité? Je ne pus m'en rendre compte sur le moment. Mangoran était un fort mauvais chasseur, dont la force n'avait rien de remarquable, sans compter qu'il ne possédait qu'une seule femme : sa puissance sur les Noirs de la tribu ne pouvait donc être attribuée aux causes qui d'ordinaire donnent l'influence. Mais je sus par la suite que ce Noir retors et madré avait le talent de fournir ses compagnons de chair humaine; or il n'est rien,

chez les Nègres australiens, qui rapporte autant de considération; j'appris que Mangoran était un « Alphonse[1] » noir.

En franc paresseux, il trouvait fort agréable de passer la vie à ne rien faire et de laisser à son frère le soin d'approvisionner leur « ménage à trois[1] ».

Le souper, bientôt expédié par ces gloutons, fut suivi d'une demande générale de tabac (*suttungo*) et de pipes (*peipo*), à laquelle



Souper dans la forêt.

je fis droit; ils coupèrent et hachèrent le tabac avec les ongles, le roulèrent entre les mains, et, leurs pipes bourrées, commencèrent à fumer, ce qui est leur jouissance suprême. La nuit était profonde, mais étoilée. Couchés sur le dos autour du feu, les Noirs aspiraient force bouffées; mais le tabac était frais et humide, et par moments les pipes s'éteignaient. Celui auquel arrive cet accident se soulève un peu, s'appuie sur le coude et s'efforce, à grands claquements des lèvres, de faire reprendre sa pipe. Quand il y a réussi, il s'allonge de nouveau et recommence à fumer; mais le tabac donne soif, surtout

1. En français dans le texte.

si l'on crache beaucoup, et mes hommes éprouvèrent le besoin de boire. Je compris à leur mimique, agrémentée de quelques mots, leur désir d'emprunter mon bidon. L'un d'eux se chargea de l'ustensile, tandis qu'un autre arrachait une longue touffe d'herbes, dont il enveloppa un morceau de bois sec ou d'écorce, et alluma cette torche. Il en emportait une seconde pour le retour. Ce n'est pas pour reconnaître leur chemin qu'il leur faut de la lumière lorsqu'ils s'écartent de leur campement pendant la nuit, mais parce qu'ils ont peur des ténèbres. Leur principal motif de crainte, c'est la possibilité de rencontrer leur diable, qui bat le pays la nuit: ils redoutent aussi les attaques de tribus ennemies. Le nègre d'Australie est d'humeur gaie; tant qu'il fait jour, il est content; mais, à l'approche du coucher du soleil, l'inquiétude le prend, en songeant aux esprits malfaisants de la nuit, et surtout aux voisins, par lesquels il court toujours le risque d'être tué et mangé.

Pour l'instant les Noirs reposaient tranquillement autour du feu, dans le calme silencieux de la nature, à peine troublé par le tintement mélancolique du grelot qui nous indiquait la place où paissaient les chevaux. En général les indigènes dorment couchés sur le dos, quelquefois sur le côté, et sans appui pour leur tête; la nuit, ils ne se couvrent pas le corps. Le froid les réveille-t-il, ce qui n'est pas rare, ils se retournent pour présenter au feu l'autre côté de leur individu; et afin de mieux conserver la chaleur, ils ont l'habitude de se presser les uns contre les autres, par deux ou trois, bras et jambes entrelacés.

Le lendemain, accompagné de Morbora, j'allai explorer les broussailles d'une montagne rocheuse du voisinage. Morbora examinait tout, sondait les arbres avec le plus grand soin, et cherchait, furetait au milieu des orchidées ou des fougères, parasites qui montent le long des troncs d'arbres, dans l'espoir d'y découvrir des rats et des phascologales. Il comptait aussi trouver, dans les feuilles qui jonchaient le sol, le très rare *iopolo* (*Hypsiprymnodon moschatus*); et, mû par ce désir, il arrachait en passant, comme le font les Noirs qui voyagent en forêt, une poignée de détritus ligneux ou de terre, qu'il portait à son nez pour y chercher trace du passage de quelque animal. L'odorat du Nègre australien est d'une finesse vraiment extraordinaire; on peut dire, sans parler au figuré, qu'il lui suffit d'« en-

foncer le doigt dans la terre pour deviner dans quel pays il est[1] ». Lorsqu'il poursuit un phascologale jusqu'au fond d'un de ses trous, il flaire de temps en temps un peu de la terre enlevée, afin de s'assurer de la présence de la bête, dont il suivra la piste souterraine à l'odeur de plus en plus forte qu'elle dégage en se rapprochant. Ces émanations, qui me sont bien connues, ne m'arrivaient pas assez fortes cependant pour que mon odorat d'Européen pût les saisir au travers du sol. L'habileté de Morbora à grimper aux arbres n'était pas moins merveilleuse : il grimpait comme il aurait monté un escalier. Dans l'action, du reste, ses sens étaient toujours tendus à outrance.

En l'absence d' « avocatiers » qui pussent le fournir de kâmin' pour faciliter son ascension, il recourait à un autre procédé. Il cassait quelques branches flexibles et solides et les assemblait de même longueur, sans les défeuiller; mais comme elles étaient plus courtes qu'un kâmin', la montée ne pouvait s'opérer de la même façon. Les feuilles, il est vrai, donnent une certaine prise aux doigts, empêchent les mains de glisser, remplaçant ainsi le nœud du kâmin' et sa longueur plus grande; cependant, pour monter, Morbora était obligé de rentrer les talons sous lui — ce qui lui donnait l'air d'une grenouille — et d'avancer à pieds joints, par saccades. Quand l'arbre n'était pas trop gros, il se contentait d'en embrasser le tronc, sans se servir de son kâmin' improvisé, et, joignant les mains, il montait par sauts, dans cette singulière posture. Grimper en s'aidant des genoux, comme aurait fait un Blanc, ne lui serait jamais venu à l'idée; il s'y prenait à la manière des singes, y employant les quatre membres, avec autant d'adresse et de sûreté qu'un quadrumane.

Pourtant il serait exagéré de prétendre qu'un Noir grimpe aussi bien qu'un singe, et je connais des Blancs d'Australie qui sont parvenus à une adresse remarquable, en s'exerçant dès l'enfance.

Une seconde étape nous conduisit à un vallon encaissé qui s'élevait petit à petit à la crête des montagnes longeant la côte : nous devions camper tout au pied. Mais l'air y était lourd, pestilentiel, et les fleurs y répandaient une odeur tellement suffocante que je résolus de m'installer un peu plus haut, sur le versant, où l'atmosphère était plus saine. Les Noirs n'y comprenaient rien.

1. Citation empruntée à Holberg, le grand comique dano-norvégien.

J'avais établi en principe de camper toujours sur un point élevé : c'était un moyen d'échapper aux miasmes qui engendrent la fièvre du pays et ne se rencontrent guère que dans les couches atmosphériques les plus basses. La montée ne se fit pas sans peine, car la pente était raide. Nous venions à peine de choisir le lieu de campement, que la nuit tomba; je n'avais pas même trouvé le temps de lâcher les chevaux dans la prairie.

Comme toujours, notre réveil précéda le lever du soleil; mais les Noirs ont besoin d'un certain temps pour se réveiller tout à fait. De ce qu'ils ont les yeux ouverts, il ne suit pas qu'ils aient repris possession de leurs facultés; pour arriver à ce résultat, il leur faut plus de temps qu'à un Blanc, ce Blanc fût-il étranger à toute éducation, non dégrossi. Aussi, dans cet état de somnolence, mes hommes s'orientaient mal, et, de plus, ils avaient toujours mille préparatifs à faire avant de commencer la journée. Tout d'abord ils s'allongent, se frottent les membres, se grattent, s'installent près du feu et allument leur pipe. Une fois bien éveillés, ils procèdent à une sorte de toilette, qui commence par le nez, de façon peu ragoûtante : ce matin-là, j'observai Marbora tout spécialement; il se fourra dans le nez une chevillette arrondie et la fit tourner entre ses doigts. Ce qu'il obtenait par ce moyen, il le faisait disparaître de la même manière que les singes des jardins zoologiques. Un indigène ne se lave pour ainsi dire jamais; comme les chiens, il se plonge dans les mares qu'il rencontre, non pas par mesure de propreté : il cède seulement au besoin de se rafraîchir. En hiver, les jours de froid, jamais il ne se baigne. S'il a du miel aux doigts ou du sang sur les mains, il se borne à les essuyer dans l'herbe. L'idée lui vient-elle de se les laver, cas excessivement rare, il trouve en lui le liquide nécessaire.

Lorsque les Noirs s'installent le matin autour du feu, leur occupation favorite consiste à s'épiler la barbe et les poils de tout le corps. On en voit fréquemment, même des femmes, retirer du brasier un tison et se brûler le poil; mais ils ne s'arrachent pas les cheveux, à moins qu'ils ne deviennent par trop longs, et dans ce cas ils les flambent ou les coupent, soit avec une coquille tranchante, soit avec un caillou aiguisé. Ceux d'entre eux qui ont une teinture de civilisation se servent de morceaux de verre, et certain Nègre emprunta à un Blanc une hache déjà émoussée, pour raccourcir sa chevelure. A ces

soins donnés à la barbe et aux cheveux s'en ajoute un autre, plus apprécié comme jouissance gastronomique qu'estimé au point de vue de la toilette : c'est la chasse à la vermine. Les nègres d'Australie ne sont pas trop tourmentés par les puces ; en revanche ils sont couverts de grands poux noirâtres, sans parler d'un autre parasite qui n'est pas le *Pediculus capitis*. Ces intrus s'égaraient jusque chez moi, sans rencontrer sur ce nouveau terrain les conditions nécessaires à leur existence. Quelques indigènes en sont exempts, mais la présence de ces fâcheux parasites se révèle chez la plupart des Noirs par leur persistance à fourgonner des deux mains dans leur chevelure.

Leur corps tout entier est infesté de vermine ; aussi leur constante occupation est-elle de leur donner la chasse, et quand elle a été bonne, ils se régalent de leur butin. Ils ne se contentent pas de leurs propres terrains de chasse : ils opèrent souvent sur d'autres, en témoignage de politesse ou d'amitié.

Morbora m'accompagna une seconde fois à la recherche de iarris ; nous remontâmes la vallée jusqu'au sommet de la montagne, marche très laborieuse au milieu de roches, où les pieds s'empêtrent dans les plantes qui les recouvrent. Tout à coup Morbora me crie : « Nous trouverons bientôt un iarri ». Mon compagnon, sachant que le iarri dort tout le jour dans les terrains rocheux, examinait, en cheminant, les creux de la roche, affirmant d'un ton péremptoire que nous trouverions plus haut *komorbori iarri* (beaucoup de iarris). Pourtant, lorsque nous eûmes atteint le sommet, avec bien de la fatigue, il me proposa de redescendre, disant cette fois : *maïa iarri*[1] (il n'y a point de iarris). La vérité, c'est que cet homme ne connaissait pas le pays. Sur ce, la colère me prit, et je lui exprimai mon mécontentement en termes assez vifs, qui l'impressionnèrent au point de lui donner l'idée de fuir. L'expression de son visage et sa contenance subirent une telle transformation que je dus, moi aussi, changer de ton sur-le-champ. Si je m'étais montré plus dur, il se serait certainement esquivé, m'abandonnant à mes seules ressources.

Nous vîmes plusieurs fois de petites fourmis noires qui déposent leurs œufs sur les arbres. Morbora m'empruntait alors mon tomahawk et frappait sur les troncs ; moi, je tendais les mains pour recevoir ce

1. Un Arabe dirait de même : *macache* (*ma kan chi*) *iarri*. (V. M.)

qui tombait, et mondais ces quelques poignées comme je le voyais faire à mon compagnon, en jetant le tout en l'air et soufflant dessus : les œufs retombaient débarrassés de certaines issues et seuls me restaient dans la main. Je leur trouvai un goût de noisette, agréable et rafraîchissant.

Rentrés au campement, nous vîmes tout notre monde couché autour du feu, dans l'attente du repas. Absorbés dans leur passion gloutonne, n'ayant qu'une seule pensée, s'emplir le ventre, ils ne m'avaient rapporté que des restes de miel et des larves blanches, friandises dont ils avaient fait bombance tout le jour. Je donnai l'ordre de transférer notre campement sur un autre point de la vallée, et quelques journées furent encore consacrées à battre les environs; mais il fut bientôt évident que Morbora, le chasseur si expérimenté, était incapable de faire la moindre trouvaille, qu'il ne connaissait pas du tout le pays; pour les autres, ils n'en voulaient qu'à mes provisions, ne pensaient qu'à s'empiffrer de miel et de larves : un plus long séjour eût été une dépense de temps sans aucun avantage. Quant à Mangoran, bâfreur sans pareil, il sentait toujours le miel, dont tous les Noirs raffolent, au point de s'en gorger plusieurs jours de suite, à l'exclusion de toute autre nourriture. Je le supportais par égard pour son frère, quoi qu'il fût de mauvaise foi, pique-assiette, fainéant, et que son influence démoralisatrice sur son entourage me fût préjudiciable. Pickle-Bottle ayant déclaré un jour qu'il n'y avait point de bungaris autour de nous, et qu'il avait vu ailleurs, sur des troncs d'arbres, de nombreuses empreintes de griffes, presque aussi marquées que si on les avait faites au couteau, je résolus de lever le camp aussitôt que possible. Le résultat le plus clair de cette première excursion, ce fut d'avoir fait provision de renseignements et acquis un peu d'expérience. Je retournai à la station et y passai quelques jours, occupé de préparatifs en vue de l'exploration d'une autre contrée, où, au dire des indigènes, devaient pulluler les iarris et les bungaris. Un meeting (*borbobi*) devait se tenir à trois milles de la vallée Herbert. Le *borbobi* est une assemblée où des Noirs accourus de plusieurs points règlent leurs différends les armes à la main, en combat singulier. Je demandai à Jacky — car j'avais forte envie d'assister à cette fête — si je pourrais m'y rendre en compagnie des hommes de son groupe ; à quoi il répondit que rien ne s'y opposait.

En conséquence, nous partîmes ensemble de Herbert vale, dans l'après-midi ; j'étais à cheval et emportais mon fusil. Trois fois nous traversâmes la rivière Herbert; à mesure que nous approchions du champ de combat, nous rencontrions, en nombre de plus en plus grand, des groupes qui s'étaient reposés tout le jour au milieu des broussailles dont la rivière est bordée, afin d'arriver frais et dispos pour la lutte prochaine. Tous, même les femmes et les enfants, se joignirent à nous, à l'exception d'un petit groupe de femmes campées près de l'eau. J'appris qu'il leur était interdit de se mêler à nous



Traversée de la rivière Herbert.

pour cause d'impureté cruorique; car les femmes, en Australie, autant que j'en ai pu juger, sont honnies au temps de leurs purgations menstruelles.

Sur certains points du continent on va jusqu'à les séquestrer dans des huttes isolées, et nul ne doit toucher aux ustensiles à leur usage ; sur d'autres il ne leur serait pas permis, en cet état, de passer par-dessus un filet auquel travaillerait un homme.

Pour aller à la danse ou au borbobi, les Noirs se parent de leur mieux ; chacun avait donc revêtu ses plus beaux atours et d'avance s'était lancé à la recherche de couleurs minérales, de cire d'abeilles, etc. Au retour, tout cela est confié aux notables de la tribu, jusqu'au jour

du tournoi. Personne ne va à la chasse le matin du borbobi ; nul ne sort du camp; ce jour-là, tous s'occupent de toilette. Les uns se peignent tout ou partie du corps en rouge ou en jaune; d'autres se badigeonnent avec un mélange de graisse et de charbon de bois pilé. Comme s'ils n'étaient pas déjà assez noirs! Il n'est pas absolument nécessaire que le corps tout entier soit recouvert de peinture; l'essentiel, c'est que le visage soit bien peint.

Les femmes aussi, quoique à un degré moindre, se barbouillent le visage de rouge et de noir; mais le point capital, en ces occasions solennelles, c'est l'arrangement de la coiffure. On enduit les cheveux de cire et l'on forme des houppes, à moins qu'on ne les dispose en une seule touffe garnie de plumes. Le soleil, en frappant sur ces calottes, les fait paraître comme vernies; le temps et l'eau ont seuls raison de la cire.

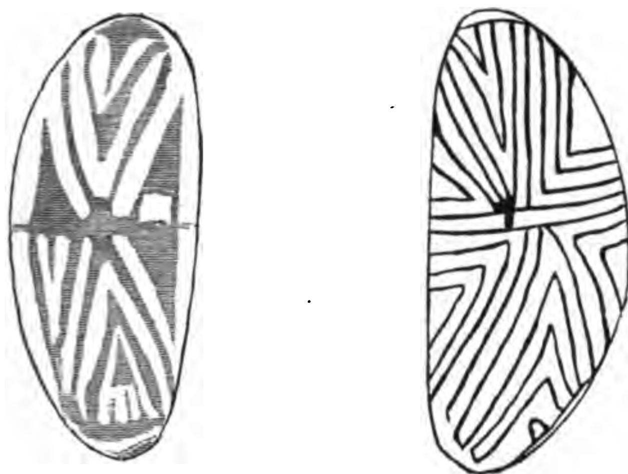
Parmi les plus civilisés de ces Noirs, j'en vis qui possédaient certaines pièces d'habillement. Deux s'étaient affublés de vieilles chemises; et avec quel bonheur! Deux ou trois autres étaient coiffés de chapeaux. Il était suppléé à l'absence de tout autre vêtement par des couches de peinture.

Jacky était le mieux habillé. Son costume consistait en un corsage de femme, blanc et proprement lavé. Comment cette épave était-elle venue échouer là? Énigme insoluble. On conçoit sans peine l'effet de ce corsage sur un Noir de forte carrure qui y était emprisonné jusqu'aux aisselles, comme dans une camisole de force. Le corsage menaçait d'éclater au premier effort; Jacky n'en marchait pas moins très gravement au milieu de ses camarades, intimement persuadé de sa supériorité sur ces *maïoll* (gens du commun). Deux autres indigènes attiraient l'attention par la couleur jaune qu'ils avaient étalée sur leur corps, exception faite pour la chevelure, et cette couche de peinture, qui valait, aux yeux de tous, le vêtement le plus magnifique, était d'un effet bien calculé pour charmer le regard et devait en même temps inspirer la terreur.

Tous ces Noirs étaient armés : en plus de son épée en bois et d'un bouclier de même matière, chacun avait des faisceaux de lances, des bottes de nolla-nollas et de boumerangs. Le bouclier, en bois de figuier, plein mais léger, est ovale et très peu arqué; il arrive à la hanche de l'homme.

Au centre de la face antérieure il porte un ombilic[1]; la face intérieure est plane ou à peu près. Cette arme défensive se tient de la main gauche, en avant, de manière à s'en couvrir une bonne partie du corps. Le dessus du bouclier est un bariolage bizarre de blanc, de rouge et de jaune, non sans effet; il est divisé en cases, qui varient pour chaque combattant et lui constituent comme des armes parlantes.

L'épée, faite d'un bois très dur, est l'accessoire obligé du bouclier; elle a dix centimètres de largeur jusqu'à sa pointe, un peu arrondie : sa longueur est celle d'un homme ordinaire, du pied à l'épaule. La



Boucliers australiens.

poignée en est courte, faite pour une seule main; cependant l'arme est si lourde, qu'un homme peu exercé à la manier aurait peine à la tenir le bras à demi tendu, position ordinaire du Noir au moment du combat.

Le soleil allait se coucher lorsque nous nous mîmes en devoir de traverser Herbert river pour la troisième fois. La rive, à l'endroit où nous atterrîmes, était très escarpée et l'escalade en fut difficile pour le cheval. Arrivé au haut de la côte, ma surprise fut grande de me trouver sur un vaste plateau gazonné, qu'on aurait dit disposé en vue d'un tournoi. Devant moi, au premier plan, s'étendait une forêt de gommiers aux troncs blanchâtres assez espacés; puis venait une

1. *Umbo* des Latins, *mesophalion* ou *omphalos* des Grecs. (V. M)

large plaine, et plus loin encore, une seconde forêt d'arbres à gomme. La rivière Herbert coulait à l'ouest de la plaine; à l'ouest aussi, mais beaucoup plus loin, de l'autre côté de l'eau, on apercevait une chaîne de montagnes, *Seaview Range*, derrière laquelle le soleil allait bientôt disparaître. Du côté est, le champ de combat était borné par un haut mamelon couvert de haut en bas de broussailles d'un vert sombre, qui paraissaient presque noires, aux dernières clartés du jour, comparées aux tons clairs et frais de l'herbe et à la couleur blanche des gommiers.

Les compagnons de Jacky et les Noirs qui s'étaient joints à nous pendant le trajet firent une courte halte à la lisière de la forêt. L'un des derniers venus commença aussitôt une course de possédé, en



Fronteau australien.

manière de défi. Il était démesurément grand (environ 1 m. 95). Sa coiffure, comme celle de quelques sauvages de l'endroit, rappelait celle des Papous, et ses cheveux en broussailles, longs de 35 centimètres, pointaient dans toutes les directions. La tête et le buste renversés, il courait par bonds désordonnés, et cabriolait d'une façon extravagante, secouant sa crinière en fou furieux, et tenant devant lui, d'une main son bouclier, de l'autre son épée.

Lorsqu'il eut couru suffisamment pour refroidir son ardeur guerrière, il s'arrêta près de moi. La sueur lui ruisselait du corps, et le rouge dont il s'était peint le visage y laissait de larges marques. Son front était orné d'un fort joli bandeau, en échange duquel je lui offris un morceau de tabac. Sans hésiter, il détacha ce fronteau et me le remit : c'était un ouvrage en filet, aussi fin que régulier, admirablement travaillé avec des filaments de végétaux, large de 7 centimètres et teint avec de la terre rouge. Deux autres Noirs qui m'avaient vu

donner du tabac pour ce bandeau m'apportèrent les leurs. Je le achetai aussi.



L'énergumène.

Entre temps, l'énergumène avec lequel j'avais traité en premier avait repris ses bonds de sauvage, les propos s'échangeaient de plus en

plus vifs, l'ardeur belliqueuse grandissait, et chacun tenait ses armes prêtes. Soudain un vieillard poussa un cri de guerre épouvantable en brandissant un faisceau de piques au-dessus de sa tête. Tous, comme sous le coup d'une décharge électrique, se groupèrent, hurlant à plein gosier, le bouclier dans la main gauche, et agitant en l'air épées, lances, boumerangs ou nolla-nollas. D'un même élan ils se ruèrent en poussant des cris féroces à travers la forêt de gommiers, qu'ils traversèrent par trois fois, en zigzag, courant à l'ennemi, campé de l'autre côté de la plaine. A chaque tournant ils s'arrêtaient brusquement, demeuraient silencieux une minute ou deux et repartaient, toujours criant, jusqu'à ce que la troisième course fournie les eût amenés au centre de la plaine, en face de leurs adversaires.

Là ils s'arrêtaient tout court.

J'attachai mon cheval et me hâtai de suivre les Noirs. Les femmes couraient aussi au champ de combat avec leurs enfants.

Les tribus étrangères étaient groupées de l'autre côté, devant leurs cases, sur la lisière de la forêt; ces huttes se détachaient d'une façon très heureuse sur le fond de collines broussailleuses au pied desquelles elles étaient rangées. Les nôtres n'eurent pas plus tôt fait halte que trois adversaires vinrent les provoquer, le bouclier à la main gauche et l'épée haute dans la droite. Chacun avait la tête ornée d'une quarantaine de petites huppes jaunes et blanches — de cacatois blancs — collées sur les cheveux avec de la cire. On aurait dit d'énormes reines-marguerites.

Les trois hommes s'approchaient par sauts allongés et élastiques. Par moments ils bondissaient en l'air comme des chats, puis retombaient cachés par leurs boucliers, dont on ne voyait qu'une bien petite partie, au-dessus des hautes herbes. Cet exercice fut répété plusieurs fois, et bientôt il ne resta entre eux et nous qu'un intervalle d'une vingtaine de mètres; alors ils s'arrêtèrent brusquement, le corps droit, leur grand bouclier en avant et la pointe de l'épée appuyée à terre, prêts pour le combat. Au loin on voyait s'avancer une foule de tribus.

Les combats singuliers allaient commencer. Trois de nos combattants sortirent des rangs et acceptèrent le défi; leurs camarades devaient rester au repos pour l'instant. L'attitude adoptée pour le défi est celle-ci : bouclier levé dans la main gauche, épée levée en



Le borbobi.

l'air; mais l'épée est si lourde que, pour frapper d'un coup vigoureux le bouclier de son adversaire, on s'y prend comme les forgerons pour leur marteau : c'est-à-dire qu'on laisse d'abord retomber l'épée devant soi, puis on la reporte en arrière, enfin on la fait passer au-dessus de sa tête pour en frapper son antagoniste. Dès que l'un a porté sa botte, l'autre y répond, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'un des combattants, trop fatigué, s'avoue battu, ou qu'il soit déclaré hors de combat, dans le cas où son bouclier viendrait à être fendu.

Même pendant que les premiers en sont encore aux mains, plusieurs ont commencé à lutter. Le plus souvent on attaque à l'arme de jet, et après une lutte corps à corps on s'escrime à l'épée. Il arrive qu'on se batte à longue distance, avec le boumerang, le nolla-nolla ou la pique; mais les indigènes sont trop habiles à parer les coups pour se laisser blesser par les deux premières de ces armes; par contre, la lance perce aisément le bouclier et peut pénétrer assez profondément pour atteindre le corps; immédiatement l'homme devra s'avouer vaincu. La lice ne chômait jamais de combattants : ils se renouvelaient sans cesse, et j'ai compté jusqu'à sept ou huit engagements simultanés.

Les femmes ramassent les armes; si l'un des guerriers a plusieurs querelles à vider, ses femmes auront à le fournir d'armes nouvelles pendant toute la durée du tournoi; les autres demeureront simples spectatrices, non sans prendre un vif intérêt aux péripéties de la lutte, car il y va pour elles d'un changement grave dans leur vie : quelques-unes appartiendront le soir même à un nouveau mari. Chez les Nègres d'Australie c'est une coutume assez générale de se voler réciproquement leurs femmes; les difficultés nées de ces rapts très fréquents se règlent pendant la tenue du borbobi, et le vainqueur garde la femme disputée.

Les vieilles jouent aussi leur rôle dans ces assises. Placées en arrière des combattants, armées des mêmes bâtons qui leur servent à déterrer des racines, de leur bâton tenu à deux mains elles frappent fortement le sol, sautant comme des enragées. Elles animent, excitent les hommes par des cris sauvages; quatre ou cinq entourent parfois le même individu, criant, hurlant avec des gestes et des mouvements d'aliénées. Naturellement la surexcitation s'accentue, et, malgré la sueur qui les inonde, les combattants redoublent d'efforts. Quand

l'un d'eux est vaincu, les vieilles s'empressent autour de lui, étendent leurs bâtons au-dessus de sa tête pour parer les coups d'épée de son adversaire, et crient sans trêve ni merci : « Ne le tuez pas ! ne le tuez pas ! »

Craignant que les indigènes ne me prêtassent des intentions hostiles, je m'étais débarrassé de mon fusil, mais je l'avais appuyé contre un gommier, près de moi, ne voulant pas qu'on me crût désarmé. Je pris place parmi les spectateurs, ou plutôt les spectatrices, qui formaient la majorité du public. Mon Canaque, qui n'était pas très rassuré en sa qualité d'étranger, trouva prudent de se tenir près de moi. Walter, le surveillant de la station, lui avait bien prêté un vieux revolver pour qu'il pût se faire respecter, mais l'arme était rouillée et ne partait que rarement. Le Canaque lui-même avait perdu toute confiance dans ce revolver, en tant que moyen d'intimidation. Certes j'ai assisté à bien des spectacles, mais aucun n'a déroulé sous mes yeux des scènes aussi intéressantes, quoique leur durée ne dépassât pas trois quarts d'heure. Jacky, au milieu des ardeurs de la lutte, gardait un sang-froid superbe, qu'il pensait devoir à son titre de civilisé. Manifestement son vieux corsage de femme en imposait à la foule par sa blancheur.

Boumerangs et nolla-nollas avaient beau siffler à mes oreilles, je n'en suivais pas moins d'un regard captivé le déchaînement des passions chez l'homme encore à l'état de nature, les efforts de ses muscles au travail, l'ardeur déployée par les jeunes femmes, et la fureur risible des vieilles, dont les voix perçantes se mêlaient au cliquetis des armes, au sourd retentissement des coups d'épée et de nolla-nolla, au frémissement des boumerangs fendant les airs. Dans les borbobis ne sont pas tranchés seulement les désaccords entre tribus, mais aussi les difficultés d'homme à homme. On conçoit que des Noirs de race absolument inférieure tiennent peu aux formes parlementaires ; mais ce qui semble bizarre, c'est le rôle de juges du camp attribué aux vieilles femmes.

Le Nègre australien ne reconnaît qu'un seul crime : le vol. Il fait cependant une exception pour le meurtre d'un membre de la tribu ; non que la communauté se charge de punir les infractions au droit de propriété, les choses se traitent d'homme à homme. Le volé défie le voleur, à l'épée et au bouclier, et si la rencontre doit garder un

caractère privé, les parents des deux adversaires sont appelés à servir de témoins; mais si l'on fixe le rendez-vous au prochain borbobi, ils s'y rencontreront avec deux ou trois cents Noirs, de tribus diverses, venus aussi pour régler tous les différends. Le droit[1] demeure au vainqueur.

Chez les Nègres d'Australie, les femmes constituent la base, le fond même de la propriété; à leurs yeux le rapt est donc le plus grand des crimes; pourtant il est de tous le plus répandu, parce que



Les vieilles femmes protégeant un vaincu.

l'enlèvement est le seul moyen de se procurer une femme. Au fond de toutes les querelles il y a une femme, et l'adultère (de *gramma*, « voler ») est aussi considéré comme vol.

Les vols d'armes, d'ustensiles, d'aliments, amènent rarement des rencontres, et je ne me rappelle pas un seul exemple de vol d'armes; pour les larcins d'objets de minime valeur, le volé, plutôt que d'appeler le coupable sur le pré, dévore l'injure qui lui est faite s'il a conscience de son infériorité au double point de vue de la force et du maniement des armes. Quand le larron rend les objets dérobés, le

1. C'est l'ordalie ou jugement de Dieu, sans la croyance en un Dieu. (V. M.)

volé se tient pour satisfait, pourvu qu'on y joigne une indemnité en armes, en tabac ou même en aliments.

De son côté le voleur ne serait pas charmé d'avoir un duel en perspective, même s'il se sentait fort et adroit, tant les Noirs sont ennemis de ce qui peut troubler leur vie. Se battre avec l'homme qu'on a lésé n'est pas, comme on pourrait le croire, une affaire de mince importance, quoique dans ces engagements un contre un il y ait rarement effusion de sang. D'abord la force n'est pas l'unique élément nécessaire pour en sortir vainqueur, car, fût-ce indirectement, toute la parenté des adversaires prendra part au combat. Celui qui a beaucoup d'hommes forts dans son parti en tirera un appui moral; il sait d'ailleurs que l'autre ne poussera pas les choses à l'extrême, de peur des parents; il sait aussi que dans le cas où l'affaire prendrait pour lui une tournure fâcheuse, ses parents s'interposeraient et arrêteraient la lutte. On le voit, les relations de parenté et d'amitié sont des facteurs puissants dans le règlement d'une affaire entre Nègres australiens ; mais la force est encore le meilleur des arguments.

Après une telle bagarre on devrait s'attendre à voir nager dans le sang tous les guerriers tombés; heureusement parents et amis veillent si bien sur leurs proches que bien rarement il y en a de blessés mortellement. Mangoran, qui avait été légèrement atteint au bras par un boumerang, fut l'objet de l'intérêt général, et au borbobi suivant un Noir percé de part en part d'un coup de pique était porté pendant trois jours par ceux de sa tribu. Peut-être il ne serait pas mort si l'on avait pu retirer la lance de sa blessure, mais les arêtes crochues dont la pique était garnie en empêchaient la sortie.

Le tournoi fut interrompu au coucher du soleil, et chacun s'en retourna à son camp, méditant sur les incidents de la journée. Cette nuit-là, personne ne dormit beaucoup, et la conversation se maintint fort animée autour des petits feux de camp. D'ailleurs le borbobi avait donné lieu à bien des révolutions d'intérieur : des maris avaient perdu leurs femmes, et des femmes avaient passé aux mains de nouveaux maîtres. Le lendemain la lutte recommença avant le départ général; chacun reprit ensuite la route de son pays.

Il se tint quatre borbobis à Herbert river, de novembre à février, à trois ou quatre semaines d'intervalle et au temps le plus chaud de l'année. En hiver il n'y en a jamais.

CHAPITRE X

Type du Nègre dans les différentes régions de l'Australie. — Accouchements. — Cicatrices. — Mon cheval de bagages en danger. — Traces de bungari. — Singulier oiseau-joueur. — Les Noirs par la pluie. — Comment on fait du feu en forêt mouillée. — Miel. — Un souffle de civilisation. — Le courrier.

En Australie, la nature a des manifestations diverses, des aspects qui diffèrent d'une région à l'autre. La disparité dans les conditions physiques entraîne naturellement la variété, l'hétérogénéité dans le développement du corps des indigènes, dans l'épanouissement de leur intelligence, et l'on ne saurait s'en étonner si l'on prend en considération l'étendue de ce continent. M. B. Smyth prétend même qu'on peut rencontrer, chez les aborigènes, des inégalités de structure et de couleur aussi marquées que chez les habitants de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie. Dans ce chapitre je m'en tiendrai à ce qui concerne les naturels de Herbert river.

La constitution physique et le climat de l'Australie méridionale ne se retrouvent pas au tropique du Cancer, dans l'hémisphère boréal, et la manière de vivre des indigènes subit des modifications analogues. Au sud-est ils se nourrissent de chair; plus au nord, leur alimentation est surtout végétale : naturellement ces conditions agissent différemment sur le physique des individus. Les riverains, qui peuvent ajouter du poisson à leur ordinaire de gibier et d'autres animaux, sont plus solidement bâtis que ceux qui sont réduits à vivre de serpents, de lézards et de plantes de digestion presque tou-

jours difficile, peu riches en principes nutritifs. La population la plus forte, la plus robuste, est celle de Diamantina river, au centre du Queensland, où même les femmes sont grandes et bien en chair; je tiens de sources sûres qu'il en est de même à Boulya et à Georgina river, plus à l'ouest. Dans les districts côtiers de cette province, hommes et enfants m'ont paru plus chétifs, de taille moins développée. Pourtant quelques voyageurs affirment que les naturels les plus grands habitent sur la côte.

La partie méridionale du continent australien a un climat sensiblement plus froid, qui oblige les indigènes du sud à s'envelopper de couvertures en peau d'opossum, tandis que ceux de la région nord sont complètement nus, hiver et été. C'est donc au sud que la lutte pour l'existence est le plus dure; en compensation, la race y acquiert des facultés intellectuelles relativement supérieures.

Ainsi, les uns savent compter jusqu'à quatre ou cinq; les autres, jusqu'à deux ou trois seulement. A Herbert river les Noirs n'ont, en matière de religion, que des idées vagues et confuses; mais on croit avoir retrouvé, chez certaines tribus du sud-est, des traces du dogme de la Trinité, sous une forme qui se rapprocherait beaucoup de la doctrine chrétienne. Du reste, l'Australie n'est pas idolâtre : on n'a constaté nulle part le culte de faux dieux.

Les Noirs de la partie nord-ouest ont une réputation d'honnêteté et de diligence qui les fait rechercher par les colons : dans les stations on les emploie à des travaux de toute sorte. Par contre, le reste de l'Australie est peuplé de paresseux, traîtres et sans foi.

Le docteur Topinard a démontré que la race australienne présente deux types distincts : d'un côté, des Noirs aux cheveux frisés, aux muscles faibles et aux pommettes saillantes; l'autre groupe, supérieur au premier, se distingue par une taille plus grande, des membres plus forts, des cheveux lisses et une petite tête allongée. Ces allégations concordent avec les récits des voyageurs. Quoi qu'il en soit, il est certain que les tribus du nord sont inférieures à celles du sud, et l'on admet théoriquement que la population plus robuste établie au sud a dû conquérir, soumettre et repousser vers le nord une race plus faible.

Dans la Nouvelle-Galles du Sud, la moyenne de la taille, assez haute, se rapproche de celle des Européens (1 m. 58 à 1 m. 69).

A Murrumbidgee, les indigènes ne sont ni grands ni petits : entre les deux. Près du lac Torren, au dire de M. Stuart, ils ne dépassent pas 1 m. 15 de hauteur, tandis que dans la région centrale ils atteignent jusqu'à 1 m. 80. Pendant mon séjour à Diamantina river j'entendis parler d'un Noir des Mullagan, à 25 milles ouest de Georgina, lequel avait plus de 2 mètres de haut. Cet homme, très connu dans les stations, était mort peu avant mon arrivée. Les naturels de la côte orientale du Queensland sont petits ; près de Herbert river on est frappé de l'inégalité de taille et de corpulence des habitants. Pas un n'aurait pu passer pour gras et replet, mais un grand nombre étaient en bon



Australien de Herbert river.

point et bien pris, à la réserve du cou, trop court. D'autres enfin étaient maigres et fluets.

Chez les Nègres australiens, les traits qui frappent le plus sont le front très fuyant et la proéminence de l'arcade sourcilière, indice de facultés intellectuelles, dont ils ne sont pas dépourvus. L'œil est bleu foncé, expressif, et parfois s'illumine d'une lueur d'un bleu sombre; la cornée, jaunâtre et fortement injectée de sang, donne à ces Noirs un air féroce. Le nez, très plat, triangulaire, est étroit à sa racine : d'où, un rapprochement marqué des yeux. La cloison ou cartilage qui sépare les fosses nasales a un développement remarquable; les indigènes la percent d'un trou où ils introduisent une chevillette, ordinairement jaune, en manière d'ornement. Mes gens, qui n'avaient ni poches ni étui à pipe, remplaçaient volontiers cette cheville par une

pipe de terre, trouvant le procédé à la fois pratique et décoratif. Je rencontrais de temps à autre un nez romain, ou à peu près, et j'ai vu plus d'une forme de transition entre le nez romain et le nez plat triangulaire. On m'a assuré qu'à la Nouvelle-Galles du Sud les nez longs et arqués ne manquent pas. J'incline à penser que cette forme allongée, constatée aussi chez des Nord-Queenslandais, provient d'un croisement avec les Papous, si fiers de leur appareil nasal. L'inégalité de stature ne serait pas pour infirmer cette opinion.

L'Australien a l'os malaire très saillant, sa bouche est grande et ouverte, généralement hideuse; les Noirs de Herbert river la tiennent fermée, et l'ensemble de leurs traits y gagne. Ils sont assurément plus agréables à voir que les indigènes qu'on rencontre plus au sud. Leurs lèvres sont violacées, leur menton court, plutôt rentrant. Bras et jambes maigres, à part quelques exceptions : en somme, muscles peu développés. Les femmes sont toutes cagneuses; les hommes ont les jambes plutôt droites, presque jamais en cerceau, et marchent la pointe légèrement en dehors, ou en ligne droite, ce qu'indiquent les traces de leurs longs pieds. Grande est leur adresse à ramasser leur lance ou tout autre objet sans se baisser, grâce à leur orteil préhensile.

Malgré la gracilité de ses membres, le Nègre australien leur commande dans la perfection. A la dignité de son maintien, à la grâce de ses mouvements, on dirait qu'il a le sentiment d'une sorte de souveraineté sur tout être créé. De son côté, la femme a le port et la démarche d'une reine, mais l'air moins sauvage que l'homme.

Les cheveux et la barbe, d'un noir de jais, sont légèrement frisés, et non crépus comme ceux du nègre africain. A Herbert river on en voit peu de lisses — 5 pour 100 environ, — beaucoup au contraire dans l'intérieur du pays. La longueur de la chevelure est la même pour les deux sexes; je n'ai rencontré qu'un seul homme aux cheveux ébouriffés, en coup de vent, tels que ceux des Papous, et l'on peut poser en thèse générale que le corps des indigènes est peu poilu. J'ai vu cependant, à Herbert river, quelques vieillards dont la poitrine, les bras et une partie du dos étaient couverts d'une toison assez fournie, fait que je n'ai observé chez aucune femme. La barbe vient mal aux Noirs de Herbert river, qui, d'ailleurs, s'arrachent les quelques poils qui leur poussent. Dans le reste de l'Aus-



Australienne et Australien du Queensland.

tralie, les belles barbes ne sont pas rares, mais on n'y fait pas grand cas de cette parure naturelle, qui se rencontre chez certaines femmes de la Nouvelle-Galles du Sud. Pour me résumer, les cheveux ainsi que la barbe des Noirs de l'Australie sont plutôt fins; avec quelques soins de propreté ils seraient jolis et luisants. A Balonne river (Queensland) il existe une famille dont tous les membres sont glabres. Çà et là se rencontrent quelques chevelures d'un blanc de neige; mais l'Australie, à ma connaissance, ne possède pas un seul albinos.

On donne le nom de Noirs (*Blacks*) aux indigènes, quoiqu'ils soient, pour la plupart, d'une nuance brune tirant sur le chocolat. Rien de plus facile à constater à Herbert river, quand ils plongent pendant leur bain. Un peu d'attention permet de remarquer une certaine décoloration de la peau, sous le coup d'une impression violente : la peur, par exemple, les fait pâlir, ou, pour être exact, donne à leur peau une teinte grisâtre. J'ai même vu rougir des adolescents, dont la peau est tendre et plus transparente. Quant aux enfants, dont la peau est marron clair en venant au monde, deux années suffisent à les brunir comme leurs parents.

Cette race est laide, il faut le dire franchement, en dépit d'une certaine expression des traits, qui leur fait une physionomie agréable, surtout quand leur attention est éveillée. Les hommes, mieux faits que les femmes, offrent seuls quelques beaux types. Si les femmes sont moins bien, c'est que leurs membres sont plus grêles, qu'elles ont le ventre gros et les seins pendants; plusieurs causes contribuent à ce triste résultat : l'excès de travail, une alimentation malsaine parce qu'elle est uniquement végétale, et le mariage presque toujours prématuré. Je n'en ai pas moins rencontré, dans le Queensland Occidental, deux ou trois *beautés* aux mains mignonnes, aux petits pieds bien conformés et remarquables par la hauteur du cou-de-pied. C'était à se demander d'où leur était venue cette marque d'aristocratie. Elles avaient, comme toute femme jeune, la peau lisse et veloutée, et leur taille était sans défauts. Leur bouche, en s'ouvrant pour sourire, laissait voir de belles dents blanches, et sous les boucles qui leur retombaient sur le front, selon la mode actuelle, elles jouaient activement de la prunelle. Après cela, peut-on s'étonner que les Australiens se vantent d'avoir des beautés dans leur pays?

Je n'ai pas vu une seule jolie fille à Herbert river; mais à 70 milles de là, dans les hautes terres de l'ouest, je remarquai une femme



Femme de Maryborough (Queensland central).

jeune et bien faite, aux traits réguliers, qui avait les yeux beaux, le nez bien tourné, plus étroit du bas que celui de la plupart des Queens-

landaises, et par conséquent de forme triangulaire moins accusée. Mais les plus tristes échantillons du genre humain qui aient frappé



Jeune fille de Maryborough (Queensland central).

mes regards, c'étaient de vieilles Australiennes accroupies autour du feu, occupées à gratter leurs membres maigres et secs. En vieillissant,

elles ont perdu presque toute leur chair. leur ventre est devenu énorme, leur peau s'est ridée et leurs cheveux gris se sont faits rares : bref, elles sont hideuses à voir, d'autant plus que leurs yeux ont presque disparu ; car les femmes vieillissent de bonne heure et n'arrivent pas à un âge aussi avancé que les hommes. Ceux-ci dépassent souvent la cinquantaine, et l'on assure que, sur certains points du Queensland, ils vont quelquefois jusqu'à soixante-dix ou quatre-vingts ans, tandis que dans la région méridionale la moyenne de la vie est d'une quarantaine d'années au plus.

A Herbert river, les femmes l'emportent en nombre sur les hommes. Mêmes proportions au sud-ouest du golfe de Carpentarie ; mais les dernières études prouveraient qu'il en est autrement sur une bonne partie du continent.

C'est entre dix-huit et vingt ans que l'Australienne met au monde son premier enfant, quelquefois plus tard. Rarement elle en a plus de trois ou quatre, et presque jamais des jumeaux.

L'enfantement — simple parturition — ne semble pas peser d'un grand poids sur la vie de la femme : elle s'écarte un peu du campement de sa tribu, et, sa fonction maternelle accomplie, l'enfant lavé au ruisseau le plus proche, elle retourne vers les siens comme si de rien n'était, sans plus se soucier de l'incident. Cependant, lorsqu'une femme se trouve dans une position intéressante, elle en est heureuse et fière. Les tribus voisines du golfe de Carpentarie ont la prétention de pouvoir deviner, quelques mois à l'avance, le sexe de l'enfant à naître, d'après le nombre des aréoles ou cercles qui entourent la base du mamelon.

En raison de la mauvaise alimentation des Noirs, leurs enfants sont sevrés assez tard pour qu'on en voie partager le lait d'un frère ou d'une sœur puînés.

Les cas de mort causés par l'enfantement ne sont pas nombreux.

L'annonce de l'arrivée de la cigogne n'est pas toujours considérée comme un événement heureux ; aussi l'infanticide est-il fréquent en Australie, surtout en temps de disette, auquel cas on va jusqu'à dévorer le nouveau-né. Au reste, la vie nomade n'est pas faite pour les familles nombreuses, et les hommes voient avec déplaisir s'accroître le nombre des enfants, les femmes étant chargées de mille travaux, et tenues de pourvoir à la subsistance de tous. Aussi, pour

empêcher les mères d'allaiter et, par conséquent, de pouvoir élever leurs enfants, certaines tribus ne reculent même pas devant l'ablation des seins.

L'odeur si prononcée inhérente à la race noire diffère essentiellement de celle que dégage le corps d'un Blanc sale et crasseux. Elle est forte, *sui generis*, et jette l'inquiétude parmi les bestiaux, les chiens et les chevaux qui, fût-ce à leur insu, se trouvent dans le



Indigène de Herbert river.

voisinage d'indigènes. Plus d'un explorateur a dû la vie à la fétidité de ces exhalaisons, où l'odeur de la peau se combine d'une manière détestable avec celles de la saleté, de la fumée et des terres colorantes dont tous les Nègres s'enduisent le corps.

La voix des Australiens, pour être souvent rauque, est cependant agréable, et prouve une certaine aptitude musicale. Elle est haute chez les hommes aussi bien que chez les femmes ; la voix de basse et celle de tête sont presque inconnues.

Les indigènes prennent autant de plaisir que les matelots à

« orner » leur corps, mais ils opèrent gauchement, avec leur rudesse naturelle, à l'aide d'un caillou tranchant ou d'une écaille, instruments primitifs. Ils se tailladent la poitrine et le ventre en lignes transversales et parallèles; et, afin d'empêcher la cicatrisation des blessures, ils les saupoudrent de charbon ou de cendre pendant deux à trois mois, ce qui en amène la tuméfaction. On obtient un résultat analogue en laissant des fourmis se promener sur les parties incisées. Les épaules sont pareillement tailladées en lignes de cinq centimètres, tombantes, comme des cannetilles d'épaulettes. Ces lignes acquièrent d'abord, chez les jeunes, un relief de la grosseur du petit doigt, deviennent peu à peu moins distinctes, enfin disparaissent à l'heure de la vieillesse. Elles indiquent toujours une sorte de hiérarchie, basée sur l'âge. Les jeunes gens ne participent à ces honneurs qu'à partir d'un certain âge : on commence par quelques entailles, dont le nombre augmente avec les années, et lorsqu'ils sont parvenus au terme de leur croissance, on leur incise sur la poitrine, autour des mamelons, toujours par le même procédé, deux croissants dont les côtés concaves sont tournés en dehors. Par ce signe extérieur, qui lui est conféré avec apparat, l'adolescent est reconnu nubile. Au fur et à mesure qu'il grandit, les bandes de peau se détachent et tombent; le jeune garçon les recueille dans une petite corbeille qu'il porte suspendue au cou, jusqu'au jour où, après un certain laps de temps, il les donnera au diable, c'est-à-dire où il jettera dans la forêt le contenu de son panier. Telle est la seule trace de culte qu'il m'a été donné d'observer chez les Noirs de Herbert river : c'est là sans doute un sacrifice en vue de détourner quelque être méchant. Après son investiture, le jeune homme a droit à toute espèce de nourriture; jusqu'alors il avait dû s'abstenir de grands lézards, d'anguilles, etc. L'entrée d'un homme dans sa majorité n'est pas indiquée, comme en d'autres parties du continent, par l'extraction d'une incisive.

L'homme se distingue encore, outre ces marques de dignité, par des lignes spécialement destinées à l'« ornementation » : celles-ci sont droites, courtes, parallèles, et disposées par groupes en travers du bras. On laisse les plaies se fermer, et les cicatrices deviennent peu distinctes. Le dos et les omoplates ont reçu aussi quelques entailles, mais le visage n'en porte jamais trace.

Les hommes ont seuls la poitrine, le ventre et les épaules

« décorés » de marques de dignité; elles sont interdites aux femmes. Le sexe fort monopolise également les lignes et incisions de « beauté », estimant peu convenable que la femme se permette des excès de parure; on lui accorde seulement quelques lignes grossièrement taillées sur les bras, le dos et la poitrine (le plus souvent sur les seins). Elle attache un grand prix à ceux de ces embellissements qui lui sont permis; d'ailleurs, quand il est question de parures, elle ne montre pas cette sensibilité physique qui est un des traits caractéristiques des Nègres d'Australie. Ainsi un jour je vis deux femmes en train d'opérer l'une sur l'autre : elles se pratiquaient le long du bras, de haut en bas, avec un éclat de verre, des entailles courtes et parallèles, semblables à celles des hommes, et sans paraître en trop souffrir, puisqu'elles continuaient à fumer tranquillement leur pipe.



Corbeille portée par les jeunes indigènes.

Le tatouage proprement dit, qui consiste à faire sur la peau des piqûres fines avec un objet très aigu, n'est pas en usage chez ces Nègres. Ils ne connaissent que l'opération ci-dessus décrite, qui après guérison laisse la plaie tuméfiée.

Le matin même de la clôture du borbobi, j'entreprenais une nouvelle expédition; parmi tant de Noirs réunis, j'avais pu sans peine adjoindre à mes gens de la première excursion trois nouvelles recrues. Nous devions visiter un autre pays où abondaient iarris et bungaris. Les Noirs, exténués des fatigues de la veille, se montrèrent encore plus paresseux que d'habitude, et revinrent plusieurs fois à la charge pour obtenir qu'on fît halte, quoique nous n'eussions fait que quelques milles. Longeant à contre-courant un fleuve qui descendait de la montagne, nous vînmes à passer devant l'un des camps abandonnés par les Noirs. Pickle-Bottle voulait à toute force s'y reposer. Comme je lui faisais remarquer que « le soleil était encore grand »

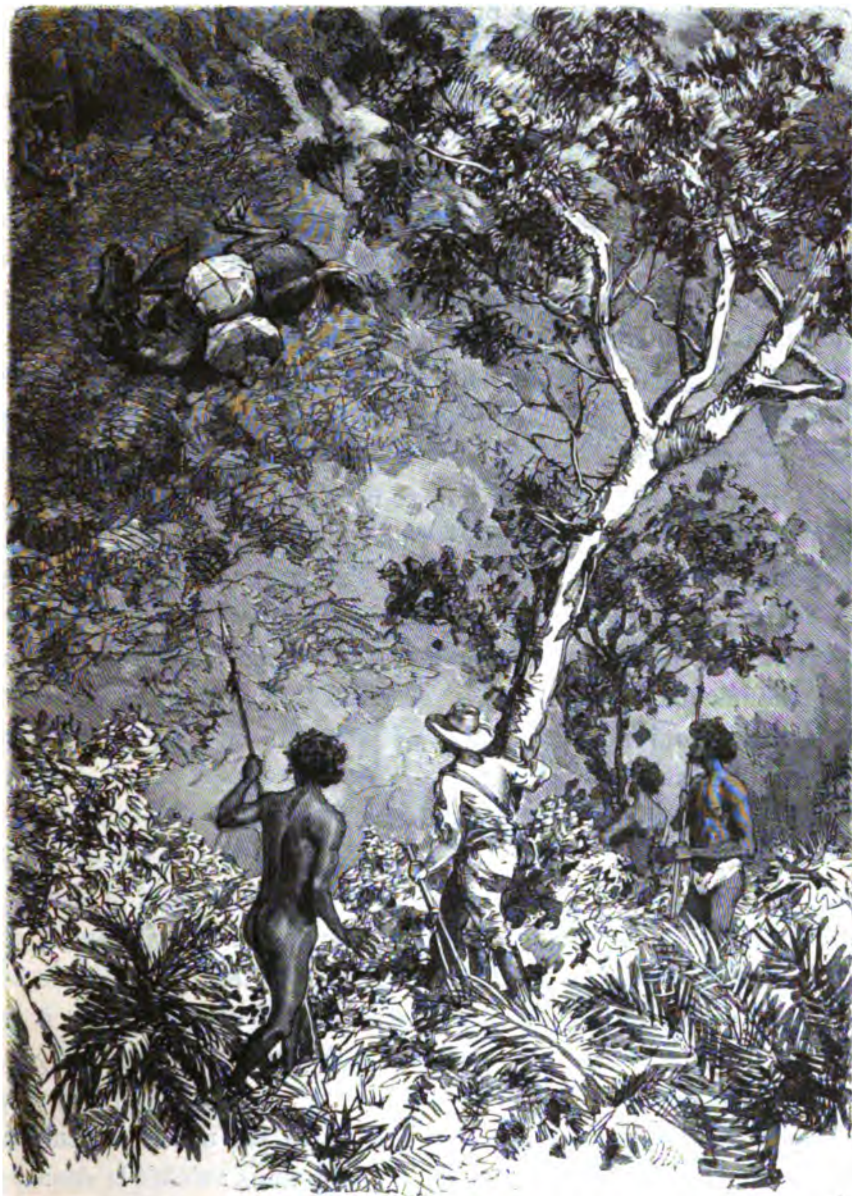
et que nous ne trouverions là ni iarris ni bungaris, il me répondit qu'il y en avait au contraire beaucoup, et qu'il ferait bon manger là.

Je continuai quand même à avancer, sans tenir compte de sa disposition à la paresse, ce qui le mit de fort méchante humeur. N'était-ce pas lui qu'on avait chargé de la conduite du cheval aux bagages, en sa qualité de « civilisé », connaissant le terrain mieux que personne? Pourtant le drôle, au lieu de choisir le versant oriental de la montagne, qui paraissait le plus praticable, nous fit côtoyer le torrent, dont le lit devenait de plus en plus étroit et les bords de plus en plus escarpés, à mesure que nous montions. Cependant j'avais confiance en Pickle-Bottle en tant que guide, mais le passage devint tellement étroit que je reconnus l'impossibilité d'aller plus loin. Alors seulement je compris qu'il voulait me contraindre à agir à sa guise et à camper sur l'emplacement proposé par lui. Le seul parti à prendre, c'était de retourner sur mes pas et de chercher une autre montée moins rapide. J'eus bien du mal à faire tourner les chevaux; mais cette fois je pris la tête, et, furieux de ce retard, je donnai à tous l'ordre de me suivre.

De temps en temps je jetais un coup d'œil en arrière pour m'assurer que personne ne s'écartait. Quelle fut ma surprise, à un détour du sentier, d'apercevoir Pickle-Bottle et le cheval aux bagages tout au haut de la montagne et près de l'endroit où nous avions tourné! M'ayant vu bien déterminé à poursuivre ma route, il s'était décidé, pour s'épargner ce long détour, à escalader la pente abrupte avec sa bête, s'imaginant, comme tous les indigènes, qu'un cheval peut passer partout où passe un homme. Au moment où il allait lui faire franchir la crête de la montagne, l'animal, dont les jambes de devant étaient déjà sur le bord, manqua des deux pieds au milieu des éclats de roche, perdit l'équilibre et roula lourdement avec toute sa charge, comme un sac de farine. Je le suivais des yeux avec anxiété, dans l'espoir de le voir s'arrêter, mais il roulait, roulait, tournant sur lui-même, et il finit par s'abattre au bord de l'eau, heureusement sans s'y engouffrer.

Entre temps Pickle-Bottle et ses camarades avaient disparu comme par enchantement. Persuadés que je me fâcherais, ils s'étaient cachés dans les broussailles pour échapper à la mort. Je les rappelai d'un ton rassurant et me mis à décharger le cheval; eux me regardaient

de derrière les arbres pour bien se rendre compte de la situation. Le courage leur revint bientôt, et ils se rapprochèrent de moi. Je



L'animal roula lourdement avec toute sa charge.

constatai avec plaisir que le cheval s'en était tiré avec de légères égratignures. Chose miraculeuse, il n'avait pas un seul membre de

rompu. Une fois remis sur pieds et lavé dans la rivière, il se secoua et s'ébroua ; il n'avait pas l'air trop incommodé des suites de son voyage à la montagne.

On se remit en route, et Pickle-Bottle se montra plus traitable. « Pas de tabac aujourd'hui! » lui dis-je; et cette menace eut pour effet de le rendre plus consciencieux. Je découvris sans peine le bon chemin, que nous suivîmes deux ou trois heures; c'était un des sentiers que prennent les Noirs pour monter au sommet de la montagne. Des broussailles l'encadraient à droite et à gauche, et les montagnes se rapprochaient de plus en plus, comme pour nous cerner de tous les côtés. Tout à coup le paysage s'ouvrit sur une large vallée, haut située, couverte de plaines herbues et entourée de monticules boisés. C'est là que nous établîmes notre camp, près de la rivière. L'herbe ne manquait pas pour mes chevaux, car le pays est fertile, et jamais bête n'y avait pâturé.

Ce camp fut notre point de repère pour nos expéditions dans les fourrés environnants. Un jour les Noirs me firent remarquer sur un tronc d'arbre les traces d'un bungari : j'avais donc enfin une preuve de l'existence de cet animal, et je pris la résolution de ne pas quitter la partie que je ne l'eusse tué. Hélas! je ne me doutais guère des tribulations qui m'attendaient, et j'étais loin de soupçonner qu'avant de les voir couronnées de succès, il me faudrait poursuivre mes recherches trois mois durant.

Les traces étaient déjà anciennes, mais encore très distinctes : il n'y avait donc pas d'erreur possible. Lors d'une de ces courses au sommet de la montagne, j'entendis chanter un oiseau dans le fourré, d'une voix forte et longtemps. Je m'approchai avec précaution, et d'un coup de fusil je tuai le chanteur posé à terre. Il était de la grosseur d'une litorne (*Scenopæus dentirostris*) et appartenait à la famille des oiseaux-joueurs, dont j'ai déjà parlé; son plumage gris n'avait rien de remarquable.

En le ramassant, mon attention fut attirée par un lit de feuilles fraîches et vertes qui recouvraient le noir humus : c'était la cour de récréation de l'oiseau. Cachée sous des buissons épais, elle était disposée en carré régulier, d'un mètre de côté environ, sur une partie du sol préalablement déblayée et débarrassée de feuilles, de ramilles, etc. Sur ce carré l'oiseau avait rangé, les unes à côté des

autres, dans un ordre parfait, de larges feuilles fraîches; après quoi, évidemment ravi de son travail, il s'était installé tout près et chantait. Dès que les feuilles sèchent, on les renouvelle. Au cours de ma promenade je vis trois de ces places de jeu, peu éloignées les unes des autres; toutes étaient garnies de feuilles fraîches fournies par des arbres de même essence, et à côté s'entassaient celles qui étaient mises au rebut. Il me paraît que cet oiseau, à chaque renouvellement des feuilles, enlève en même temps un peu de terre, pour que la surface de sa salle de jeu conserve toujours un ton noirâtre, sur lequel tranche agréablement le vert des feuilles. Cet oiseau a le sens du beau, on n'en peut douter.

Il est très commun dans le pays. J'en ai vu sur la crête des montagnes de la côte, mais toujours dans les halliers, qu'il ne quitte jamais. Les indigènes le désignent sous le nom de *gramma* (voler), à cause de son habitude de dérober les feuilles dont il orne son salon de jeu.

L'été verse des masses d'eau sur les montagnes, et l'on ne peut jamais faire fond sur le temps, car, chaque nuit, pour ainsi dire, il tombe une averse.

Un jour nous fûmes surpris par une vraie trombe d'eau. En un instant le ruisseau de la montagne fut transformé en un torrent impétueux, par lequel il nous fallut passer pour rentrer au campement. Ce chemin nous semblait préférable à la forêt, qui devient encore plus impraticable par les fortes pluies, tant l'eau y ruisselle, tant il y fait obscur.

En pareilles conditions les indigènes se sentent mal à l'aise, car ils supportent moins bien le mauvais temps que les Européens. Aussi, lorsqu'il pleuvait, m'était-il impossible de les décider à m'accompagner : leur horreur de la pluie est telle, qu'ils aiment mieux souffrir plusieurs jours de la faim, que de sortir de leurs huttes aux époques pluvieuses pour chercher leur subsistance. Les épaules relevées, grelottants, ils descendirent le torrent, et d'une telle vitesse que j'avais peine à les suivre. Comme nous passions devant un endroit où la montagne surplombait un peu, mes Noirs, avec leur coup d'œil pratique, virent qu'il serait possible d'y allumer un feu, et s'arrêtèrent. Je me demandai comment ils pourraient trouver du branchage sec, puisque l'eau dégouttait de partout; pourtant ces « gelés » ne tar-

dèrent pas à rapporter des poignées de bois pourri qu'ils avaient retirées de creux d'arbres, et des feuilles ramassées au pied d'« avocatiers ». Bientôt nous eûmes un bon petit feu pour nous égayer, et les Noirs se blottirent tout autour, en vrais chats, attirant à eux la fumée avec les mains, pour être plus tôt réchauffés.

Chaque fois qu'ils avaient à faire du feu, je leur donnais des allumettes, et comme c'était pour eux un véritable amusement de les voir prendre, ils m'en réclamaient toujours pour allumer leur pipe, même quand ils avaient un grand brasier à leur disposition. Ils les appelaient *mardshe*, de l'anglais *matches*, mot que j'étais parvenu à leur apprendre; mais plus habituellement ils se procuraient du feu par le frottement de deux morceaux de bois léger, de 30 à 60 centi-

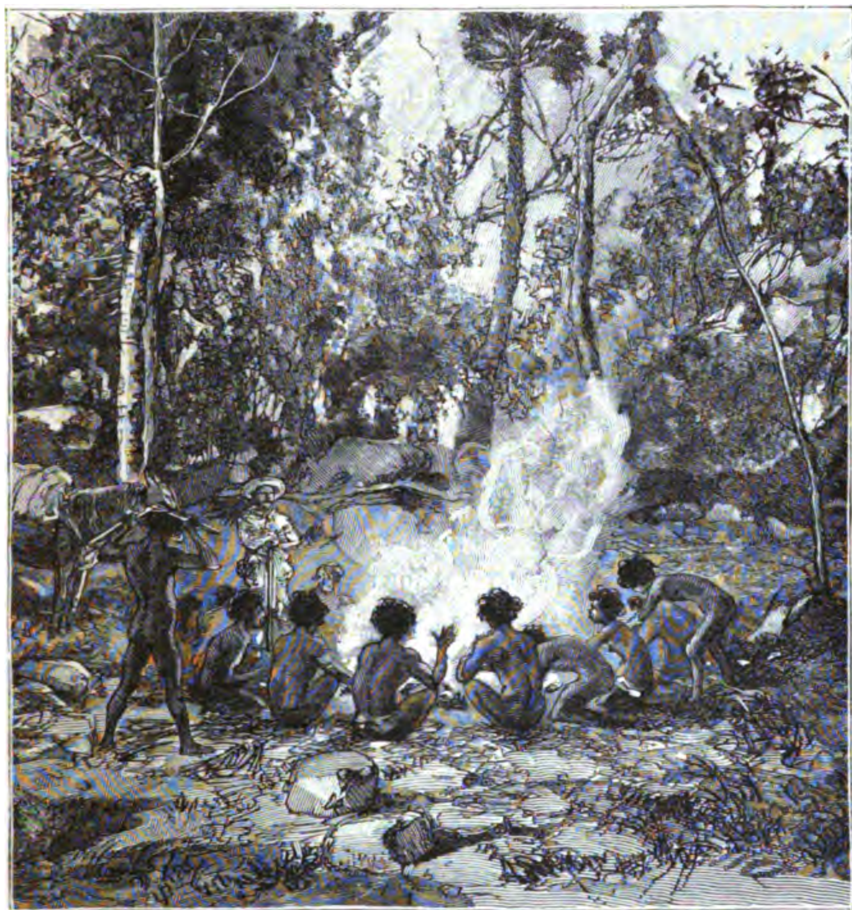


Manière d'allumer le feu.

mètres, chêne-liège (*Erythrina vespertilio*) ou *black fig*. Voici la méthode suivie : on pose à terre l'un des morceaux de bois, c'est-à-dire la moitié d'une branche fendue, dont le côté plat est retourné en l'air; à l'autre bâton, droit et rond, appuyé perpendiculairement sur le premier, les mains impriment un mouvement de rotation excessivement rapide, pareil à celui d'une mouvette, pour que le bâton vertical pénètre dans celui de dessous, qui est horizontal, et souvent de densité moindre. Au bout de quelques secondes on voit se produire un peu de fumée, et bientôt s'échapper du trou de la sciure fine ignescente, qui met le feu aux feuilles sèches entassées à l'avance; celui qui opère doit souffler sans relâche sur les menus copeaux afin d'activer l'embrasement. Ce n'est pas sur le genou, suivant la méthode usuelle, que les Noirs cassent le petit bois et les branches qui arrivent alors en quantité, mais sur leur crâne, solide, dont la masse osseuse est d'une telle épaisseur, qu'on y peut rompre des

morceaux de bois gros de 4 à 5 centimètres. Tant que les deux bâtons qui ont servi à faire du feu sont utilisables, les Nègres les portent avec eux. J'ai essayé, moi aussi, de m'en servir, mais sans autre résultat qu'un peu de fumée.

Les indigènes au repos allument d'abord un feu, quelles que



Autour du feu.

soient l'heure du jour et l'élévation de la température : autant par amour du bien-être que pour la cuisson des aliments qu'ils ont pu découvrir. Dans les excursions peu longues ils se font accompagner par des femmes munies de tisons; pour eux, c'est un moyen plus commode que celui qui consiste à frotter l'un contre l'autre deux morceaux de bois. Devant leurs huttes ils n'entretiennent qu'un

feu modéré, dans la crainte d'attirer l'attention de tribus hostiles.

Assis avec mes Noirs autour du bûcher, et tremblant de froid dans mes habits mouillés, je me pris à envier ces hommes entièrement nus, qui, en quelques minutes, retrouvent chaleur et gaieté; à la vérité le froid ne tardait pas à les ressaisir, puisqu'il fallait avancer quand même sous cette pluie persistante : ils éclataient alors en lamentations : *Takolgoro ngejpa!* (Pauvre moi!), et une nouvelle halte s'imposait pour les laisser se réchauffer près d'un feu qui avait bien vite raison de leur tristesse et du froid.

Quand nous revînmes à notre campement, tard dans la soirée, la pluie avait cessé. Mes hommes, affamés, s'opposaient à ce que je prisse mon bain habituel; dans leur impatience ils se frappaient le ventre en criant : *Ammeri! ammeri!* (Faim! faim!). Je les menaçai de mon revolver, n'entendant pas renoncer à mon unique plaisir quotidien; sur quoi ils se tinrent en repos, et je pus prendre un bain rafraîchissant dans l'eau claire du ruisseau.

Ma journée commençait toujours avant le lever du soleil. Les préparatifs de notre excursion achevés, je battais le pays avec mes Nègres jusqu'au soir, et souvent sans manger. La marche dans ces broussailles épaisses est très fatigante; le climat exerce une action si énervante qu'il faut de grands efforts pour ne pas perdre courage et pour stimuler la paresse des indigènes. Ajoutez à ces misères la nécessité d'être toujours sur le qui-vive afin d'éviter toute surprise, et l'on verra que j'avais vraiment besoin d'une heure à moi, affranchi de toute anxiété; j'en profitais pour me baigner dans une flaque d'eau ou un ruisseau, et me conserver ainsi force et santé.

Une fois délassé, je me livrai à ma besogne de cuisinier, pour moi et pour mes compagnons affamés. Heureusement, ce soir-là, je ne fus pas obligé de préparer les animaux que j'avais tués : la pluie avait tellement rafraîchi la température, que ce travail pouvait être remis au lendemain.

En retournant à Herbert vale nous passâmes devant les bois de gommiers qui garnissent le bas de la chaîne de montagnes : c'est le séjour favori des abeilles, et mes Noirs, qui sont très friands de miel, qui en consomment des quantités considérables, se lancèrent à la découverte des précieux insectes. Il est à remarquer qu'ils en dédaignent les larves, même lorsqu'ils ont grand'faim. La cire s'emploie

comme conglutinant dans la fabrication de différents ustensiles; et dans l'arrangement de leur coiffure elle sert de pommade. L'abeille



La cueillette du miel.

d'Australie, plus petite que notre mouche, dépose son miel dans les arbres creux, souvent à une grande hauteur. En passant sous des

arbres hauts quelquefois d'une trentaine de mètres, les Noirs, grâce à leur vue perçante, peuvent distinguer ces bestioles, en temps clair, lorsqu'elles s'abattent près de la petite ouverture qui donne accès dans leurs ruches. En forêt ouverte, ils n'oublient jamais de chercher des ruches, et quand je les y rencontrais, presque toujours ils avaient les yeux fixés sur les arbres.

Quoique ma vue, au dire d'un oculiste, soit d'une force au moins double d'une vue normale, il m'était impossible, dans la plupart des occasions, d'apercevoir les abeilles, même celles dont les Noirs m'avaient indiqué la place. Pourtant, un jour, guidé par l'ouïe plutôt que par la vue, je pus distinguer un petit essaim à une hauteur de 4 mètres; mes hommes s'en montrèrent émerveillés. L'un d'eux en manifesta sa joie en se roulant dans l'herbe; les autres poussaient de grands cris, étonnés qu'un Blanc pût trouver du miel.

La « cueillette » du miel par les indigènes est très amusante à voir. Un Noir grimpe à l'arbre, agrandit le trou de façon à pouvoir y plonger le bras, retire un à un les gâteaux ou rayons, non sans les goûter au passage, et laisse tomber le tout dans les mains de ses camarades qui attendent au-dessous. Autour de lui les abeilles forment un nuage sombre, dont il ne paraît pas être trop incommodé : leurs piqûres, très légères, ne déterminent aucun accident fâcheux.

La plus grande partie du miel se consomme sur place, on transporte le reste au camp dans un panier en écorce, spécialement affecté à cet usage, et dont les joints sont si bien lutés avec de la cire, qu'il peut tenir l'eau. Fabriqué dans les mêmes conditions que les paniers ordinaires des indigènes, il en diffère toutefois par une solidité plus grande et par ses dimensions moindres. Si le trajet à faire est court, on se contente de porter le miel sur une plaque d'écorce à laquelle on fait un rebord avec des herbes fines mâchées, ou dans une feuille de palmier, dont les deux bouts pliés donnent à la plaque l'apparence d'une auge. C'est d'auges de ce genre que se servent les indigènes pour porter de l'eau à leur camp : il ne faut que quelques minutes pour en confectionner une.

Dans presque tous les dépôts ou ruches on trouve une certaine provision de vieux miel, aigri par la fermentation, le dard de ces abeilles étant dépourvu de poison. Il n'est pas sans intérêt d'ajouter ici que le miel des abeilles au dard rudimentaire n'est pas sans causer

quelques inconvénients : la diarrhée par exemple, dont je souffrais pour mon compte, et qui n'épargnait pas même les indigènes; au contraire, je pouvais absorber des quantités de miel européen sans m'en sentir incommodé le moins du monde. On dirait du fromage mou et jaunâtre : les Noirs « civilisés » lui ont donné le nom de *old man sugarbag*: et, loin d'en faire fi, ils le délayent dans l'eau avec du miel frais, ou dans leurs paniers d'écorce, ou plutôt dans les augettes ci-dessus décrites. Même les abeilles ne le mangent pas.

Ils font également usage de miel frais étendu d'eau : non qu'ils boivent ce mélange, comme on pourrait le croire, mais ils ont pour l'absorber, ou le humer, une méthode toute particulière. Ils mâchent une poignée d'herbes fines, et quand la mastication lui a donné l'apparence de l'étoupe, ils la plongent dans l'augette et en expriment le liquide avec la bouche, comme d'une éponge. Pendant les repas ils s'accroupissent autour du récipient, et comme chacun s'efforce d'en attraper le plus qu'il peut, le repas ne dure jamais longtemps. Cette invention, très naturelle et fort pratique en l'absence de cuillers, permet une répartition égale et équitable entre les convives, à qui il serait peu facile, avec ce système, de se faire la part trop forte. Après le repas on remet dans le panier les paquets d'herbes-éponges, et on les porte avec soi tant qu'elles durent, comme des accessoires indispensables. Le miel sauvage de l'Australie, généralement brun foncé, ne peut entrer en comparaison avec les miels d'Europe de première qualité : son arome est trop fort pour être positivement agréable. Il se conserve ferme et frais dans les troncs d'arbre, même pendant les grandes chaleurs, et constitue un aliment sain, agréable, mais que je n'ai jamais pu considérer comme un plat de résistance. J'en fus même promptement dégoûté, quoiqu'il variât un peu mon ordinaire trop restreint et me tînt lieu de sucre à l'occasion. Jamais, dans les vastes halliers, nous ne trouvions de miel.

Le courrier venait d'arriver quand nous fîmes notre rentrée à Herbert vale : son passage, deux fois par mois, était une vraie fête pour nous, à qui il apportait des nouvelles du monde extérieur. Il passait la nuit à la vallée Herbert, en se rendant aux stations des Hautes-Terres. Ces facteurs ont souvent 300 milles à parcourir avec leurs chevaux pour distribuer le courrier : ils sont toujours armés d'un revolver ou d'un fusil.

Souvent, le soir, assis autour de la cheminée, nous écoutions, le Canaque et moi, les histoires que nous contait le courrier et les nouvelles qu'il nous donnait du monde civilisé. Cet homme avait vu bien des choses, avait beaucoup roulé dans les colonies ; il avait même été berger ; enfin il appartenait à la classe des *rough men*, qui, après tout, ne sont pas aussi rébarbatifs que leur surnom pourrait le faire supposer. Il n'y avait pas de cheval qu'il ne pût dompter, ou, pour employer ses propres expressions, il pouvait *ride any beast, that has got hair on*. C'était un gaillard inculte, mais content de tout, qui ne perdait jamais son sang-froid et ne reculait devant aucun obstacle. Indifférent sur le chapitre de la nourriture, pourvu qu'il mangeât, et peu sensible aux fluctuations de la température, il voyageait aussi volontiers par la pluie que par le soleil.

Il était né à Victoria, d'où l'avaient fait partir quelques escapades de jeunesse, et il avait poussé, dans ses pérégrinations, jusque vers le Nord, où n'avait pas pénétré la civilisation ; mais aujourd'hui que les femmes noires l'emportaient à ses yeux sur les blanches, il avait accepté un emploi dans la région habitée par elles. A tout prendre, c'était un assez bon garçon : le vrai type de la classe ouvrière parmi les Blancs d'Australie, qui sont sûrs, corrects, attachés à leur devoir, durs au travail, diligents, mais étourdis et peu respectueux. « *I care for nobody, and nobody cares for me* », telle est leur manière d'envisager la vie.

A la station je me rencontrai avec un autre *rough man* beaucoup moins gentleman que le courrier, et dont le revolver quittait facilement la ceinture. Campé dans le voisinage, il espérait entrer en affaires avec les jardins zoologiques, auxquels il livrerait de jeunes casoars en vie ; il était également à la recherche d'une variété de palmier dont, suivant lui, on pouvait fabriquer d'excellentes queues de billard. Bien approvisionné de tabac et de mouchoirs multicolores pour faire des échanges, il entreprit plusieurs expéditions, qui n'aboutirent à aucun résultat.

Tout en causant, je vins à mentionner ma présence à un meeting de sauvages ; cela le décida à assister au borbobi qui devait se tenir dans quelques jours. Pour que je ne fusse pas le seul Blanc qui eût été témoin de ce spectacle, il s'y fit conduire par le Canaque ; mais ils durent fuir tous deux, de crainte d'être mangés, les Noirs les



Le courrier.

ayant entourés en criant : *Talgoro, talgoro!* (Chair humaine, chair humaine!)

Willi, l'un des Noirs, qui venait quelquefois à la station, avait remarqué que j'étais bien pourvu de viande et de tabac. Il s'offrit un jour à me servir de guide. « Viens avec moi dans mon pays, me dit-il : tu y trouveras iarris et bungaris. » En une journée de voyage nous pouvions arriver chez Willi, dans la montagne; les gens de sa tribu étaient en bons termes avec une partie des nègres de Herbert vale, mais, vis-à-vis des autres, les rapports étaient assez tendus, à cause de leur situation limitrophe. Comme je connaissais un peu Willi et que j'avais en lui une certaine confiance, je me décidai à explorer cette contrée dont il faisait tant d'éloges.

CHAPITRE XI

Respect de la propriété. — Pays nouveau. — Une ascension. — Fougères arborescentes. — Orties vénéneuses. — Une nuit dans une grotte. — Dessins faits par les Noirs. — Larves bonnes à manger. — Musique des sauvages. — Exigences.

Nous allions donc parcourir le pays si vanté par Willi; tout en gardant avec moi une partie des Noirs précédemment engagés, je pris Willi à mon service, ainsi que son ami *Chinaman*. En raison du récent borbobi, plusieurs de ces hommes étaient en possession de piques et d'épées; mais comme il était peu probable qu'ils eussent à en faire usage, les armes furent déposées sous un bosquet où l'on viendrait les reprendre à la première occasion. Je n'ai jamais eu connaissance d'un seul vol d'armes. D'autres objets étaient pareillement entreposés, dans la ferme persuasion qu'on les retrouverait; mais il en était tout autrement pour les provisions de bouche déposées dans ces caches : chacun s'empressait d'y puiser, au moins un peu. En résumé, tout attentat contre la propriété d'autrui étant considéré comme un acte répréhensible, les indigènes se volent fort peu entre eux. Qu'un Noir découvre un dépôt de miel dans un arbre, et que, faute d'outils, il ne puisse l'en retirer, rien ne l'empêche de laisser sa trouvaille en toute sécurité, jusqu'à une heure plus commode; personne n'y touchera, pourvu qu'il prenne soin de mentionner la découverte ou qu'il ait marqué l'arbre, comme cela se fait en quelques endroits du Queensland occidental : car le miel est à qui le trouve. En chasse, nul ne s'approprie le butin d'autrui : les membres d'une même tribu

paraissent avoir une confiance réciproque et illimitée. Jusqu'à un certain point la propriété est toujours respectée, à une exception près, en ce qui concerne la femme, leur plus précieux trésor. Naturellement ce n'est qu'entre hommes de la même tribu qu'on établit une différence entre le mien et le tien; de peuplade à peuplade on se traite en bêtes féroces.

Le chemin était plus que difficile. Nous eûmes à franchir des hauteurs, à traverser des vallées et à abattre des arbres pour nous permettre de passer; les Noirs s'en tiraient avec une grande habileté, jouant de mon tomahawk d'une manière remarquable. J'étais plus fort que la plupart d'entre eux, et pourtant ils abattaient un arbre bien plus vite que moi, grâce à une certaine façon de manier la hache. Après avoir monté une longue plaine herbeuse en pente douce, qui finissait en surface absolument plane, nous jouîmes tout à coup de la vue d'une vallée spacieuse, large et longue, boisée et traversée par une rivière écumeuse aux nombreuses cascades, à sauts rapides. Le grondement produit par ces chutes d'eau et les masses incommensurables de verdure sombre, dont les flancs de la vallée étaient tapissés de la base au sommet, firent sur moi, au premier aspect, une heureuse impression : j'allais sans doute faire des trouvailles d'un haut intérêt; sur le fond vert foncé des bas fourrés les palmiers se détachaient en clair, lançant leurs couronnes superbes au-dessus de celles des autres arbres.

Quand nous eûmes atteint l'étage le plus élevé de la prairie, une bouffée de fraîcheur inconnue vint nous frapper. Willi proposa d'y bâtir une hutte d'après un système particulier : c'était pure paresse de sa part, afin d'éviter la corvée d'aller chercher des feuilles de palmier à la forêt. Mais son intention eut cela d'heureux pour moi, que ma cabane en fut construite plus solidement. Quatre arbres minces lui servirent à confectionner des perches courtes et fourchues, dont les extrémités inférieures, taillées en pointe, rendaient plus facile l'enfoncement dans le sol. Ces perches, disposées en carré, ne sortaient de terre que d'un mètre au plus; entre les enfourchures on plantait d'abord de longues branches, puis au-dessus on établissait un toit avec d'autres rameaux et des herbes sèches. Je me fis un lit confortable de feuilles et d'herbes, que je recouvris de mon imperméable, et en guise d'oreiller j'entassai les petits objets que j'avais apportés,

entre autres, mon petit trésor : le tabac. Enfin, à mon côté reposait mon fidèle camarade de lit, mon fusil. Pendant que nous dressions nos huttes, Chinaman s'était absenté; il nous rapporta bientôt une assez grande quantité d'œufs de poules de jungle ou *girauan* (*Megapodius tumulus*?), nom que donnent les indigènes, non seulement à ce gallinacé, mais à ses œufs. Chinaman était là dans son pays; il connaissait tous les coins de la forêt et toutes les buttes à œufs de poules de jungle. On était justement en novembre, saison du girauan.



La poule de jungle.

La poule de jungle abonde dans les parties basses de ces halliers; plus haut elle fait place au *kutjari* (talégalle). Ces œufs, quatre fois plus gros que les nôtres, se préparent et se mangent de la manière originale que voici : les Noirs les percent avec de grandes précautions et posent l'œuf sur de la cendre brûlante; en peu de minutes l'intérieur est cuit. Ce trou est à deux fins : d'abord la coquille éclate moins facilement; en second lieu, l'œuf peut être mangé pendant sa cuisson. On en hume le contenu à l'aide d'un bout de rotang dont une extrémité a été mâchée en forme de pinceau.

On sait que l'éclosion des œufs de la poule de jungle, comme celle

des œufs de talégalle, se produit sous l'action d'une chaleur artificielle. Avec de la terre et des détritus végétaux, l'oiseau se construit une hutte où il dépose ses œufs, et la chaleur développée par la décomposition de ces matières suffira à amener l'éclosion. Une même butte sert à plusieurs femelles, et comme les pontes se produisent à intervalles très éloignés, il y a entre les couvées des phases de développement très différentes. Si le germe est fécondé, l'œuf n'en sera que plus estimé, préféré même à un œuf frais ; si le poussin est à moitié formé, s'il baigne, pour ainsi parler, dans son propre jus, les indigènes, à l'aide de leur « cuiller », s'ingurgitent d'abord le blanc et le jaune (qui restent) et brisent ensuite la coquille pour en extraire le poulet. A peine l'oiseau est-il débarrassé de son duvet qu'on le place sur un lit de charbons ardents, et, aussitôt cuit, il sera avalé tel quel : bec et ongles compris.

L'ascension eut lieu le lendemain ; le long de la rivière, pendant toute la durée du trajet, ou à peu près, il nous fallut remonter le courant. Les Noirs sautaient avec une légèreté sans pareille, d'une pierre à l'autre; mais combien il m'était difficile de les suivre, à cause de mes chaussures ! Le chemin était si long et si pénible que je me baissais souvent pour boire au ruisseau et m'y baigner la tête. La vue de ce panorama magnifique m'infusa une ardeur nouvelle ; le long de la rivière, deux lignes d'arbres et d'arbustes s'inclinaient en courbes gracieuses au-dessus de l'eau, à droite et à gauche. Dans l'intérieur de la forêt tout était sombre et humide; mais quand je levais les yeux, j'apercevais la cime des arbres baignant dans une lumière resplendissante, dont l'irradiation pénétrait quelquefois jusqu'à nous ; et au-dessus de moi planait un ciel d'azur, immense, profond, illimité. Par-ci, par-là, à travers les couronnes d'arbres, j'avais une vue sur les hauteurs qui, des deux côtés, formaient une masse de verdure aux nuances variées, et je découvrais aussi, de temps à autre, le tronc élancé de quelque palmier commun d'Australie, ou d'un palmier éventail aux grandes feuilles luisantes.

Quelquefois nous effarouchions un ravissant petit martin-pêcheur, bleu et rouge (*Alcyone azurea*), qui abandonnait sa branche pour fuir devant nous à petits coups d'aile, le long de la rivière. De grands papillons bleus ou verts (*Ornithoptera*), aux couleurs chatoyantes, voltigeaient à la cime des arbres, et dans les creux de la rivière on

voyait se jouer d'innombrables écrevisses, que les indigènes se faisaient un plaisir d'embrocher. Voici de quelle manière : ils aiguisent par un bout une palme dure, rigide, et en présentent la pointe à l'écrevisse en murmurant quelque chose qui éveille son attention; l'animal entoure de ses pattes la partie acérée de la palme, que le Noir porte en avant, d'un coup sec et vif : l'écrevisse se trouve embrochée.

Plus nous nous élevons, plus le panorama gagne en pittoresque sauvage : rétrécissement du torrent, diminution de la masse d'eau, disparition progressive des écrevisses, éclipse totale des martins-pêcheurs. Aux palmiers ont succédé des fougères colossales, dont les frondes étalent leurs magnificences dans les ravins, au-dessus de gais ruisseaux qui se cachent pour reparaître, sous forme de cascatelles, sur le versant de la ravine.

Voulant me faire une idée de la hauteur de ces fougères, j'en détachai une fronde secondaire : elle m'allait au cou, mais j'en vis de bien plus grandes.

A cette altitude les jeux d'ombre et de lumière sont merveilleux; l'impression qui se dégage de l'ensemble de ce spectacle touche à l'écrasement. Quel dommage qu'il n'y ait, pour jouir de ce tableau, que des Nègres incapables d'en saisir les beautés!

Comme nous approchions du terme de notre étape, gravissant la montagne, escaladant les roches, Willi, qui marchait en tête, s'arrêta brusquement et me fit signe d'aller à lui promptement, avec mon fusil. Mais j'avais à peine fait la moitié du chemin, qu'une bête décampa : c'était un jeune iarri que la peur chassait d'un terrier voisin. Willi aurait pu le tuer le plus aisément du monde, avec son tomahawk; il préféra s'abstenir, habitué qu'il était à voir tout tomber sous la balle de mon fusil; mes Noirs avaient une telle foi en cette arme, que généralement ils s'en fiaient à moi pour tirer le gibier qui se présentait. C'est ainsi que, par la sottise de Willi, nous perdîmes l'occasion de posséder un exemplaire de cet animal si rare; après notre mésaventure nous fîmes une longue marche sur des galets, ou dans la brousse et des ronceraies; de grands arbres à feuillage s'élançaient de ces terrains pierreux, près du sommet; et c'est sur ce point que se dirigèrent d'abord les recherches de mes hommes, car les feuilles de ces arbres constituent l'élément principal de la nourriture

du bungari. Partout où il y avait absence d'arbres, le lit rocheux était caché par des plantes rampantes, ce qui rendait notre poursuite encore plus périlleuse, puisque les galets roulaient sous nos pieds, qui demeuraient pris dans ces filets de lianes.

Tout en haut on aperçoit aussi des paysages, mais d'un autre caractère. C'est là que se trouve l'habitat de l'« avocatier », sur de petits mamelons au fond d'humus noir si fertile que tout y pousse à foison, avec une exubérance de végétation surprenante. Pénétrer dans ce terrain n'est pas facile, tant sont pressés et enchevêtrés les faisceaux de palmiers, qui varient en hauteur de six à huit mètres. Ces masses, que n'interrompt aucune solution de continuité, arrivent à former une muraille haute, inextricable, infranchissable; malgré tout, l'indigène finit par découvrir un passage possible, mais où l'on ne pourra pénétrer qu'en y laissant de ses vêtements et de sa peau. C'est précisément dans ces terres impraticables que se tient le bungari : nous en distinguâmes des traces nombreuses, souvent très récentes, soit sur de hauts troncs d'arbres, soit dans le fourré, sur des arbres plus petits.

Pendant que nous nous efforcions d'atteindre le sommet de la montagne, les indigènes appelèrent mon attention sur un animal gros comme un chat, qui courait de branche en branche. Je le tuai : c'était une variété d'opossum appelée *tulla* par les Noirs, et connue aujourd'hui en zoologie sous le nom de *Trichosurus Archeri*. L'après-midi était déjà avancé lorsque j'abattis ce phalangiste. Chose à noter, ce nocturne fait une de ses tournées de trois à quatre heures après midi; et c'est le seul de cette grande famille chez qui l'on ait constaté cette particularité. Sa robe est assez bizarre, d'un jaune verdâtre à raies noires et blanches peu distinctes; elle donne vraiment l'idée d'un tronc couvert de lichen et de mousse.

L'ortie vénéneuse, appelée *Laportea moroides*, est un des plus terribles fléaux de cette localité à l'abord si difficile; son venin est si actif qu'il suffit d'une légère agitation de ses jolies feuilles en forme de cœur pour provoquer l'éternuement; le fruit ressemble à la framboise, et les feuilles sont garnies dessus et dessous de poils dont la piqûre cause une vive cuisson. Un chien piqué hurle du haut de sa tête, mais c'est sur les chevaux que l'action de cette ortie est le plus sensible. Ils titubent, se roulent, fous de douleur; et, s'il n'a pas été



Dans les « avocatiers ».

possible de prendre soin d'eux sur-le-champ, leur agitation ira croissant et pourra causer la mort de l'animal. Le fait, en tout cas, n'est pas rare dans le Nord-Queensland. Les indigènes redoutent fort la piqûre de cette ortie et prennent mille précautions pour s'en garantir. Quand c'est la main qui a été piquée, on ressent une douleur lancinante qui monte le long du bras pour se fixer dans les glandes lymphatiques du creux de l'aisselle. La première nuit, le sommeil est agité, puis la douleur au bras diminue graduellement; mais pendant deux à trois semaines, chaque fois que la main se trouve en contact avec de l'eau, on éprouve comme une sensation de brûlure; car la douleur se manifeste immédiatement à l'endroit ou aux places attaqués par les orties.

Et cependant les craintes causées par cette ortie sont, à mon avis, fort exagérées. Il suffit de se frotter immédiatement avec du jus de *Collocasia macrorhiza*, plante qui ressemble à l'arum et se rencontre toujours dans le voisinage de l'ortie, pour que la douleur se calme aussitôt et que l'effet du poison soit fortement atténué. Ce liquide âcre et blanc est un véritable toxique; mis en contact avec la peau, dans ses parties les plus tendres, avec les lèvres par exemple, il occasionne d'assez vives douleurs.

Cette ortie vénéneuse a son contrepoison non loin d'elle. Un rapprochement à faire, qui ne manque pas d'intérêt au point de vue de la distribution géographique, c'est la coexistence en Abyssinie, terre classique du ver solitaire, du kousso et du kamala, les deux meilleurs antidotes du ténia.

Nous passâmes la nuit dans une caverne, tout près du torrent de la montagne. Au premier moment, ce ne fut pas sans quelque appréhension que je me décidai à coucher dans les forêts de broussailles, si insalubres, à cette heure, et où l'on récolte presque toujours des germes de fièvre. Ainsi, à Johnston river, en une semaine quatre Blancs trouvèrent la mort dans les halliers; mais je me persuadais, acclimaté comme je l'étais déjà, que je pourrais y passer les nuits, tout comme les Noirs, sans en souffrir le moins du monde. Puis les fourrés bas situés sont assurément beaucoup plus malsains que ceux qui boisent les flancs des montagnes, et où jamais je ne m'étais mal trouvé de coucher à la belle étoile. La grotte en question était peu spacieuse; de plus elle était basse, froide, humide et, pour toutes ces

causes, peu engageante. Il nous fallait allonger nos membres sur la pierre nue; car, on s'en doute, l'herbe manque absolument dans la brousse. Un énorme bûcher fut allumé; mais au dehors ce n'étaient qu'épaisses ténèbres.

Mes Noirs avaient recueilli dans le tronc d'un arbre tombé une certaine quantité de larves de coléoptères, dont je me régalai en leur compagnie. Parmi ces espèces il en est de bonnes à manger. Chacune a un goût particulier. La meilleure, d'un blanc luisant et de la grosseur du doigt, habite les acacias; d'autres, plus petites et de goût



Coléoptère mangé par les Noirs.



Larve comestible.

moins fin, se trouvent généralement dans les fourrés. Les Nègres en sont friands au point de les avaler vivantes au fur et à mesure qu'ils les retirent de vieux arbres pourris : spectacle peu appétissant. De retour au camp, on fait frire ces larves, apportées dans des corbeilles, car le Nègre d'Australie ne mange pas de chair crue, exception faite pour les larves de coléoptères, que nous préparions de la manière la plus simple, assis autour du grand feu qui flambait dans la grotte. On les jetait sur de la braise; durcies en un clin d'œil, elles devenaient bien vite croquantes. Elles sont tellement grasses que leur chair grésille pendant la cuisson. Après les avoir tournées et retournées à l'aide d'une bûchette, on les retire de leur lit de cendres, et l'opération est achevée. N'est-il pas singulier que

ces larves soient le meilleur mets que les indigènes aient eu à m'offrir, celui qui m'ait plu davantage? Rompez-en une ou deux, vous y verrez une masse jaunâtre, compacte comme de l'omelette, et dont le goût d'ailleurs rappelle celui de l'œuf; mais à mon avis cette larve d'acacia, la meilleure de toutes, est encore préférable, avec son arrière-goût de noisette, à une omelette de nos pays. Les indigènes mangent la larve entière; moi, je lui arrachais la tête avec les dents et crachais la peau; après quoi mes hommes se jetaient avec avidité



Dans la caverne.

sur les parties que j'avais dédaignées, et même dévoraient l'insecte avec autant de plaisir que la larve, se bornant, avant de le rôtir, à le dépouiller de ses durs élytres; enfin, ils mangeaient également des espèces communes de longicornes, et l'on fit griller aussi des écrevisses d'eau douce, qui, pour le goût, valaient certainement les nôtres; malheureusement il y en avait trop peu.

A la vive lumière du bûcher je distinguai des figures dessinées par les Noirs au plafond de la grotte. Elles représentaient un homme, une femme et leur enfant. En quelques traits au charbon ou à la sanguine, les indigènes avaient indiqué les personnages, tous aux
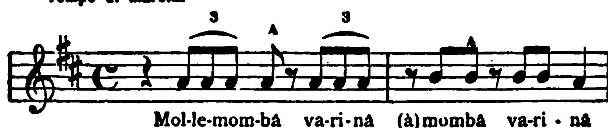
longs doigts, aux grands orteils très écartés; et, quoique grossièrement tracées, ces figures n'étaient pas dépourvues de toute symétrie : le côté gauche était la reproduction du côté droit, mais les proportions n'avaient pas été observées. En résumé, les indigènes ne comprennent le dessin que sous sa forme la plus primitive, la plus simple : lorsque je leur montrai ma photographie, aucun d'eux ne put se rendre compte de ce qu'elle représentait; ils ne savaient comment la tenir et la tournaient tantôt en haut, tantôt en bas, au hasard. Mon Canaque, qui était présent, comprit, lui, sur-le-champ, car les Noirs « civilisés » savent bien mieux déchiffrer les dessins, et reconnaissent facilement une personne d'après sa photographie.
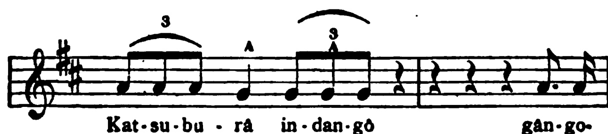
Au matin nous fûmes éveillés par un gai ramage, où dominait la note persistante et monotone d'un oiseau que les Noirs ont nommé *taudala* à cause de son incessant caquetage. La gorge est brun rouge; il est gros comme une caille, très sauvage, et se tient habituellement à terre. Ses mouvements ont une vivacité singulière. Ce jour-là il y en avait un de l'autre côté de la rivière; il chantait sans relâche, et d'une telle force, qu'un des Noirs, agacé, s'arrangea pour le faire partir. Cet oiseau (*Orthonyx Spaldingii*) se fait entendre le matin et le soir; mais jamais il ne quitte la forêt. Son chant est peu varié; et cependant je l'entendais toujours avec plaisir, car il respire la vie et la joie.

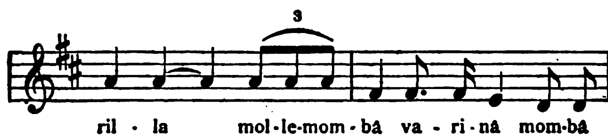
Un iguane aquatique avait déposé ses œufs dans le sable, au bord de la rivière. Ils y sont si bien cachés qu'il n'est pas facile de les découvrir; mais rien n'échappe à la vue perçante des Noirs, qui les déterrent; du reste ces œufs se trouvent rarement en grand nombre sur le même endroit. Si mes hommes avaient la chance de mettre la main sur l'iguane lui-même, ils le tuaient à coups de bâton. Ce lézard s'allonge au bord de l'eau pour sommeiller; mais qu'un bruit vienne à l'effrayer, il a bientôt fait le plongeon et disparu. L'indigène est aussi gourmand de chair d'iguane, qui a le goût de poulet, que des œufs de ce saurien.

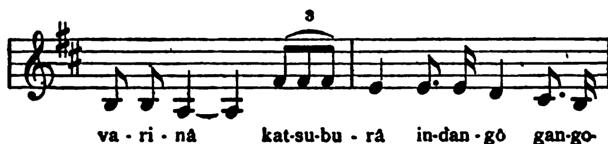
Nous couchâmes plusieurs nuits au camp que nous nous étions choisi dans cette charmante contrée montagneuse. Le soir, après avoir soupé et remis toutes choses en ordre, nous prenions place autour du feu, et c'était une vraie jouissance de se reposer après tant de fatigues. D'ordinaire un des Noirs chantait, couché sur le dos et
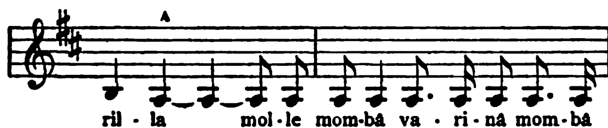
s'accompagnant avec deux morceaux de bois qu'il frappait l'un contre l'autre, en cadence; comme toujours, ce chant n'était qu'une sempiternelle répétition de deux ou trois couplets, dont chacun se terminait par une longue suite de notes graves, imposant le ton de la strophe suivante; et c'est faire preuve de grand talent que de tenir le dernier son le plus longtemps possible. Un air trop connu dans une tribu finit par perdre de sa vogue et fait place à un autre, original ou emprunté à une peuplade voisine. Mais ces occasions d'en apprendre un nouveau ne sont pas fréquentes, aussi le répertoire n'est-il pas riche. Voici quel était le chant à la mode, l'air en faveur :

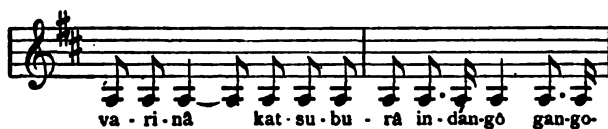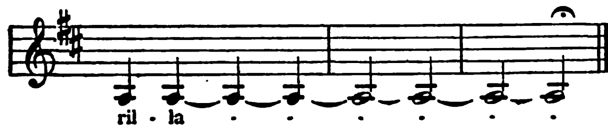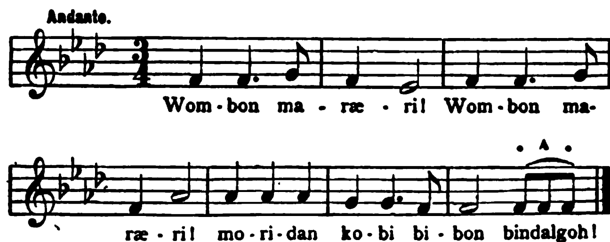














Chose bizarre, souvent ils ignorent le sens des paroles qu'ils chantent et qui peut-être leur ont été communiquées par une tribu ne parlant pas la même langue. C'est ainsi que les mélodies passent de peuplade à peuplade. Par exemple, celle que je reproduis ici, je l'ai entendu chanter à Rockhampton, sous le tropique, par des Noirs civilisés, soit à 500 milles en droite ligne au sud de Herbert vale. L'air, venu probablement des environs de Rockhampton, a dû traverser maint pays avant d'arriver chez les sauvages montagnards de Herbert river, qui le chantaient sans y rien comprendre.

Il est rare que les Noirs se passent d'accompagnement. Le musicien frappe un nolla-nolla avec son boumerang, dont les deux bouts ne doivent jamais sonner en même temps sur le nolla; faute d'armes, on se contentera de deux morceaux de bois. Les indigènes possèdent pour tout instrument de musique un bâton assez épais, en forme de massue, en bois dur et exceptionnellement sonore; cet instrument unique est peu répandu : je n'en ai pas vu beaucoup à Herbert river.

Les Australiens saisissent mieux le rythme qu'ils ne perçoivent la mélodie; cependant j'ai pu apprendre, de mes hommes, des airs non dépourvus de mérite, entre autres celui que j'ai transcrit ci-dessus. Mes chants à moi n'avaient aucun succès, à l'exception d'un seul, à rythme très marqué, de la composition d'Erik Bögh[1]; aussi ne mettais-je point d'empressement à me faire entendre de ce public ingrat.

Leur voix est rauque, la respiration incroyablement longue. Au bivouac, le chanteur s'installe près du feu, les jambes croisées. Quelquefois un autre se joint à lui; mais jamais plusieurs n'unissent leurs voix en chœur. Un indigène rôde-t-il seul en forêt, on pourra l'entendre exhaler sa joie par des cris sonores qui vibrent à travers les arbres : il est si joyeux de parcourir en toute liberté son territoire de chasse! Voici un chant de guerre qui célèbre le crochet du propulseur de la lance :



1. Poète et journaliste danois. (V. M.)

Je l'ai entendu dans les bois de Herbert river. Quelquefois aussi des voix de femmes retentissent dans la forêt, mais au camp jamais ou presque jamais.

Les Australiens sont d'humeur gaie et légère; cependant une impression de mélancolie étrange pénètre leurs chants, surtout lorsqu'ils éclatent dans le calme de la nuit en pleine forêt de gommiers, accompagnés du cliquetis monotone des deux armes en bois. L'harmonie est parfaite entre leur musique et la nature du pays.

Pendant toute la durée de cette excursion, mes gens furent de très belle humeur; ils chantaient presque tous les soirs, sans y être sollicités; leur contentement s'explique sans peine : ils vivaient plantureusement, de la nourriture de l'homme blanc. Or j'étais bien approvisionné et libéral, partant de cette idée erronée que, plus ils recevraient, plus ils travailleraient. Je savais bien et depuis longtemps qu'il ne faut les payer que pour une somme de travail équivalente, mais ce que j'ignorais encore, c'est qu'il ne faut rien ajouter à la somme convenue ou exigible pour ce travail; car plus on leur donne, plus ils demandent. Même il y a danger à se montrer trop généreux à leur égard : ils sont persuadés que la crainte seule fait ouvrir la bourse, et du moment où elle est ouverte, ils ne voient plus en vous qu'un homme dont il est facile de se défaire. A se montrer trop large, on les démoralise; et de l'insubordination ils passent bientôt à des attaques plus ou moins perfides.

Aussi longtemps qu'ils pensent pouvoir tirer d'un Blanc avantage ou bénéfice, ils lui laissent la vie; la crainte seule les empêche de le tuer.

Une fois repus, mes Noirs furent pris d'un accès de paresse et demandèrent encore à manger avant de se livrer à une besogne quelconque. Leurs exigences, qui croissaient chaque jour, devinrent tout à fait déraisonnables; ils voulurent ensuite les vêtements que j'avais sur le corps, mes armes à feu et tout mon stock de tabac.

Un matin, Willi, avant d'aller chercher les chevaux, vint à moi d'un front audacieux et me demanda pour sa peine mes pantalons. Sur mon refus très net, il finit par rabattre de ses exigences : il se serait contenté d'emprunter mes culottes, pour moins souffrir de la rosée trop abondante qui, à l'en croire, l'incommodait.

Quelque rassasiés que fussent mes Noirs, si, dans ma bonté, je leur

offrais encore à manger, ils ne refusaient jamais et mettaient de côté ce qui leur restait. Pour me faire bien venir d'eux et m'assurer leur concours en des circonstances ultérieures, j'affectais de n'en rien voir; mais il fallut bien modifier ma conduite à leur égard pour échapper à la mort.

CHAPITRE XII

La femme en Australie. — La mère entretient la famille; le père ne s'occupe que de sport. — Esclaves noires. — Une épouse « marquée ». — Deux maris pleins d'égards. — Une femme de douze ans. — Femmes obtenues par héritage. — Mon escorte m'abandonne. — Comme quoi un Nègre australien est capable de raisonnement. — Ténèbres et averse. — Noirs qui tranchent du grand seigneur.

La femme de Willi et celle de Chinaman avaient constamment suivi l'expédition, mais à distance, récoltant, glanant des fruits et des larves. Chez les Nègres d'Australie ce sont en effet les femmes qui sont plus spécialement chargées de pourvoir à la nourriture quotidienne, et, pour subvenir à l'alimentation de tous, elles entreprennent souvent de très longues tournées. Leur position dans la famille est ce qu'on la voit, du reste, dans toutes les nations d'ordre très inférieur.

Les travaux les plus durs sont réservés à la femme. Elle trotte et circule avec son bâton, cueille des fruits, déterre des racines ou retire des larves de vieux troncs d'arbres. Elle trouve une partie de ces fruits sur la terre, d'autres sur les arbres, auxquels elle grimpe avec moins d'agilité que l'homme. Son bâton, le seul outil permis aux femmes, lui est indispensable dans sa chasse à la nourriture; il est de bois dur et ferme, sa longueur est d'un mètre et demi à deux mètres, et à l'un de ses bouts on a fait une pointe au moyen d'une double opération, qui consiste à passer d'abord au feu, puis à aiguiser à la pierre, la partie qui doit être amenuisée. Toute femme mariée allant à la danse ou assistant à une fête a soin d'emporter ce bâton : c'est sa

marque de dignité, la preuve qu'elle est chargée de pourvoir à l'alimentation de la famille. De plus, elle a à porter son bébé sur l'épaule, fardeau qu'elle ne dépose que pour creuser ou grimper.

Rentrée au camp, de longues occupations l'attendent : il lui faut battre, rôtir, laver, exprimer le jus des baies ou des fruits, qui souvent contiennent un principe toxique ; c'est encore la femme qui bâtit la hutte après avoir rassemblé les matériaux nécessaires. Assurément l'homme aide à abattre les arbres, à dresser les quatre ou cinq troncs minces qui formeront la charpente, mais la femme devra porter les énormes paquets de feuilles de palmier ou d'herbe jusqu'à l'emplacement choisi ; c'est elle encore qui, de la main et du bâton, débarrasse de toute aspérité le sol de la case, et l'égalise. A elle aussi revient la charge d'entretenir de bois et d'eau le ménage. La femme emballe et porte tous les paquets lorsqu'on se rend d'un point à un autre ; l'homme marche toujours en avant, les mains vides ou à peu près, n'ayant à porter que des armes légères : piques, nolla-nollas ou boumerangs, tandis que ses femmes le suivent chargées comme des mules à bagages, de quatre ou cinq paniers où l'on a entassé les provisions de bouche. Si l'une des corbeilles est occupée par un enfant, cela n'empêche pas la mère d'en porter un second plus grand sur l'épaule.

La contribution de l'homme consiste surtout en miel et accidentellement en œufs, gibier, lézards, etc. En général, il garde pour lui la nourriture animale ; la femme est réduite, ainsi que ses enfants, à un régime purement végétal, dont elle aura à se procurer les éléments. Pour l'homme, la chasse n'est qu'un sport, il ne la pratique pas en pourvoyeur du ménage, car ce n'est pas son affaire d'approvisionner la famille, et il ne se croit tenu à aucune obligation en tant que père et époux. Il vit pour sa satisfaction personnelle, partant pour la chasse dès que l'herbe est sevrée de rosée, et ne rentrant que le soir, parfois les mains vides et ayant dévoré sur place son butin.

Il traite sa femme selon son bon plaisir, souvent de façon cruelle, et peut la tuer si bon lui semble. Qu'il pleuve, que la nuit soit rude et glaciale, l'infortunée devra quand même aller chercher du bois et de l'eau.

Lorsque j'en chargeais un de mes Noirs, il transmettait l'ordre à sa femme, qui partait à l'instant ; le mari ne tenait aucun compte de

l'âge de sa femme; vieille ou jeune, elle devait obéir. Une nuit, me trouvant dans une ferme, à peu de distance de Mackay, j'entendis un cri épouvantable parti d'un camp de Noirs « civilisés », situé dans le voisinage, et, le lendemain matin, nous trouvâmes l'une des jeunes Négresses dans un état pitoyable, baignant dans son sang. Elle avait



Jeune Négresse baignant dans son sang.

deux doigts cassés et pleurait. Son mari l'avait battue une partie de la nuit; et, comme je demandais à l'homme la raison de ces cruels traitements, il me répondit que la rebelle avait fait des difficultés pour aller chercher du bois, sous prétexte que la nuit était trop froide. Et cet homme était un des plus intelligents parmi les Noirs! Il avait même traversé le continent en compagnie d'un mission-

naire catholique, jusqu'au golfe de Carpentarie. Eh bien, en dépit de tous ces mérites relatifs, il n'avait pas appris à traiter la femme en égale de l'homme; il pratiquait encore la doctrine des autres Nègres ses frères.

Le plus grand crime dont une femme puisse se rendre coupable, c'est d'abandonner son mari, dont elle est réellement l'esclave. Opprimée, elle accepte l'esclavage sans désirer une position plus sortable, puisqu'elle ne connaît rien de mieux. La volonté de l'homme est sa loi; elle sait que son mari ne supporterait aucun murmure; pourtant, quelque soumise que paraisse la femme, quelque asservie qu'elle soit depuis nombre de générations, les exemples d'insubordination et de fuite sont assez fréquents. Il n'est pas rare qu'elle prenne un galant et coure après lui, sans se laisser arrêter par la crainte d'être châtiée, voire même mutilée si son mari la rattrapait. Elle en sera quitte pour un ou deux coups de tomahawk dans le dos et demeurera ainsi « marquée » pour la vie, selon leur expression. Quelquefois la coupable est punie de mort, surtout en cas de récidive. Pour d'autres délits, son mari lui jettera à la tête le premier objet qui lui tombera sous la main. On conçoit qu'avec un pareil système les femmes portent de nombreuses marques de coups distribués par leurs maîtres tout-puissants; et il ne faut pas croire que ces punitions soient entourées de bien des formalités; la colère seule commande : en public ou en secret, il n'importe.

Les femmes sont la partie capitale de la fortune des Australiens, puisque tout le travail retombe sur elles; la richesse d'un Noir correspond au nombre de ses femmes.

En général un indigène en a deux, souvent trois, quelquefois quatre; mais je n'ai vu qu'un seul Noir en possession de la demi-douzaine, toutes vivant sous le même toit avec leur mari. Celui qui a un grand nombre de femmes excite l'envie générale. « Personne n'en devrait avoir plus de deux », déclaraient ceux de mes hommes qui n'en possédaient qu'une chacun, et dont les aspirations se bornaient à doubler ce nombre. Tout Noir a sa favorite, qu'il traite mieux que les autres. Et cependant la polygamie ne suscite pas autant de querelles qu'on pourrait le penser, hormis les conflits entre hommes à propos de femmes. Les rapports conjugaux paraissent bons; la vie des époux ne se passe pas entièrement au milieu des horions et des coups;

et j'ai vu des hommes se laisser mener par leurs femmes, supporter leurs réprimandes, leurs reproches; bien plus, leur demander des conseils. Mais il est excessivement rare que la femme porte les culottes.

Le Nègre d'Australie traite quelquefois ses femmes avec une certaine bonté, même s'il a pouvoir et puissance. Cette exception à une règle trop générale, je l'ai rencontrée chez deux des Noirs qui m'accompagnaient dans ce voyage.

Willi et Chinaman méritent vraiment des éloges pour avoir mis en



Femmes allant aux provisions.

réserve, à l'intention de leurs femmes, une partie de ce que je leur avais donné. Un après-midi, comme ils désiraient leur faire une visite, ils demandèrent à m'emprunter un sac, et je les vis bientôt se mettre en route avec une quantité de provisions qu'ils y avaient fourrées.

Ces égards ne nuisirent pas ce jour-là à leurs intérêts, car ils reçurent de moi plus qu'ils ne pouvaient manger; mais l'expérience m'a prouvé que parfois ils s'imposaient des sacrifices par intérêt pour leurs moitiés. Un fait certain, c'est qu'en cette circonstance ils ne mirent rien de côté pour une occasion ultérieure.

La femme de Willi et celle de Chinaman étaient très jeunes; cette

dernière n'était encore qu'une fillette de onze à douze ans au plus. Tant qu'elles sont jeunes, les femmes sont assez bien traitées, mieux, à coup sûr, que dans un âge plus avancé. Les Australiennes peuvent donc avoir aussi leur lune de miel. Mes deux Nègres étaient très fiers de leurs femmes, d'autant plus qu'il y a pour les jeunes hommes difficulté à se marier avant la trentaine. Les hommes d'un âge déjà avancé sont constamment entourés des femmes les plus jeunes et les plus jolies, tandis qu'un jeune homme doit s'estimer fort heureux s'il lui tombe une vieille femme.

La femme est livrée à un homme, entre huit et dix ans. N'est-il pas ridicule de voir apparier un homme avec une femme qui a l'air d'être sa fille? une femme avec un mari qui aura à faire en même temps son éducation? Il n'en est pas de même à Herbert river que chez les tribus du Sud, à Rockhampton par exemple, où la femme n'est mariée que lorsqu'elle est complètement formée. A Herbert river on tient compte de l'âge, et l'on n'attend pas d'une femme trop jeune autant que d'une femme faite. « Petites et jeunettes, disaient Willi et Chinaman, elles perdent trop de temps en allées et venues », ce qui, dans leur pensée, revenait à dire que l'expérience leur manque encore pour trouver des aliments en suffisance. J'ai pu constater en mainte circonstance le sérieux et le soin apportés par les femmes dans l'accomplissement de leurs devoirs; elles ne se laissent pas facilement déranger de leur travail.

Une femme peut, par voie d'héritage, devenir la propriété d'un Nègre australien, en vertu d'une coutume qui veut qu'une veuve soit épousée en secondes noces par le frère de son mari défunt; mais la manière la plus usitée de se procurer une femme, c'est d'en troquer une contre une sœur ou une fille à soi. Le mariage peut être ou exogamique ou endogamique.

J'ai dit plus haut que les Australiens se volent leurs femmes réciproquement, du moins entre groupes familiaux, car le fait est plus rare entre grandes tribus. Une jolie fille d'une tribu étrangère fut maltraitée jusqu'à en mourir, près de mon quartier général. Comme je demandais pourquoi on ne l'avait pas gardée, au lieu de la faire mourir sous les coups, il me fut répondu qu'ils redoutaient la tribu ennemie, dont ils auraient sans cesse à craindre quelque attaque s'ils gardaient la femme chez eux.

Willi et Chinaman avaient toujours égard à l'âge si tendre de leurs femmes, et ne les chargeaient pas de ces lourds fardeaux dont les infortunées sont trop souvent accablées. Bien qu'elles dussent approvisionner le ménage de feuilles et d'herbe, charrier l'eau, chercher des larves et des fruits, bref, faire des commissions de toute sorte, elles coulaient cependant d'heureux jours, les maris leur donnant suffisamment à manger. Le fait de remettre à leurs femmes les provisions économisées à leur intention, et d'autres traits du même genre prouvent que ces hommes ont obéi à un mobile d'ordre assez élevé; qu'ils n'ont pas eu seulement en vue le développement physique de leurs jeunes pourvoyeuses, dans le but de pouvoir tirer d'elles une plus grande somme de travail.

Dans la soirée, quand Willi et Chinaman revinrent de chez leurs femmes, ils rapportaient une corbeille pleine de fruits du palmier vénéneux et tout préparés. Le *Cycas media*, le *kadjera* des indigènes, doit être soumis à une longue manipulation. On casse d'abord la noix; puis le noyau intérieur doit être battu, grillé, écrasé et lavé jusqu'à ce qu'il ne forme plus qu'une bouillie blanche. Mes gens faisaient un cas tout spécial de ma nourriture d'Européen; mais, quoiqu'ils en eussent à discrétion, ils ne renonçaient pas pour cela à leur régime de Noirs, et le kadjera formait, en cette saison de l'année, d'octobre à décembre, le fond de leur nourriture; pendant les trois mois suivants, ils vivaient d'autres fruits, le *tobola* et le *koraddan*.

L'heure de la récolte venue, les femmes procèdent par bandes à la cueillette et à la préparation de ces fruits, ce qui les éloigne pour plusieurs jours du lieu de campement.

Dans notre désir d'attraper des bungaris, nous avions peiné, trimé, dur et longtemps, supporté bien des misères, lorsqu'un beau jour mon escorte déclara d'une voix unanime qu'il ne pouvait entrer dans l'esprit de personne de chasser le bungari sans un chien, et par conséquent qu'il était inutile de poursuivre l'expédition. Ce renseignement n'avait rien d'agréable pour moi, mais que faire? sinon rentrer au camp, y prendre un dingo et, par la même occasion, renouveler nos provisions.

En passant à Herbert vale je m'adjoignis de nouveaux compagnons, parmi lesquels *Jimmi*, gaillard trapu, taillé en athlète, aux épaules très larges, et presque sans cou; l'expression de sa physionomie était

sinistre, son caractère peu communicatif. J'embauchai également un autre indigène, aux cheveux lisses, du nom de Mangola-Maggui, lequel, malgré sa jeunesse, jouissait d'une haute considération parmi les Noirs, en raison de son habileté à leur procurer de la chair humaine (*talgoro*). A coup sûr, ce n'était pas le genre de mérite que je recherchais ; pour moi, l'essentiel était de m'entourer d'adroits chasseurs ; ce point était même décisif dans le choix de mes compagnons, et devant cette considération capitale je passais souvent condamnation sur des questions moins importantes.

Je proposai à mes Noirs de se faire accompagner de leurs femmes ; il fut d'autant plus facile de les y déterminer qu'elles s'étaient déjà proposé de suivre la même direction, en vue de récolter des fruits. On leur enjoignit d'avoir l'œil bien ouvert tout en cueillant et de guetter les bungaris, qui dorment pendant le jour à la cime des grands arbres.

Willi marchait en tête avec moi pendant que nous traversions la prairie ; après midi, quelques-uns de mes hommes demeurèrent en arrière, dans l'intention de déterrer un bandicout, et Lucy, la femme de Willi, s'attarda avec eux sans en avoir demandé la permission à son mari. Un châtiment s'imposait naturellement. Lorsqu'elle revint vers nous, après un certain temps, Willi lui demanda pourquoi elle s'était permis de rester en arrière, et, ramassant une énorme branche, il la lui lança, à tour de bras, devant le visage. Elle n'osait ni bouger, ni cligner l'œil ; elle ne tenta même pas d'écarter le projectile, sachant bien que son maître en deviendrait plus furieux et la viserait pour de bon. Pour ajouter encore à la frayeur de sa femme, il répéta plusieurs fois cette épreuve.

J'aurais bien désiré placer dans ma collection le bandicout cause de cette scène d'intérieur entre Willi et Lucy, mais Chinaman, nature égoïste, sensuelle et vorace, ne voulait à aucun prix s'en dessaisir. A diverses reprises, cet homme me confia qu'il préférait à la chair des grandes personnes celle des petits enfants, beaucoup plus grasse. A ses yeux, la question de nourriture primait toutes les autres, d'où bien des pertes pour moi ; si l'on tuait quelque animal, ses camarades et lui l'avaient souvent dévoré avant que je pusse les atteindre et le réclamer.

Donc il ne s'agissait pas seulement d'aller à la découverte d'animaux et de les tuer, mais aussi de s'opposer à leur absorption par des

ventres affamés ; mes Noirs étaient bien certains qu'en échange je leur donnerais du tabac, mais chez eux la jouissance du moment est trop impérieuse pour leur laisser le loisir de songer, même au tabac.

Le lendemain matin nous entreprîmes notre ascension au lever du soleil. J'avais réparti mes bagages entre les Noirs, laissant aux femmes les provisions de bouche, aux hommes le fusil, les munitions et les cuissots d'un wallaby que j'avais tué et dépecé pour appâter les iarris. Des quartiers de la bête saupoudrés de strychnine furent déposés en plusieurs endroits, sur la hauteur, le long du torrent, et de préférence au confluent des petits ruisseaux, puisque c'est par là, à en croire les indigènes, que vont rôder pendant la nuit les iarris.

Nous nous frayâmes passage à travers les quartiers de roche et des plantes rampantes, et vers midi nous approchions du terme de l'étape, car nous n'étions plus qu'à deux cents mètres environ au-dessous du sommet de la montagne. Cependant un terrain abrupt et peu praticable s'allongeait encore devant nous ; on s'y arrêta pour manger, au point de rencontre de deux cours d'eau.

Il entrait dans mes plans que les femmes allassent de leur côté et parcourussent la forêt pendant plusieurs jours, ramassant des fruits, tandis que nous remonterions le long du torrent pour nous installer tout au haut de la montagne. Là les bois sont d'une telle épaisseur qu'un homme, en une journée, n'y peut faire que très peu de chemin ; et comme il était fort important que cette exploration embrassât la plus grande étendue possible, je comptais y employer avec quelques succès les femmes ; mais les hommes repoussèrent ma proposition et y répondirent par une autre : ils voulaient envoyer par les femmes au lieu de campement projeté, le jour même et non le lendemain, provisions et bagages ; nous, hommes, nous nous dirigerions vers le sud, à la recherche de bungaris, et le soir on se retrouverait au haut de la montagne. Leur idée me sembla bonne : elle nous permettait de mieux utiliser notre temps ; nous nous mîmes donc en campagne, sans que j'eusse le moindre soupçon de la trame ourdie contre moi.

Comme de coutume, je me laissai devancer par mes gens ; ma chaussure de cuir alourdissait mon pas, surtout en terrain montueux, et j'avais grand'peine à suivre les Noirs, qui me paraissaient plus pressés que d'ordinaire, ce à quoi je n'attachai pas grande importance. Enfin j'arrivai à n'avoir plus devant moi que Chinaman et son chien. Le

chemin, qui côtoyait un petit ruisseau, était très raide et si étroit qu'il fallait se courber beaucoup, et par moments se traîner sur les mains et les genoux, pour pouvoir avancer sous des fougères arborescentes vraiment colossales.

Chinaman disparut à son tour au milieu du fourré, et je me trouvai seul avec ma chienne *Donna.* J'appelai : point de réponse; évidemment un complot avait été tramé contre moi. Les hommes avaient donné rendez-vous aux femmes afin de pouvoir s'emparer de mes provisions, tous devaient se rejoindre au camp et faire ripaille. Je savais bien qu'ils ne voleraient et ne mangeraient pas tout; s'ils ont chipé quelques friandises, en vrais enfants qu'ils sont, ils s'imaginent qu'on ne découvrira pas le vol, pourvu qu'ils aient pris soin de laisser un reste, si petit soit-il, au fond du sac ou du panier; il n'en était pas moins à craindre que ma réserve de nourriture pour le voyage ne diminuât beaucoup, et que l'expédition ne pût être menée à bonne fin. J'avais eu l'imprudence de placer les comestibles dans deux sacs mal fermés; heureusement le tabac était tout au fond de mon bagage, qui du reste avait été parfaitement emballé.

J'entendis bientôt les Nègres faire des signaux aux femmes : la sagesse me conseillait donc de partir et de chercher tout seul mon chemin. Or, si j'étais instruit du lieu de notre futur campement, il n'était pas aisé de le découvrir au milieu de broussailles, où l'œil ne distingue rien ou à peu près rien qui puisse le guider.

Ce ne fut qu'après de longues heures de fatigue, que j'atteignis la cime de la montagne. La pluie s'était mise à tomber, et le soleil était sur son déclin. Il était grand temps que je revinsse au camp. Enfin j'entendis la voix de mes hommes arrêtés sur le haut d'un monticule peu éloigné, et je fus bientôt à l'endroit cherché : une petite clairière mesurant tout au plus huit mètres de côté. Des huttes étaient déjà dressées sur un emplacement fort bien choisi, et je pus voir, à de nombreux tas d'écorces de fruits, qu'on y avait campé souvent.

Sur mon ordre on ouvrit à l'instant les sacs aux provisions, et je constatai à ma grande joie qu'on y avait fait une brèche moins forte que je ne l'avais craint. Je demandai à mes Nègres pourquoi ils m'avaient abandonné et avaient dérobé mes provisions. « C'est, me répondirent-ils, qu'ils croyaient l'homme blanc égaré », et pour regagner mes bonnes grâces ils se hâtèrent d'ajouter qu'ils lui bâti-



Fougères arborescentes.

raient une bonne hutte. La mort étant la punition la plus légère qu'il fût possible de leur infliger, je pensai que mieux valait ne pas pousser l'affaire plus loin, et je me bornai à leur déclarer qu'à une seconde incartade je jouerais du revolver. Puis, comme la nuit était déjà tombée et que la pluie augmentait, je les envoyai travailler à ma hutte.

On voit qu'il n'est pas absolument vrai que le Nègre d'Australie ait



Sous la pluie.

le seul instinct pour guide. Sa raison est assurément peu développée; mais s'il ne peut concentrer longtemps sa pensée sur un même objet, il est pourtant capable de tirer certaines déductions logiques, ce qui a été nié[1].

En quelques minutes la cabane fut achevée. Combien il était triste de se trouver seul avec des sauvages par une telle nuit, si pluvieuse! Il régnait au dehors un brouillard des plus épais, une telle obscurité,

1. Voir *Transactions of Royal Society of the New South Wales*, janvier 1883.

qu'on ne pouvait distinguer sa main. Ma hutte étant placée au milieu de celles des Noirs, j'avais des feux à ma droite et à ma gauche, et pour mieux avoir l'œil sur mes hommes, je m'étais ménagé deux entrées.

Las comme je l'étais, je fus bientôt endormi.

Tout à coup, au milieu de la nuit, une averse éclata, véritable déluge par la violence. L'eau filtrait à travers le toit des cases, éteignant les feux. Je m'éveillai en pleines ténèbres, aux gémissements des Noirs, que faisait souffrir cette douche inattendue, tombant sur leur corps nu. Je me mis sur mon séant et serrai ma couverture de laine autour de moi pour attendre la venue du jour. Longtemps avant qu'il fît clair, les Noirs étaient en mouvement, s'efforçant de rallumer les feux. Avec leur adresse merveilleuse ils eurent bien vite installé un petit foyer devant chaque hutte, grâce aux morceaux de braise qu'ils avaient réussi à conserver allumés en les recouvrant de feuilles de palmier. Alors ils pénétrèrent dans les bois pour y détacher des morceaux d'écorce et chercher dans les arbres creux du menu bois; puis, dans la crainte que la pluie n'éteignît le feu une seconde fois, ils relièrent les huttes par un toit de palmes qui les garantissait mais nous enfumait.

Quelle volupté, lorsqu'on est las et mouillé, de s'étendre auprès du feu, même sous une misérable hutte, en Australie! On s'y trouve bien et chaudement, pendant que la pluie tombe au dehors à torrents! Chez les Australiens il est naturel que le feu joue un rôle considérable, puisque en temps froid il doit suppléer à tout vêtement. A Herbert river les indigènes, des premiers aux derniers jours de l'année, vont complètement nus; mais les femmes, principalement les vieilles, s'enveloppent quelquefois d'une natte fabriquée avec de la tille de *Melaleuca leucadendron*, qui sert surtout de paillasson. Cette natte, comme les palatines des Européennes, ne descend guère plus bas que les omoplates. Ni pour tapis, ni pour vêtements, on n'emploie de peaux d'animaux.

Les Noirs passèrent à manger et à dormir les deux ou trois journées que nous demeurâmes en cet endroit. Leurs femmes surveillaient le feu, réparaient le toit, si la pluie le traversait, tandis que je me dépouillais de mes habits et les suspendais devant le feu; vingt-quatre heures après, je pus les remettre parfaitement secs. Puisqu'il était impossible de penser à sortir, à se donner du mouvement à l'air

libre, je me confinai dans la hutte, tantôt assis, tantôt couché, tâchant de dormir à l'exemple de mes compagnons. Cette pluie persistante eut bientôt détérioré nos cabanes; hommes et femmes durent retourner à la forêt pour en rapporter une nouvelle provision de feuilles de palmier et renforcer les toitures. On creusa aussi un petit fossé autour de chaque hutte afin de détourner l'eau; mais, à part ces petites réparations indispensables, ils ne voulaient absolument rien faire. Quand ils ne dormaient pas, ils demandaient continuellement à manger, réclamaient du tabac; c'était un peu le droit des hommes, mais non celui des femmes, avec qui il avait été stipulé qu'elles nous accompagneraient à leurs frais et dépens. A preuve les vivres qu'elles avaient apportés : plantes insipides et fruits immangeables.

Mes gens n'avaient pas été sans remarquer combien les heures de mes repas, le matin et le soir, étaient régulières, et ils avaient pris l'habitude de demander à manger aux mêmes heures, adoptant les noms usités en pays civilisés. Les indigènes, au contraire, mangent à n'importe quel moment, lorsque l'envie leur en prend, et rien n'était plus amusant que de les entendre réclamer leur *breakfast*, leur *dinner*, leur *supper*, même quand ils s'étaient rassasiés, repus, de leur propre cuisine. Ce sont là à peu près les seuls mots que j'aie entendus sortir de leur bouche pendant ces quelques jours.

Je m'étonnais de voir cette fois les hommes partager leurs rations avec les femmes, mais ce qui me surprit encore davantage, c'est qu'ils leur faisaient la part plus grosse qu'à eux-mêmes. L'Australien aime à faire montre de générosité, et de supériorité sur sa femme, car celui qui donne de tous côtés jouit d'une haute considération. Ainsi la coutume veut que celui qui abat une pièce en mange peu ou pas, mais la partage d'une main libérale entre ses camarades et les regarde d'un œil satisfait préparer et dévorer leur part. Cette conduite courtoise à l'égard du beau sexe n'avait rien d'agréable pour moi, qui n'étais jamais bien riche en provisions et ne pouvais en gaspiller.

Deux journées s'écoulèrent et la pluie ne cessait pas; je dus faire observer à mes Noirs que les provisions touchaient à leur fin, et que c'était à eux de s'en procurer d'autres. Deux ou trois se mirent en route et me rapportèrent des larves, plus quelques choux palmistes. C'était là toute la peine qu'ils avaient à prendre pour se ravitailler pour un jour entier. Le chou palmiste est la jeune pousse terminale du

Ptychosperma Cunninghamii. On fit cuire ces choux sous la cendre, mais ils peuvent se manger crus. Quant à moi, je ne leur fis pas honneur, car ils ont un goût fade et écœurant, même cuits à l'eau.

Un jour que j'étais sorti de la hutte pour allonger mes membres engourdis, j'aperçus à travers la brume un oiseau aux allures étranges. Perché sur une branche, il soulevait ses ailes et se tournait de tous les côtés, ce qui lui donnait l'air d'un cormoran en train de se sécher. Je



Riflebird.

tirai, l'abattis, et les Noirs allèrent me le chercher dans le bois : c'était un oiseau de paradis australien, le fameux *riflebird* (*Ptilorhis Victoriæ*), le plus beau de tous les oiseaux d'Australie, selon Gould. Sa couleur est indéfinissable, car son plumage velouté revêt les nuances les plus variées, suivant la façon dont il est éclairé.

CHAPITRE XIII

Encore un nouveau mammifère. — Sera-t-il pour ma collection ou pour la bouche des Noirs? — Les indigènes ne mangent pas de chair crue. — Un jeune iarri. — Un aérolithe. — Les Noirs ont toujours peur d'être attaqués. — Relations de tribu à tribu.

Enfin, le lendemain, la pluie cessa; pourtant les indigènes se refusèrent à poursuivre le voyage, parce que la forêt broussailleuse baignait encore sous l'eau. Mais j'étais bien résolu à rompre cette insupportable quarantaine, au risque de m'exposer à de pires désagréments. En quelques heures d'instances j'obtins des Noirs qu'ils levassent le camp, et l'on se mit en route, sans tenir compte des allégations de Willi, qui déclarait impossible de gagner l'autre vallée. Jimmi gravit tout seul certaines hauteurs, où il espérait rencontrer le *mongan*, mammifère dont les Noirs m'avaient parlé, mais que je n'avais pas encore eu l'occasion de voir. On dispensa les femmes d'aller chercher des fruits dans la forêt, dont l'accès était devenu difficile; mais elles reçurent l'ordre de descendre dans la plaine et d'examiner en chemin les morceaux de viande empoisonnés que nous avions déposés çà et là pour tenter les iarris. Le reste de l'escorte me suivit à la vallée limitrophe, où des femmes avaient eu connaissance d'un bungari dans une de leurs expéditions à la recherche de fruits.

Cette pluie sans fin avait formé d'innombrables ruisselets, qui nous croisaient en route, clairs et brillants, et allaient se perdre dans l'épaisseur des fourrés. Le ciel était pur et sans nuages; la forêt s'y reflétait, profonde, mouillée et vibrant au soleil; la chaleur des éma-

nations de la terre et des arbres chargeait l'air d'humidité, et cette pesanteur atmosphérique nous obligeait à de grands efforts pour continuer notre marche.

Souvent nous tombions sur des enchevêtrements d'« avocatiers » qui nous barraient le chemin, et Willi ne manquait pas de me faire observer qu'il était dans le vrai en déclarant la forêt impraticable pour le moment; mais nous avancions quand même, soit en contournant les palmiers qui nous faisaient obstacle, soit en rampant.

Une fois hors des broussailles, nous longeâmes un escarpement caché sous des plantes grimpantes. Le chemin était périlleux, car les cailloux glissaient à chaque instant sous nos pieds et roulaient avec un grand fracas au fond du précipice. Nous relevâmes quelques traces de bungari déjà anciennes, et je tuai un exemplaire du *tulla* (*Pseudochirus Archeri*), dont il a été déjà parlé. Les chiens se montrèrent maladroits ; le mien, un gordon-setter, était trop lourd pour chasser dans les halliers, où il n'était pas habitué à se mouvoir, et celui de Chinaman trompa également mon attente. Son maître entra dans une véritable rage parce que le chien ne voulait pas « quêter », et lui lança un gros morceau de bois.

Il était convenu qu'on rejoindrait les femmes et Jimmi au pied de la chaîne de montagnes, tout près de la prairie; quand nous atteignîmes le lieu du rendez-vous, il faisait déjà un peu sombre, et mes gens étaient arrivés. Jimmi, en compagnie des femmes, avait examiné les quartiers de viande empoisonnés et reconnu qu'il n'avait été touché à aucun.

A ma grande joie, il avait découvert un *mongan* (*Pseudochirus herbertensis*), mammifère nouveau et charmant, qui vit exclusivement sur les cimes les plus hautes, dans les forêts du littoral.

Willi et Chinaman insistaient pour qu'on leur abandonnât le tulla tué par moi, et j'y consentis, mais à regret, parce que nous étions à court de provisions. Vainement m'efforçai-je de sauver la peau de l'animal, ils ne voulurent rien entendre, sous prétexte que la bête perdrait trop de son goût à être cuite dépouillée; pour apaiser leur faim, je dus faire le sacrifice de la carcasse et de la peau.

On commença par jeter l'animal sur le feu pour faire roussir ses poils, puis on l'en retira, et on lui fendit le ventre avec un morceau de bois tranchant; après quoi il fut remis sur les charbons ardents,

d'où on l'enleva, à moitié rôti, pour le diviser en morceaux, que se partagèrent les Noirs présents; chacun fit griller sa tranche. Telle est la méthode employée par le Nègre australien pour préparer la chair des petits mammifères; il a de la répugnance pour la viande crue, et pourtant il n'attend pas pour la manger qu'elle soit cuite à point; dès qu'elle présente une croûte, si légère qu'elle soit, il y porte la dent, sauf à replacer le morceau sur le feu pour en achever la cuisson.



Un iarri. (Voir p. 222.)

De leur excursion, les femmes rapportèrent une quantité de ces fruits appelés *koraddan* par les indigènes. On dirait des pois rouges venus sur une plante grimpante qu'on rencontre sur toute l'étendue de la forêt de broussailles. Pour cueillir ces fruits, les femmes sont obligées de grimper aux arbres. On fait griller le koraddan entre des herbes et des pierres rougies; le goût et l'odeur n'en sont pas désagréables et rappellent les petits pois bouillis.

J'eus bien du mal à obtenir des indigènes qu'ils allassent examiner les quartiers de viande saupoudrés de strychnine; ils ne croient pas au poison, dont ils ignorent les effets; enfin je réussis à les mettre en mouvement par la promesse de tabac s'ils me rapportaient le

carnassier objet de tant de recherches; à ma grande surprise, ils reparurent un jour porteurs d'un iarri. Comme ils s'imaginent qu'un grand lac sourdrait le jour où un jeune homme relèverait un iarri mort, Jimmi dut, en sa qualité de doyen d'âge, se charger de l'animal; il nous arriva d'un pas de triomphateur, suivi de ses camarades; mais par prudence il portait la bête par la queue, à bout de bras. S'il ne se fût pas trouvé présent, sans doute je ne l'aurais pas eue.

Au lieu de laisser paraître ma satisfaction, je prétendis que l'animal capturé n'était pas un iarri; eux de crier à tue-tête : *iarri! iarri! iarri!* tout en reconnaissant que c'était un jeune. La peau avait tout au plus un mètre du museau au bout de la queue. Elle était d'un gris jaune, avec des taches rondes et blanchâtres. En réalité c'était un *Dasyurus maculatus* : *iarri* est une appellation commune à toute la famille des dasyures. Je suis cependant certain que cette famille compte un très grand carnassier encore inconnu auquel les indigènes donnent par excellence le nom de *iarri* et dont j'aurai l'occasion de parler.

Malheureusement le spécimen qu'on m'apportait avait été si longtemps exposé à l'air que le ventre verdissait déjà et sentait mauvais. C'était un travail peu ragoûtant d'écorcher un animal à peau très dure, surtout avec des couteaux émoussés; pour comble de malheur, le scalpel me glissa dans la main et me fit au pouce une entaille profonde. J'employai nitrate d'argent et phénol pour empêcher la décomposition du sang, j'enveloppai mon doigt d'un linge et continuai l'opération.

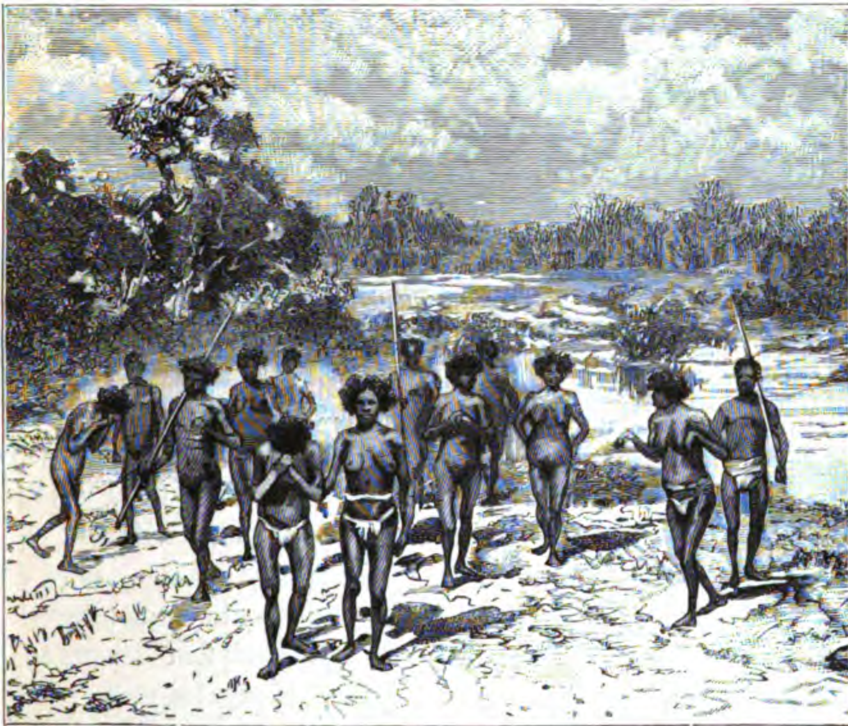
Un jour j'eus le bonheur de mettre la main sur un *Hypsiprymnodon moschatus*, trait d'union entre les kangourous et les phalangistes. Il porte chez les indigènes le nom de *iopolo*, et quoiqu'il ne soit pas très rare dans la partie basse de la brousse, il est cependant difficile à attraper. On ne le voit jamais en prairie, il se tient surtout près des cours d'eau. Lorsque nous côtoyions une rivière en traversant la forêt, mes Nègres se plaisaient à faire des appels de la langue, qui éveillaient la curiosité de l'animal, trahissaient sa présence et le faisaient sortir de sa retraite. Le iopolo est de couleur brune et de la taille de l'hermine. Il met beaucoup d'art à confectionner sa demeure avec des feuilles mortes, au pied d'un arbre; elle a la forme d'une boule, et



Jimmi apportant un iarri.

pour la découvrir au milieu des herbes et des feuilles il faut l'œil perçant d'un Noir. Assez souvent les indigènes parviennent à capturer un iopolo en posant vivement le pied sur son gîte; mais en général ils lui donnent la chasse avec un dingo.

L'avant-dernier soir de notre tournée, il nous arriva une aventure assez singulière. Pendant le souper un cri épouvantable vint frapper



Les femmes épouvantées par la chute d'une pierre météorique.

nos oreilles. Il était poussé par les femmes, campées à part, un peu plus bas, près du fleuve. Les hommes coururent à elles après une minute d'hésitation et les ramenèrent avec eux. Une pierre avait été lancée contre le rocher voisin et avait failli atteindre l'une d'elles; la peur les avait prises et elles n'osaient plus camper seules. Supposant que la pierre avait été lancée par des hommes d'une tribu étrangère, elles me conjurèrent de « tirer sur le pays » pour effrayer les ennemis, et ce n'est qu'après quatre coups tirés que mes Noirs crurent pouvoir dormir parfaitement.

Le lendemain matin j'allai visiter le camp abandonné et me fis montrer l'endroit où la pierre avait frappé contre le rocher. Nous en retrouvâmes tous les morceaux non loin de là; réunis, ils avaient le volume d'une pomme de terre et le poids d'une très grosse pierre. Sans aucun doute c'était une pierre météorique. Les femmes nous avaient donc donné une fausse alarme; on ne courait aucun danger pour le moment. Mais elles font bien de se tenir sur leurs gardes; les tribus vivent entre elles sur un pied de guerre continuel, et sont toujours exposées à quelque attaque imprévue.

Les membres d'une même peuplade vivent en excellents termes, très unis; mais de tribu à tribu les haines sont vives et souvent mortelles. Malheur au Nègre qui se risque en territoire autre que le sien! On le chassera comme un fauve, il sera tué et mangé impitoyablement. Il faut pourtant remarquer que les petits groupes familiaux des souches mères qui avoisinent les frontières vivent en bons rapports et se mêlent tellement les uns avec les autres que les bornes entre grandes tribus sont devenues indécises. D'un groupe familial à un autre, la ligne de démarcation est presque toujours bien tranchée; la discorde ne s'y glisse pas. Je ne puis établir d'une manière bien positive le chiffre des familles dont se compose une tribu souche; ce que je puis dire, c'est que la plus rapprochée de Herbert vale possédait un territoire que j'estime à une quarantaine de milles de longueur sur trente de large; il se répartissait entre plusieurs familles, dont chacune vivait sur une circonscription déterminée, qu'elle connaissait à fond et hors de laquelle le pays lui était absolument inconnu. C'est là une des difficultés contre lesquelles j'eus à combattre au début, car je me fus bien vite rendu compte qu'en dehors de son « pays » un indigène ne pouvait m'être d'aucune utilité, à cause de son manque d'assurance. Et c'est encore bien pis lorsqu'il met le pied en pays étranger ou, pour mieux dire, sur le territoire d'une autre tribu. Alors l'inquiétude et la peur s'emparent de lui.

Un groupe familial peut compter de 20 à 25 individus, très souvent moins. Mais il est impossible de dire combien il faut de ces petites tribus pour en former une grande, puisque toute organisation fait défaut. Ces Noirs n'ont pas même de chefs, s'écartant en cela des coutumes d'autres parties de l'Australie, où l'on peut rencontrer jusqu'à deux chefs dans la même tribu : un vieux et un jeune. On se rappro-

cherait probablement de la vérité en évaluant à 200 ou 250 les membres d'une tribu principale; dans les cas graves, on consulte les vieillards, dont les conseils sont en général suivis par la tribu entière, sans que pour cela la liberté individuelle en soit atteinte. Les indigènes de Herbert river, il est vrai, n'ont pas le même besoin de chefs que les tribus du Queensland Occidental, puisqu'ils ne sont pas en guerre ouverte, et cherchent uniquement à s'entre-détruire par surprise.

Le Noir australien passe ses journées à se promener en forêt, exempt de tout souci, quoiqu'il ait toujours une crainte secrète à l'endroit des Nègres qui lui sont inconnus. La peur le saisit dès que le soleil est près des montagnes (*vi molle mongan*), et que la pensée lui vient des périls dont il sera menacé à la tombée de la nuit. Le moindre bruit le met en défiance; il tressaille, écoute et chuchote à ses camarades : « *Kollé! mal!* », c'est-à-dire : « Chut! homme! ». Dès qu'il s'est assuré que ses craintes sont mal fondées, il reprend son sang-froid, sauf à se laisser effrayer de nouveau au premier son équivoque. Pour éveiller ses soupçons, il suffit d'une feuille détachée par le vent, d'une trace qu'il ne peut s'expliquer.

CHAPITRE XIV

Le dingo fait partie de la famille. — Un Noir qui ne fume pas. — Chasse au polatouche (écureuil volant). — Maladies et médicaments des indigènes. — Offre brillante. — Désagréables camarades de lit. — Rupture de l'expédition.

Ce fut un véritable plaisir pour moi de revenir à Herbert vale et de revoir, derrière la grille, le visage souriant de Nelly. Elle me demanda, d'un air de vif intérêt, quels animaux j'avais tués, et admira les peaux que je rapportais. Ma première visite fut pour le garde-manger; j'y pris un bol de lait fraîchement trait où je trempai un morceau de damper sortant du four et fortement saupoudré de sucre. Un dîner chez Bignon ne m'aurait pas semblé meilleur, vu les circonstances.

Au milieu de la nuit le surveillant et moi, nous fûmes éveillés par un grand cri de Nelly, que son mari le Canaque rossait à tour de bras dans le *stabbour*. Le vieux Walter alla voir ce qui se passait; il s'était armé de son bâton de bambou, toujours placé à sa porté, mais il ne put faire respecter son autorité.

Dès le lendemain je me mis en quête d'un bon dingo, en vue de ma prochaine expédition; mais ce n'était point chose facile d'en découvrir un, les dingos étant très rares dans cette province. Il en est tout autrement plus au sud de l'Australie, où un Nègre est souvent accompagné de dix à douze chiens de races différentes. Les croisements sont nombreux entre dingos indigènes et chiens importés par les colons. A Herbert river chaque tribu possède un ou deux dingos, qui

généralement sont de race pure. Les indigènes les trouvent tout jeunes dans des arbres creux et les élèvent avec plus de soins que leurs propres enfants. Le dingo est un membre important de la famille. Il couche dans la hutte; on le nourrit bien, non seulement de viande, mais de fruits; son maître ne le bat jamais et se borne à le menacer; il le caresse comme un enfant, lui prend ses puces et les mange, enfin le baise sur le museau.

Malgré ces bons traitements, le dingo fait souvent des fugues, surtout à l'époque des accouplements, et dans ce cas pour ne jamais revenir. Il n'est donc pas tout à fait domestiqué. Son utilité est grande pour les indigènes; il a un flair excellent et découvre à la piste toute espèce de gibier; mais il ne donne pas de la voix comme nos chiens de chasse et quête avec moins d'ardeur. Il est très vite et souvent attrape le gibier à la course; parfois il refuse d'avancer et son maître est obligé de le porter sur le dos, ce que l'animal accepte sans se rebiffer. Il ne suit personne autre que son maître, et la difficulté de trouver un bon chien de chasse s'en trouve augmentée; les dingos ne sont bons à rien quand ils ne sont pas accompagnés de leur maître; enfin il en est peu qui soient capables de chasser le bungari, à moins qu'ils n'y aient été dressés tout petits.

Avec quatre hommes et mes chevaux, je gravis *Seaview-range*, où devait être campée une tribu en possession d'un chien exceptionnellement bon, dont j'avais fort entendu parler.

J'envoyai au camp deux de mes hommes avec une provision de tabac, pour emprunter ce chien; mais ils revinrent dans la soirée sans chien ni tabac. Le dingo avait suivi son maître, parti pour un autre camp, et mes Noirs, fidèles à leurs habitudes de dissipation, n'en avaient pas moins fait des largesses avec mon tabac, à droite et à gauche.

En chemin je tirai un kangourou, dont je comptais me servir pour amorcer. Ces animaux ont la vie très dure; atteint au cœur par une balle explosible (de carabine), un kangourou put faire encore près d'une centaine de pas après avoir été frappé; l'expérience m'a démontré que leur mort n'est jamais plus prompte que lorsqu'ils reçoivent une charge de gros plomb en pleine poitrine. Si l'on n'a pas tiré de trop loin, la bête roule et meurt sur place. En pareil cas, la mort expéditive d'un kangourou fait une vive impression sur les indigènes,

et pendant plusieurs jours alimente leurs conversations; comment s'en étonner quand ils voient souvent courir des kangourous le corps traversé de plusieurs piques par la main de leurs chasseurs?

Sur le soir, comme nous approchions de la tribu où devait se trouver le chien en question, je détachai deux hommes de mon escorte pour préparer les aborigènes à ma visite, sans quoi ils se seraient enfuis par crainte de l'homme blanc; et l'on campa à proximité d'une pièce gazonnée qui s'enfonçait en forme de langue dans la forêt. Dès



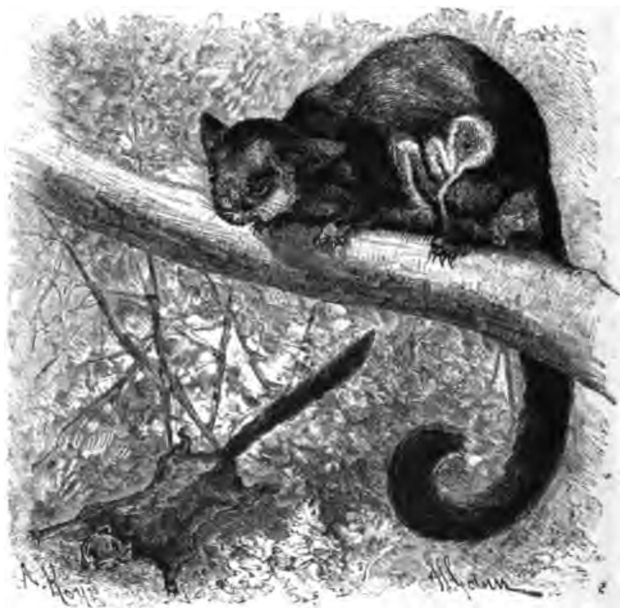
Dingo.

que Gongola, le propriétaire du chien, fut informé du motif de notre visite, il vint à notre rencontre, accompagné de quelques autres indigènes; c'était un homme grand et bien bâti, plein de bon vouloir, et à qui j'offris immédiatement du tabac, pour me faire bien venir de lui. Il accepta et s'en alla chercher deux œufs de poule de jungle, dont il me fit cadeau. Cette marque d'une générosité très rare chez les Noirs pour d'autres que les leurs me surprit grandement; ce fut sa manière de me témoigner que j'étais le bienvenu. Les aborigènes à l'état sauvage sont bien moins exigeants qu'après avoir subi le contact des Blancs; ils déploient une cordialité plus vive. L'amabilité dont Gongola fit preuve à mon égard lui faisait d'autant plus d'honneur

qu'il n'aimait pas le tabac. Mon cadeau était donc pour lui sans valeur. On rencontre bien rarement un indigène qui ne fume pas; je n'en ai connu que deux : Gongola et un autre.

J'invitai Gongola à manger avec nous ce soir-là, et pendant toute la durée de notre séjour il fut des nôtres à l'heure des repas.

Aux abords de la nuit, mes gens entendirent des écureuils volants (*Petaurista*) gambader, cabrioler dans les hauts gommiers au-dessus de nos têtes; dès le lendemain ils leur donnèrent la chasse. Munis de



Polatouche.

leur kâmin', ils grimpèrent dans les arbres, et la peur faisait sortir les écureuils de leurs cachettes. On introduisait le kâmin' dans les troncs creux et on le faisait monter, descendre, en imitant le cri d'un oiseau de nuit : *Po-pò! po-pò!* que répétaient tous les indigènes postés sous les arbres.

Ils s'imaginent ainsi faire croire à ce nocturne que la nuit est tombée, et l'attirer plus facilement. Le polatouche se précipite hors de son trou à une allure rapide, développe son voile cutané et se laisse aller d'un mouvement gracieux, élégant, sur un autre arbre. Pendant qu'il y grimpe, on le tue à coups de bâton.

Ils eurent bientôt la bonne fortune de faire sortir de son trou un de



Chasse aux polatouches.

ces animaux; en dépit d'un soleil aveuglant, l'écureuil alla s'abattre avec une sûreté merveilleuse à quatre-vingts pas plus loin, sur le tronc d'un gommier; c'est là que je le tirai et le culbutai. Les indigènes de cette contrée, les femmes surtout, avaient triste mine; ils étaient pour la plupart maigres et sales, quelques-uns avaient le teint maladif et blême, la peau sèche, et nombre d'enfants étaient couverts de boutons. J'attribue cet état de dépérissement à leur nourriture trop peu variée, presque exclusivement végétale. L'aborigène australien jouit cependant d'une assez bonne santé; malheureusement, au contact des Blancs, des maladies de peau lui sont venues et se sont acclimatées autour de lui.

Au-dessous du tropique et à 300 milles ouest de Rockhampton, le Queensland Central aurait souffert, dit-on, il y a une cinquantaine d'années, d'une épidémie d'érysipèle. Un gérant de station me conta que sur le domaine on avait découvert des cavernes où gisaient des centaines de squelettes; preuve, disait-il, qu'une épidémie avait fondu sur la population indigène. Il tenait de ces Noirs que nombre d'hommes étaient morts atteints à la fois au nez et à la bouche. Beveridge, lui aussi, a observé des cas de variole parmi les aborigènes, dans la Nouvelle-Galles du Sud, à Murrumbidgee; avant d'avoir vu les visages blêmes de *Seaview-range*, je n'aurais jamais supposé que les aborigènes d'Australie pussent être affligés de maladies de poitrine; ils paraissaient assurément phtisiques, mais je n'avais pas d'autres symptômes pour baser un diagnostic, et une supposition qui ne s'appuie que sur l'aspect extérieur d'individus ne peut être prise en bien sérieuse considération.

Les indigènes de Herbert river ne se plaignaient jamais d'être tourmentés par la goutte ou les rhumatismes, seulement par des maladies honteuses, contre lesquelles ils ne connaissent d'ailleurs aucun remède, et qui ne se présentent nulle part, en Australie, sous des formes violentes.

Ceux qui venaient à Herbert vale se contentaient d'enduire les parties malades avec du goudron que leur donnaient les gens de la station; faute de quoi, ils laissaient la maladie suivre son cours, Quand le Nègre se « civilise » et s'affuble de vêtements, les atteintes à sa santé sont de plus en plus fréquentes, car les vêtements ne sont pour lui qu'un moyen de se parer; il n'y voit que des atours qu'on peut

endosser et ôter à volonté. Il transpirera le jour entier dans un gilet de laine; le soir, à l'heure de la fraîcheur, où il aurait le plus besoin d'être chaudement couvert, il enlève son tricot pour mieux dormir, couché et enveloppé comme de coutume. S'il part pour la chasse, il ne garde pas un seul vêtement sur lui, voulant avoir toutes ses aises; même un pseudo-civilisé préfère une nudité complète pour mieux grimper et suivre le gibier. Une telle absurdité dans la manière de se vêtir cause des refroidissements suivis de fièvres rhumatismales et de fluxions de poitrine. Plus rare est la fièvre intermittente; je n'en ai observé qu'un seul cas, et c'était un sauvage civilisé, bien habillé, à Herbert river.

Les végétaux dont se nourrissent les aborigènes sont durs et coriaces à ébrécher les dents; l'habitude d'employer celles-ci à la fabrication des outils les rend également très sensibles. Toute la denture, des incisives aux gencives, est usée en peu d'années. Quand un Noir souffre d'une rage de dents, il se fait sucer la joue jusqu'à ce que le sang jaillisse. S'il ne s'agit que d'une dent de devant, on appuie un bâton pointu contre cette incisive, et d'un coup sec on la fait tomber dans la bouche.

A Herbert river on n'emploie aucun médicament. Les seuls traitements connus consistent dans la succion du sang à l'endroit douloureux et la lubrification à la salive. Tout malade est soigné par le « docteur », c'est-à-dire par le plus malin de la tribu, qui est en même temps un grand mystificateur. Après avoir sucé le sang où siège le mal, cet homme exhibe un fragment d'os ou une petite pierre qu'il feint d'avoir retirée et il la donne pour cause du mal. Dans d'autres provinces, où les maladies sont plus fréquentes, on assure que les indigènes connaissent des herbes à vertus curatives; enfin, sur plusieurs points de l'Australie, les maladies sont traitées par des méthodes bizarres.

A Herbert river, où l'on n'a aucun remède contre la morsure des serpents, l'infortuné qui a été mordu se couche aussitôt et se prépare à la mort. Dans la Nouvelle-Galles du Sud on use d'un procédé très curieux. La blessure est pressée entre les ongles des pouces jusqu'à ce que le sang jaillisse; ensuite on la recouvre d'un morceau de peau d'opossum qu'on a fait chauffer; sitôt cette peau refroidie, on recommence à sucer. L'opération, qui consiste à chauffer le morceau d'opos-

sum, à le placer sur la partie malade et à sucer, se renouvelle plusieurs fois jusqu'à guérison complète, mais le tout ne dure pas plus de trois quarts d'heure. Il est à noter que les indigènes de Herbert river attribuent à la sueur des aisselles une puissance curative, à laquelle se rattachent des croyances superstitieuses. Ils s'imaginent, en promenant cette sueur sous le nez d'un malade, pouvoir le rappeler à la santé.

Les plaies et les écorchures des Noirs se guérissent avec une facilité étonnante. Deux d'entre eux se battaient un jour dans le voisinage de la station avec des couteaux empruntés aux Blancs. L'un estafiladait le dos de son adversaire, qui, pendant ce temps, par des coups répétés, lui entaillait la cuisse jusqu'à l'os. Les combattants furent enfin séparés et ramenés au camp dans un état pitoyable; leurs camarades se bornèrent à saupoudrer les plaies de cendre, et, trois semaines après, les blessés étaient en pleine convalescence.

Les indigènes entourent leurs malades de beaucoup de soins; ils sont pleins de bonté pour eux et les portent d'un campement à l'autre. C'est le seul trait de noblesse de cœur que j'aie constaté chez les Australiens. Gongola me prêta son chien en échange d'un gros morceau de damper; mais avant de rentrer à Herbert vale je parcourus le pays pendant quelques jours. Le meilleur gain que j'en rapportai, c'est une variété de bandicout (*Perameles nasuta*), dont les Noirs imitent parfaitement le cri lorsqu'ils veulent l'attirer hors de sa cachette.

Le dernier soir, je fus engagé par les jeunes gens de la tribu à me mettre à leur tête pour attaquer une peuplade voisine. Il s'agissait d'un enlèvement de femmes, dont ils vantaient la beauté, appuyant sur la facilité de ce rapt puisque j'avais un fusil; enfin, me voyant indécis, ils s'engagèrent à me laisser choisir avant tous, lors du partage du butin. Pour me forcer dans mes derniers retranchements, on ajouta que le canton abondait en iarris. Je déclinai toutes ces offres, quelque séduisantes qu'elles fussent; mais ils persistèrent à m'assassiner de leurs plans en vue d'un enlèvement de femmes. Puis, reconnaissant l'impossibilité de me décider à les accompagner, ils renoncèrent à leur dessein, avec d'autant plus de facilité que sans moi l'expédition manquait de fusil.

La plupart des jeunes gens prennent femme assez tard : beaucoup reculent devant l'emploi de la force, car des actes de violence les

exposeraient à des duels avec les hommes plus mûrs. Ils préfèrent attendre qu'un troc ou un héritage les mette en possession d'une femme. Très rarement un aborigène meurt dans le célibat; la plupart d'entre eux ont, au contraire, deux femmes, ce qui fait qu'à Herbert river le sexe féminin l'emporte sur l'autre. M. White, qui a si bien étudié le Queensland Occidental, a fait la même observation pour ce qui concerne cette province; mais, selon moi, les choses sont absolument différentes dans le reste de l'Australie.

Après une nuit passée à Herbert vale, où j'engageai quelques hommes de plus, je partis pour l'expédition nouvelle, bien approvisionné et pour longtemps; j'étais suivi d'un excellent chien et accompagné de quelques bons chasseurs, dont l'un connaissait parfaitement le pays que je comptais explorer. Je me mis en chemin de fort bonne heure, par une matinée ensoleillée; une forte rosée, tombée pendant la nuit, se répandait des toits en pluie abondante; l'herbe luisait aux feux du soleil : tout présageait un charmant voyage. A midi les indigènes inclinèrent vers le nord : ils voulaient visiter le territoire que j'avais parcouru à mon dernier voyage, sous prétexte que les bungaris devaient y fourmiller. Leur véritable raison, c'était que dans ce pays bien connu d'eux ils seraient à même de dévorer à leur aise toutes mes provisions et d'éviter cette pénible et longue expédition en pays inconnu. Furieux, je leur fis observer que ce voyage était arrêté entre nous et je donnai l'ordre d'avancer.

Ils se remirent donc en marche, mais d'un pas nonchalant, incertain, et de nouvelles difficultés se produisirent bientôt : à chaque instant ils s'arrêtaient pour me démontrer qu'on ne pouvait avancer ni à droite ni à gauche. Enfin nous arrivâmes en vue d'un fleuve aux bords escarpés, et il fallait le traverser. Ne pouvant me faire indiquer par eux un endroit guéable, je n'avais plus qu'à redescendre le courant et à le remonter ensuite à la recherche d'un gué.

Notre guide Chinaman, le seul de nous qui connut le pays, se conduisit en vrai chenapan. Il était à la tête de toutes ces machinations et préférait aux tracas, aux fatigues du voyage, le plaisir de puiser à pleines mains dans ma réserve, tout entier à son bien-être. Mais comme je combattais tous ses faux-fuyants, il en vint à déclarer qu'il ne voulait pas s'exposer à tant de fatigues au milieu de rochers et de broussailles. D'ailleurs on ne pouvait songer, ce soir-là, à passer à

gué, puisque le soleil plongeait déjà derrière la crête des montagnes.

En prairie nous trouvions difficilement de quoi bâtir des huttes; quelques arbres abattus et reliés ensemble nous fournissaient la carcasse d'un appentis, dont tout un côté demeurait ouvert. C'est là que nous reposâmes tous. Comme de coutume, je me fis un traversin avec du branchage : c'était du même coup établir une séparation entre ma chambre et celle de mes compagnons.

Deux de mes Noirs, pour imiter l'homme blanc, prirent possession de l'autre côté de mon traversin, et quoique ce voisinage n'eût pour moi rien d'agréable, l'excès de lassitude m'empêcha de soulever la moindre objection.

Les cheveux cirés de Ganindali frôlaient les miens, et je savais que sa chevelure était habitée par des bestioles noires qui sont la plaie du pays, mais qui, par bonheur, ne prospèrent que chez les indigènes; cette conviction me permit de m'abandonner au sommeil. De temps en temps j'étais réveillé par les mouvements de mes camarades de lit, fort occupés à tenir en respect leurs hôtes importuns; mais le plus souvent c'était ma tête, non la leur, qui en pâtissait. Toutes les fois que j'étais arraché au sommeil de cette façon peu agréable, je sentais une odeur insupportable dont je ne pouvais m'expliquer la cause.

A la fin elle devint tellement forte que mon repos en fut troublé, et je ne retrouvai le sommeil que lorsque, sur mon invitation, les Noirs se furent écartés. Le lendemain matin j'appris que cette infection provenait d'une large plaie qui faisait souffrir Ganindali depuis son enfance. A en croire ses camarades, c'était le diable qui lui avait joué ce tour. Il y avait, en vérité, de quoi soulever le cœur de vivre dans la société d'un tel individu; mais comment s'en passer, puisque le dingo ne voulait suivre que lui?

A mon vif désappointement, Chinaman s'était éclipsé pendant la nuit. J'espérais qu'il nous reviendrait, et je l'attendis jusqu'à midi, mais il ne reparut pas. Nous continuâmes donc notre marche sans lui, et nous eûmes le bonheur de trouver un gué passable. Dans la soirée on campa au pied de la montagne. Mes gens montraient assez de bonne volonté, mais il fut bientôt manifeste que sans guide il était de toute impossibilité de réussir à quoi que ce fût en pays inconnu.

Il n'y avait donc qu'à accepter les événements tels quels et retour-

ner à Herbert vale, pour y organiser une expédition dans une autre contrée. Je rebroussai chemin de fort mauvaise humeur, maugréant contre la perversité du genre humain, et j'avisai les indigènes que je brûlerais la cervelle à Chinaman au cas où il se présenterait à portée de mon fusil.

La chaleur était devenue intolérable; le soleil desséchait tout; les champs, gris et brûlés, avaient revêtu une robe d'un gris d'hiver. Herbert vale offrait donc pour le moment une triste apparence. Des



Nuées de sauterelles.

nuées de sauterelles obscurcissaient l'air, se précipitant avec voracité sur les rares parties vertes du bas des tiges, qu'on apercevait encore sur le sol desséché. Lorsqu'elles s'enlevaient en épaisses colonnes, avec un bruissement *sui generis*, les voyageurs perdus au milieu de ces innombrables acridiens se croyaient assaillis par un tourbillon de neige. Des négrillons s'amusaient à les effrayer, à leur donner la chasse, et les femmes en recueillaient des milliers dans leurs corbeilles. Assis autour d'un feu, les indigènes mangeaient ces criquets à belles dents. Ils renversaient d'abord les paniers sur le feu, puis, sitôt les ailes et les pattes brûlées, chaque sauterelle était

grillée séparément. Ces insectes, au goût de noisette, ne sont guère nourrissants.

Je fis camper mes hommes près de la station et commençai aussitôt les préparatifs d'une autre expédition; mais, en présence de la presque impossibilité où j'étais de recruter incontinent du monde, ils furent pris d'impatience et détalèrent avec le chien. L'excursion se trouva forcément remise.

Je finis par racoler quelques hommes, avec lesquels, dès que cela me fut possible, je me lançai à la poursuite des fuyards. Je fus assez heureux pour retrouver, deux ou trois jours après, Ganindali et quelques autres Noirs : ils étaient en chasse, mais ils avaient déjà remis le chien à son propriétaire, Gongola. Ils vinrent à moi tout joyeux et me racontèrent que le dingo avait attrapé un grand iarri, après l'avoir poursuivi jusqu'à la cime d'un arbre : les indigènes l'avaient assommé à coups de bâton. Je leur demandai où était ce iarri. Hélas! les vieilles femmes, me répondirent-ils d'un air déconfit, l'avaient déjà mangé. Pour rentrer en grâce à mes yeux, ils me promirent le premier iarri qui serait tué. Maigre consolation!

Les gens de la tribu de Gongola m'avaient assuré, à plusieurs reprises, que les bungaris étaient fort nombreux dans un certain canton écarté. Et ils me montraient du doigt la vallée de Herbert river, qui conduit à des montagnes lointaines; c'était justement le but que j'avais fixé pour la prochaine expédition.

CHAPITRE XV

Sagacité des aborigènes dans le relèvement d'une piste. — Une tribu ennemie. — Paniers. — Deux petits garçons. — Éducation des enfants. — Un *Pseudochirus lemuroides* avec son petit. — Silence et solitude. — Alarme nocturne. — Coups de fusil. — Un grand personnage. — Parenté et liens de famille. — Les vieilles femmes.

Il était plus difficile que jamais d'engager des hommes d'escorte; le pays que nous devions parcourir était si éloigné, que les Noirs auxquels je m'adressai se récrièrent contre mes propositions. Ils se refusaient à courir le risque d'être mangés, et mes premiers compagnons me déconseillaient également d'entreprendre cette excursion. Willi et Jacky me disaient en branlant la tête : « *Komorbori talgoro* (Beaucoup de chair humaine) ». A les en croire, cette région n'était habitée que par des *maïoll* qui nous dévoreraient, nous et nos chevaux. Une chose cependant me rassurait : c'est qu'un des hommes de ma suite faisait partie d'un groupe familial fixé sur la lisière du pays que nous allions explorer. Ganindali, lui aussi, connaissait une des tribus limitrophes, et de plus j'étais accompagné d'un Noir « civilisé », sur lequel je pouvais faire quelque fond. Lorsque nous sortîmes de Herbert vale, dans la matinée, les vieilles femmes nous saluèrent de véritables hurlements, désespérées du départ des leurs pour un pays où il y avait tant de périls à courir. Mais doit-on tenir compte des augures sinistres de vieilles mégères ?

Nous longeâmes Herbert river dans la direction du nord-ouest, et à midi nous faisions une courte halte au bord de l'eau. Avant la

saison des pluies, les orages sont fréquents et éclatent quelquefois tout d'un coup : ce sont de véritables ouragans. Or, à peine avions-nous refait nos paquets pour pousser plus loin notre excursion, qu'une violente tempête se déchaîna. Le tonnerre et les éclairs faisant rage coup sur coup, mes gens coururent s'abriter sous les arbres; ils étaient incapables de concevoir pourquoi je demeurais en rase campagne, me laissant mouiller. Les aborigènes ne redoutent ni le tonnerre ni les éclairs; ils sont persuadés que si la foudre en veut aux arbres, jamais elle ne tue un Noir; et bien qu'ils rencontrent souvent dans ces régions des troncs brisés par la foudre, ils n'admettent pas qu'il y ait péril pour eux à se réfugier sous un arbre en temps d'orage.

Nous remontâmes le long de la rivière à cheval, tant que cela nous fut possible, et par trois fois nous eûmes à la traverser. Elle était tantôt rapide, tantôt calme, mais les grosses pierres dont son lit était garni gênaient notre marche. Aussi je dus, par deux fois, répartir mes paquets entre les indigènes pour les faire transporter d'une rive à l'autre. Pour plus de commodité, je m'étais vêtu légèrement : d'une chemise, de souliers, d'un chapeau et d'une courroie dans laquelle était passé mon revolver. J'aurais bien voulu aller nu-pieds comme les sauvages, mais je renonçai à mes tentatives en ce genre, car les pierres, surchauffées par le soleil, me brûlaient les pieds. Çà et là la rivière forme de larges bassins aux eaux profondes, noires et dormantes comme celles d'un étang, où les crocodiles établissent volontiers domicile.

Plus nous nous élevions, plus la vallée se rétrécissait, jusqu'à devenir impraticable pour les chevaux. Il fallut camper là, y laisser nos montures, et répartir derechef nos bagages entre les Noirs. Mais il restait encore à découvrir certaine petite tribu connue de Ganindali, sur laquelle je comptais pour m'aider à chasser le bungari.

J'observai avec intérêt la manière dont s'y prenaient les indigènes pour découvrir cette peuplade. Ils étudiaient la place et le nombre des brisées, empreintes qui se présentaient sur notre chemin, branches rompues, écorce arrachée, pierres retournées, poignée de mousse enlevée, en un mot tout ce qui aurait sans doute échappé à l'attention d'un Blanc, qu'il n'aurait probablement pas remarqué, même prévenu.

Cette double faculté de découvrir et de suivre une piste semble

appartenir en propre aux Australiens, et l'emporte peut-être sur celle des Indiens de l'Amérique du Nord. Les Blancs ont su tirer bon parti de leurs qualités de limiers, et la police les emploie avec succès à la découverte des meurtriers. Un *tracker* noir est capable de suivre une piste au galop en rase campagne.

Le premier jour nous ne réussîmes pas à trouver la tribu que nous



Une violente tempête se déchaîne.

cherchions. En revanche, nous aperçûmes plusieurs de ses campements abandonnés; car les indigènes, en changeant de station, ne détruisent jamais leurs huttes, mais se contentent de planter en dehors du camp une feuille de palmier, destinée à indiquer à leurs amis la direction qu'ils ont prise. Ces palmes-jalons nous servirent à trouver la piste de la tribu cherchée, et de ce voyage nous ramenâmes un dingo qui s'était enfui. Convaincus qu'il pourrait nous être utile, nous le décidâmes, par l'appât de quelques bons morceaux, à nous accompagner.

Le lendemain seulement, dans l'après-midi, nous arrivions en vue de la petite tribu. Les indigènes de mon escorte me firent voir une fumée qui s'élevait près de là; selon mon habitude, j'envoyai deux des miens annoncer notre approche. Les habitants de ce groupe étaient peu communicatifs, plutôt taciturnes; il en est ainsi de tous les aborigènes qui se trouvent pour la première fois en présence d'hommes blancs. En pareilles occasions, bien des tribus se montrent moins réservées et palpent tous les membres des Blancs, afin de s'assurer qu'ils ont affaire à des êtres humains.

Lorsque je pénétrai dans le camp, je vis un certain nombre de vieilles femmes en train d'écraser des fruits, pendant que deux ou



Panier de Herbert river.

trois vieillards s'occupaient à des travaux de vannerie. Allongés par terre, les jeunes hommes se livraient aux douceurs de la paresse.

Dès que les indigènes furent au courant de mes intentions, ils eurent la complaisance d'envoyer chercher un homme habile à la chasse du bungari et qui ne demeurait pas bien loin; cependant nous eûmes à l'attendre une journée entière, que je passai au milieu de ces enfants de la nature, dans leur camp. Ils vivaient là-haut en dehors de toute civilisation, n'ayant pas à subir l'influence des vices qui ne manquent jamais de faire leur apparition lorsque le Noir se trouve en contact avec le Blanc. En eux tout était vrai et naturel, ils étaient donc, de tous les sauvages, les plus intéressants à étudier. En outre, ils sont d'un commerce moins dangereux que ceux qui ont appris à connaître les mœurs et le caractère des Blancs.

Les hommes font la grasse matinée et ne sortent guère avant dix ou onze heures, après que le soleil a bu la rosée. Aussitôt levées, les femmes allument le feu, toujours placé devant l'ouverture de la hutte : c'est là que, peu à peu, se réunissent tous les membres de la famille. Assis sur les cendres, ils s'allongent, s'étirent les membres et emploient une bonne demi-heure à se frotter, à se gratter. C'est leur occupation favorite, autour du feu. Enfin, une fois bien éveillés, les hommes étendent le bras pour prendre les corbeilles pleines de *tobola* ou de *kadjera*, ou des restes d'un wallaby rôti. Ce qu'ils ne



Corbeille de Herbert river.

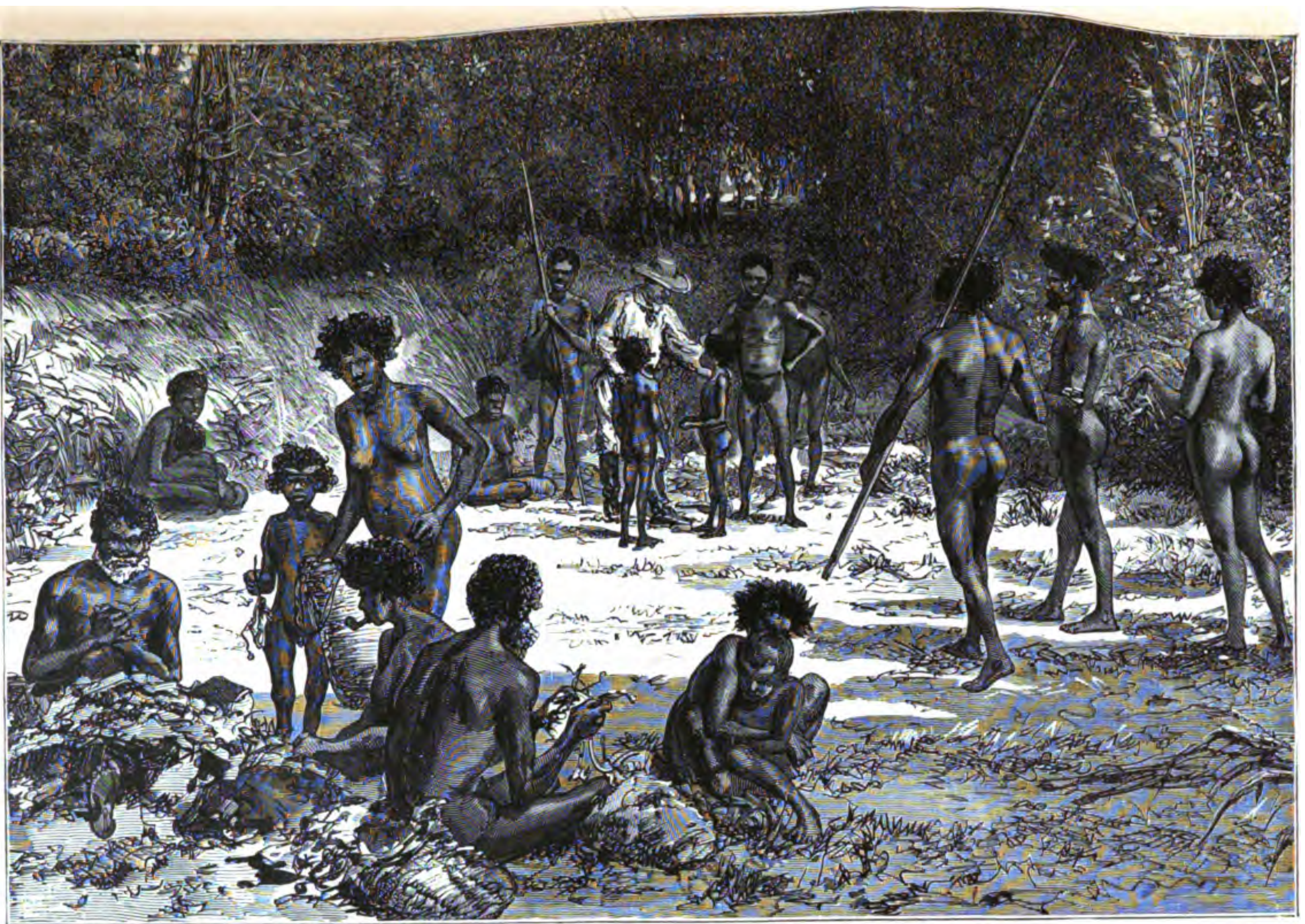
peuvent manger sur l'heure, les Noirs le mettent de côté, et quelquefois le conservent deux à trois jours. La viande à cet effet se garde dans l'eau ; elle n'est soumise qu'à une très légère cuisson ; on la fait seulement revenir. Les femmes avec leurs enfants vont à la découverte de fruits, pendant que les hommes font un petit tour de chasse ou cherchent du miel. L'aborigène australien chasse tous les jours où il ne pleut pas ; même à un état de civilisation relative, s'il a été enrôlé dans la police noire, il résistera mal à cette passion effrénée, et de temps à autre s'offrira le plaisir d'une battue au tomahawk, après avoir dépouillé ses habits. De retour dans l'après-midi, ils songent avant tout au point essentiel, au feu, dont ils ne

sauraient se passer, et se livrent, les uns au sommeil, d'autres au plaisir de la causerie, en attendant que les femmes leur rapportent des fruits. Quelquefois un vieillard qui avait commencé à faire une corbeille reprend son travail interrompu.

Les femmes rentrent tard et ont fort à faire pour préparer leur récolte de fruits vénéneux ; néanmoins leur travail ne se prolonge pas bien avant dans la soirée. Ont-elles été heureuses dans leurs recherches, elles gardent une partie des fruits pour le lendemain. Hommes et enfants sont pressés de se livrer aux douceurs du *farniente*, après les fatigues plus ou moins grandes que leur a apportées la journée : rien ne les tracasse, ils n'ont aucun cassement de tête. Exempts de tout souci pour le lendemain, comment se préoccuperaient-ils de l'avenir? On n'échange pas beaucoup de paroles, mais quand la nuit est tombée, la crainte de quelque attaque jette de la vie, de l'agitation au milieu de la horde, et le calme ne se rétablit que lentement; enfin le sommeil l'emporte et toute la famille se livre au repos. A partir de cette heure, on n'entend plus dans la profondeur des bois que le cri mélancolique des cigales.

Le lendemain, comme le soleil allait se coucher, le vieux chasseur fit son apparition, suivi de ses deux femmes, jolies et en bon point. C'était un des doyens de sa tribu et il y jouissait d'une grande considération. L'entrée fut silencieuse; ils s'assirent au milieu du camp, les jambes croisées; mais, après que les femmes eurent pris un instant de repos, le vieillard les envoya chercher des feuilles de palmier pour bâtir une hutte, qui fut élevée en quelques minutes. Ensuite, pour nous prouver que nous étions les bienvenus, on fit porter à notre campement, établi près de là, un présent qui consistait en deux grands paniers. Les Noirs s'attendaient à cette marque de politesse et m'en avaient déjà prévenu. Ces paniers étaient tout à fait jolis.

A cette tribu appartenaient deux petits garçons qui me plurent infiniment. Ma personne et mon camp semblaient les intéresser beaucoup, et ils ne craignaient pas de s'approcher de moi. Ils étaient toujours disposés à rendre service. Leur gentillesse était pour moi un sujet d'étonnement; mais par la suite j'en ai rencontré d'aussi doux et aimables. A tout prendre, les enfants de ces Noirs ne sont pas aussi mauvais que pourrait le faire supposer l'éducation qu'ils



Le camp de la tribu sauvage : arrivée du vieux chasseur.

reçoivent de leur mère, laquelle jamais ne les contrarie. Ces femmes adorent leurs enfants. J'ai souvent admiré leur patience; elles les portent constamment, les premiers temps dans une corbeille, plus tard, lorsqu'ils sont assez grands, sur l'épaule, les soutenant de la main, à moins que l'enfant ne se retienne lui-même à la tête de sa mère. Les mères ne se séparent jamais de leur enfant pendant les premières années de son existence. S'il crie, peut-être le grondera-t-elle, mais jamais la colère ne la poussera à frapper. Les enfants ne sont jamais corrigés ou punis par leurs parents.

Un homme de ma connaissance qui fréquentait beaucoup les indigènes avait, un jour, donné une taloche à un petit polisson; la mère s'en émut et déclara que frapper l'enfant serait sans aucun effet : « Il était trop petit encore, pas assez grand ». Même avant de pouvoir tenir une pipe entre les dents, les enfants fument du tabac : la mère partage cette jouissance avec son nourrisson, qu'il soit sevré ou non.

Bien que les enfants fassent partie de la tribu du père, leur affection va, pour la plus grande partie, à la mère. Devenus grands, ils n'entendent pour ainsi dire jamais parler de leur père, et il en est qui ne connaissent même pas l'auteur de leurs jours; cela se comprend, puisqu'une femme change souvent de maître. Le père est également bon pour l'enfant; il le porte souvent, le prend sur ses genoux, le caresse, passe à l'inspection sa chevelure, joue avec lui et lui fabrique de petits boumerangs, dont il lui enseigne ensuite le maniement. Par exemple il aime mieux les garçons que les filles, dont il ne s'occupe guère. La journée des enfants est entièrement prise par le jeu : ils font des tas de terre, des dessins sur le sable, lancent le boumerang, etc.

Ils grandissent ainsi en pleine liberté sans subir l'ombre d'une correction. A peine sont-ils capables de marcher qu'ils prennent les manières et les habitudes des grandes personnes; pourtant il n'est pas permis aux garçons d'accompagner leur père à la chasse avant l'âge de huit à neuf ans. Au lieu de dire que les garçons sont traités en grandes personnes, il serait plus exact de faire observer que le Nègre d'Australie demeure toujours enfant, et qu'on ne peut remarquer aucune différence entre un père et son fils, au point de vue du sérieux des pensées.

La principale occupation des hommes, quand ils campent et s'ils ne dorment pas, c'est de fabriquer des armes et de tresser des corbeilles. Ils déploient dans ce dernier travail une habileté surprenante. Ce sont les hommes qui monopolisent la confection des paniers et ils mettent une sorte de fierté à montrer ce qu'ils ont fait de mieux.

Les dimensions de ces paniers peuvent n'être pas les mêmes, mais la forme en est toujours ovale, plus ou moins, étroite du haut et large du bas. D'habitude on les fait de branches « d'avocatiers » fendues d'abord avec les dents, en bandes étroites, puis raclées,



Panier de Herbert river peint avec du sang humain.

amincies à l'aide de coquilles ou de pierres. Ces paniers, remarquables par leur finesse et leur solidité, sont peints en rouge, jaune ou blanc; quelques ouvriers les strient ou les ponctuent de sang tiré par eux de leur propre bras. On les porte retombant sur le dos, l'anse ou poignée reposant sur le front; le poids est donc entièrement supporté par la tête, car les Noirs gardent volontiers les mains libres.

Le lendemain, à la première heure, nous nous lançâmes à la découverte de bungaris : une journée de marche nous séparait de la région où ils devaient pulluler. Je m'attendais à n'avoir pour escorte que le vieillard et deux ou trois indigènes, mais la tribu entière

voulut se joindre à nous, et en arrivant au plateau nous formions une longue procession. Vers minuit nous pûmes distinguer enfin la rangée de hauteurs boisées et étagées en terrasses, qui était le but de notre voyage. Un bois s'étendait au-dessous de nous, je me mis en devoir de le parcourir en compagnie de mes gens, tandis que les femmes, chargées des provisions et de nos armes, se rendraient directement au campement projeté. Rarement les indigènes emportent de quoi manger en voyage; il leur faut donc se pourvoir en route. Aussi prennent-ils différents chemins pour aller au camp fixé à l'avance, et ils font main basse, pendant le trajet, sur tout ce qu'ils trouvent : opossums, lézards, etc., mais ils ont soin de ne pas trop s'écarter les uns des autres.

Le seul avantage que nous rapporta cette course, ce fut la découverte, au haut d'un arbre, d'une assez forte quantité de miel. Mes hommes reconnurent, à la nature de l'arbre, qu'il devait être creux de la cime à la racine, et que ce miel tomberait au fond et serait perdu si l'on tentait de l'extraire par le procédé habituel. En conséquence, ils m'empruntèrent ma hache pour abattre le colosse, dont le diamètre dépassait trois pieds. Le bois en était si dur, qu'il fallut s'escrimer une heure et demie contre les racines avant que l'arbre s'abattît. C'est là une preuve de la ténacité dont peut faire montre un Nègre d'Australie lorsqu'il est sur une bonne piste, quand il espère un avantage ou un profit. En toute autre circonstance il est indolent ou franchement paresseux.

Ce jour-là mes hommes furent bien payés de leurs peines, et grande fut ma surprise à la vue de l'énorme quantité de miel contenue dans ce tronc d'arbre : miel délicieux, ferme et frais, malgré la chaleur suffocante qui régnait. Les Noirs transportèrent auprès du ruisseau le plus proche la plus grosse partie de leur butin; seulement, n'ayant pas de vase ou auge sous la main, ils recoururent à la méthode primitive, malaxèrent au fond d'une crevasse du rocher, près du torrent, vieux miel et miel nouveau arrosés à deux mains. Puis la troupe entière s'accroupit autour de ce « bol d'hydromel », qui fut bien vite aspiré, pompé au moyen de touffes d'herbes arrachées alentour.

A notre arrivée au camp, les femmes étaient assises sur l'herbe verte, autour d'un petit feu. Une tribu étrangère, en relations d'amitié avec les hommes de mon escorte, s'était jointe à eux, et chacun

fainéantait à sa façon, les uns couchés sur le dos, d'autres assis et regardant sans l'ombre d'une pensée, d'autres enfin causant debout. Les femmes leur avaient annoncé l'arrivée de l'homme blanc, et naturellement parlaient avec jactance de la quantité de tabac ainsi que des provisions qu'il apportait. Elles étaient fières qu'il voyageât avec leur tribu, et cependant n'avaient pas encore fait le moindre préparatif pour la construction des huttes, pas même cueilli des feuilles de palmier. Dès qu'elles nous aperçurent, elles se mirent à la besogne, car le soleil touchait à son déclin. Les hommes de la tribu étrangère, ainsi que plusieurs des Noirs qui m'accompagnaient, établirent leur camp sur l'un des côtés de la vallée, moi et mes gens sur l'autre.

Le terrain était propice pour la chasse au bungari, en tout cas moins difficile à aborder que les halliers de la chaîne montagneuse; malheureusement notre dingo ne valait rien; à demi sauvage, il ne voulait suivre aucun des miens. Malgré tout j'espérais de bons résultats, tant j'avais de monde à ma disposition. Je tuai dans les broussailles un phalangiste bien curieux, qui a été décrit depuis sous le nom de *Trichosurus lemuroides*, à cause d'une certaine ressemblance avec les lémuriens (faux singes) de Madagascar; la queue de cet animal (appelé *iabbi* par les indigènes), loin d'être nue en dessous comme celle des autres phalangistes, est entièrement garnie de poils. Les indigènes le poursuivirent en grimpant aux arbres, d'où ils le bombardaient de branches. La bête n'est pas très craintive; mais, une fois dérangée, elle quitte sa cachette, courant de branche en branche et avec une telle vitesse qu'un Noir la tuera difficilement s'il n'a pas de compagnons de chasse pour surveiller les arbres environnants. Telle est la méthode employée par les indigènes pour tuer les phalangistes.

Voulant mettre fin à la chasse, les Noirs me crièrent de tirer. Je fis droit à leur requête. La bête lâcha la branche, demeura un moment suspendue par la queue, puis roula morte. En la voyant tomber de cette hauteur, les indigènes poussèrent des cris de surprise, et l'incident fit le sujet de leurs conversations pendant un assez long temps. C'était un iabbi femelle, dont la poche contenait un petit, déjà fortement poilu et presque aussi grand que sa mère. Un grain de plomb l'avait frappé mortellement. Quoiqu'on fût en plein été, sa

fourrure était longue et belle. Je n'ai jamais rencontré que ces deux exemplaires, et jusqu'ici il n'en a pas été tué d'autres. On ne trouve pas de *Pseudochirus lemuroides* dans les montagnes du littoral situées à l'est du Gowri creek. Pour en rencontrer, il faut aller dans la partie



Un iabbi.

montagneuse qui s'étend de Gowri creek à Herbert river. Vers le nord ils sont plus nombreux ; les deux dont je parle avaient été tués sur un plateau broussailleux.

Un soir, très tard, nous étions, selon notre habitude, campés sur les deux versants de la petite vallée qui s'étend jusqu'à la rivière : tout à coup, ceux du côté qui nous faisait face nous crièrent : « On marche dans les herbes, près de l'eau, non loin de votre camp ». Mes

hommes se relevèrent aussitôt, disant : « *Kollé! mal!* (Chut! homme!) »

Mais, habitué aux alarmes que l'obscurité cause aux Noirs, je ne tins pas grand compte de leur agitation. Cependant après quelques instants il me sembla entendre des voix dans le lointain. Je communiquai mes soupçons à mon entourage, et vite mes gens crièrent aux autres : « *Mami*[1] entend aussi! » Un silence suivit, tellement profond, qu'on aurait pu entendre une feuille tomber. Il est vrai que ce pouvait être le frottement de deux arbres agités par la brise du soir; la supposition fut bien vite annoncée à l'autre camp, mais ne tranquillisa personne; les hommes entendaient toujours des voix étrangères, et bientôt une troupe de jeunes gens vint à moi, suivie de près par des enfants, tous criant à tue-tête. Les hommes aussi avaient très peur. Cela m'obligea à sortir et à tirer quelques coups de feu en pleines ténèbres. Alors seulement mes Noirs reprirent leur calme, tout en plaignant leurs camarades de l'autre groupe, parmi lesquels régnait un silence de mort : un vieillard y resta de garde toute la nuit. Ce que j'appris par la suite m'a prouvé que nous avions réellement entendu cette nuit-là des voix d'ennemis, qui nous auraient sans doute attaqués si mes coups de revolver ne les eussent mis en fuite. Qu'il faut peu de chose pour établir la supériorité du civilisé sur le sauvage!

Je tenais pour inutile de rester plus longtemps dans cette contrée. On y voyait bien quelques traces de bungari, mais isolées, et les indigènes s'étaient montrés peu disposés à les suivre, d'abord à cause de leur rareté, ensuite faute de chiens.

En revanche, ils vantaient beaucoup certain pays plus éloigné où les bungaris étaient nombreux (*komorbori bungari*), mais ils n'osaient m'y conduire, par crainte des tribus étrangères : ce qui ne m'empêcha pas de décider l'exploration de ce pays; seulement, comme personne de ma suite ne le connaissait, je dus chercher un guide parmi les indigènes mieux disposés à mon égard : tâche plus difficile que je ne me l'étais figuré au premier abord; j'eus beau offrir des aliments, du tabac, rien n'y fit. Tous trouvaient que c'était une folie de s'aventurer

1. *Mami*, qui signifie « homme d'importance », est le nom donné par les indigènes de Herbert river aux officiers de la police noire : ils m'honoraient donc du titre à leurs yeux le plus considérable.

aussi loin, et redoutaient la rencontre des ennemis entendus dans cette nuit mémorable.

Je tâchai de m'attirer l'amitié du vieux chasseur de bungaris en lui donnant quelques provisions de bouche. Cet homme, qui, avant de



« *Kolle! mal!* (Chut! homme!) »

me rencontrer, n'avait jamais mangé ni viande salée ni damper, y avait pris goût et se gobergeait à mes dépens : ce fut l'unique résultat de mes tentatives. Pourtant, après bien des pourparlers, je réussis à me faire accompagner d'un de ces indigènes en lui promettant, s'il me procurait un bungari, une chemise, beaucoup de tabac et de la nourriture en abondance. Pour être encore plus assuré de l'avoir avec moi, je donnai au vieux chasseur, dont l'influence sur lui était

grande, un énorme quartier de viande, et le priai de faire en sorte que mon nouveau guide ne manquât pas à son engagement. Le vieux ne garda pour lui qu'un tout petit morceau de cette viande, et partagea le reste à droite et à gauche, avec la libéralité habituelle du Nègre australien, qui s'efforce par là de grandir en considération aux yeux des gens de sa tribu. Le Nègre d'Australie est prodigue par nature, et quand il donne, il donne largement. Si un Noir civilisé revient d'une longue excursion faite avec son maître, sa générosité s'exerce d'abord sur ses camarades de la station, entre lesquels il partagera les vêtements dont on lui aura fait cadeau, et quelques heures plus tard on verra l'un vêtu de son pantalon, un autre paré de ses éperons, un troisième coiffé de son chapeau. Lui n'aura peut-être conservé que sa chemise. Le Noir que j'avais décidé à me suivre était parent (*otero*) de *Janki*, un de mes hommes. *Otero*, *gorguero*, *gorilla*, *gorgorilla* sont des noms qui servent à indiquer les divers degrés de parenté ou d'alliance; un individu désigné par une de ces appellations était souvent reconnu sans qu'il fût besoin d'autre nom : *otero* ou *gorguero* suffisait. Parmi les femmes, mêmes surnoms, avec cette unique différence que l'*o* ou l'*a* final se change en *ingan* (=*in'gan'*), exemple : *otero* devient *oterin'gan'*; *gorilla* = *gorillin'gan'*, etc.

Cette classification répond sans aucun doute aux liens créés par le mariage, mais je n'ai pu me renseigner complètement sur ce sujet. Les indigènes ne voulaient ou ne pouvaient me donner les explications que je demandais; en revanche, et contrairement à ce qui se passe ailleurs, ils me révélaient sans difficulté leur nom, celui de leurs femmes et de leur otero, etc.

La plupart des tribus australiennes sont divisées en quatre classes, et M. M. Curr, publiciste du pays, prétend que ce classement a pour but d'éviter les unions entre parents, qui révolteraient, semble-t-il, les Noirs d'Australie.

Janki se montra fort aimable envers son otero, très heureux surtout d'apprendre qu'il ferait partie du voyage. Il coucherait avec lui, lui donnerait du tabac, et tout irait le mieux du monde. Les autres Noirs consentirent enfin à nous accompagner, et moi, dans ma joie de voir l'expédition s'organiser, je distribuai quelques petits morceaux de viande à ceux qui ne devaient pas y participer. On se sépara donc les meilleurs amis du monde. Au cours de ces négociations je remarquai

qu'on prenait conseil d'une vieille femme, laquelle se mêlait d'un ton très vif à la discussion, et déconseillait fortement de me suivre, parce que les ennemis nous avaient approchés de près la nuit en question.

Je ne m'expliquais pas qu'on entourât cette vieille de tant d'égards. Était-ce à cause de son habileté à procurer de la chair humaine et d'autres aliments? Je tendrais à le croire. D'un autre côté, le Nègre d'Australie professe un certain respect pour les vieilles femmes, tant qu'elles n'ont pas atteint l'âge de la décrépitude. Quoi d'étonnant? l'instinct qui leur fait trouver de quoi manger semble croître avec l'âge. L'expérience leur vient en aide de plus en plus. Elles se font un plaisir de suivre les chasses à la chair humaine et de rapporter assez pour nourrir celles de leurs compagnes que l'âge retient au camp. S'il n'en était pas ainsi, on se déferait bien vite des femmes impotentes, car le Nègre australien se débarrasse sans le moindre scrupule de tout ce qui le gêne; mais les vieilles ne sont pas toujours un fardeau inutile. J'ai vu de jeunes et solides lurons s'adresser à elles pour obtenir de quoi manger.

Comme nous avancions dans la plaine, mes gens se mirent à crier : « *Bungari! bungari!* » Ils poursuivaient un animal qui disparut derrière une colline herbeuse. Nous les vîmes bientôt revenir, mais les mains vides, persuadés pourtant d'avoir aperçu un bungari. Je leur exprimai mon étonnement d'apprendre que cette bête se rencontrât en plaine, mais ils me répliquèrent que le bungari voyage un peu partout, et passe même d'une forêt de broussailles à une autre située sur un plateau.

CHAPITRE XVI

Panorama sauvage à Upper-Herbert. — *Kvin'gan'*, le diable des Noirs. — La peur de l'inconnu. — Une anguille fatale. — Costume de deuil. — La fuite des Noirs. — Un compromis. — La veille de Noël. — Seul. — Réveillon. — Un parent fidèle. — Un wallaby bienvenu.

La saison était déjà tellement avancée, qu'il ne pouvait plus être question de revenir à mon quartier général avant la Noël. Le nouveau pays où nous ne tardâmes pas à nous engager était d'un romantique grandiose. En descendant du plateau, nous aperçûmes tout à coup la rivière Herbert. Ses eaux noires et agitées coulaient au-dessous de nous, tout au fond.

Nous suivîmes la courbe du fleuve vers l'est, en longeant une terrasse naturelle sur le flanc abrupt de la montagne, à 300 mètres environ au-dessus du niveau du fleuve. La partie inférieure du versant de la montagne était sauvage, déchirée. Celle qui s'élevait au-dessus de nos têtes était couverte de halliers. On campa près d'un ruisseau qui se précipitait, formant cascade, dans le fleuve, au point où sa courbe était le plus accusée.

Il n'avait pas été facile de trouver un bon campement; presque nulle part il ne semblait possible de dormir dans une position horizontale.

Les indigènes rattachent à l'emplacement par nous choisi des superstitions singulières. Tout au fond demeure un ogre, *Iamina*, dont ils ont une peur affreuse. Personne n'osait coucher là-bas. Des Noirs

qui y avaient passé la nuit avaient été mangés, disait-on. Et même, lors d'une fête dansante qu'on y avait donnée, des gens avaient disparu. A ma proposition d'aller faire un tour de ce côté-là il fut répondu par un simple haussement d'épaules. Le fusil serait sans utilité, le monstre étant invulnérable.

Kvin'gan', leur mauvais esprit, hantait cette région. Souvent on l'entendait, le soir ou la nuit, au fond du ravin et dans le bois. Je reconnus que cette voix étrange et mélancolique était celle d'un oiseau, qu'on pouvait entendre de fort loin. De tous les oiseaux que j'ai entendus, c'est celui dont le chant m'a paru le plus mystérieux : comment s'étonner que les Nègres d'Australie y associent des idées superstitieuses? On trouve le *kvin'gan'* dans les contrées monta-



Cigale.

gneuses les plus inaccessibles; ce n'est pas seulement là que je l'entendis, mais dans les pays d'alentour. Plusieurs fois, par de belles nuits claires, je voulus me faire accompagner d'indigènes, curieux que j'étais de tirer cet oiseau; mais toujours ils refusèrent de s'associer à une aventure qu'ils jugeaient irrévérencieuse et téméraire.

En d'autres occasions où je les entendais discourir sur l'Esprit malin, je découvris qu'il avait forme de cigale. Leurs idées sur cet esprit malfaisant sont des moins claires. La cigale jette son cri du haut des arbres, mais ce cri ne la fait pas découvrir; il est perçant et vous poursuit à gauche et à droite, mais sans qu'on puisse le localiser. De ce fait sont nées des superstitions.

Dans le sud-est de l'Australie, les indigènes appellent leur mauvais esprit *Bouniap*; ce monstre est supposé habiter les lacs. Ces derniers temps on a émis l'opinion que le Bouniap était un grand mammifère encore inconnu. En beaucoup de pays, du reste, le diable

est décrit comme ayant des yeux et des oreilles en nombre incroyable, qui lui permettent de voir et d'entendre de tous côtés; ses griffes sont très pointues et il court si vite qu'on lui échappe difficilement; sa férocité est grande, et il n'épargne ni jeunes ni vieux. Assurément une des raisons pour lesquelles les indigènes mènent une vie nomade, c'est afin d'échapper au diable, qui finit toujours par découvrir leur retraite. La croyance générale est qu'il se montre quelquefois aux hommes mûrs et expérimentés de la tribu, auxquels ces apparitions donnent une haute considération. D'après les indigènes du golfe de Carpentarie, les lèvres du diable seraient reliées à son front par un fil.

Hormis le cas dont j'ai parlé précédemment, je n'ai jamais vu des Nègres australiens s'efforcer d'apaiser la colère du Malin. Ils en ont



Collier de paille.

peur, et c'est tout. A ce sentiment de crainte ajoutez la conviction que les esprits des hommes récemment décédés reviennent les tourmenter, et l'on s'expliquera la peur des Noirs dans l'obscurité. L'inconnu les effraye toujours, quel qu'il soit.

On découvrit dans les arbres de nombreuses traces de bungari, mais toutes déjà anciennes. L'animal avait à peu près disparu devant les indigènes, à qui le peu d'épaisseur de la forêt avait rendu la chasse facile; ainsi l' « avocatier » y est très rare.

Au dire des Noirs, leurs anciens avaient fait autrefois des hécatombes de bungaris dans les halliers du plateau.

Deux de mes gens m'apportèrent une anguille grosse comme le bras et très longue. Le soleil ayant desséché la flaque d'eau où elle avait séjourné, on l'avait trouvée morte. Naturellement je refusai d'y goûter; quant aux Noirs, qui font grand cas de ce poisson, ils l'apprêtèrent de leur mieux, mais il ne fut pas permis à tout le monde d'en manger. Plusieurs étaient trop jeunes, et d'autres, encore en deuil, ne pouvaient prendre leur part de ce régal. Ils n'avaient pas quitté

les colliers jaunes (décrits plus haut), qui se composent de fragments de paille hachés et enfilés à une longue ficelle, laquelle peut faire de dix à vingt fois le tour du cou.

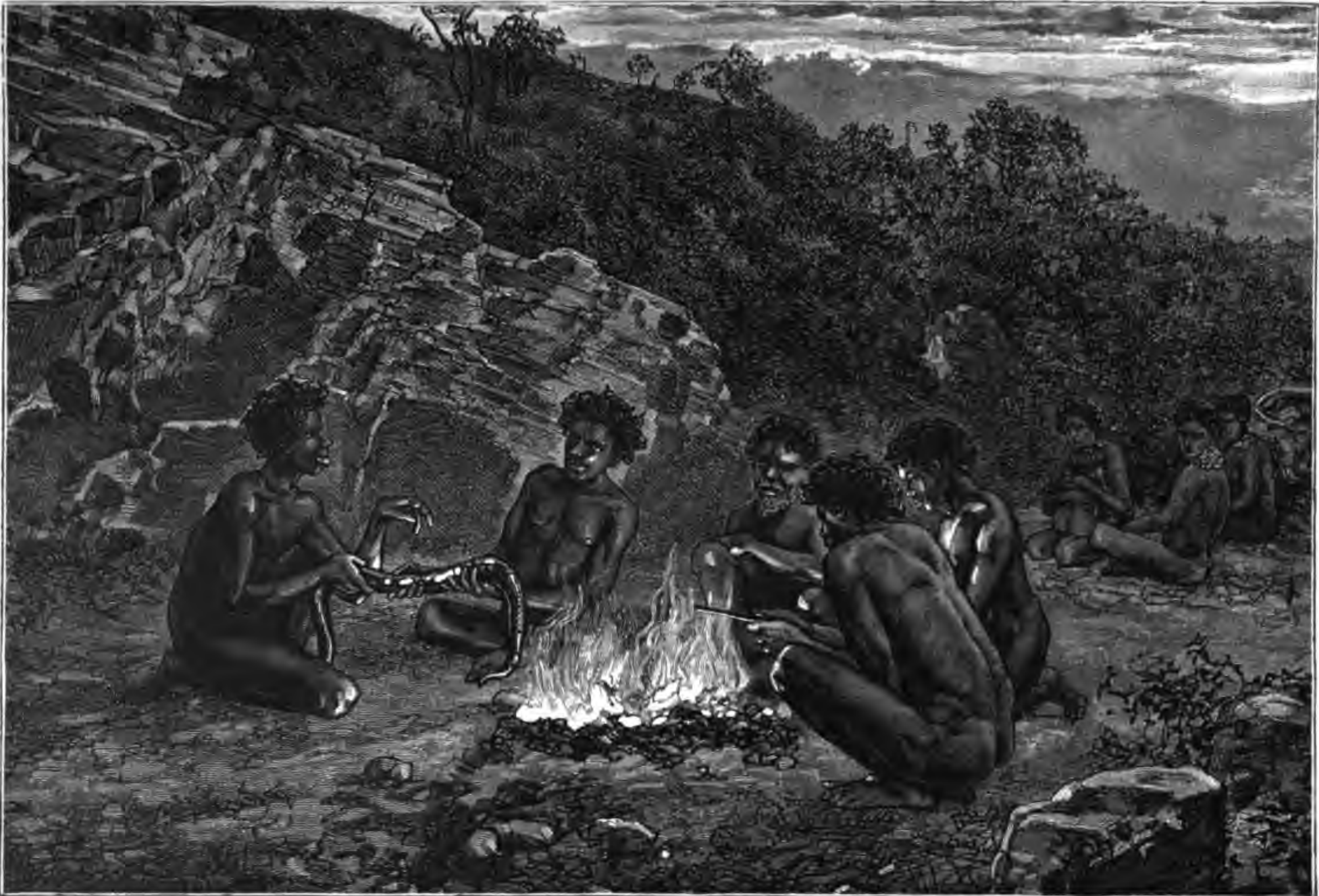
Hommes et enfants portent quelquefois de ces colliers dans un but de parure. Pendant toute la durée de son deuil, le Nègre s'abstient de certains aliments, et je fus étonné de les voir se conformer si consciencieusement à cette obligation. Je reconnus à la longue qu'ils craignaient d'en être brûlés intérieurement.

Ils sont très contents de voir un deuil prendre fin; et, quoique leurs notions chronologiques soient plus qu'imparfaites, ils connaissent à un jour près la date où ils pourront quitter le deuil, c'est-à-dire le collier jaune. J'ai vu quelques femmes se peindre le corps avec de la craie en temps de deuil. La perte d'un parent n'est pas une source d'affliction bien profonde; tous les soirs, et assez longtemps, on hurle son chant funèbre; mais, au fond, cet hommage n'est que pour la forme. Bien souvent ces tristes lamentations ont troublé le silence de mes nuits; une seule strophe, toujours la même, était répétée sans relâche : « *Vaïn'ta bémo bémo yon'goul naïko?* (Où est le fils de mon frère, mon seul neveu?) ». En général ce sont les vieilles femmes qui ont le monopole des jérémiades.

Aux environs de Coumouboularou, dans le Queensland Central, une vieille femme, durant l'agonie de son mari, manifestait sa douleur d'une façon bien originale : tantôt elle bondissait à se rompre le cou, tantôt elle frappait deux morceaux de bois l'un contre l'autre, en vraie folle. La mort de l'homme ne se fit guère attendre : un quart d'heure après il était enterré.

On évite, pendant le « deuil », de prononcer le nom du défunt; et, dès qu'on a rejeté le collier jaune, il n'est plus question du mort. Ceci explique l'absence de toute tradition chez les Australiens. Du reste, nombre d'entre eux ne connaissent même pas leur père, encore moins leurs ancêtres. En suivant les sentiers que les pieds nus des Noirs avaient mis des siècles à tracer dans la brousse, je songeais aux générations successives qui avaient foulé ces régions sans donner un souvenir au passé, sans se soucier de l'avenir, ne vivant que pour l'heure présente.

L'anguille mangée, chacun s'étendit dans sa hutte, pour se remettre des fatigues du jour. Il était tard déjà, et je croyais tous mes



Préparation de l'anguille.

hommes endormis. La lune en son plein éclairait un paysage vraiment féerique, et cet oiseau de nuit si original — le malin esprit des Noirs — lançait de temps à autre sa note mystérieuse. Soudain deux des indigènes se lèvent, s'approchent de ma hutte et me disent : « Nous voulons partir; nous allons être envahis par l'eau, il ne ferait pas bon rester ici ».

Sans m'émouvoir, je leur répondis, raillant leurs sottes imaginations, que j'entendais demeurer où j'étais, mais qu'ils étaient libres de s'en aller. En vérité, je comptais qu'ils ne me fausseraient pas compagnie. Cependant, peu après, ils se levèrent tous et, me montrant de la main ceux qui avaient mangé l'anguille, déclarèrent que ces deux-là connaissaient mieux le danger qu'on courait dans ces lieux.

Ces hommes étaient tout bonnement malades d'avoir trop mangé de l'anguille morte ; aussi lancèrent-ils l'anathème sur cet endroit en crachant de tous les côtés. Leur exemple fut suivi, et bientôt tous, comme un seul homme, remontèrent le flanc de la montagne, sans cesser de cracher.

Je persistai à rester couché, dans l'espoir qu'ils reviendraient; mais je fus désappointé. Après un moment d'attente je me dis qu'il valait mieux les rejoindre, de peur qu'ils ne m'abandonnassent tout à fait, ce qui me placerait dans une situation fâcheuse. Le tabac ne me manquait pas, mais il ne me restait que peu d'autres provisions, et sans l'aide des indigènes il m'était impossible de me ravitailler, le gibier étant fort rare et les végétaux peu mangeables. Pour mes provisions, elles consistaient en un petit morceau de viande et en quelques poignées de farine, à peine suffisantes pour faire une petite galette.

Je pris mon parti et escaladai derrière eux une côte où l'herbe et les pierres atteignaient le sommet de la montagne, en suivant la ligne des broussailles. La lune brillait et il était facile de trouver son chemin. J'appelai mes hommes : point de réponse; je finis cependant par les découvrir tout au haut de la montagne, accroupis sous un casuarina, et silencieux. Ils avaient bien eu l'intention de m'abandonner, mais mes cris les avaient fait changer d'idée, et ils m'attendaient pour être pilotés jusqu'à leur point de départ. Selon eux, les kvin'gan' étaient beaucoup trop nombreux dans le pays où nous étions en ce moment.

Je refusai de les accompagner et menaçai de retourner à Herbert vale, d'où je lancerais à leurs trousses les hommes de la police noire, lesquels les poursuivraient des mois entiers et les tueraient à coups de fusil. Ensuite, les prenant par la douceur, je leur promis du tabac, la seule chose qui me restât. On comprend que je ne pouvais poursuivre mon voyage sans guides ; nous en vînmes donc à un compromis : nous passerions tous la nuit sur le haut de la montagne, et l'on m'accompagnerait au camp pour y reprendre les bagages. Je m'étonnai de ne pas rencontrer d'opposition sur ce point; c'est que, pour eux, la question qui dominait les autres, c'était de ne pas coucher en bas.

De retour au camp, nous nous aperçûmes que le dingo avait profité de notre absence pour voler le seul petit morceau de viande qui nous restât. Tout le monde fut d'avis qu'il méritait une forte punition ; malheureusement le voleur n'eut garde de se faire voir.

Le lendemain, nous entrions en pays sauvage, où les rampes alternaient avec des bois. Le chemin était malaisé, et l'on eut beaucoup de peine à découvrir un emplacement convenable pour y établir notre camp ; mais l'otero, qui connaissait le pays, nous conduisit à un terrain assez uni, près de la lisière de la forêt. Un petit ruisseau coulait près de là, et pourtant, faute d'eau, cette contrée était plutôt aride. Nous nous y établîmes pour plusieurs jours. Je n'avais encore jamais vu autant de traces fraîches de bungari; les indigènes, en dépit des difficultés que présentait le terrain, ne s'épargnaient pas à la chasse. Le plus regrettable, c'était d'être sans chien, les tribus que nous avions visitées n'en possédant pas; néanmoins nous ne perdîmes pas courage. Les Noirs ne se sentaient pas rassurés, à cause du voisinage de tribus hostiles. Quand ils incendiaient les herbes pour se livrer au plaisir de la chasse aux wallabys, on voyait parfaitement la fumée courir à travers les montagnes.

Un jour que nous traversions les broussailles, nous entendîmes au loin des coups de hache. L'otero, qui connaissait la tribu maîtresse de ce territoire, grimpa sur un arbre pour faire des signaux aux bûcherons et poussa un grand cri, de toute la force de ses poumons. Les coups de hache s'arrêtèrent, et un cri répondit au sien. L'otero alors s'écria : « *Nguéipa, nguéipa, Kaouri !* (Moi, moi, Kaouri !) ».

Mes Noirs s'étaient promptement rendu compte de la situation.

L'homme dont nous avions entendu les coups de hache était à la recherche de miel; cela leur permit de déterminer l'endroit où devait se trouver son camp, car les indigènes ont des places fixes pour l'établissement de leurs huttes. Sachant aussi à qui appartenait le territoire, ils connurent bien vite le nom de l'individu, le point où devaient se trouver les femmes, et la nature de leurs occupations; on était en pleine récolte d'un certain fruit, dont l'habitat était voisin.

Ailleurs j'ai vu les Noirs correspondre au moyen de feux; une colonne de fumée, ou plusieurs, indiquent la direction qu'ils comptent prendre, etc. Il semblerait qu'ils peuvent aussi s'entendre en accentuant différemment les mots qu'ils se crient les uns aux autres.

La veille de la fête de Noël (1882) tombait ce jour-là. En raison de la solennité, mes gens, stimulés par moi, s'étaient mis en branle pour me procurer quelque chose de superlativement bon; en récompense, une double ration de tabac les attendait.

Je demeurai seul, assis devant ma hutte. J'éprouvais une impression singulière à me sentir en pleine forêt australienne la veille de la Noël, loin de toute civilisation. L'été avait revêtu d'un beau vert les collines environnantes, et au pied du camp s'étendait une mer de broussailles. Le soleil éclairait de ses feux mille tableaux vifs et charmants.

Pas un souffle de vent n'agitait la nature, qui respirait un calme bienfaisant. Les cigales, par des chants d'allégresse, célébraient du haut des arbres les beautés de l'été; tout était clair et beau...; que n'avions-nous de quoi manger!

Hélas! il ne me restait qu'un morceau de pain; ce n'était pas brillant pour faire le réveillon. Les Noirs revinrent dans l'après-midi, apportant quelques morceaux de *vondo*, racine très rare, un peu de miel et des larves blanches. Mais le plus précieux pour moi de tous leurs apports, c'était un animal qui m'était inconnu. Ils l'appelaient *borrogo*. Ce phalangiste, d'un jaune brun, n'était pas plus gros qu'un petit chat.

Notre menu pour la Noël se composa donc : d'un morceau de borrogo bouilli, d'un peu de pain, de vondo grillé et de miel délayé dans de l'eau.

Le menu, à coup sûr convenable, était insuffisant pour le nombre

des convives. Involontairement ma pensée se portait vers ces marmites qui devaient mijoter d'un air engageant à tous les foyers de la Norvège, dont j'étais si éloigné. Ah! qu'une bonne assiettée de riz m'eût fait plaisir! On le voit, dans l'Australie Septentrionale la vie n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire, lorsqu'il faut se contenter des maigres contributions de la plaine et de la forêt. La constitution d'un Européen s'accommode mal, à la longue, de l'alimentation des Nègres; talégalles et pigeons, les meilleurs produits du pays, ne se rencontrent qu'accidentellement.

La chair des marsupiaux est fade, celle du lézard assez bonne; mais celle du serpent est sèche, tout à fait insipide. Enfin les fruits et les racines que l'on peut manger avec plaisir sont rares; le vondo, qui est de ce nombre, vient dans les terrains sablonneux de la montagne; sa tige, mince comme un fil, ne peut guère être aperçue que par un œil d'indigène, car elle s'enroule autour des arbres. Le *ianki* est une figue jaunâtre, d'une certaine transparence; ce fruit exquis, que je n'ai vu qu'une fois dans tout mon séjour, est bien moins répandu que le *vira*, autre variété de figue qui pousse sur les plateaux.

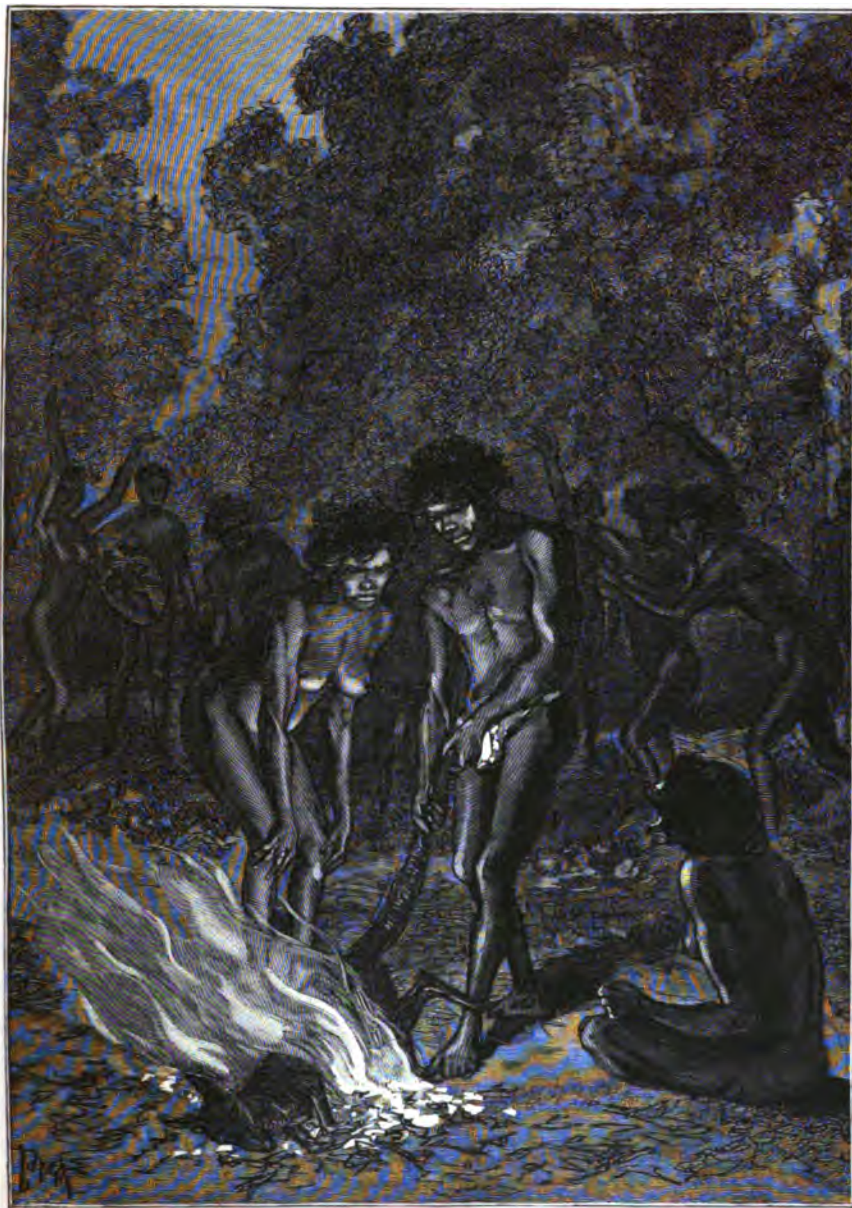
Un dingo vint rôder le soir autour du camp. C'était ce brigand de chien qui nous avait brûlé la politesse, après avoir si mal reconnu notre hospitalité.

On me pressait de le tuer; malgré l'espérance, bien faible, il est vrai, de pouvoir en tirer parti, je cédai aux instances qui m'étaient faites, et l'abattis d'un coup de fusil.

Pendant notre course à travers les broussailles j'entendis l'otero raconter à ses camarades qu'un jour, seul et sans chien, il avait vu en ce même endroit un bungari, mais que la bête avait sauté d'un arbre à terre et pris la fuite. Et il nous montra l'arbre en question. Ce récit accrut mon ardeur, et nous redoublâmes d'efforts, mais sans plus de succès. Ma collection s'augmenta cependant de quatre écureuils volants de petite espèce (*Petaurus breviceps*), qui reposaient ensemble dans le creux d'un arbre.

La question de nourriture était toujours un problème difficile à résoudre; l'otero nous ayant quittés un beau jour, il fut reconnu impossible de nous attarder davantage, nul autre que lui ne connaissant la région; tous voulaient retourner chez eux, ayant perdu confiance. Or, après moi, personne n'avait autant de motifs de mécontentement

que Janki. L'otero était son parent, et en mainte occasion Janki lui avait donné des preuves de fidélité, s'était sacrifié, avait partagé avec



Ganin'dali flambant un wallaby. (Voir p. 273.)

lui nouriture, tabac, etc. Et ce Noir à la figure d'innocent tirait au large, emportant par-dessus le marché la chemise de Janki! Ce trait

de coquin prouve combien l'on doit peu se fier aux Nègres d'Australie.

Je décidai les autres à m'accorder encore un jour, et leur promis, une fois arrivés sur le plateau, de tirer un wallaby. Mais que faire en l'absence du guide? Force était de se mettre en route, ne fût-ce que pour chercher de quoi manger.

Pour descendre au fond de la vallée de Herbert river, nous dûmes marcher en zigzag, tant la rampe est raide. Tout à coup un wallaby passa devant nous et disparut en un clin d'œil. Vers midi nous nous trouvions à la hauteur de la chute puissante formée par le fleuve. Courte halte sur le bord. Les environs sont pittoresques et sauvages, mais je souffrais d'une faim dévorante et jouissais mal de ce magnifique spectacle. Une fois reposés, nous longeâmes la rivière, marchant d'un bon pas dans l'herbe haute. La nature entière semblait sommeiller. Rien de vivant ne vint frapper nos yeux pendant cette descente qui dura une journée entière, par une chaleur torride, et mon oreille ne perçut aucun bruit en dehors de la cataracte, qui roulait comme un tonnerre entre les montagnes. On a dit que la nature australienne respirait la mélancolie; on reconnaît la justesse de cette assertion lorsque, par une journée comme celle-ci, on erre entre les hauts gommiers à l'aspect sévère, solennel, et les acacias. Involontairement l'âme est saisie d'un sentiment de solitude et d'abandon.

Quelques heures avant le coucher du soleil, et le matin de bonne heure, les wallabys ont coutume de venir brouter l'herbe; il est alors moins difficile de les rencontrer à portée de fusil. Mais ce soir-là, comme par un fait exprès, les quelques bêtes que nous vîmes s'effarouchaient plus que d'habitude, et nous perdîmes tout espoir de faire un bon souper.

Il était déjà tard quand nous arrivâmes au camp, où avaient été lâchés les chevaux. J'avais eu la précaution de me réserver un petit morceau de pain, que j'aurais cependant partagé avec mes hommes s'il eût été un peu plus gros. Je savais d'ailleurs que les indigènes étaient, bien mieux que moi, en état de supporter les tortures de la faim.

Comme ils n'avaient rien à manger, je leur donnai un peu de tabac, pour qu'ils ne fussent pas trop désolés; mais, au lieu de le fumer, ils s'allongèrent auprès du feu et passèrent le temps à dormir, ce qui

leur est habituel dans la saison des pluies, où ils souffrent de la faim.

Nous avions lâché les chevaux dans une sorte de parc d'où ils ne pouvaient s'échapper, et où il devait être facile de les retrouver, à moins que des indigènes ne les eussent tués pendant notre longue absence. Grande fut notre joie d'entendre au milieu de la nuit le tintement du grelot; nos craintes en furent dissipées et nous retrouvâmes nos chevaux sains et saufs.

Bien avant le lever du soleil, j'étais parti avec Ganin'dali pour la chasse aux wallabys, dont nous rencontrâmes bientôt une troupe qui s'en allait broutant. Deux tombèrent sous nos coups. Ganin'dali se chargea d'emporter l'un, et envoya prendre l'autre par un de ses compagnons; lui, pendant ce temps-là, aidé de ses camarades, commençait à préparer la bête. Ce fut un branle-bas général. En moins de deux minutes la scène était éclairée par un feu brillant; un wallaby fut jeté sur le brasier et retourné à l'aide de sa longue queue. En sa qualité de cuisinier, Ganin'dali déployait plus d'activité que les autres. Aussitôt les poils flambés, il retira du feu l'animal, lui ouvrit le ventre avec un caillou tranchant, en arracha les intestins, qu'il remplaça par quatre pierres brûlantes, et replaça le wallaby sur le feu. La bête n'était encore qu'à moitié cuite que les Noirs se la disputaient et la déchiraient à belles dents. Cette chair savoureuse les eut bientôt rassasiés. Ils coururent alors à la rivière, entrèrent un peu dans l'eau et se baissèrent pour boire dans le creux de leur main. Une fois désaltérés, ils retournèrent au campement pour achever leur repas. Assis autour du brasier, ils voulurent allumer leurs pipes, mais sans tisons, et réclamèrent des allumettes. D'ordinaire je leur en refusais lorsqu'ils avaient du feu sous la main; mais le voyage allait bientôt finir, je ne voulus pas les priver du plaisir d'allumer leur pipe à la façon des Blancs et d'entendre pétiller des allumettes. Moi aussi, du reste, j'avais achevé mon repas, et la chair de kangourou, qui ne me plaît guère cependant, m'avait semblé délicieuse ce jour-là.

CHAPITRE XVII

Comment les Noirs se marient. — L'amour chez les Nègres d'Australie. — Ma première rencontre avec Jokkaï. — En compagnie de grands mangeurs. — Accident. — Seul avec Jokkaï. — Une descente pénible. — Retour à Herbert vale. — Un coléoptère nouveau. — Amis des animaux.

De retour à Herbert vale, je fus admirablement reçu par le vieux surveillant. Il avait été plusieurs fois sur le point d'envoyer à ma recherche, craignant que je n'eusse été attaqué par les aborigènes.

Quelle jouissance de pouvoir enfin dormir sous un toit et en toute sécurité! Le lendemain, deux hommes de la montagne vinrent m'annoncer que des Noirs en possession de deux chiens tuaient et mangeaient là-haut beaucoup de bungaris. Il fallait donc me remettre en campagne. J'engageai une nouvelle escorte et préparai des provisions; mais la pluie commença à l'instant même où nous partions. Je fus pris de la crainte que l'époque des pluies ne fût déjà arrivée, ce qui aurait rendu impossible toute expédition. Au Nord-Queensland la saison pluvieuse dure environ de trois à quatre mois, avec des intermittences; elle commence assez généralement en janvier, et nous venions d'entrer dans ce mois.... Heureusement, au bout de deux jours, la pluie cessa; nous partîmes.

Nous n'étions pas encore bien loin de Herbert vale, quand j'eus la bonne fortune d'être témoin de la manière dont un Noir prend femme. Des indigènes étaient sur le point de lever le camp; l'un d'eux, d'un certain âge, s'approcha d'une femme et la saisit par le poignet gauche

en criant : « *Ion'goul nguéipa!* (Je la prends pour moi!) »; littéralement : « une, moi ! » La femme regimbait, résistait de son mieux; mais elle eut beau crier, hurler, l'homme ne la lâcha point et l'emmena, ou plutôt la traîna derrière lui. A un mille plus loin, on l'entendait encore crier. Je demandai à mes hommes, en manière de plaisanterie, s'ils ne voulaient pas lui porter secours; pour toute réponse, ils se mirent à rire; en réalité j'assistais à la déclaration officielle d'une union depuis longtemps arrêtée en principe. Nulle autre cérémonie.

D'ailleurs les époux étaient parfaitement assortis : veuf et veuve. Mais les femmes se montrent toujours récalcitrantes, car elles n'abandonnent pas volontiers leur tribu et elles sont bien souvent fondées à repousser les prétendants. Pour peu qu'un homme se sente assez fort, il prend la main de n'importe quelle femme et prononce son *ïon'goul nguéipa*.

Quand une femme est belle, tous les hommes la désirent; assez généralement, c'est au plus fort ou au plus puissant qu'elle appartiendra. La femme est donc exposée à changer souvent d'époux au cours de son existence. Bien qu'on ne lui demande jamais son consentement, peut-être tombera-t-elle aux mains de son préféré. Une femme noire peut aimer aussi; dans ce cas elle mènera une vie heureuse. Il n'est pas rare qu'une aborigène s'enfuie avec celui qu'elle aime. La jalousie suscite d'assez nombreuses querelles entre femmes, et l'infidélité du mari peut pousser la femme à des accès de fureur; mais quelle que soit la tendresse qui unisse deux époux, jamais ils ne l'expriment par des baisers. La femme se laisse plutôt prendre à un joli visage qu'à une belle prestance; ce genre de beauté ne vient pour elle qu'en seconde ligne. Les yeux surtout sont l'objet de son attention ; ce qu'elle recherche avant tout dans un homme, ce sont des manières rondes et un regard franc avec quelque chose de sauvage. Peu lui importe qu'il soit grand.

L'amour, chez les Australiens, peut aller jusqu'à la passion : l'anecdote suivante en fera foi. Un « civilisé » avait enlevé la femme d'un autre Noir attaché à l'une des stations de Georgina river. Comme elle aimait son ravisseur, elle ne se fit pas prier pour le suivre ; mais les Blancs, qui voulaient la garder pour leur serviteur nègre, lequel dépérissait en son absence, la lui ramenèrent, avec menace au larron de le tuer s'il reparaissait. Pourtant l'amour l'emporta sur la

crainte d'un châtiment : l'homme revint à la charge et tenta une seconde fois d'enlever sa belle. Les Blancs, furieux, se lancèrent à sa poursuite et le mirent à mort.

Pour premier campement nous choisîmes une vallée assez haut située, où nous rencontrâmes des indigènes qui venaient de tuer un jeune ornithorynque dans un petit affluent de la rivière Herbert. Ce fut là que nous laissâmes nos chevaux. Le lendemain, en remontant la vallée, autre rencontre : celle de deux hommes qui avaient pris part à la chasse au bungari dont on nous avait parlé. J'appris par mes gens qu'un des dingos qui avaient été employés à la chasse en question appartenait à ces Nègres : il était donc essentiel de les engager, eux et leur chien. L'un de ces hommes, à moitié caché derrière un gommier, avançait la tête en riant ; l'autre se tenait à côté de lui, d'un air timide. Dans cette partie de la contrée ils n'avaient jamais vu de Blanc, et ne concevaient pas ce que j'y venais faire. Après leur avoir offert de quoi manger et fumer, je leur demandai s'ils voulaient me faire la conduite, accompagnés de leur chien. Ils paraissaient en avoir grande envie, surtout celui qui se cachait derrière l'arbre, et dont le nom était *Jokkaï* ; même ils s'offrirent pour aller chercher le dingo, promettant de nous rejoindre le plus tôt possible. Un lieu de rendez-vous fut fixé. En quelques heures de marche nous arrivâmes au milieu d'une petite tribu campée au pied de la montagne : c'était là que nous espérions trouver le second chien. Mais les membres de cette peuplade s'étaient dispersés sitôt la chasse terminée, ce qui rendait assez difficile la réunion d'un grand nombre d'hommes. Nous nous établîmes pour la nuit sur le sommet de la montagne, décidés à y attendre les deux Nègres chargés d'amener le dingo ; et comme le temps était beau, les Noirs ne firent qu'une seule hutte, pour moi. Les nouveaux venus, de vrais sauvages, examinaient mes effets avec une vive curiosité ; pendant que j'ouvrais et étalais mon bagage, ils suivaient tous mes mouvements.

Je vis là-haut plusieurs nids de *Megaloprepia magnifica*. Ils sont suspendus à l'extrémité d'une longue branche ; quelques bûchettes, assemblées avec la négligence habituelle aux pigeons, constituent toute la bâtisse.

Je n'ai jamais trouvé qu'un seul œuf dans chaque nid. Une chose restera pour moi inconcevable, c'est que le petit ne tombe pas lors-

qu'il vente fort. Les indigènes, très friands de sa chair, secouent l'arbre pour en faire tomber le pigeonneau.

Il y avait abondance de talégalles sur la crête de la montagne. Mes gens virent plusieurs de ces nids énormes, d'où ils retirèrent des œufs. Moi, je faisais maigre chasse, tandis que mes hommes poussaient des cris de joie à chaque nouvelle trouvaille. Par deux fois on fit halte, et chaque halte donna lieu à une scène de goinfrerie générale. Un homme put, en deux heures, manger quatorze de ces œufs d'un volume énorme, sans en être incommodé. Ce fut pour mon monde un véritable jour de fête. Dans le courant de la journée Willi m'apporta un mongan (*Trichosurus herbertensis*) de belle grandeur, ayant atteint tout son développement. Son corps était noir comme du charbon; sa poitrine et ses épaules d'un beau blanc. Willi, très fier de son aubaine, comptait sur une bonne ration de tabac; mais, malgré mon désir de posséder l'animal, je l'abandonnai à Willi, pour bien faire comprendre que je ne cherchais que des bungaris. Voyant que je n'avais rien à gagner en la société de ces gros mangeurs, je résolus de m'adresser à une autre tribu, dans l'espoir d'y trouver des hommes qui pussent m'être de quelque utilité.

Je rencontrai à mi-chemin les deux indigènes accompagnés de leur chien.

Ils s'étaient faits très beaux : l'un se pavanait en chemise, l'autre s'était coiffé d'un chapeau de femme. Les vêtements, fort appréciés par les Nègres australiens, passent d'une tribu à l'autre, des plus civilisées — qui vivent à proximité des colons — à celles qui n'ont jamais aucun rapport avec les Blancs. Plusieurs de mes hommes empruntèrent le chapeau; ils mettaient une sorte de fierté à se parer tour à tour de cette coiffure de civilisé. L'un de ceux qui me précédaient, *in puris naturalibus*, suant sous le poids de son fusil, était vraiment drôle à voir, coiffé de ce chapeau de femme posé de travers. Quelles péripéties avait dû traverser cette capote au cours de son long voyage, du pays des Blancs aux montagnes des sauvages! Parvenus au campement de l'autre tribu, on se mit à préparer le butin fait par Willi; mais c'était pour moi un crève-cœur de voir flamber une peau si belle! Qu'y faire, hélas?

La difficulté de racoler des hommes était toujours aussi grande. En plus des deux maîtres du chien, je ne pus décider que quatre Noirs

à suivre Willi; il connaissait parfaitement le pays à explorer, mais il refusa tout net de se joindre à nous. Un autre sur lequel j'avais compté me fit également défaut. Sortis ensemble dès le matin pour aller à la recherche des chevaux, nous les avions montés au retour;



Mongans.

mais après une petite trotte nous descendîmes de cheval, et l'homme se déclara incapable de marcher ou de remonter : il ne voulait pas continuer le voyage. L'excuse était absurde, inadmissible, et je me fâchai; mais ses camarades lui donnèrent raison.

A coup sûr les indigènes ressentent moins vivement que nous la douleur causée par une blessure, et cependant ils supportent mal la souffrance. Que l'un d'eux ait la moindre écorchure sous la plante du

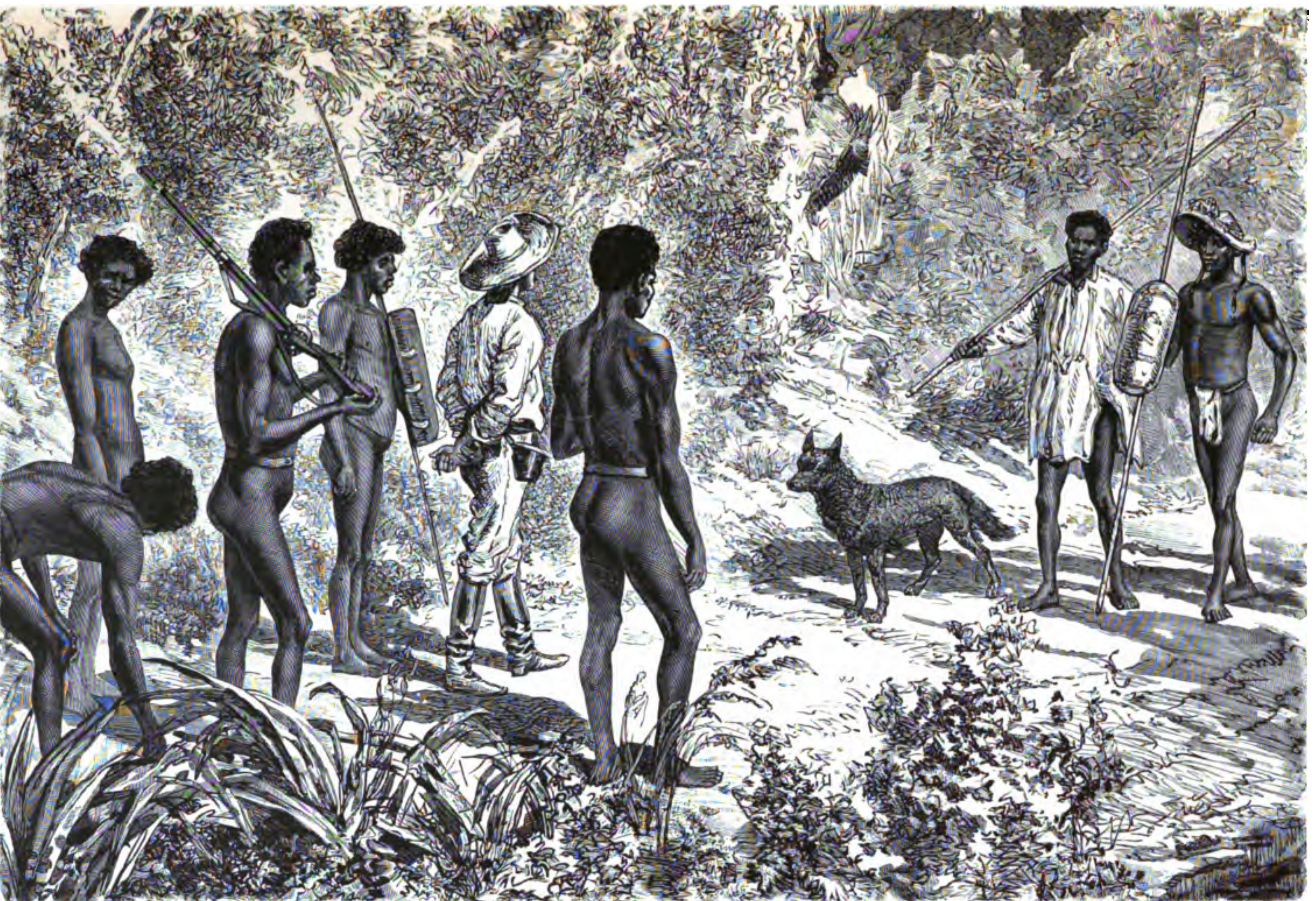
pied, il devient l'objet de la pitié générale et ne quitte pas le camp.

Un léger accident de ce genre me priva encore d'un homme; nous n'étions donc plus que cinq à l'heure du départ. En deux étapes nous atteignîmes notre terrain de chasse, au haut de la montagne, et nous y établîmes notre camp. Les indigènes ne se sentaient pas tout à fait dans leur assiette, à l'exception pourtant de Mangola-Maggui, qui déjà, par deux fois, avait été mon compagnon de chasse. Cet homme n'était pas des meilleurs : fainéant doublé d'un fripon, il ne songeait qu'à dévorer ma pitance. Malgré sa parfaite connaissance des lieux, il ne m'était guère utile et démoralisait au contraire mes autres Noirs, qui finissaient par se montrer indifférents à tout ce qui m'intéressait. Peut-être éprouvaient-ils une certaine crainte de l'homme blanc! ils avaient peine à concevoir qu'on allât si loin, qu'on se donnât tant de mal, rien que pour un bungari. Le dingo suivait fidèlement la piste de ses maîtres sans se soucier du reste : la poursuite du gibier n'avait rien qui l'attirât.

Détail fâcheux, je n'avais plus de chaussure convenable. Mes bottines étaient usées et je perdais mes semelles, ce qui me forçait à m'arrêter pour les rattacher avec des liens d'« avocatier ».

Le lendemain matin, j'envoyai deux Noirs examiner les quartiers de viande empoisonnée que j'avais semés çà et là, et je promis une bonne provision de tabac à qui me rapporterait un iarri. Comme on m'avait assuré mainte et mainte fois que *Balnglan*, le second des chiens, était le seul dont on pût tirer bon parti, je l'envoyai prendre par deux autres Noirs, que je pourvus de viande et de galettes, m'engageant à leur en remettre encore davantage s'ils me ramenaient ce dingo; et pour être plus sûr qu'ils me reviendraient, j'étalai sous les yeux de ces hommes tout mon approvisionnement. Me voilà donc seul en plein bois, avec Jokkaï, le propriétaire du chien, l'homme dont il a été déjà parlé. La journée se passa à errer en pleine brousse, attendant le retour des autres. Jokkaï cueillait des fruits; moi, je tuai un talégalle. A notre retour, dans la soirée, le camp était vide, même de ceux que j'avais chargés de passer en revue les quartiers de viande empoisonnée.

Jokkaï prépara du tobola et s'en gorgea. Pour ma part, je mangeai six ou sept de ces noyaux grillés, et une heure après j'étais pris d'un malaise général accompagné de frissons et de nausées; je me crus



Je rencontrai à mi-chemin les deux indigènes. (Voir p. 278.)

atteint de la fièvre du pays, mais Jokkaï vit bien qu'il s'agissait d'une



Jokkai.

simple indigestion, causée par le tobola, dont j'avais trop mangé,

sans l'avoir écrasé préalablement. Il avait raison, puisque le lendemain j'étais guéri.

Mes quatre Nègres ne s'étant pas plus montrés le deuxième jour que le premier, je supposai qu'ils s'étaient sauvés marrons.

L'air, sous l'action puissante des rayons du soleil, était clair et chaud, mais lourd et étouffant. Pas une feuille ne remuait et mon oreille ne percevait que le cri monotone et mélancolique des cigales à la cime des arbres. Le sentiment d'abandon dont j'étais pénétré s'en trouvait augmenté. Le seul être raisonnable que j'eusse auprès de moi, c'était Jokkaï, mais il nous était d'autant plus difficile d'échanger des idées, qu'il était craintif et réservé. Je m'étonnais même qu'il ne cherchât pas quelque occasion de s'échapper. Sans doute il ne connaissait pas assez le pays. Quoique fortement constitué, et bien fait d'ailleurs, il avait dans l'ensemble quelque chose de féminin. Son front, sans être aussi fuyant que celui de la plupart des aborigènes, surplombait beaucoup. Pour un Nègre, il avait des yeux d'une beauté peu ordinaire, brun clair et ombragés de longs cils ; parfois un jeu de lumière leur donnait un reflet bleuâtre. Le nez, malgré une certaine tendance à se retrousser, semblait avoir été écrasé; cet homme portait aussi, sur d'autres parties du corps, des cicatrices très apparentes. Enfin il parlait un dialecte très différent de celui de Herbert vale.... Et nous attendions toujours.

Seul, je ne pouvais rien faire, pas même me servir de mon fusil, de crainte d'effrayer Jokkaï et de le mettre en fuite.

Avec la nuit, la conviction me vint que les messagers ne se remontreraient plus. J'étais donc condamné à vivre abandonné, tout au haut d'une montagne presque inaccessible, en pleine brousse, loin du monde. L'atmosphère, très lourde, dégageait une moiteur de cave; l'obscurité était profonde; pourtant, à la lueur du feu, je pouvais distinguer les traits abattus de Jokkaï. S'il allait me planter là, il faudrait donc renoncer à mon projet et redescendre du haut du rocher rien qu'avec mon fusil.

Rentré dans ma hutte pour dormir, je m'aperçus que ma hache n'était pas à sa place habituelle et demandai à Jokkaï ce qu'il en avait fait; car il me l'avait empruntée dans le courant de la journée. Il prétendit n'en rien savoir et se mit à la chercher; enfin, après avoir fureté partout, au dehors et dans les huttes, il la rapporta de sa

propre cabane, à mon vif étonnement, alors que je désespérais de la revoir jamais.

La chose me parut équivoque, et je ne savais trop que penser de lui; je craignais, à tort peut-être, que mes provisions de bouche — un grand sac rempli de viande — n'eussent pour lui trop d'attrait; d'autant plus qu'à ma connaissance un Nègre australien, pour satisfaire un désir, ne craindra jamais de sacrifier la vie d'un homme. Je cachai bien vite la hache et me promis d'être sur pieds le lendemain avant le lever du soleil, pour empêcher mon homme de s'esquiver.

Mon sommeil fut paisible. Debout dès l'aurore, j'éveillai mon compagnon, et nous fîmes nos préparatifs pour la descente. Je lui avais promis de quoi manger et fumer s'il voulait m'aider à porter une partie de mes bagages. A ma grande surprise, il y consentit de bonne grâce et partagea consciencieusement avec moi les fatigues de la journée. Au cours de cette descente laborieuse je pus observer que Jokkaï n'avait rien de commun avec les autres Nègres, et, avant d'être rendu à mon quartier général, j'avais pris de lui une idée assez haute. A partir de ce moment, et jusqu'à mon départ de Herbert vale, il ne me quitta plus. Pendant ces longs mois de vie commune il me fut d'un grand secours et d'une utilité réelle. Bien plus, il me sauva plusieurs fois la vie et me resta aussi fidèle que dévoué. Néanmoins je me tenais toujours sur mes gardes, de crainte qu'avec sa nature mobile il ne se laissât entraîner un beau jour à me trahir et ne fournît à ses camarades quelque occasion de me tuer.

Jokkaï n'était pas aussi paresseux que les Noirs avec lesquels je frayais d'habitude. Il était actif, d'un naturel remuant, et bien plus naïf que la plupart des indigènes. D'un autre côté, très fin, d'intelligence prompte et point commune, il m'obéissait sans l'ombre d'un murmure; se montrait obligeant, serviable et même capable d'initiative.

La descente ne s'effectuant pas assez vite à son gré, il m'engagea plusieurs fois à hâter le pas si nous voulions atteindre le pied de la montagne avant la tombée de la nuit. Malheureusement la marche était malaisée, fatigante, et souvent il fallait me traîner à quatre pattes, tirant mes bagages après moi; ma chaussure me faisait beaucoup souffrir et Jokkaï m'aidait de temps en temps à chercher

de quoi rattacher mes semelles. En traversant des rivières ou des ruisseaux, j'avais au moins un avantage : c'est que l'eau coulait de mes souliers aussi vite qu'elle y était entrée; mais des sangsues pénétraient par les trous de mes bas et se logeaient entre mes doigts de pied.

Arrivés au bas de la montagne, un peu avant le coucher du soleil, nous y campâmes, et la vallée Herbert nous revit bientôt en bonne santé.

On était déjà entré dans la saison pluvieuse, quoiqu'il n'eût pas encore plu à torrents. Toutefois il fallait s'attendre prochainement à de grosses pluies et renoncer à toute idée de longues excursions, d'où l'on risquerait de ne pouvoir revenir, empêché par les fortes crues. Tout ce temps-là, les Noirs habitent les pays de plaine et ne se hasardent pas dans les fourrés. Faune et flore avaient pris un caractère de vigueur intense, d'activité fébrile, témoignant d'un état intermédiaire entre deux saisons.

Les oiseaux voyageurs avaient des œufs ou des petits. Sous peu, ils allaient prendre leur vol vers le nord et n'attendaient pour cela que la venue des premiers froids. Les pigeons du détroit de Torres (*Carpophaga spilorrhoa*) nichaient dans les arbres, en nombre considérable.

Dans mes pérégrinations autour de la station je fis plusieurs trouvailles intéressantes qui vinrent grossir ma collection. Je tirai aussi une double bécassine (*Scolopax major*) et un autour blanc, de l'espèce de celui qui m'avait été donné au Queensland Occidental (*Elanus axillaris*). Enfin les Nègres m'apportèrent un beau *ngalloa* noir et blanc (*Dactylopsila trivirgata*), oiseau rare et gourmand de miel autant que les indigènes. On le dit originaire de la Nouvelle-Guinée, mais il ne descend guère plus bas que Herbert river.

Arbres et plantes me fournirent plusieurs coléoptères superbes; vers la fin de décembre 1882 je découvris à Herbert river, blotti dans l'herbe, un coléoptère nouveau pour la science (*Stigmodera*) : tête et région abdominale d'un vert métallique; thorax en grande partie de couleur pourpre violacée; élytres jaunes, pour un tiers, à partir de leur base; les deux autres tiers, d'un bleu foncé bordé de rouge. Cette bande ou bordure, plus étroite au milieu, commence au tiers de la longueur des élytres, en partant de leur pointe. Le ventre est marqué de cinq taches jaunes de chaque côté. L'insecte, en son entier,

mesure 28 millimètres. Je propose de le nommer *Stigmodera alternata*.

Un jour je fus témoin d'un trait qui montre avec quel respect les jeunes indigènes peuvent traiter les parents de leurs femmes. En parcourant le fourré avec un de mes compagnons, nous vîmes des milliers de roussettes (*Pteropus*) suspendues aux branches en longues grappes. Le Noir me supplia de lui en tuer quelques-unes. Je m'y refusai, n'en ayant nul besoin et craignant d'effaroucher la proie que je convoitais; pourtant je finis par me rendre à ses prières, car il insistait sur la faim qui le pressait et sur son goût marqué pour ce gibier. Je cédai enfin et tuai trois roussettes. Plus loin nous croisâmes un vieillard qui revenait de la chasse, et je m'étonnai de voir mon Nègre jeter les trois roussettes au vieux, qui les reçut



Coléoptère (*Stigmodera*).

d'un air gracieux. Comme je lui demandais pourquoi il ne gardait pas ce que j'avais tué sur son invitation expresse, il me répondit : « Cet homme est l'oncle de ma femme ». Tout affamé qu'il fût, il jouait l'aristocrate en face de cet oncle, et voulait lui donner par la même occasion une preuve de sa gratitude.

Ce jeune homme ne devait sa femme ni à un rapt, ni à un troc, puisqu'il n'avait ni sœur ni fille à donner en échange. Il avait dû se la procurer par quelque autre moyen. Au reste, j'ai encore d'autres raisons de croire à l'existence de lois spéciales, connues seulement des indigènes, lesquelles permettent de destiner une femme dès sa naissance à un certain homme. Un garçon marié de cette manière se montre très dévoué aux parents de sa femme, et en signe de reconnaissance il comble la famille de cadeaux : tabac, aliments, etc.

Le temps devenait de plus en plus incertain. Les soirées étaient souvent orageuses et accompagnées d'averses qui tournaient à l'inondation. A Herbert vale tout était calme comme à l'ordinaire; un seul changement : les indigènes qui demeuraient près de la station étaient

devenus plus hardis, fourraient leur nez partout, volaient des pommes de terre dans le jardin et de la viande dans le garde-manger. A l'heure du crépuscule ils se glissaient dans la cuisine et mettaient tout au pillage.

Un soir nous y attrapâmes un opossum à demi apprivoisé (*Trichosurus vulpecula*), qui fit une résistance acharnée; il voulait s'échapper. Un des Noirs s'offrit à le calmer, le pressa d'une main contre lui, pendant que de l'autre il recueillait de la sueur sous ses aisselles et lui en frottait le nez. Ce traitement fut sans effet, car l'opossum demeura aussi agité après qu'avant. Je tiens à dire en passant que les nègres australiens ont un talent particulier pour charmer les animaux domestiques européens, surtout les chevaux, même les plus sauvages; ils les gâtent à ce point qu'un Blanc ne monte qu'à contre-cœur un cheval dont un Noir s'est servi quelque temps; l'animal, au sortir des mains du Noir, a perdu tout ressort. Plus d'une fois je me fâchai à voir Nelly gâter mon chien; elle le couchait sur ses genoux, lui prenait ses puces, et, après une longue exploration à travers les poils de l'animal, avalait ce qu'elle avait trouvé.

Pendant mon séjour à Herbert vale, une femme me proposa un oiseau auquel elle avait arraché les plumes de l'aile et de la queue, afin de l'empêcher de voler. Elle s'amusait fort de la pauvre bête, qui ne pouvait s'envoler. Les indigènes sont assurément cruels pour les animaux auxquels ils donnent la chasse, mais sans avoir l'intention de les faire souffrir; dans les efforts de la bête mutilée ils ne voient qu'un amusement. D'ordinaire ils lui donnent la mort sur-le-champ, non qu'ils veuillent mettre fin à son martyre, mais par crainte de perdre leur prise; et j'en ai vu rire de kangourous dont les pattes de derrière, meurtries et mutilées, refusaient tout service.

Mais les Nègres d'Australie n'exercent pas sur les Blancs les cruautés raffinées qu'on reproche aux Indiens. Le point important pour eux, c'est la mort immédiate de l'ennemi.

CHAPITRE XVIII

Cérémonies et politesse. — A quoi peut servir un journal. — Vivre « grassement ». — Joie douloureuse. — Bungari! bungari! — Sincérité des Noirs. — Satisfaction de courte durée. — Une cure heureuse. — On m'offre une jeune fille. — Refus.

Depuis plusieurs jours il était question d'une fête dansante qui devait avoir lieu dans une vallée fort éloignée.

Une tribu qui venait d'apprendre un nouveau chant et de nouvelles danses allait les produire devant d'autres tribus. Les habitants de Herbert vale étaient au nombre des invités, et cette fête, à en croire les indigènes, serait très amusante. Enfin Nilgora, le propriétaire du chien Balnglan, devait s'y trouver, ce qui mit fin à toute hésitation de ma part, malgré mes inquiétudes à l'endroit des chevaux, car la saison pluvieuse avait commencé, et je m'exposais à ne pouvoir les ramener.

Nous partîmes un matin de bonne heure, toute une bande, jeunes et vieux, femmes et enfants. Un peu avant d'arriver au terme de notre voyage, nous fîmes la rencontre d'une troupe d'indigènes, par lesquels nous étions attendus dans la soirée. Quelques-uns étaient de vieilles connaissances pour certains de mes hommes, ce dont on ne se serait jamais douté à les voir, car ils ne se saluèrent même pas. Le salut est pour ainsi dire ignoré des nègres australiens : deux individus qui se connaissent agissent, s'ils se rencontrent, comme des gens étrangers l'un à l'autre. Pas de poignée de main. Ils ne se

disent pas seulement bonjour, et prennent un temps avant de manifester leur joie de la rencontre.

Un indigène qui veut témoigner à un ami sa satisfaction de le revoir lui prend la tête, l'incline sur ses genoux, et commence une chasse active aux petits insectes si nombreux qui sont la plaie des Noirs et cependant un régal chez eux fort estimé. La chasse terminée, les deux amis changent de rôle : la politesse faite à l'un est rendue à l'autre. Pendant mon séjour chez ces enfants de la nature je m'étais habitué à tout ou presque à tout; mais je finis par ne plus pouvoir supporter la vue de ce genre d'opération. Hommage plus apprécié encore : si un inconnu met le pied dans un camp autre que le sien, on l'accueille avec des gémissements.

Souvent, dans la soirée, des cris lamentables me faisaient sursauter : ils étaient poussés en l'honneur de quelque visiteur arrivé dans la journée. Ces applaudissements d'une nature singulière ne duraient jamais longtemps, mais ils se répétaient plusieurs soirs de suite pendant le séjour du visiteur. La joie des indigènes va-t-elle jusqu'à l'exaltation, ils n'hésitent pas à s'infliger certaines tortures physiques.

Nous n'arrivâmes au rendez-vous des danseurs qu'assez tard dans l'après-midi. Ceux qui devaient se produire nous avaient déjà précédés; cependant nous étions, nous aussi, en avance, car la fête n'était que pour la nuit du lendemain, et l'on attendait encore des invités, parmi lesquels Nilgora. On proposa de lui dépêcher deux hommes qui le prieraient de chercher des bungaris en descendant la montagne; effectivement, le lendemain, à la première heure, des messagers se mirent en route, approvisionnés de tabac. J'avais établi mon campement à deux cents pas environ des autres et fait disposer une hutte plus grande, plus solide que de coutume, mais qui pourtant ne m'allait pas plus haut que la poitrine. En raison des pluies, sa toiture avait été faite plus compacte et plus résistante. Au commencement les Noirs s'étaient tenus sur la réserve, puis quelques-uns, parmi les plus hardis, s'approchèrent, examinant, selon leur habitude, mon attirail. Jokkaï allait et venait d'un air entendu et affectait d'être au courant de tout. Il alla chercher de l'eau au ruisseau, mit sur le feu la boîte en fer-blanc, et retourna au ruisseau, suivi de quelques admirateurs, pour passer à l'eau la viande salée,

avant de la faire bouillir. Les allumettes, le tabac, mon mouchoir de poche, mes vêtements et ma chaussure jetèrent les sauvages dans des étonnements sans fin. Un journal était resté à terre après le déballage; un des Noirs s'assit, le déploya, l'étendit sur ses épaules en guise de châle et se regarda sous toutes les faces pour juger de l'effet produit. Mais il s'aperçut bientôt que ce châle était d'étoffe peu solide, et le laissa retomber négligemment sur le sol.



A quoi peut servir un journal.

Ce qui excita le plus leur admiration, ce fut ma couverture de laine blanche; et leur joie se manifestait par des claquements de langue accompagnés du cri : *Tamin, tamin!* (Gras, gras!) Chez eux, « gras » implique l'idée d'excellence. Après tout, nous disons bien : « Vivre grassement, payer grassement ».

Vers l'heure du dîner j'entendis des plaintes et de longs cris. Les supposant poussés en l'honneur de quelque mort, je n'y attachai pas grande importance au début. Pourtant, comme les *voceros* ont plutôt lieu le soir, je voulus me rendre compte de ce qui se passait. Je vis une pauvre vieille devant une cabane; elle était en misérable état et

sanglotait. Avec un caillou tranchant elle s'était lacéré tout le corps, et du sang coulait mêlé à ses larmes.

Ignorant la raison de ses gémissements, j'entrai et trouvai, étendue sur le sol, une autre femme jeune et bien faite qui jouait avec son enfant. Je m'approchai; elle tourna la tête et me montra un joli visage au regard espiègle, aux dents blanches. Ce tableau contrastait agréablement, mais de façon incompréhensible, avec la scène du dehors. Cette jeune femme était fille de la vieille, laquelle n'avait pas vu son enfant depuis longtemps, et manifestait sa joie de retrouver sa fille. Je leur exprimai mon étonnement de ne pas lire le bonheur sur les traits de la vieille; mes observations leur causèrent une véritable stupéfaction: pour ces êtres naïfs et sans art, tout sentiment fort, violent, doit être accompagné de souffrance.

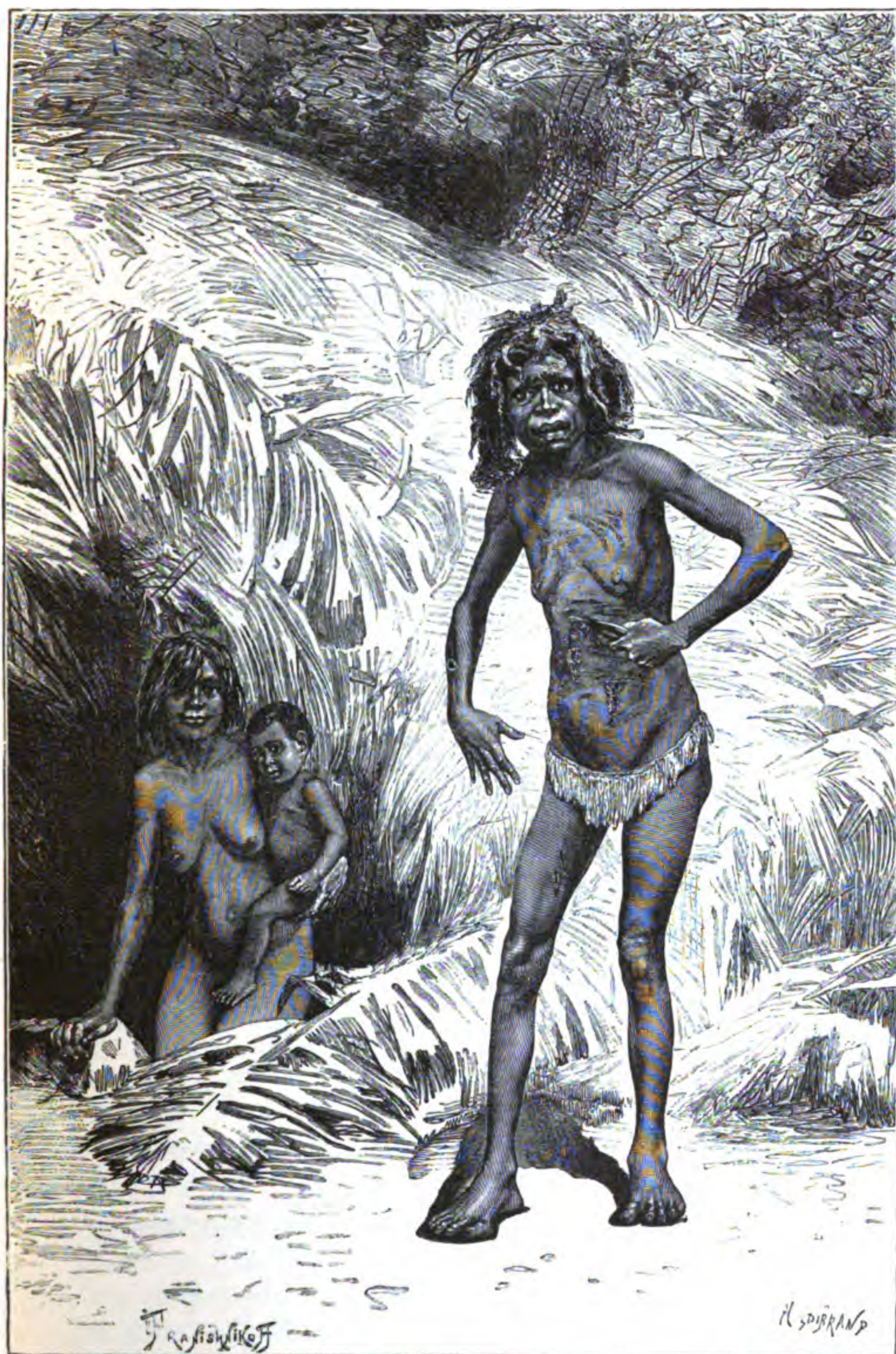
L'après-midi touchait à sa fin, le soleil se rapprochait de la crête de la montagne, l'atmosphère était lourde, surchauffée : il y avait de l'orage dans l'air.

Les Noirs étaient assis près de leurs huttes ou flânaient alentour, attendant un peu de fraicheur pour ouvrir la danse. Je venais de terminer mon dîner et je me reposais à l'ombre, tandis que mes gens, couchés en rond, fumaient avec volupté.

Tout à coup des cris éclatèrent dans les camps des indigènes. Mes hommes se levèrent et tournèrent la tête du côté de la montagne, s'écriant : *Bungari! bungari!*

Et l'on vit déboucher du fourré des Noirs qui dévalaient la colline verte en courant; l'un d'eux portait sur ses épaules un gros animal noirâtre. Serait-ce réellement un bungari? Au même instant j'aperçus le chien Balnglan qui courait en flairant, subodorant, et suivi d'un homme de haute stature; c'était Nilgora. La bête fut jetée à mes pieds sans qu'aucun des Noirs m'adressât une parole; tous s'attendaient à recevoir un cadeau quelconque.

Enfin je possédais un bungari, cet animal à la poursuite duquel j'étais lancé depuis si longtemps! Ai-je besoin de décrire la joie que je ressentis à contempler, gisant à mes pieds, ce mammifère encore inconnu des savants? Il va sans dire que je ne fus pas ingrat envers les hommes qui me l'avaient apporté. A Nilgora je donnai une chemise; au porteur, un mouchoir; à tous, de quoi manger et fumer. Après quoi je me mis en devoir d'écorcher mon bungari, et dénouai



Joie douloureuse.

d'abord les liens d'osier qui avaient servi à lui attacher les pattes pour le transport. Ces liens passaient sur le front du porteur, et le corps de la bête lui pendait sur les épaules; tout le poids reposait donc sur la tête, ce qui, chez les Nègres d'Australie, est la manière de porter.



Un bungari (*Dendrolagus*).

Je reconnus l'animal pour un « kangourou des arbres » (*Dendrolagus*).

Il était assez grand, et cependant je me le serais figuré encore plus grand; car, d'après les indigènes, la taille d'un bungari ayant atteint toute sa croissance dépasserait celle d'un wallaby, et ne serait pas inférieure à celle d'un mouton. Ce bungari était un mâle non encore parvenu à son entier développement.

Le kangourou des arbres est sans contredit mieux proportionné que le kangourou commun. Ses membres de devant, armés de fortes griffes très recourbées, sont presque aussi longs que ceux de derrière. Quant aux membres postérieurs, ils ressemblent à ceux du kangourou, mais sont moins forts. La plante du pied est légèrement plus large; une couche de graisse assez épaisse qui règne entre cuir et chair rend la marche du bungari plus élastique. Sur un terrain mou il laisse des traces semblables à celles de pieds d'enfant. Ses oreilles sont très petites, droites, et sa queue presque aussi longue que la bête entière. La peau est d'un grain ferme, la fourrure solide et fort belle. La robe du mâle est marron, celle de la femelle et des petits plus grise; mais la tête, le dos, les pattes et le dessous de la queue sont noirs. Le kangourou des arbres a donc des couleurs plus variées que les espèces qui se rencontrent dans la Nouvelle-Guinée.

En vérité, le bungari est le plus beau mammifère que j'aie vu en Australie. Ce marsupial est noctambule; le jour il dort sur les arbres dont les feuilles constituent son principal aliment. Capable de sauter de très-haut, il court aussi très vite sur la terre. J'ignore le nom de l'arbre où il établit son domicile ou, pour être plus exact, sur le tronc duquel j'ai relevé des traces de bungari; cet arbre, très commun sur le sommet des montagnes du littoral, y devient très grand. Pendant les pluies, le *Dendrolagus* recherche les arbres bas et jeunes; mais, en général, il m'a paru se plaire dans les endroits rocheux, peu accessibles et éloignés des cours d'eau; aussi les Noirs disent-ils que le bungari ne descend jamais pour boire.

A l'époque des grandes chaleurs il est tourmenté par une sorte de taon, et trahit sa présence, à en croire les indigènes, par le bruit que font ses pattes antérieures, avec lesquelles il s'efforce d'écraser l'insecte.

La nuit on peut l'entendre courir sur les arbres. Le bungari écorché, j'enduisis sa peau de savon arsenical et la mis à sécher dans un endroit que je croyais sûr, c'est-à-dire dans le toit de ma hutte, où je l'arrangeai de telle façon qu'elle fût garantie de tous les côtés.

Mes gens étaient descendus pour voir la danse, et moi, satisfait de ma journée, je désirais m'offrir la même distraction; malheureusement je ne pouvais partir avant d'avoir achevé mon travail, et lorsque je me mis en chemin, la nuit était déjà tombée; on avait interrompu

la danse, pour ne la reprendre qu'après le lever de la lune. En attendant, les indigènes s'étaient retirés dans leurs camps respectifs. La tribu appelée à danser était installée loin de mon campement; celles qui n'étaient venues que pour voir avaient bâti leurs huttes plus près de moi; et tout autour de nous les conversations allaient leur train.

Groupés autour des feux, les hommes paressaient, les femmes se reposaient avec leurs enfants sur les genoux; ceux qui avaient du tabac fumaient leur pipe.

Je passai d'un groupe à l'autre, causant tantôt avec celui-ci, tantôt avec celui-là; tous se montraient disposés à entrer en conversation, dans l'espérance de recevoir une ration de tabac. Voilà les occasions qu'il faut saisir au vol quand on veut obtenir des Noirs quelques éclaircissements; chose difficile, surtout si l'on tient à l'exactitude, tant ces gens ont l'habitude du mensonge. Dans leur description d'un objet ils exagèrent, recherchent les termes ampoulés, et emploient volontiers de grands mots. Enfin, ils n'ont pas assez de patience pour se soumettre à un interrogatoire, et n'aiment pas qu'on leur adresse deux fois la même question. Il faut les avoir pratiqués un certain temps pour deviner s'ils mentent ou non, et pour savoir leur arracher la vérité. Mieux vaut nommer l'objet sur lequel on désire des éclaircissements, mais en passant, comme si l'on n'y attachait aucune importance; peut-être est-il encore préférable de prêter une oreille attentive à leurs conversations. Ceux auxquels on cherche à tirer les vers du nez tâchent de deviner quelle réponse vous serait agréable, et disent comme vous. Aussi les erreurs sont-elles nombreuses en ce qui concerne les sauvages, et l'on a conté sur eux bien des fables.

Les feux flambaient entre les huttes; mais plus loin, autour des camps, où régnait une obscurité profonde, des groupes d'indigènes se dessinaient en silhouettes aux formes fantastiques. Malgré le plaisir que me procurait cette promenade, j'étais absorbé par la grande affaire du jour. Plusieurs dingos à demi sauvages avaient suivi leurs tribus, et je craignais pour la peau du bungari, bien qu'elle eût été cachée. Je voulus jeter un coup d'œil sur mon trésor; je rentrai dans ma hutte, et enfonçai la main dans les feuilles pour m'assurer que la peau était en sûreté. Avec quel saisissement je constatai qu'elle avait disparu!

Cela me donna un coup. Qui avait pu prendre cette peau? J'appelai

immédiatement les Noirs, et la nouvelle se propagea avec la rapidité de l'éclair; enfin, après de courtes recherches, l'un d'eux me rapporta une peau toute déchirée qu'il avait trouvée à une certaine distance. La tête, une partie de la queue et des pattes avaient été dévorées. Quel était l'auteur du méfait? l'un des chiens assurément. Alors, faute de meilleure cachette, je remis la peau entre les feuilles qui formaient toiture, et m'en retournai, bien triste, auprès des Noirs.

Chacun voulait me convaincre que son chien n'était pas le coupable. Tous les dingos me furent amenés; les maîtres leur frappaient le ventre pour me prouver qu'il était vide. En dernier lieu on m'apporta un mâtin de moyenne taille; son maître, après l'avoir couché sur le dos, lui palpait le ventre à pleines mains, disant : « *Amri, amri!* (Faim, faim!) ». Hélas! le résultat ne fut pas celui qu'il attendait : comme sous l'action d'un vomitif énergique, le dingo rendit une quantité de petits morceaux de peau.

Ma première pensée fut de les recueillir, mais ils étaient mâchés en morceaux si menus qu'ils ne pouvaient être d'aucune utilité. Puis, avant tout, il fallait sauver le chien, car la peau du bungari avait été graissée de savon arsenical : que le dingo tombât malade ou mourût, jamais on ne m'en prêterait d'autres.

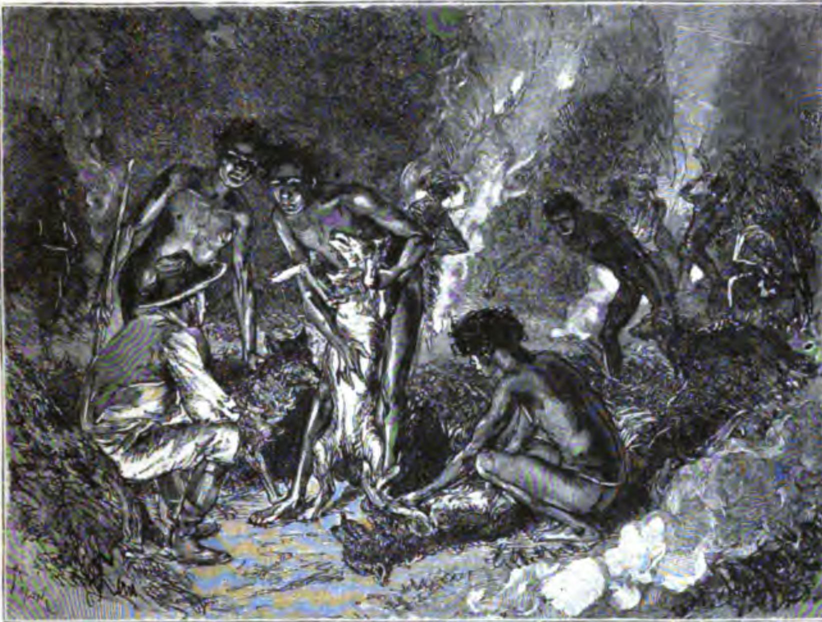
L'occasion était excellente pour accroître la considération dont je jouissais auprès des indigènes : je la mis à profit. Je leur racontai que le dingo avait mangé du *kola* (colère : c'est le nom qu'ils donnent au poison); comme mes gens redoutaient de plus en plus les effets terribles de ce *kola*, je grandirais encore à leurs yeux si je réussissais à sauver le chien. J'eus bientôt délayé du tabac dans un peu d'eau; et je fis avaler le tout au dingo, qui en un instant fut débarrassé des restes de la peau empoisonnée. La bête était sauvée.

Mes louanges furent chantées sur tous les tons, et l'on s'engagea à me prêter encore Balnglan; je dus promettre, de mon côté, de leur donner du tabac; il me restait l'espoir de mettre la main sur un autre bungari.

Je décidai une partie de mes hommes à se mettre en campagne le lendemain au petit jour; seulement ils refusèrent de m'emmener avec eux, à cause du chien, qui avait peur de l'homme blanc. Les autres préférèrent assister à la fête. La joie régnait dans le camp, et j'étais réveillé bien avant le jour par les cris des danseurs et le

tapage qu'ils faisaient; aux heures très chaudes on se groupait sous les arbres, et l'on attendait la fraîcheur du soir en causant. J'allais d'un camp à l'autre.

Bien des indigènes me priaient de leur choisir un nom européen : demande qui me fut souvent adressée au cours de mes pérégrinations et de mes visites à diverses tribus. Cette marque de civilisation, adoptée par les gens de mon escorte, était d'autant plus désirée par les autres Noirs qu'ils s'imaginaient que des libéralités en tabac et objets



Tous les dingos me furent amenés.

d'autre nature suivraient ce premier échange de rapports. Par exemple, les indigènes conservaient entre eux leurs noms primitifs, empruntés, pour l'un et l'autre sexe, au règne animal, principalement aux oiseaux.

En aucun cas, le père ne donnerait à son fils le nom qu'il porte lui-même. Je les baptisai de noms norvégiens, dont plusieurs leur étaient difficiles à prononcer; ceux de Ragna, Inga, Harald, Ola, Eivind, etc., étaient parmi les préférés.

Un des Noirs vint me prier de lui donner un peu de viande salée; il souffrait de l'estomac, me dit-il, pour s'être nourri trop longtemps

de tobola. Partout où je passais depuis quelque temps, je remarquais en effet que le tobola constituait la seule nourriture des Noirs pendant quelques mois de l'année. Ce fruit, de couleur bleuâtre et gros comme une prune, pousse dans les halliers qui coiffent les montagnes.

L'arbre, très grand, a de fort longues branches : les indigènes trouvent donc plus pratique d'attendre la chute des fruits que de grimper pour les cueillir. Les femmes les ramassent, en emplissent des corbeilles, qu'elles portent au camp; là on les jette sur le feu, où la chair se carbonise et où l'amande grille.

L'enveloppe de l'amande devient si molle qu'on la détache avec la plus grande facilité; alors les noyaux sont écrasés entre deux pierres, un à un, jusqu'à ce qu'ils forment une sorte de purée.

L'opération terminée, on emplit les corbeilles de cette purée, qu'on va laver dans la rivière; vingt-quatre heures après, elle est bonne à manger. Elle est très aqueuse, insipide et d'un blanc de craie : les Noirs la portent à la bouche dans le creux de leur main.

Le tobola est certainement très malsain, puisque les indigènes, qui l'aiment beaucoup, se sentent incommodés lorsqu'ils en ont mangé pendant quelque temps, et ce fruit est si peu nutritif qu'un homme en doit consommer beaucoup pour se déclarer rassasié. Il est en outre fort indigeste : celui qui en absorbe de grandes quantités souffre et dépérit. Chose singulière, malgré leur alimentation végétale et malsaine, les Noirs ont, pour la plupart, une assez bonne santé.

Une autre cause d'étonnement pour moi, c'est qu'ils aient su reconnaître, dans les végétaux vénéneux dont ils font usage, la présence des parties nutritives, car, à première vue, ces végétaux semblent impropres à l'alimentation.

Autre point intéressant : dans les diverses parties de l'Australie on utilise des végétaux vénéneux qu'on ne mangerait pas impunément sans préparation préalable; or ces préparations, partout différentes, sont toujours inconnues des populations qui habitent à quelque distance. Au cours de ma promenade à travers les huttes je rencontrai Chinaman, le Noir qui m'avait lâchement abandonné et avait fait avorter mon expédition. Naturellement il croyait tout oublié : un mois suffit à leur enlever tout souvenir, fût-ce d'un meurtre.

Chinaman fit l'aimable, mais je le tins à distance, voulant mon-

trer aux Noirs que je n'entendais pas supporter une conduite comme la sienne.

Un de ces ouragans formidables, fréquents en pareille saison, se déchaîna vers la fin de l'après-midi. Les éclairs succédaient aux éclairs, sans interruption ; le tonnerre grondait, roulait, éclatait avec fracas, d'un escarpement à l'autre, et je craignais de voir voler en éclats les arbres qui nous entouraient. Les indigènes, eux, n'avaient pas peur ; à chaque éclair ils s'époumonaient à crier comme un seul homme ; c'était pour eux un véritable divertissement.

Ce ne fut qu'au coucher du soleil, à l'heure où la danse allait commencer, que Nilgora revint de la chasse avec ses hommes. A ma grande joie, ils rapportaient un bungari mâle comme le premier, mais un peu plus petit, et dont le dos portait la marque visible des dents de Balnglan.

Voici comment opèrent les chasseurs. Ils partent le matin, de très bonne heure, pour que le dingo puisse suivre au flair la piste de la bête. D'ailleurs le chien prend son temps, s'arrête çà et là, renifle et flaire, mais sans se hâter. Son maître, pour l'exciter à bien faire, lui tient le petit discours suivant : « *Tché — tché — tché — gan'gari poul — poulka — tché, poul — tchin'cherri doundoun morman'go — tché, poul — poulka!* etc. (Tché — tché — tché — flaire bungari — flaire-le — tché, flaire — saisis-le par les pattes, gaillard habile — tché, flaire — flaire-le, etc.) ». Si le chien relève une trace, il la suit jusqu'à l'arbre où la bête a grimpé. Des indigènes montent alors sur les arbres environnants afin de lui couper la retraite ; un autre, muni d'un bâton, escalade l'arbre même, attrape le bungari par sa longue queue et, d'un coup de gourdin, l'assomme ; ou bien il le force à sauter à terre, où le dingo le tuera. Quand je vins retrouver mes Noirs, ils attendaient que la lune se levât pour éclairer la danse ; mais ils ne purent me cacher leur crainte d'être attaqués par d'autres tribus pendant la nuit. Leurs alarmes me donnèrent à rire ; ils étaient certes trop nombreux pour avoir rien à redouter ; mais ils me répliquèrent que les autres Noirs ne leur étaient pas inférieurs en nombre. Bref, je fus obligé, pour leur rendre un peu de calme, de tirer un coup de revolver. Aussitôt quelques Noirs se détachèrent du groupe des danseurs ; effrayés par le coup de feu, ils accouraient vers ceux qui jasaient avec moi ; on me les

avait envoyés pour me prier de les accompagner à leur camp, où se tiendrait une palabre.

Nous nous dirigeâmes en troupes vers les danseurs, qui faisaient un tapage épouvantable et parlaient tous à la fois. Cependant je parvins, en me rapprochant, et au milieu de la confusion générale, à saisir certains mots : *kola* (colère) — *naïli* (jeune fille), *Kélan'mi Mamigo*[1] (Kélan'mi doit appartenir à *Mami*), etc. Un de mes gens me dit : « Les Noirs désirent te donner une *naïli* parce qu'ils ont peur du « petit du fusil ». — Eh bien, qu'on la conduise à ma hutte! »

La peur s'était emparée des indigènes, qui voyaient un signe de colère dans le coup que je venais de tirer; pour m'apaiser, ils voulaient me faire présent de *Kelan'mi*, qui passait pour la plus jolie fille de la tribu. Quand ils eurent compris que j'acceptais, leur effroi se calma.

Mais Kélan'mi — cela se voyait bien — avait grand'peur de l'homme blanc, et ne voulait pas quitter les siens. Comme je m'éloignais, j'entendis les indigènes lui parler durement pour la contraindre à me suivre. J'appris qu'elle était destinée à un Noir du nom de *Kal-Doubbaroh*, par qui, pour plus de sûreté, je me fis accompagner. Rentré dans mon camp, j'allumai un bon feu et attendis qu'on m'amenât Kélan'mi. La lune s'étant levée au même instant, je pus distinguer la silhouette des gens qui approchaient, mais je ne voyais pas la naïli; elle marchait derrière un homme qui la tenait par le poignet, et ne faisait aucune résistance. Arrivé près de ma cabane, l'homme lâcha la main de la jeune fille, sans un mot. Je la fis asseoir. Elle s'était parée de tous ses atours en vue de la danse, car son visage et une bonne partie de son corps étaient enduits de rouge. Kélan'mi était toute jeune, assez gentille, et de taille bien prise, mais pas du tout disposée à se marier, encore moins avec un Blanc. Elle s'assit, craintive, près du feu, et attendit, les jambes croisées, les ordres de son nouveau maître. Pour la tranquilliser, je lui donnai de la viande et du pain, qu'elle cacha sous elle, par crainte de ceux qui l'entouraient, car une femme n'est pas digne de manger de si bonnes choses. Je lui donnai en outre un morceau de tabac, qu'elle cacha de

1. Le suffixe *go* peut se traduire par « à, pour »; le sens de la phrase est : « Kélan'mi doit appartenir à Mami », c'est-à-dire « à moi ».

la même façon. Sans doute elle voulait en faire cadeau à son ancien adorateur, Kal-Doubbaroh, qui s'attendait probablement à quelque



Kélan'mi.

compensation après la perte qu'il venait de faire. Ce petit être embarrassé et timide me faisait peine à voir; au grand étonnement des Noirs, je dis à Kélan'mi qu'elle était libre de s'en retourner, et elle

ne se fit pas prier. Ne pouvant s'expliquer autrement ma façon d'agir, ils pensèrent que la fille n'était pas de mon goût et m'en proposèrent une autre. Je fis de mon mieux pour leur faire comprendre que tout était bien; redevenus bons amis, nous partîmes pour la danse.

La fête allait commencer quand nous rentrâmes dans leur camp; je m'assis au milieu des spectateurs, et mon plaisir, pendant une grande partie de la nuit, fut d'observer la manière de se divertir en ces occasions. Pour bien témoigner de mes bonnes intentions, je jetai aux danseurs une carotte entière de tabac. Les indigènes, qui n'en pouvaient croire leurs yeux, se ruèrent sur le tabac; mais, rapide comme la foudre, l'un d'eux ramassa la carotte et l'emporta dans sa hutte.

Au retour, Jokkaï me poussait à tuer Kal-Doubbaroh, disant : « Kal-Doubbaroh pas bon ». Je ne saisissais pas très bien le fond de sa pensée, mais il persistait à m'accabler de ses sollicitations, et je sus plus tard qu'il désirait aussi Kélan'mi, et voulait par moi se débarrasser de son rival.

Le lendemain je pus décider Nilgora à retourner à la chasse; il m'en rapporta un jeune bungari, encore plus petit que le précédent. La journée était tellement chaude, que lorsque je voulus préparer ma nouvelle acquisition, l'enflure avait déjà gagné les pattes, au point de me faire craindre une prompte décomposition. Je m'installai, pour procéder à l'écorchement, dans l'endroit le plus frais que je pus trouver, à l'ombre bien maigre des gommiers, et je me déplaçais avec le soleil pour échapper à l'ardeur de ses rayons. La chair du bungari, rôtie sur de la braise, me parut savoureuse; elle a un goût de gibier qui n'a rien de commun avec la chair du kangourou.

Mais un détail, entre autres, nuisit à cette jouissance gastronomique : le bungari, comme la plupart des mammifères australiens vivant sur les arbres, est tourmenté par de petits vers minces et durs qui se logent entre cuir et chair et y vivent enroulés, innombrables. Les indigènes ne paraissent pas s'affecter de ce voisinage, puisqu'ils ne prennent pas la peine d'enlever ces annélides.

En revanche, tous déploraient que je ne leur permisse pas de ronger les os, surtout les pattes, qu'ils regardent comme le morceau le plus délicat du bungari.

CHAPITRE XIX

Fête dansante des Noirs. — Leur orchestre. — Maigre chère. — Jokkaï voudrait être « Blanc ». — Aveux de Jokkaï. — Situation périlleuse. — Drame de famille.

Les danses reprirent le lendemain avant le coucher du soleil. L'orchestre, composé de deux musiciens au plus, s'installe à l'une des extrémités de l'emplacement choisi, là où l'herbe a été déjà foulée. Ce jour-là l'unique musicien, assis par terre et les jambes croisées, faisait entendre l'air nouveau en s'accompagnant d'un nolla-nolla et d'un boumerang qu'il frappait l'un contre l'autre. Les danseurs, disposés sur quatre ou cinq rangs — quatorze à seize hommes en tout — se trémoussaient, bondissaient en face de lui, aux sons de la musique. Sur la droite, et tout près de l'orchestre, une femme dansait, piétinait sur place, d'après le rythme indiqué par la musique et suivi par les hommes.

A Herbert river une seule femme prend part à la danse, honneur très envié. Les autres s'assoient en ligne aux côtés de la danseuse et du musicien; c'est leur position favorite. Au lieu de croiser les jambes comme les hommes, ou de s'accroupir, elles s'agenouillent, rassemblent les pieds et laissent leur corps reposer sur les jambes et les talons. Dans cette posture, elles se frappent les cuisses avec la paume des mains, ce qui produit un bruit fort, mais sourd.

Les spectateurs se tiennent sur les côtés, parallèlement aux danseurs, jusqu'au point où les femmes se sont installées.

Peu de spectateurs ont pris la peine de se parer pour la circonstance. Deux ou trois s'étaient peint le corps avec quelque couleur minérale fournie par un camarade; par contre, les danseurs ont fait assaut de magnificence : leur corps est barbouillé de rouge, de jaune ou de blanc; leurs cheveux, enduits de cire d'abeilles, sont ornés de plumes, de houppes de cacatoès blancs, etc. Quelques-uns tiennent entre les dents des bouffettes de plumes de talégalles, ou des touffes de poils d'opossum, pensant se donner ainsi un air martial. A ces petits plumets on donne le nom d'*itaka*. D'autres ont collé à leur barbe, avec de la cire, un fragment de coquille; les Nègres d'Australie et les Malais sont les seuls d'entre les sauvages qui emploient ainsi cet ornement.



Coquille dont se parent les danseurs.

Parmi les femmes, plusieurs aussi étaient peintes; quelques-unes avaient le visage sillonné de traits noirs et rouges alternés; mais ce qui peut sembler singulier, c'est que la danseuse n'avait aucune parure. Elle était d'âge moyen, avec des yeux assez beaux, des membres grêles et un ventre énorme qui pointait. Ses mouvements, monotones, sautillants, n'avaient rien de gracieux; elle tenait les bras en l'air, séparés du corps; ses doigts, longs et minces, étaient très écartés. C'était un spectacle tout à fait repoussant que celui de cette *dombi-dombi* (femme) qui se trémoussait sur place, les seins ballants; elle n'en paraissait pas moins s'amuser beaucoup, et sans se fatiguer, puisqu'elle ne céda pas un seul instant la place à une autre danseuse.

Bientôt l'attention générale se porta sur les héros du jour, les hommes qui dansaient sur la pelouse. Entrés dans le champ clos par le seul côté ouvert, celui qui fait face à l'orchestre, ils s'en rap-

prochent par des mouvements rythmiques et avec des contorsions cadencées, marquant la mesure par des gestes et des grognements. Puis soudain ils s'arrêtent, se dispersent et bientôt reviennent.

La musique, au rythme vif, n'avait rien de mélancolique. Battements uniformes, acccompagnement sourd par les femmes, grognements des hommes, dont les pieds frappaient le sol avec vigueur, tout cela, surtout à distance, me semblait produit par une machine à vapeur en mouvement. La musique et le chant ne sont que la répétition sempiternelle de strophes toujours les mêmes; les danses, au contraire, offrent quelque variété et se distinguent par des figures

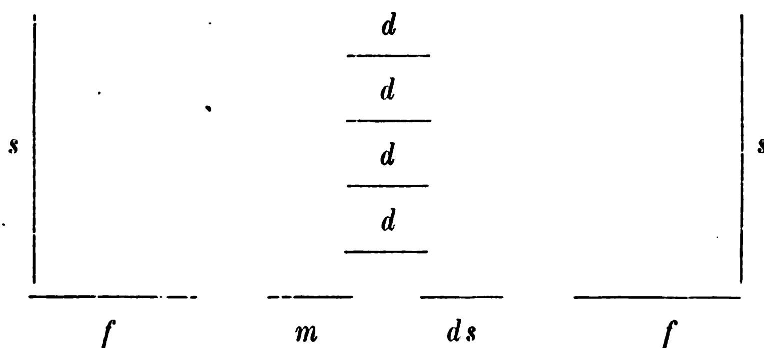


Plumes dont se parent les danseurs.

différentes. Une de ces figures, entre autres, est d'un fort bel effet : six hommes s'avancent, d'un pas ferme et régulier, vers les musiciens, frappant à droite et à gauche, en mesure, avec un tomahawk ou un boumerang. D'autres exécutent des mouvements et des jeux de scène comiques. Exemple : souvent les danseurs s'approchent le poing sur la hanche, les jambes aussi écartées que possible et les genoux en dehors, sans cesser de pousser des grognements. Ils gardent la mesure en sautant.

Danse enfantine, dira-t-on. D'accord; mais je remarquai avec un certain intérêt que le programme était modifié chaque soir de bal. Il y eut plusieurs représentations de ce que l'on pourrait appeler une pantomime, qu'il me serait difficile de raconter, le sens m'ayant en partie échappé. Vis-à-vis des musiciens, du côté libre, on avait bâti une sorte de retrait où les acteurs principaux faisaient leur toilette, cachés

à tous les yeux jusqu'à l'heure de la représentation. Le moment venu, tous s'élançaient hors de leur cachette, plus ou moins bien costumés, coiffés de perruques, de barbes en écorce, le corps bariolé de couleurs diverses, se joignaient au groupe des danseurs et se rapprochaient de l'orchestre, frappant des pieds, se démenant, puis tout à coup s'arrêtaient. Un instant après, les hommes formèrent deux lignes, face à face; deux des plus grotesquement accoutrés s'avancèrent et se mirent à courir entre les rangées de leurs camarades immobiles, avec des gestes et des façons de clowns. Le plus curieux de leurs exercices, c'était de les voir s'agenouiller l'un devant l'autre et



m, musiciens. — *ds*, danseuse. — *f*, *f*, spectatrices. — *d*, *d*, *d*, *d*, danseurs. *s*, *s*, spectateurs.

enfoncer dans le sol, en s'inclinant, — Dieu sait avec quels gestes, avec quelles grimaces! — un bout de bois qu'ils tenaient de la main droite. Ce jeu de scène dura assez longtemps, à la grande joie du public, et les deux acteurs indigènes firent preuve d'un réel talent comique. Ce dernier défilé emporta tous les suffrages, et l'on me demandait d'un air enchanté si je ne l'avais pas trouvé réussi; mais je ne parvins pas à m'en faire expliquer le sens. Tout ce que je pus saisir, c'est qu'il y avait du diable dans l'affaire.

De temps en temps le public marque sa satisfaction en riant à gorge déployée. Les femmes, le sourire aux lèvres, suivent tous les mouvements des acteurs et s'en divertissent; la danseuse y porte le même intérêt, mais on n'en saurait dire autant du ménétrier assis à son côté. Il frappe l'une contre l'autre les deux armes qui lui servent de castagnettes, et chante d'une voix de ténor forte et criarde, mais sans



Réunoin dansante.

trop lever les yeux. Tous ces exercices lui sont connus : ne les voit-il pas tous les jours depuis des semaines? Cependant il jette parfois un regard satisfait sur les corps nus qui pirouettent et gigotent avec de si étranges contorsions. Il ne se lasse jamais de chanter : chaque fois qu'il reprend la strophe, il élève la voix, de plus en plus exalté.

Ces réunions dansantes, que les Noirs civilisés appellent *korroberri*, témoignent d'une entente parfaite de tribu à tribu, et la fête dont il est ici question avait été organisée par plusieurs peuplades voisines qui entretenaient des relations amicales; mais plus habituellement les korroberris annoncent la fin des hostilités et mettent le sceau à la paix conclue entre tribus. Ces fêtes ont eu sans doute une certaine importance dans l'histoire australienne, au point de vue du développement social des aborigènes : elles ont créé un commerce d'échanges sur certains points du pays et resserré les rapports existants. Malheureusement les korroberris font naître quelquefois de nouveaux conflits, où les outrages aux femmes jouent un rôle, non des moindres.

Les danses commencent quand la lune est dans son plein, une demi-heure avant le coucher du soleil. Sitôt que les dernières lueurs s'éteignent à l'horizon, on se repose jusqu'au lever de la lune. Alors seulement on danse pour de bon, et souvent toute la nuit; mais la pâle clarté de l'astre des nuits ne suffit pas aux danseurs : ils allument en outre un grand feu, dont les flammes rouges, jouant avec la lumière blanche de la lune, impriment à la scène un aspect étrange et fantastique. Vers l'aube il y eut un temps de repos; mais dès le matin les hommes reprenaient leur chant monotone et ces éternels battements qui me réveillaient. A peine le soleil est-il levé que la chaleur devient trop forte, et la danse cesse.

Pendant toute la durée de la fête les indigènes avaient montré une grande sobriété. Jamais je n'ai vu de Nègres australiens se réunir pour manger, soit en l'honneur d'un événement quelconque, soit pour le plaisir. Les repas de cérémonie sont donc hors de question, et dans la circonstance présente, tout en s'amusant, on jeûnait à moitié. Les invités ne s'étaient approvisionnés de rien, persuadés que leurs hôtes les nourriraient; aussi durent-ils, pendant les trois jours que dura la danse en cet endroit, se contenter de fort peu de chose.

Les amphitryons, qui croyaient les visiteurs pourvus, n'avaient

rien préparé pour leur venue. A quelques-uns on remit un peu de tabac, le seul excitant en leur possession, car les Noirs de Herbert river n'en préparent d'aucune espèce. Il fallut se contenter de plaisir et d'eau claire; mais, après trois jours de ce régime, on se mit à la recherche de tobola dans les taillis environnants. Plusieurs journées furent employées à ce travail, après quoi les danses recommencèrent plus loin. Ensuite, reprise des chants et de la danse, toujours les mêmes, pour se mettre derechef en quête d'aliments dans les bois.

De cette façon l'emplacement pour la danse se rapprochait petit à petit de Herbert vale, dont les habitants étaient en excellents termes avec les danseurs; aussi y fut-il donné deux ou trois représentations dansantes.

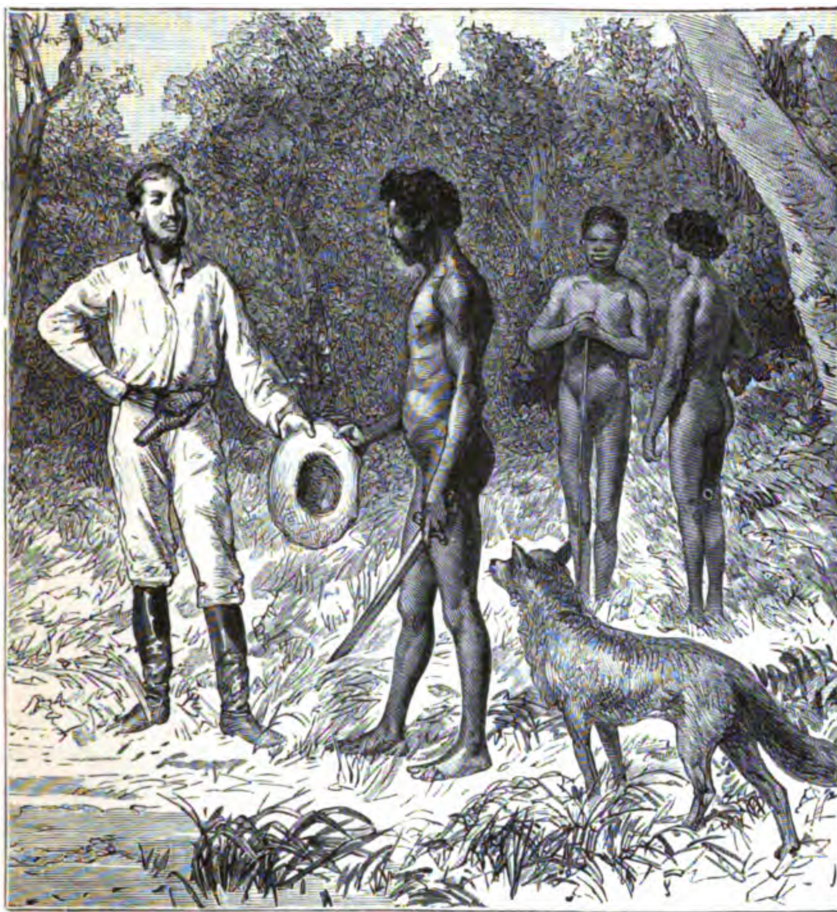
Les fêtes se prolongèrent près de six semaines; mais il peut se passer des années sans que les indigènes s'assemblent de nouveau pour danser ou voir danser, car dans chacune de ces occasions il faut des scènes nouvelles, des chants nouveaux; et poètes aussi bien que maîtres de ballet n'aiment pas trop à se casser la tête.

Lorsque les Nègres s'engagèrent en pays montagneux pour y chercher du tobola, je décidai Nilgora et deux autres Noirs à rester avec moi et Jokkaï; j'étais peu disposé à abandonner un terrain si favorable à la chasse au bungari, surtout avant d'avoir capturé un exemplaire de cet animal parvenu à son entier développement. Ces hommes, las et ennuyés de chercher pour moi tous les jours, auraient suivi de préférence les autres Noirs à la montagne : car les indigènes ont la passion du changement; ils ont en horreur la routine, la monotonie, et ils voulurent me persuader que les bungaris avaient disparu : c'étaient là de vaines défaites. Je leur fis la nomenclature détaillée de ce que je leur donnerais; j'allai jusqu'à promettre de leur abandonner tout ce que je possédais, même la chemise que j'avais sur le corps, s'ils me procuraient un bungari. A tout ils répondirent : « *Vaïnta bungari? vaïnta? maïa, maïa! nongarchli iongoul!* (Où bungari? où? non, non! un seul dans la forêt!) ».

Enfin, un beau matin, de bonne heure, Nilgora partit pour la chasse avec Balnglan, et en revint dans la soirée, mais bredouille. Le lendemain, nouvelles supplications, et comme mes provisions de bouche étaient épuisées, je leur proposai du tabac; je ne pouvais pas offrir ma chemise à Nilgora : je lui en avais déjà donné une. Pour dernière

ressource il me restait mon chapeau, ornement dont les Noirs font le plus grand cas. Je pus le lui faire accepter; mais ce sacrifice ne me rapporta rien ; l'homme revint l'après-midi les mains vides, ainsi qu'il était parti.

Nilgora gagna la montagne avec les siens pour assister à une nou-



Nilgora accepte le chapeau de M. Lumholtz.

velle série de danses, tandis que je me dirigeais avec Jokkaï du côté de Herbert vale.

Ce Nilgora était un vrai sauvage. Jamais jusqu'alors il n'avait été en contact avec des Blancs, ce qui le rendait plus traitable, quoiqu'il fût par nature très réservé. Il était toujours armé d'un sabre-baïonnette, dont il me fut impossible d'apprendre l'histoire. La crainte des

Blancs le retenait dans ses montagnes, et cette arme a dû traverser bien des tribus, passer par bien des mains, avant de tomber entre les siennes. La police noire ne fait pas usage de baïonnette.

Nilgora était de haute stature, de forte constitution, et son nez tenait du romain : une preuve de plus que dans la région haute la race n'est pas exempte de tout élément papou.

En revenant vers Herbert vale, Jokkaï fut chargé de porter les peaux dans un sac; elles avaient besoin d'être traitées avec précaution, ce que l'homme comprenait difficilement; par bonheur, le poison dont avaient été saupoudrées et frottées les peaux lui causait des alarmes véritables, et le rendait plus circonspect.

Le cœur léger, je m'acheminai vers la plaine. Les griffes du bungari sortaient du sac et me rappelaient ce que m'avaient rapporté ces dernières excursions; une plus ample connaissance avec Jokkaï ne lui avait rien fait perdre dans mon esprit, l'avenir me paraissait plus sûr et prenait couleur; enfin je me promettais de meilleurs résultats, aussi longtemps du moins que Jokkaï me servirait de guide. En rapports intimes avec la plupart des tribus les plus sauvages de la contrée, il m'aiderait à organiser des expéditions, à trouver des guides. Sa naïveté et sa bonne humeur en faisaient un agréable compagnon de route, gai, plein d'entrain, moins grossier et moins goulu que les autres Noirs. Son ambition de devenir « homme blanc » l'attachait à moi; il voulait manger ce que je mangeais, fumer du tabac, apprendre à faire de la galette, à tirer, à panser les chevaux, à porter des habits et à parler anglais. Il me racontait beaucoup de traits le concernant, et je connus par lui des détails précieux sur la vie et les mœurs des aborigènes. Un jour il m'avoua avoir volé chez des Blancs; mais depuis lors il avait d'eux et de leurs armes une crainte salutaire. « Les Blancs sont trop violents », disait-il; et il déclara renoncer au vol (*gramma*). Une fois qu'il s'était hasardé avec quelques autres chez un fermier de la côte, il n'avait pu résister à l'envie de s'approprier tout ou partie du contenu d'un baquet de linge : cela lui valut une balle dans l'épaule, et il portait encore la marque du coup de feu par lequel avait été accueillie sa visite aux Blancs.

Mon intention était de me diriger vers les hautes terres. M. Scott, le propriétaire de Herbert vale, avait sa principale station à Valley of Lagoons, à 70 milles vers l'ouest. Sur ces hauteurs il tombe moins

d'eau qu'à Herbert vale : il me semblait pratique d'y passer une partie de la saison pluvieuse. J'avais rencontré à mon quartier général un homme qui devait suivre le même itinéraire : nous convînmes de faire route ensemble. Pour Jokkaï, il resta dans les environs de la vallée Herbert. Le lendemain 30 janvier, nous nous dirigeâmes vers Seaview range, où nous arrivions dans l'après-midi; mon guide me proposa d'y passer la nuit.

J'explorai du regard les montagnes boisées qui se dressaient derrière moi de l'autre côté de la vallée. L'air était pur, le soleil brillant, et des ombres s'allongeaient jusqu'au fond des crevasses. Une fumée montait du plateau, dans l'éloignement : des Noirs incendiaient la prairie pour se livrer tout à leur aise au plaisir de la chasse au wallaby. Palmiers, fougères, cascades étincelaient aux feux du soleil, et il fallait m'éloigner de ces lieux enchanteurs pour gagner le haut pays, beaucoup moins pittoresque, et goûter à nouveau de la vie de station, au milieu d'hommes blancs. Non, j'avais peine à m'y décider : un puissant attrait m'appelait chez mes amis noirs, et quand je vis l'horizon se teindre des rougeurs du soleil couchant, ma résolution fut bientôt prise : j'attendrais la saison des pluies. Cette année-là, elles commencèrent assez tard.

Mes adieux faits à mon compagnon de voyage, je retournai à Herbert vale, et me lançai dès le lendemain matin à la poursuite de Jokkaï, que j'eus bientôt trouvé. Nous partîmes tous les deux pour la montagne, avec l'intention d'y racoler des hommes, si cela était possible. Une petite tribu que nous eûmes à traverser consentit à nous fournir de quoi grossir notre troupe, et, quelque temps après, nous avions le bonheur de rencontrer Nilgora et son chien Balnglan. On campa au même endroit où les danses avaient eu lieu. Nilgora était devenu bien plus traitable, et avait mis le temps à profit, en ce sens qu'il s'était rassasié de tobola et regrettait la cuisine des Blancs, déjà fort appréciée par lui précédemment.

Dans cette halte de quatre jours il put me procurer une femelle de bungari et son petit : j'étais donc en possession de cinq mâles et d'une femelle; malheureusement aucun de ces animaux n'avait encore atteint toute sa crue. La femelle avait un petit dans sa poche, mais les Noirs, ne soupçonnant pas la valeur de celui-ci, l'avaient abandonné à Balnglan.

Un jour que j'étais seul au camp avec Jokkaï, il s'écria tout à coup : *Poor fellow! — white fellow!* Je crus qu'il parlait de moi et lui demandai d'un ton un peu fâché ce qu'il avait. *Poor fellow, white fellow — Jimmi!* reprit-il en se frappant la nuque. *Jimmi, white fellow ngallego* (Jimmi, homme blanc, dans l'eau).

Il devait y avoir quelque chose là-dessous. Je lui fis avouer que ce Jimmi, l'un de mes anciens guides, avait tué un Blanc, dont il avait jeté ensuite le corps à l'eau. Ce Blanc ayant fait halte au bord du fleuve, non loin de Herbert vale, « pendant que le soleil était grand », Jimmi s'approcha, lui offrit d'aller chercher du bois et d'allumer du feu. Le Blanc accepta, se fit du thé et en but, mais ne s'empressa pas assez, au gré de Jimmi, de lui faire sa part. Pris de fureur, le Noir frappa le Blanc de son tomahawk, au moment où celui-ci portait à la bouche sa tasse de fer-blanc. L'infortuné tomba raide mort, et le Noir jeta le cadavre dans l'eau, après l'avoir dépouillé.

Le récit de ce meurtre fit sur moi une profonde impression, et j'aurais dû peut-être me contenter de ce que j'avais récolté là-haut. Une plus longue attente m'exposait à ne pas m'en tirer avec ma peau à moi; mais vis-à-vis de Jokkaï il n'eût pas été sage de paraître attacher trop d'importance à la chose. Une phrase m'échappa pourtant, que j'aurais dû retenir : c'est que la police noire, dans sa colère contre Jimmi, le mettrait à mort.

Lorsque Nilgora rentra, j'entendis Jokkaï lui annoncer que « la police tuerait certainement Jimmi ». Toute la soirée, les Noirs demeurèrent silencieux, farouches, et se tinrent à l'écart. Sans doute ma phrase imprudente les avait effrayés. Ils savaient que la police n'admet aucune distinction de personnes et tue le premier qui lui tombe sous la main; assurément ils payeraient fort cher la communication irréfléchie de Jokkaï lorsque les parents de Jimmi apprendraient qu'il en était l'auteur.

Il fallait se montrer à la hauteur de la situation, d'autant qu'il était en leur pouvoir d'empêcher que la nouvelle du meurtre se propageât. Pour parer à toute éventualité, je résolus de veiller; cette nuit fut la seule que je passai sans me livrer au sommeil, pendant mon séjour chez les Nègres d'Australie. Comme d'habitude je tirai un coup de revolver pour me rappeler, moi et mon arme, au souvenir de mes hommes.

Les indigènes se couchèrent autour du brasier qui flambait devant l'ouverture de ma hutte; de temps à autre ils me décochaient à la dérobée un rapide coup d'œil; je les regardais de ma cabane, les yeux à demi clos, à demi couché! La lumière que projetait le feu nous permettait de nous observer mutuellement, et pour bien leur prouver que je ne dormais pas, je les envoyai de temps en temps chercher du bois pour entretenir le feu. Je ne m'endormis que vers le matin, accablé de fatigue.

Quand je rouvris les yeux, les premiers rayons du soleil pénétraient dans ma hutte, et j'éprouvai un sentiment de bien-être à me sentir sain et sauf. Jamais, sous le tropique, la fraîche rosée du matin ne m'avait semblé si agréable que cette nuit. Décidé à retourner pour le moment à Herbert vale, je partis le jour même avec Jokkaï, résolu à provoquer le châtiment de Jimmi. Il était nécessaire de prouver qu'un indigène ne peut impunément tuer un Blanc.

Ce Jimmi m'avait souvent accompagné dans mes expéditions : je le connaissais donc bien. C'était un brutal, un entêté, au caractère assez ferme. De plus il avait tué, peu de temps auparavant, une de ses femmes, jeune et jolie, qu'il avait enlevée à son mari. Cette femme, qui se nommait Mollé-Mollé, aimait beaucoup son premier époux et ne se trouvait pas heureuse chez Jimmi, qui vivait avec une autre femme. La jalousie s'en mêla, et Mollé-Mollé, mal vue par sa rivale, s'enfuit pour rejoindre son premier mari. Mais Jimmi la rattrapa et lui fendit l'épaule d'un coup de hache. Il la « marquait » ainsi, selon la coutume et l'expression des Australiens. Une seconde tentative de fuite ne lui réussit pas mieux. De passage à Herbert vale, j'eus occasion de la voir; l'infortunée avait à l'épaule une large plaie béante, dont elle ne paraissait pas trop souffrir. Elle me supplia de tuer Jimmi d'un coup de fusil : « Lui pas bon », disait-elle; mais ses beaux yeux et son sourire coquet ne purent rien sur moi; je me bornai à lui conseiller de retourner chez son premier mari, à la recherche duquel elle était déjà. Cette même nuit elle disparut.

J'appris dans la suite qu'elle avait retrouvé celui qu'elle aimait. Hélas! sa joie fut de courte durée : Jimmi, le plus fort des deux prétendants, reprit la fugitive et lui fit subir de nouveaux supplices. Si je m'en rapporte aux récits des indigènes, il l'aurait tuée à moitié d'un coup de pierre, et renversée sur le sable brûlant, puis recouverte

de cailloux et abandonnée seule, en plein midi. Je la revis plus tard, mais bien changée, pâle, amaigrie, portant des cicatrices nombreuses. Elle était sur le point de suivre Jimmi dans un autre pays, et c'est au cours de ce voyage le long du fleuve, que son mari la tua d'un coup de son tomahawk. Un vieillard l'enterra. Ces derniers événements eurent lieu trois mois après le meurtre de l'homme blanc.

Jokkaï avait grand'peur de tomber sous les coups des Noirs de Herbert vale, pour avoir dénoncé l'assassin ; mais je le tranquillisai, l'assurant que son nom ne serait pas prononcé.

CHAPITRE XX

Arrivée de la police noire. — Arrestation du meurtrier. — Interrogatoire. — Jimmi est emmené à Cardwell. — Il prend la fuite. — Un justicier. — Expédition dirigée sur Valley of Lagoons. — Une mère qui mange son enfant. — Je perds de ma considération.

Arrivé à la station, je causai de l'affaire avec des indigènes, qui firent d'abord les étonnés; mais, me voyant bien renseigné, ils renoncèrent à jouer une comédie inutile, et la conversation fut mise sur le chapitre du meurtre. Naturellement ils en avaient eu connaissance, et j'obtins d'eux des renseignements plus détaillés sur ce lugubre événement. Il leur semblait tout naturel que Jimmi eût tué le Blanc qui refusait de partager ses provisions avec lui. Comme je ne pouvais accepter cette manière de voir, je les menaçai d'envoyer chercher la police; et je l'aurais certainement fait, si le hasard n'avait conduit un officier et des agents à Herbert vale, où ils campèrent. Le sergent venait de Cardwell, d'où il rapportait à son chef, qui habitait les hautes terres, de quoi manger et boire.

A la vue des *policemen*, les indigènes perdirent de nouveau la mémoire; à les en croire, ce n'était pas Jimmi qui avait tué le Blanc, mais deux autres Noirs, *Kamra* et *Boko*. Il y avait du vrai dans leur assertion : ces hommes avaient bien assassiné un Blanc, mais il y avait dix-huit mois de cela, et la disparition du malheureux avait été mise au compte d'un crocodile qui l'aurait dévoré. La vérité avait attendu jusqu'à ce moment pour se faire jour, et Jimmi ne pouvait être accusé de l'autre crime. Les indigènes voulaient simplement

mêler les deux affaires, détourner les soupçons qui se portaient sur Jimmi, et le sauver, puisqu'il était de leur tribu. Kamra et Boko les intéressaient beaucoup moins, n'étant pas des leurs. Afin d'amadouer les policemen, ceux des indigènes civilisés qui se piquaient d'expérience, et auxquels l'audace ne faisait pas défaut, vinrent offrir l'élite de leurs femmes ; ils charriaient pour eux du bois et de l'eau, ne ménageaient pas leurs bons offices. J'apportai aussi ma version et engageai le sergent à faire arrêter Jimmi; on le trouverait au *borbobi* qui devait avoir lieu prochainement à quelques milles de Herbert vale.

L'officier partit dès le lendemain, escorté de trois Noirs de la station, qui devaient lui désigner Jimmi. En leur absence, le facteur arriva de Cardwell, et quand il fut au courant des faits, il se souvint d'avoir senti une odeur fétide en traversant l'endroit, Dalrymple creek, où le crime aurait été commis. Nous espérions voir revenir le sergent dans la soirée, ramenant l'assassin. Il n'en fut rien. On lui avait indiqué trois hommes du nom de Jimmi; mais tous se défendaient d'être coupables de meurtre, et les Noirs qui avaient accompagné le sergent affirmaient que le vrai Jimmi n'assistait pas au borbobi. C'était faux, et je le savais de reste; aussi invitai-je le sergent à faire une nouvelle tentative. J'appris du Canaque, non seulement que l'individu recherché n'était pas absent, mais qu'il regrettait de n'avoir pas été arrêté. Cet officier n'avait d'yeux que pour les femmes et ne tenait pas le moins du monde à découvrir Jimmi. Cependant, comme j'insistais fortement, il se remit en route le lendemain avec le Canaque, emmenant cette fois deux de ses hommes munis de menottes. Dans le courant de la matinée ils ramenaient le criminel, et l'on m'envoya chercher. C'était bien Jimmi, les menottes aux mains. Ses traits exprimaient l'inquiétude, le sang lui montait à la tête, et si jamais un Noir a pu rougir, ce fut en cette occasion. Un hangar monté sur de hauts piliers était entouré de treillages : c'est là que la Justice tint ses assises.

Deux soldats noirs introduisirent le prisonnier, et l'interrogatoire commença. Présents : l'officier de police, le vieux surveillant, le facteur, le Canaque et moi. Les Noirs se tenaient en dehors du treillage et suivaient les débats avec une attention soutenue.

Le sergent, représentant de la loi pour le district, ouvrit la séance

en prenant un « propulseur » aux mains d'un des spectateurs; il en frappa Jimmi à la tête : c'était sa manière, un peu trop brutale, d'entamer l'action et d'arracher la vérité à l'inculpé. « C'est toi qui as tué l'homme blanc! » cria-t-il à plusieurs reprises. Mais il avait



Dalrymple creek.

beau frapper, l'accusé persistait à nier et cherchait, avec ses mains enchaînées, à parer les coups que lui valait son entêtement. « Tu as tué aussi ta femme! » ajoutait le sergent. Jimmi, sans répondre, se bornait à parer coups et bourrades. Enfin le sergent brisa le propulseur sur la tête du malheureux et mit ainsi fin à cette partie de l'interrogatoire, qui sentait trop l'inquisition.

Le sergent, dont cette scène avait échauffé les oreilles, suffoquait de

colère; il se retourna et dit d'une voix étranglée : « Le coupable, c'est lui assurément; mais voyons d'abord ce que pensent les Noirs ».

On en fit venir plusieurs, qui, sur interpellation, confirmèrent les dires de Jimmi : non, il n'avait pas tué l'homme blanc; par contre, sur la question de sa femme, Mollé-Mollé, ils étaient tous de la même opinion : elle était morte de la main de son mari. Cet aveu, pensaient-ils, ne leur faisait pas courir de bien grands risques, puisqu'il ne s'agissait que d'une femme. Aussi Jimmi ne niait pas ce crime.

« Ma foi, cela suffit », grognait le vieux Walter.

« Au fleuve ! et mettez-le à mort », commanda le sergent à ses hommes.

« Puis vous le jetterez à l'eau, pour qu'il n'empeste pas », ajouta le facteur.

Les Noirs de la police obéissaient à regret aux ordres rigoureux de leur chef. L'un d'eux, nommé David, alla même jusqu'à insinuer qu'avant tout l'inculpé devait produire le cadavre du Blanc, proposition qui tendait à faire traîner l'affaire en longueur. Les policemen auraient volontiers interposé leurs bons offices dans l'intérêt de Jimmi et de ses camarades, en reconnaissance des envois de femmes qui leur avaient été faits pour les suborner.

Le sergent donna l'ordre d'emmener Jimmi au camp et d'en faire prompte justice. Quand le malheureux vit que c'était sérieux, il suivit les soldats, blême et inerte; et les indigènes, restés perplexes jusqu'à ce moment, se joignirent silencieusement au cortège.

Au cours de l'interrogatoire, le surveillant avait fait entendre qu'il ne fallait pas souffler un mot de l'affaire aux Blancs, la police n'ayant pas le droit de pousser les choses aussi loin que le sergent prétendait le faire. Je ne pensais pas non plus que la loi anglaise permît de fusiller un homme sans autre forme de procès, lorsque le coupable n'avait ni confessé son crime ni montré, ainsi que l'avait fait remarquer David, l'endroit où se trouvait le cadavre.

Ayant fort à cœur que tout se passât selon les règles, je me rendis au camp, dans l'intention de communiquer mes scrupules au sergent. Tout y était tranquille. Les hommes de la police en prenaient à leur aise, et le prisonnier, auquel on avait donné de quoi manger, ne se déplaisait pas au milieu d'eux.

Le sergent m'apprit que Jimmi avait tout avoué.



Jimmi ramené à Herbert vale par la police noire.

La vue des fusils l'avait rendu plus communicatif; même il était entré dans quelques détails : l'attaque avait eu lieu à Dalrymple creek, il avait abattu le Blanc d'un coup de hache à la nuque et jeté le corps dans l'eau. Pour le lieu où s'était accompli le meurtre, il ne se refusait nullement à l'indiquer. J'engageai le sergent à faire conduire l'assassin au magistrat résidant à Cardwell; l'affaire était de son ressort, et l'occasion serait excellente pour se faire montrer par Jimmi l'endroit où était le cadavre. Ma proposition fut approuvée par



Jimmi.

le maître de police, qui d'ailleurs n'avait pas grande envie d'exposer les faits par écrit. Il me chargea de rédiger le rapport.

Jimmi fut placé sur un cheval entre David et un autre soldat de la police; les menottes passèrent de ses poignets à ses chevilles, qui furent reliées aux étriers par des chaînettes. Je m'étonnai de voir les policemen attacher le prisonnier de cette façon, mais je n'en soufflai mot : ils devaient connaître leur métier mieux que moi. Ma lettre faisait savoir au magistrat que le coupable avait tout avoué et qu'il était disposé à montrer le cadavre de la victime. Les policemen, qui devaient voyager toute la nuit, ne pouvaient être attendus que le lendemain soir.

Le sergent s'abandonna alors à un *dolce far niente* fort étrange. Rentré dans sa tente, il se mit à boire le rhum de son chef. Pour plus de commodité, il avait posé la cruche à côté de son lit.

Le lendemain matin j'eus une surprise. David vint me rendre ma lettre et me conta qu'ils avaient eu le malheur de perdre leur prisonnier.

A Dalrymple creek, Jimmi leur avait montré le cadavre au fond du fleuve; puis, épiant le moment favorable, il avait pris la fuite, emportant les étriers, dont il avait arraché les courroies. Comme la nuit était sombre et pluvieuse, il s'échappa sans peine, quoique les soldats tirassent sur lui.

Cette nouvelle — pour moi très désagréable — eut un effet tout contraire sur les indigènes. Ils assuraient que Jimmi briserait ses fers avec des cailloux et se rendrait libre. Je soupçonnai David d'avoir été de connivence avec eux et d'avoir favorisé cette fuite. Je ne leur cachai donc pas mon mécontentement; mais je ne pus discuter avec le sergent sur la conduite à tenir, car je le trouvai ivre mort sous sa tente, et il demeura quatre jours de suite dans cet état. Par instants il reprenait connaissance et se remettait à boire, ou bien il employait ses hommes à rafraîchir sa tente, dont le rideau de fermeture faisait office de ventilateur. Une ou deux fois par jour il faisait le tour de son gîte, appuyé sur deux de ses Noirs, qui le portaient pour ainsi dire entre eux. Mais alors les choses allaient de mal en pis. Profitant de l'occasion, les policemen puisaient à la cruche, et même gorgeaient les indigènes de grogs ou *gorrogo*. Ils prononcent ainsi.

Voilà de quelle façon cet homme faisait respecter la loi et maintenait la discipline parmi ses subordonnés. Quelles étranges idées les pauvres Noirs devaient se faire du bien et du mal! Quand il n'était pas ivre, le sergent répétait volontiers cette phrase : *The only way of civilizing a Blackfellow is to give him a bullet* (Le seul moyen de civiliser un Noir, c'est de lui loger une balle dans le corps).

J'écrivis à M. Stafford, supérieur hiérarchique du sergent, pour lui exposer les faits et demander que Jimmi fût puni pour les deux assassinats dont il s'était rendu coupable. Dans le cas où aucune solution ne serait donnée à l'affaire, je me déclarai décidé à la porter à la connaissance du gouvernement.

Mes collections mises en lieu sûr, je me préparai à partir pour

Valley of Lagoons, où je comptais passer une bonne partie de la saison pluvieuse; j'avais été assez heureux pour mettre la main sur deux animaux intéressants : d'abord sur un rat à poche (*Sminthopsis Virginiæ*), assez commun au fond de la vallée Herbert, et qui se creuse des couloirs où les indigènes vont le chercher pour se régaler de sa chair. Cet exemplaire est le seul qui se trouve dans les musées. De Taragon, en 1847, décrivit ce marsupial d'une façon incomplète, mais assez clairement pour qu'on voie qu'il parlait de ce même animal. Malheureusement l'exemplaire trouvé par lui a été perdu.



Rat à poche (*Sminthopsis Virginiæ*).

J'entrai aussi en possession, dans d'assez curieuses circonstances, d'un jeune talégalle, destiné par les Noirs au sergent et donné en garde au Canaque. Placé à même le sol de la cuisine, sous une marmite, l'oiseau y passa une demi-douzaine de jours sans manger. C'est tout à fait par hasard que j'appris du Canaque qu'on lui avait remis l'oiseau en garde, et s'il me l'offrit, c'est parce que le propriétaire du talégalle n'était pas en situation de s'en charger. La pauvre bête, pour trouver de quoi se sustenter, avait foui le sol fortement foulé, où naturellement elle n'avait rien trouvé; elle était pourtant restée valide comme avant. Les Noirs, en creusant pour trouver des œufs, avaient déniché l'animal, alors qu'il était âgé de deux jours au plus.

Vers la fin de février je dis adieu pour un temps à Herbert vale, heureux de me soustraire aux tracas dont j'étais accablé depuis

quelque temps. Mes rapports avec les Noirs devenaient plus difficiles depuis qu'ils avaient reconnu que seul je m'étais entremis pour obtenir le châtiment de Jimmi. Mes efforts n'ayant pas abouti, ils avaient perdu tout respect pour moi; mais j'allais sans doute reprendre position à l'arrivée de M. Stafford, s'il venait en personne fulminer contre eux. Même au point de vue de ma sûreté personnelle, des mesures sévères devaient être prises; je tenais donc infiniment à me rencontrer avec M. Stafford, qui résidait près de Valley of Lagoons (la Vallée des Lagunes), la station de M. Scott.

Sur les hauts plateaux, la nature a un tout autre aspect que dans la vallée de Herbert river. De vastes plaines les recouvrent, pour la plupart boisées de gommiers. Il n'y fait pas si chaud et les pluies y sont moins fréquentes; pourtant l'eau s'y rencontre en abondance, surtout aux environs de Valley of Lagoons, qui tire son nom de ses nombreux lacs d'eau douce. La station est bâtie sur une hauteur; il y souffle continuellement une bise légère et rafraîchissante.

D'après plusieurs indices il y aurait là des gisements aurifères, et peut-être un beau jour apprendra-t-on la découverte de riches placers.

Près de la station s'étend une longue bande de terre, recouverte de lave et trouée de beaucoup de cavernes, où se réfugient les Noirs pour échapper aux Blancs, avec lesquels ils vivent sur le pied de guerre. Les wallabys de roche se plaisent dans la région des laves; je tuai là un charmant petit oiseau appelé *Dicæum hirundinaceum*. Dans les eaux claires de Burdekin river, qui est fort poissonneuse, je vis nager un *Ornithorhynchus anatinus*.

Quelques jours après mon arrivée, je reçus la visite de M. Stafford, qui me témoigna ses regrets au sujet de la conduite absurde de ses hommes, et m'assura qu'aussitôt ses chevaux ferrés, il irait à Herbert vale *to investigate the matter*. J'attendis en vain qu'il me parlât du sergent; il ne semblait préoccupé que d'un voyage qu'il devait faire à Townsville.

Il n'y a pas à badiner avec les Noirs de ces contrées. Plusieurs fois déjà ils avaient cerné les baraquements de la police pendant la nuit, et l'on redoutait leurs attaques. De plus les bestiaux de M. Scott n'avaient pas d'ennemis plus acharnés que ces indigènes, puisque, au dire du surveillant, il en serait tombé plusieurs milliers sous leurs coups.

Trois de ces Noirs attachés au service de la station étaient tenus pour civilisés, sans que leur séjour eût influé beaucoup sur leurs mœurs. Une servante noire ayant mis au monde trois enfants, les deux aînés avaient été tués par la mère, et le troisième gardé jusqu'au moment où il avait été jugé bon à manger. L'histoire me fut contée par une autre servante qui, sans forfanterie, avouait comme une chose toute simple avoir mis le pied sur la poitrine du pauvre petit



La Vallée des Lagunes.

et l'avoir étouffé. Elles l'avaient ensuite dévoré. Ce récit me fut fait d'un air indifférent, comme s'il s'agissait d'un acte tout naturel.

Je ne séjournai qu'une quinzaine de jours à la station, et dès la mi-mars j'étais de retour à Herbert vale. Je sus du surveillant que M. Stafford, après une nuit passée à la station, avait continué son voyage, en route pour Cardwell, et ne s'était pas le moins du monde occupé de Jimmi. S'il prenait l'affaire en considération, ce serait à son retour. Entre temps, le facteur et l'un des sergents du chef de police de Cardwell avaient découvert le cadavre du Blanc et l'avaient

enterré. Jimmi avait poussé l'impudence jusqu'à camper à un mille et demi de Herbert vale. Malgré tout, il était difficile de se saisir de lui; j'engageai donc les Noirs à le tuer, les assurant que personne ne serait fusillé pour ce meurtre; que, dans le cas contraire, il pourrait leur arriver mal à tous.

Pris d'inquiétude, ils me proposèrent de l'abattre d'un coup de fusil, et en tout cas de nous le livrer au retour de M. Stafford. Si ce dernier avait tenu sa promesse, Jimmi n'aurait pas échappé au sort qu'il méritait; mais M. Stafford était l'indifférence personnifiée; à son retour il passa la nuit au milieu des Noirs et leur dit le lendemain, au moment de monter en selle : « Mieux vaut que vous le tuiez vous-mêmes. Je reviendrai bientôt et vous ferai mettre tous à mort. » C'est là tout ce qu'il fit dans cette affaire.

Ma situation devenait périlleuse, et ma considération subissait un nouvel échec. Il était manifeste qu'on pouvait impunément tuer un Blanc, et que j'étais sans crédit auprès de M. Stafford. Le croyant de leur côté, ils allèrent jusqu'à penser qu'on pouvait me tuer sans risque.

Jimmi lui-même se sentait rassuré, et le lendemain il rapprocha son camp de Herbert vale; il en vint même à se montrer à la station. Cependant je ne le vis jamais. Quelques semaines plus tard, il s'introduisait chez M. Gardiner, à Lower-Herbert, et lui tuait son chien.

CHAPITRE XXI

Pendant la saison des pluies. — A quoi on passe les soirées. — Enfants durs à la souffrance. — Vengeance de Mangola-Maggui. — Le crâne chez les Nègres australiens. — Expédition à Cardwell. — La brèche Dalrymple. — Meurtre infâme. — Entrée à Cardwell. — Jokkaï cuisinier. — Mort de Balnglan'. — Le tabac console dans la douleur.

Il devenait de plus en plus difficile de trouver des gens dont on pût tirer parti. Si Jokkaï me paraissait mériter quelque confiance, je tenais tous les autres en suspicion. Plusieurs fois déjà mes préparatifs étaient achevés en vue d'une expédition, quand tout à coup la pluie se mettait à tomber. En général le temps reste fort incertain pendant la saison pluvieuse. Le vieux Walter était allé jusqu'à Cardwell pour y chercher des provisions; je demeurai seul à la station avec le Canaque, et le temps me sembla d'autant plus long que je n'avais presque point de livres. J'écrivais le plus possible; le reste de la journée, je causais avec le Canaque et les Noirs, dans la cuisine. Ces derniers, à une heure avancée de l'après-midi, venaient sécher au feu leurs membres nus, trempés de pluie et fumants. La saison était pour eux malheureuse; au dehors régnait un froid aigre et rigoureux, les femmes ne rapportaient pas grand'chose de leurs promenades en forêt, et la faim se faisait sentir assez souvent. Alors on s'installait autour du feu, et les indigènes racontaient les menus incidents de leur vie. Jacky, ce Noir rusé dont j'ai déjà parlé, était un visiteur assidu, très considéré par ses camarades, ce qui donnait à croire que cet homme, d'ailleurs bon et sociable, était une sorte

de chef. Un soir qu'il nous avait tenus longtemps sous le charme de ses récits, quelqu'un fit observer que la farine allait manquer et que jusqu'au retour du surveillant, dans quelques semaines au plus tôt, il faudrait se contenter de manger les pommes de terre du jardin, puisque les cours d'eau avaient débordé et que la pluie persistait. Et ce coquin de Jacky de s'attendrir sur nous! Le lendemain, je sus par le Canaque que presque toutes les pommes de terre étaient arrachées : ou le vol avait été commis par les femmes de Jacky, pendant qu'il causait avec nous pour détourner les soupçons, ou bien il était allé lui-même les déterrer en nous quittant.

Après huit jours de pluie, le temps s'éclaircit un peu. Ma seule distraction était le bain; dès que la pluie me laissait quelque répit, cas assez rare, j'allais malgré le froid et la brume me jeter à l'eau, ayant bien soin d'éviter les crocodiles et de ne pas m'aventurer trop loin. Dans le cours d'eau où je prenais mes ébats, un chien avait été happé par un crocodile pendant qu'il nageait près de son maître, qui lui dut la vie, grâce au goût marqué des sauriens pour la chair de chien. Les indigènes ne craignent pourtant pas de traverser un fleuve à la nage; mais je ne conseillerai jamais à un Blanc d'en faire autant.

Aussi souvent que cela me fut possible, même en cette saison, j'explorai les environs avec les Noirs. Or, un jour que je battais les alentours en leur compagnie, je rencontrai une femme noire qui, à ma connaissance, devait avoir un enfant âgé d'une quinzaine de jours. Elle portait le nourrisson sur son dos dans un panier, et comme je demandais à le voir, elle déposa son panier à terre, y fouilla, saisit l'enfant par les pieds et me le présenta la tête en bas. Le poupon, réveillé de cette étrange façon, pleura bien un peu, mais ne parut pas souffrir beaucoup d'être ainsi manié. C'est que les enfants des Noirs ne sont pas douillets. Les Blancs d'une station au-dessous du tropique avaient vu, à plusieurs reprises, un nouveau-né couché — par le froid — sur une plaque d'écorce, et couvert de givre, sans en paraître incommodé.

Une autre fois la conversation tomba sur un bébé mort depuis un mois. Un des indigènes, sachant que je collectionnais des objets de toute sorte, me demanda si je ne voudrais pas avoir cet enfant, et il ajouta : « Pourquoi a-t-elle fait la bêtise de l'enterrer? Allons l'exhumer à nous deux, puis nous le suspendrons pour le faire

sécher. » Il mit beaucoup d'ardeur à ce travail, espérant en retirer quelque bénéfice sous forme de tabac; et la mère, qui n'aurait jamais supposé que son enfant pût lui rapporter quelque chose, montra le même empressement à me vendre le petit corps. Rarement les indigènes abandonnent les morts avec une telle facilité. Ils n'aiment pas à troubler les leurs, et n'osent point toucher à ceux des autres tribus.

Justement à cette époque je cherchais à me procurer le crâne d'un homme ayant accompli toute sa croissance, et je fis des observations d'un réel intérêt. Je promis de payer en tabac la tête d'un homme appartenant à une peuplade éloignée, et qui avait trouvé la mort, quelque temps auparavant, dans un borbobi. Craignant de mécontenter l'autre tribu, les Noirs me refusèrent leur concours. Je me décidai alors à agir par moi-même et emmenai Jokkaï, qui devait m'indiquer la place où était le cadavre, mais il nous fut impossible de le trouver.

Je parvins pourtant à obtenir de Mangola-Maggui qu'il se lançât à la recherche du crâne : il m'apporta celui d'un jeune homme, et non celui d'un homme fait. De plus il était troué, ce qui lui enlevait beaucoup de sa valeur; je lui montrai le trou et lui demandai qui l'avait fait. « Dingo manger », me répondit-il. J'eus beau lui dire que ce n'était pas vrai, il n'en voulut pas démordre et maintint que la tête qu'il m'apportait était vraiment celle que j'avais demandée. Comme, au lieu de lui donner du tabac, je me bornais à lui en promettre en échange du crâne réclamé, il se remit en quête, accompagné cette fois d'un autre Noir.

Les indigènes me racontèrent alors l'histoire de cette tête. Mangola-Maggui, trop jeune pour obtenir facilement une femme, avait prié un homme plus âgé de lui céder une des siennes; naturellement il avait essuyé un refus. Mangola-Maggui, qui jouissait d'une haute considération en raison de son habileté à fournir de la chair humaine, entra dans une violente colère et résolut de se venger : ayant rencontré un jour le fils du vieillard, il le tua d'un coup de pierre à la tête; or c'était le crâne de ce jeune homme qu'il m'avait apporté et dont il cherchait à tirer bénéfice; car, pour le cadavre, il l'avait dévoré sitôt le meurtre commis.

Le lendemain Mangola-Maggui m'apportait le crâne demandé et

recevait son payement. Lorsque je lui reprochais l'acte dont il s'était rendu coupable, il se borna à sourire en haussant les épaules. Plus tard on me dit que le vieux l'avait provoqué à l'épée de bois avec bouclier, et que ce duel avait fait tout oublier.

D'après Retzius, les aborigènes australiens sont dolichocéphales-prognathes. Les prognathes ont généralement le front bas et fuyant; ils se rapprochent du singe plus que toute autre race. Chez eux la masse osseuse est forte et épaisse. Les crânes d'hommes ou de femmes sans lésions sont excessivement rares. Caractères typiques : apophyses musculaires très développées, surtout celles des muscles masticateurs; arcades sourcilières proéminentes, pommettes très saillantes, fosses temporales profondes, voûte du crâne en faîtière. Les rebords des orbites sont assez gros, les os du nez larges et plats; les dents sont grosses et fortes, les grandes molaires ont jusqu'à six tubercules. Le plan occipital est dirigé vers l'arrière et légèrement montant. Dans les huit crânes que j'ai rapportés du Queensland Septentrional et du Central, l'indice céphalique est de 71; longueur moyenne, 180,5; largeur, 128. La dolichocéphalie y est donc caractérisée surtout par le peu de largeur du crâne. L'angle facial est en moyenne de 68 degrés; l'*index orbitalis* est microsème (81,5); l'*index nasalis*, platyrrhynin (53), et l'angle de Daubenton, de 5 degrés en moyenne.

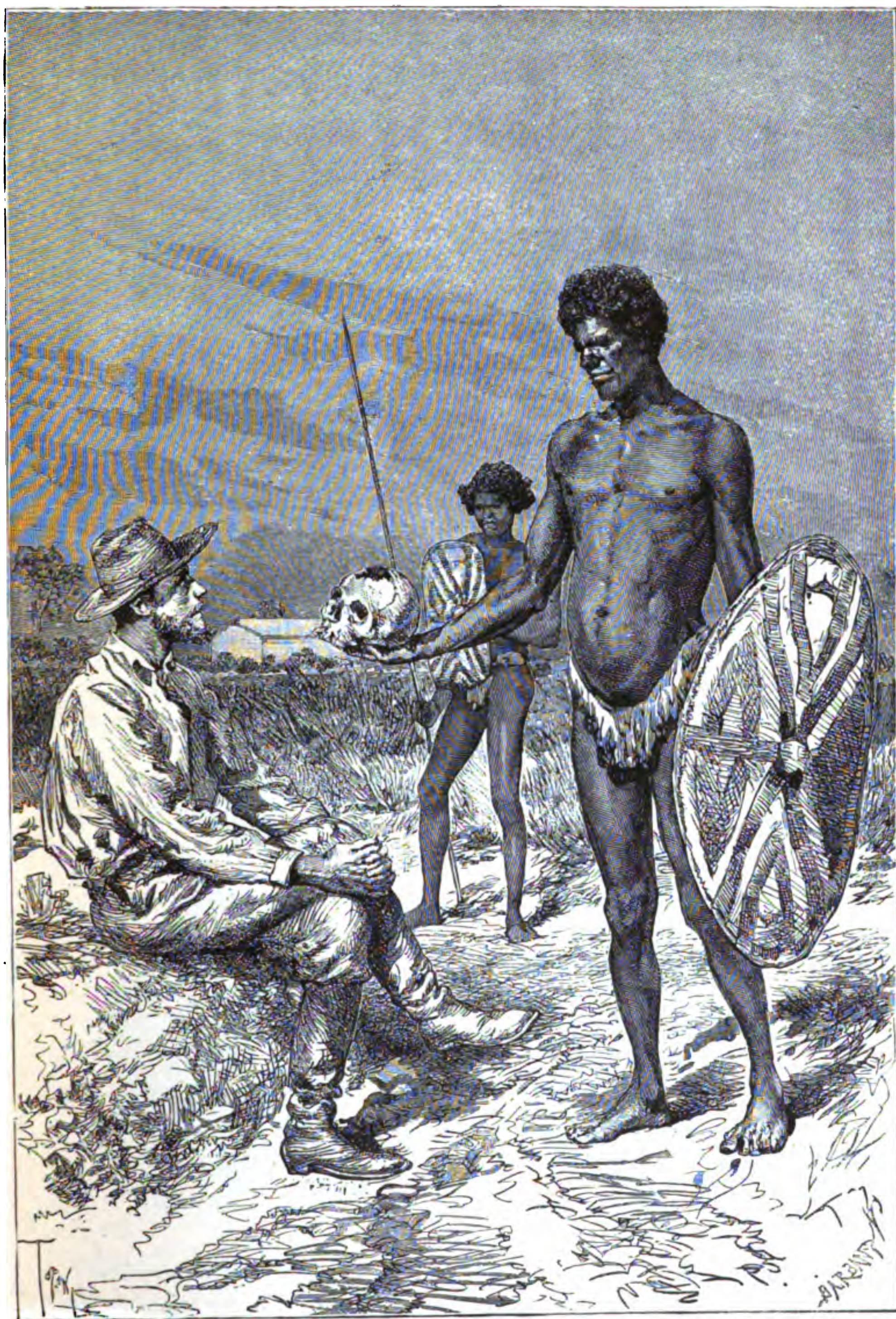
Les crânes d'hommes portent, plus encore que ceux de femmes, des traces de brutalité.

Les mesures ci-dessus, le peu de volume du crâne, le front bas et fuyant sont peu favorables au développement des lobes cérébraux et démontrent que le Nègre d'Australie en est encore à la première phase de son développement.

Plus la boîte crânienne est petite, moins la race est civilisée, plus les divers os du visage grossissent et acquièrent de la force.

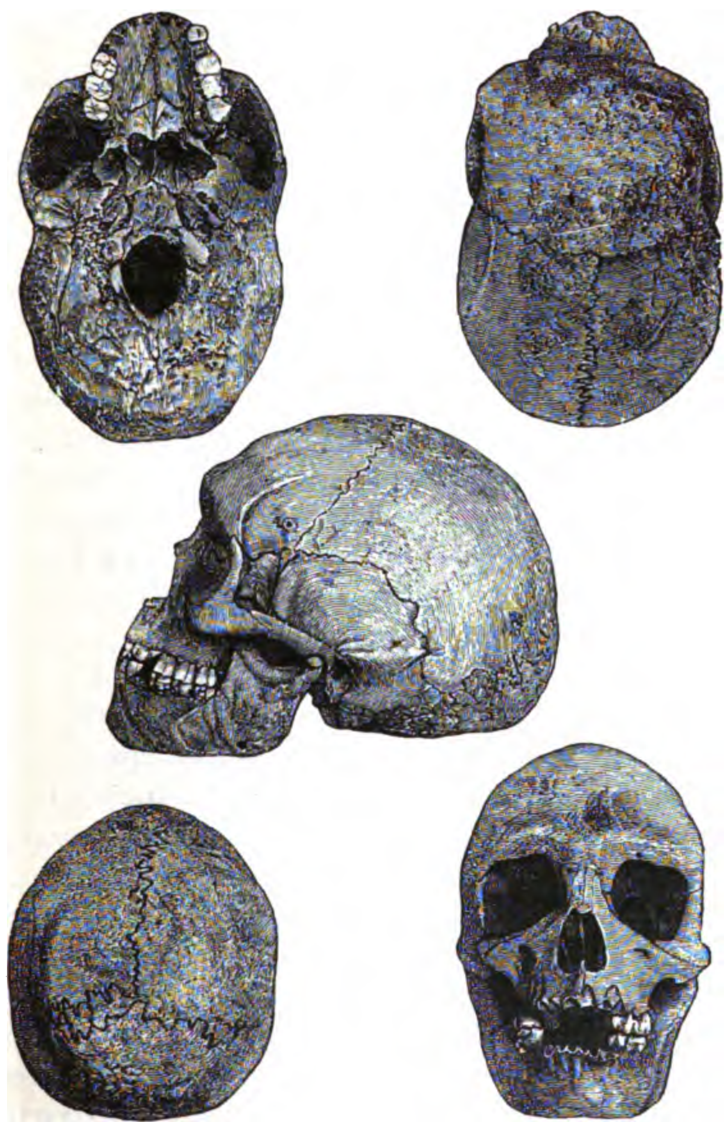
Ce qui différencie le crâne d'un Australien de celui d'un Européen, c'est d'abord le prognathisme, puis le front bas, le crâne peu volumineux, qui semble un indice de microcéphalie et de faiblesse d'intelligence, ensuite le nez plat et large, très rare en Europe, et enfin l'angle si ouvert de Daubenton.

Le temps finit par s'améliorer. Je pus entreprendre une expédition jusqu'à Cardwell pour y acheter des provisions et explorer le pays



Mangola-Maggui apportant un crâne d'indigène.

situé au nord-ouest de ce petit bourg. Nous eûmes du mal, Jokkaï et moi, à réunir quelques hommes pour nous accompagner, mais le chien Balnglan fut de la partie.



Crâne d'un homme de Rockhampton (Queensland Central), vu de cinq côtés.

Comme tout était frais et vert après cette pluie ! Heureusement la sécheresse est vite revenue, et il faut peu de temps pour que les fleuves rentrent dans leur lit.

J'eus un soir une preuve évidente de la nécessité de mettre le feu aux herbes là où l'on veut installer sa couche : Jokkaï me montra les restes carbonisés d'un serpent venimeux qui s'était allongé sur ces herbes. Cette mesure de précaution est utile à un second point de vue, puisque l'herbe sèche retient les miasmes et rend le terrain insalubre.

Notre itinéraire nous conduisit à Dalrymple creek, où Jimmi avait assassiné le Blanc. Un amas de pierres indiquait l'endroit où le cadavre avait été enterré par le facteur, et je trouvai encore quelques os oubliés, dans l'étang voisin. Peu après, nous franchîmes la montagne par une brèche appelée Dalrymple gap. Du sommet la vue est superbe, panoramique; une végétation luxuriante sourit au voyageur: palmiers, bananiers, disputent la terre à nombre de plantes et d'arbres petits et grands.

La gorge est traversée par le fil télégraphique qui met l'Australie civilisée en communication avec l'Europe. J'étais impressionné de rencontrer cette trace de civilisation après avoir frayé si longtemps avec les sauvages. La ligne télégraphique suit une large tranchée ouverte en pleine forêt et qui se prolonge jusqu'au cap York. Cette trouée a continuellement besoin d'être élargie par crainte des désordres qu'apporterait bientôt la végétation.

C'est dans ces mêmes lieux qu'un meurtre horrible avait été commis par des Noirs quelques années auparavant. Le fait est très connu au Queensland Septentrional, mais peu de personnes savent les détails aussi bien que les indigènes, qui m'en parlèrent à diverses reprises. Les Blancs n'ont pas oublié ce crime, et les Noirs ne se gênaient point pour le rappeler : il datait de si longtemps!

Un colon de Lower-Herbert, M. O'Connor, employait un grand nombre de Noirs à défricher et cultiver, les payait fort bien, et se montrait très bon pour eux. Loin de les mener à coups de revolver, comme tant de Blancs qui s'établissent en pays noir, il se montrait protecteur des aborigènes, qu'il payait en viande, farine et tabac. Sa bonté était peut-être trop grande, car les Noirs cessèrent de le craindre et furent pris du désir de s'emparer de tout ce qu'il possédait. Résolus à attaquer sa ferme, ils s'avancèrent armés d'épées de bois et de boucliers. Le colon, soupçonnant quelque perfidie, rentra chez lui, prit son revolver et tira dans le tas; mais à chaque coup les indigènes se cachaient derrière les arbres, criant : « Tire, tire! ce sera

bientôt notre tour! » Il brûla ses six cartouches sans atteindre un seul Noir : aussi avaient-ils perdu toute crainte, et le revolver ne les effrayait plus. On se rua sur lui, on le tua à coups d'épées, et on mutila son cadavre. Puis on mit la maison au pillage, jardin et poulailler; et la femme, emportée sans connaissance à la forêt, y fut retrouvée plus tard assassinée.

Il se trouvait par hasard dans les environs un officier de police en tournée d'inspection avec ses Noirs; il vint rendre visite à M. O'Connor, seul colon de l'endroit, et ce fut par cet officier que le crime fut découvert; c'est lui qui organisa les recherches, véritable battue qui fut faite de deux côtés à la fois.

Les soldats, qui avaient été souvent hébergés par ce colon, furent pris de rage et pourchassèrent en vrais tigres les meurtriers; mais deux hommes seulement périrent sous leurs coups, un jeune et un vieux; en revanche, femmes et enfants tombèrent presque tous entre leurs mains. En général, les femmes sont épargnées par les policemen noirs; mais ce jour-là elles payèrent pour les hommes, et les enfants furent jetés dans le feu.

Je tiens le fait de plusieurs indigènes, qui tous me l'ont raconté de la même manière. Il faut donc l'accepter pour vrai.

Nous campâmes tout près de Cardwell, hameau d'une centaine d'habitants, situé au bord de la mer. J'eus à vaincre de grandes résistances pour décider l'un de mes hommes à m'accompagner dans le village; à la fin l'un d'eux y consentit. Pour les autres, ils devaient attendre notre retour.

Notre entrée fit sensation. J'étais à cheval, et Morbora marchait fièrement à mon côté, dans son costume adamique, soutenant d'une main le fusil qui reposait sur son épaule, et traînant de l'autre le cheval aux bagages. Nous devions faire l'effet d'une troupe de bohémiens.

Les gens du village s'assemblèrent autour de nous; ils tombaient de leur haut en apprenant que j'avais pu vivre avec ces Noirs sans être assassiné.

Le facteur, qui commençait sa tournée par Cardwell, leur avait parlé de moi; ils me connaissaient tous. Je descendis à l'hôtel (tout village, n'eût-il qu'une vingtaine d'habitants, possède un de ces établissements) et me fis servir à dîner. Morbora, resté sous la véranda

pour garder mon cheval, reçut une large portion de restes; ce qu'on appelle là-bas *a black fellow's meal.* Sans doute il n'avait jamais rien mangé d'aussi délicat, car il fit honneur à ce qu'on lui servit; au reste, tout ce qu'il voyait le plongeait dans le ravissement; ses craintes avaient disparu. Les Blancs entrèrent en conversation avec lui, et j'admirai son talent à employer le peu de mots anglais que je lui avais appris. Il se prenait pour un grand personnage parce qu'il mangeait des mêmes mets que les Blancs.

Je fis une visite au magistrat chargé de la police et lui parlai de Jimmi. Ensuite j'achetai des provisions et nous retournâmes au camp. J'emportais des couvertures de laine pour mes Noirs : car, tous les ans, le jour anniversaire de la naissance de la reine, le gouvernement du Queensland distribue des couvertures aux indigènes. pourvu qu'ils viennent les chercher eux-mêmes.

C'est la seule et unique libéralité de l'État à l'égard de ses sujets noirs, et le jour de la distribution n'était pas encore arrivé. J'obtins cependant que mes gens reçussent leurs couvertures à l'avance. Les Noirs voisins des centres civilisés ne profitent guère de ces largesses, tant ils redoutent le contact des Blancs.

Les couvertures excitèrent la joie et l'admiration générales; cet article de luxe était inconnu aux Noirs, qui le contemplaient émerveillés; mais ce qui fit sur eux le plus d'effet, ce fut le sac de farine et le sucre que j'avais achetés. Tout cela était assurément peu de chose, cependant les indigènes n'en avaient jamais tant vu. Dans leur naïveté, ils s'imaginaient que tout devait être mangé en une seule fois; avec bien de la peine je leur fis comprendre que ces provisions étaient calculées pour plusieurs expéditions. Je fus surtout chiche de sucre, puisqu'ils pouvaient se procurer du miel, tandis que le sucre m'était devenu un condiment nécessaire, sans lequel mes digestions se faisaient très mal. Il m'arrivait de passer la soirée à mâcher mes aliments sans pouvoir les avaler; j'excitais ainsi la convoitise des indigènes, qui mettaient les morceaux doubles et ne se montraient jamais rassasiés tant qu'ils me voyaient manger. Nous nous dirigeâmes vers les montagnes situées au nord-ouest de Cardwell, et l'on campa tout en haut, sur un plateau herbeux, en pleine brousse.

Des soins exceptionnels furent apportés à la construction des huttes, autour desquelles on draina le sol pour le rendre moins

marécageux. La terre y était d'une fertilité rare, et une vue magnifique s'étendait non seulement sur la mer, mais sur tout le littoral au-dessous de nous. L'œil pouvait suivre aussi la rangée de collines boisées qui se dirigeaient vers le nord.



Environs de Cardwell.

Jokkaï, que j'avais suffisamment dressé pour qu'il pût s'occuper de la cuisine, était tout fier d'avoir à agir pour l'homme blanc. Je lui avais appris à laver, à se tenir propre, et encore ne me montrais-je sévère sur ce point que lorsqu'il devait remplir l'office de cuisinier : dans ce cas-là, d'ailleurs, j'étais toujours présent. Ce qui l'amusait le plus, c'était de pétrir du *damper*; inutile de le lui demander deux fois. Il se procurait aussitôt l'écorce nécessaire, sur laquelle il dé-

posait avec précaution la quantité de farine fixée, ajoutait de l'eau et travaillait la pâte avec une habileté qu'un boulanger de profession aurait pu lui envier; puis il la pétrissait en forme de gâteau rond, qu'il lançait une ou deux fois en l'air et rattrapait avec les mains, pour montrer qu'il connaissait son métier à fond.

Une fois le petit pain placé sur la cendre, il détachait soigneusement la pâte restée collée à l'écorce ou à ses doigts, et en confectionnait une galette plus petite, qu'il faisait cuire sur la braise pour son usage personnel. De plus, il recevait de moi un morceau de damper en payement de son travail.

Plus Jokkaï devenait habile à boulanger, plus la pâte adhérant au plateau d'écorce gagnait en volume; je l'eus bientôt remarqué, mais je fermai les yeux, n'ayant pas à me plaindre de son indiscrétion sur d'autres points. Je l'autorisai aussi à préparer notre pot-au-feu; je n'avais plus la boîte en fer-blanc qui servait à cet usage, et nous faisions cuire notre viande à la mode des indigènes.

Tous les jours nous battions la forêt, très épaisse et riche en « avocatiers ».

Les montagnes des environs sont infestées de sangsues[1], dont le voyageur serait fort incommodé, si la sueur et la fatigue pendant les marches à travers bois ne lui enlevaient la faculté de penser à ces misères; il ne s'en préoccupe que lorsqu'il voit le sang couler des blessures faites par ces annélides. Encore n'est-ce là qu'une bien légère souffrance, comparée à celle causée par les tiques, qui pullulent dans les broussailles de cette région. Les Noirs en souffrent peu ou point; mais les Blancs endurent mal les terribles démangeaisons que leur font éprouver les attaques incessantes de ces légions ennemies. Le jus de limon est un remède souverain contre leurs piqûres; j'en faisais provision à chacun de mes voyages à Herbert vale, et dès que je m'en étais frotté, je ressentais un mieux notable. La morsure des grandes tiques de cette contrée, véritables vampires, cause la mort des chiens d'Europe, mais non celle des dingos ; les hommes piqués feront sagement de s'enduire le corps de paraffine : le pétrole tuera les tiques. Ce serait peine perdue d'essayer de les arracher : une partie de l'insecte engagée dans la peau y demeure et peut occasionner

1. Les indigènes ne mangent pas les sangsues.

de graves désordres. J'ai connu un homme qui perdit la vue pendant quelques minutes pour n'avoir pas été débarrassé à temps et complètement d'une tique entrée dans son dos.

En chemin mes Noirs découvrirent un *tulla* (*Trichosurus Archeri*)



Tulla.

dans une flaque d'eau formée par un torrent. Tous aussitôt de crier: « *Iarri!* »

D'après eux, le grand iarri, que malheureusement je n'ai jamais été à même de me procurer (mais dont l'existence ne fait pas de doute pour moi), se nourrit principalement de la chair de l'animal qu'il avait caché dans l'eau fraîche, avec l'intention de le dévorer plus tard. Ce trait est bon à noter, et l'on serait tenté de croire que

le iarri connaît d'instinct la propriété de conservation que possède l'eau; n'est-ce pas aussi dans l'eau que les indigènes conservent la viande pendant les grandes chaleurs de l'été? Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que ce marsupial préfère l'eau à toute autre cachette pour y déposer son butin.

Le tulla avait été caché entre des pierres, tout près du bord. Les renseignements fournis par les indigènes me furent très agréables; ils me laissaient quelque espoir d'arriver à la possession de ce grand carnassier. J'avais, par bonheur, emporté de la strychnine; vite j'empoisonnai le tulla et le déposai sur le bord de l'eau. Plus haut, et toujours à proximité du torrent, je déposai çà et là des morceaux de viande salée et saturée de poison, au grand mécontentement des Noirs, qui auraient de beaucoup préféré les manger. Tous les jours nous allions visiter ces amorces, et comme je craignais que notre chien n'y goûtât, je mis les hommes en garde contre les conséquences de sa gloutonnerie.

Un jour, pour revenir au camp, les indigènes voulurent faire une promenade sans moi à travers les halliers. J'insistai pour qu'au retour ils ne longeassent pas la rivière; je leur conseillai de prendre par les bois : de cette façon ils resteraient éloignés du poison. Quand ils revinrent, je les entendis chuchoter entre eux; ils parlaient de poison, et le nom de Balnglan frappa mes oreilles. Il me vint des soupçons et je demandai sur-le-champ si le chien avait mangé de la viande empoisonnée. Ils m'assurèrent que non; mais, comme je revenais à la charge, ils finirent par avouer qu'au retour ils avaient longé la rivière, par paresse sans doute, et que le chien avait tiré le tulla hors de l'eau avec ses dents; mais Jokkaï le lui avait si vite arraché que Balnglan n'avait pu en manger. Le récit était à peine achevé que le chien, pris de douleurs d'entrailles, se roulait par terre. Je courus à ma hutte, mélangeai de l'eau et du tabac, que la bête avala pendant que Jokkaï et un autre homme le maintenaient d'une main ferme. Il n'en mourut pas moins, et à la minute Jokkaï le regarda un instant, puis se retourna et se mit à sangloter. Assis à terre, il se tordait les mains d'un air désespéré, et des larmes abondantes lui coulaient sur les joues. L'autre aussi gémissait, poussait les hauts cris.

Bien que je prisse part à leur chagrin, je ne pus m'empêcher de

trouver ces plaintes insupportables à la longue. J'allai prendre deux rouleaux entiers de tabac et les leur promis à condition qu'ils cesseraient leurs lamentations. A la vue du tabac, Jokkaï mit une sourdine à sa voix et reprit sa belle humeur; les yeux encore pleins de larmes, il reçut sa part; mais, quoiqu'il fût enchanté, on n'apercevait pas l'ombre d'un sourire sur son visage. Son camarade ne cessa de geindre que lorsque vint son tour d'avoir du tabac, mais alors sa douleur s'éteignit à l'instant.

L'événement fit sur moi aussi une certaine impression. Ce bel animal qui gisait à mes pieds, raide mort, m'avait été bien utile dans mes chasses; de tous les chiens à plusieurs milles à la ronde, à coup sûr il était le meilleur. Jamais je n'avais rencontré de dingo d'une telle intelligence; et non seulement il était hors de prix à mes yeux, mais je lui étais attaché et lui pardonnais d'avoir porté la dent plus d'une fois sur les objets en cuir dont se composait mon attirail : courroies, chaussures et jusqu'à l'étui de mon revolver. J'avais un vif désir de conserver cette peau magnifique, à la blanche poitrine, aux pattes fauves : en conséquence je proposai à Jokkaï de dépouiller la bête. Ma demande, je le savais, devait soulever des difficultés; aussi, afin de les aplanir à l'avance, je lui promis du tabac en échange de la peau. Il fit bien quelques objections; mais, quand il vit les deux carottes de tabac, toute hésitation disparut : son regard étincelait. Il m'aida même à écorcher la bête, et à partir de ce moment sa bonne humeur ne le quitta plus. Il craignait cependant la colère de Nilgora lorsqu'il apprendrait la mort de son chien; il est vrai qu'il se faisait fort de l'apaiser en lui donnant sa couverture de laine et un peu de tabac.

CHAPITRE XXII

Désagréments à Herbert vale. — Nouvelles expéditions. — Chasse à la chair humaine. — Cannibalisme. — La chair humaine est le régal préféré des Nègres d'Australie. — Superstitions qui s'y rattachent. — Le goût chez les cannibales. — Le cannibalisme en Birmanie.

A partir de ce moment je n'allai plus que rarement à Herbert vale. Bien que je n'eusse pas souvent incommodé de ma présence le vieux surveillant, je n'avais pas été sans remarquer qu'il désirait me voir partir. Le bonhomme était un de ces solitaires australiens qu'un long isolement a rendus à peu près insociables.

Je faisais cependant mon possible pour qu'il ne fût pas troublé dans ses vieilles habitudes; mais les peaux de bêtes l'ennuyaient, et il supportait mal l'odeur répandue par les squelettes, quoique je les eusse déposés dans un autre bâtiment. Je ne savais plus qu'en faire. Le vieillard était devenu revêche et intraitable. Nous ne nous adressions plus la parole que dans les cas de nécessité absolue.

Jusqu'à ce moment j'avais vécu sur un pied de bonne amitié avec Nelly et le Canaque; certains événements allaient modifier leur attitude à mon égard. Nelly possédait un vieux chien borgne et hargneux, qu'on ne pouvait approcher sans risque; au retour de mon expédition à Cardwell, il ne voulait pas me laisser rentrer dans ma chambre; il aboyait, faisait rage et montrait ses crocs. Je lui assenai un bon coup de gourdin; mais dans ma colère j'avais mal calculé, et le chien tomba sans connaissance. Nelly, accourue sur ces

entrefaites, poussa un cri si terrible qu'il ne semblait pas sortir d'une poitrine humaine. Impossible de lui imposer silence ; elle se jeta sur le chien et ne se tut que lorsque son favori eut repris connaissance. Elle croyait que je l'avais tué. L'animal ne tarda pas à revenir à lui, aussi dispos, aussi gaillard qu'auparavant : mais c'en était fait de la bonne entente entre Nelly et moi.

Le Canaque ne prit pas l'affaire à cœur, habitué qu'il était aux criailleries de Nelly ; mais j'allais bientôt l'offenser plus gravement : je lui reprochai sa conduite révoltante à l'égard d'une fillette noire de onze ans, et il ne me pardonna jamais cette ingérence.

Une situation si tendue me rendait Herbert vale encore moins agréable qu'autrefois. Je vivais d'ordinaire avec les Noirs ; mes visites à la station étaient rares et courtes ; Jokkaï, mon fidèle compagnon, s'employait de son côté à me trouver des hommes.

Un jour que nous traversions une vallée, il me conta qu'au temps jadis elle était habitée par beaucoup de Noirs, dont il ne restait plus trace : d'autres peuplades les avaient décimés et mangés.

Ainsi que je l'ai déjà dit, les tribus australiennes vivent sur un pied de guerre constant et recherchent toutes les occasions de s'entre-détruire. Elles ne songent qu'à multiplier les surprises, embuscades où elles déploient une abondance d'inventions, une habileté qui pourraient trouver un meilleur emploi. Les haines de tribu à tribu sont nées de cette croyance, que tout Noir ennemi peut, par des sortilèges, semer la mort dans les rangs d'une autre tribu. L'intérêt commande donc de détruire autant d'ennemis qu'il est possible ; d'un autre côté, la lâcheté n'entraînant pas la réprobation, les Noirs se bornent à se craindre, à se détester, excepté lorsqu'il se présente une occasion de tuer. Ils parlent beaucoup et agissent peu. Il leur arrive pourtant de s'en prendre les uns aux autres pour tirer vengeance d'offenses et de délits directs, tels que rapt de femmes, chasse sur un territoire interdit, mort mise au compte des membres d'une tribu hostile. Quelques-uns sont poussés par le désir de posséder plusieurs femmes, mais le stimulant le plus énergique, c'est leur goût pour la chair humaine.

Jamais dans leurs démêlés il n'est parlé de conquêtes territoriales. Parfois, à Herbert river, on organise des expéditions dans le but spécial de se procurer de la chair humaine (*talgoro*). Les plus hardis



Anthropophages dans les bois.

et les plus dépravés de la tribu, ceux à qui ces qualités, bonnes ou mauvaises, donnent de la considération, se réunissent par petites troupes de trois ou quatre hommes et vont rôder çà et là afin de surprendre les petits groupes familiaux disséminés dans le district, et qui ne se composent guère que de quatre à six individus. Comme on n'emporte point de provisions et qu'il faut se pourvoir pendant le trajet, les Noirs avancent lentement, tenus à de certaines précautions pour ne pas être découverts et surpris à leur tour.

Quand ils ont aperçu une famille à attaquer, ils se cachent la nuit dans le voisinage du campement, et la tribu qui n'a rien vu de suspect pendant le jour, s'installe autour du feu dans une sécurité relative. Le lendemain matin, avant le lever du soleil, on entend un vacarme épouvantable. La famille s'éveille effrayée, et chacun cherche son salut du mieux qu'il peut. D'ailleurs l'imagination des Noirs les porte toujours à s'exagérer le nombre des ennemis. Il n'est jamais question de résister, encore moins de défendre noblement les femmes et les enfants. Chacun pour soi ; et ce sont presque toujours les vieux qui sont pris, tués, mangés. La femme est naturellement de bonne prise ; rarement on la tue si elle est jeune. Vieille, elle sera violée et mangée.

Il existe donc des cannibales dans le Nord-Queensland et sur bien d'autres points du continent australien. Mes hommes n'en faisaient pas mystère ; c'était même, aux heures du soir, le thème habituel de leurs conversations, et j'en ressentais une irritation mêlée de dégoût. Pour l'indigène, rien ne vaut la chair humaine. En pensant au talgoro, ses yeux brillent ; et, si je m'informais de la partie du corps préférée par eux, ils me répondaient en se frappant les cuisses. La tête ne se mange pas, ni les intestins ; mais ce qu'ils mettent au-dessus de tout, c'est la graisse dont sont enveloppés les reins. En manger, c'est, à leur avis, s'inoculer une partie des forces du mort ; l'effet est encore plus grand, à ce que je crus comprendre, si l'on mange les reins au lieu de la graisse qui les entoure ; car une superstition très répandue dans le pays place le centre de la vie dans les reins.

Un Blanc faisant partie de la police fut attaqué par des Noirs, il y a de cela longtemps, dans la province de Victoria. Ils le frappèrent de leurs massues ; puis, le croyant mort, ils lui arrachèrent les reins

et s'enfuirent; l'homme reprit connaissance et put raconter ce qui s'était passé; mais quelques heures plus tard il mourait. La graisse dont les indigènes font le plus de cas est celle d'un ennemi frappé en combattant. Ils s'en régalent, s'en réconfortent et en portent sur eux, dans un panier pendu à leur cou, un morceau enveloppé d'herbes. Cette singulière amulette doit leur donner du bonheur à la chasse et les mener dans la direction du gibier. Je tiens d'un de ces



Panier.

Noirs qu'un jour, nanti d'un morceau de graisse humaine, il traversa l'eau hardiment et marcha droit à un arbre où il trouva un grand serpent bon à manger.

L'anthropophagie du Nègre australien ne va pas jusqu'à manger des hommes de sa tribu. Cependant je pourrais citer quelques exemples du contraire, même des cas où des mères ont dévoré leurs propres nourrissons. En 1883, à une centaine de milles de Townsville, on en mangea un, mort naturellement; la mère, qui avait pris part à cet abominable festin, mourut à peu de jours de là et subit le même sort. Les infanticides, je dois le faire observer, sont très rares à

Herbert river, où les mères, en général, chérissent leurs enfants. J'ai eu pourtant connaissance de certains cas où la mère n'avait pas reculé devant le meurtre d'un enfant qui lui était à charge. Cela ne se voit-il pas en pays civilisé?

Et puisque le père seul a droit de vie et de mort, une mère qui tue son enfant agit presque toujours sur l'ordre de son mari.

Le cannibalisme règne aussi parmi les indigènes fixés au sud du golfe de Carpentarie; ceux-là, m'a dit M. White, ne tuent pas pour manger, mais leurs femmes ne dédaignent pas la chair des hommes emportés par une mort naturelle.

Dans le Queensland Occidental, près de Thompson river, station du Westland, une femme appartenant à une tribu de « Noirs civilisés » avait donné le jour à un enfant *half-cast* (de mère noire et de père blanc); il fut mis à mort sur-le-champ. Tant que la civilisation n'aura pas fait plus de progrès dans le pays, les enfants nés dans ces conditions seront condamnés par le seul fait de leur naissance. On en a la preuve dans le cas précité : au bout de trois semaines, un homme empoigna le nouveau-né par la nuque et le tint en l'air jusqu'à étouffement complet. Ensuite on le fit rôtir sur des charbons ardents, et les assistants, entre lesquels il fut partagé, le dévorèrent avec avidité. Plusieurs Blancs de la station en ont été témoins; mais il n'est pas prouvé que la mère ait pris part à ce festin barbare.

La chair des Blancs n'est pas estimée. On sait que Jimmi en avait assassiné un près de mon quartier général, et comme je lui demandais s'il y avait goûté, il me répondit d'un air de dégoût : « *Kollé ma! komorbori kauan'!* (Oh non, très mal au cœur!) » Et du doigt il me montrait son cou, en accompagnant ce geste d'une grimace significative. Tout le monde paraissait être de son avis, et chacun le déclara hautement par la suite.

On serait porté à croire que l'alimentation de l'Australien blanc, laquelle consiste surtout en viande salée, thé et pain, donne à sa chair un tout autre goût que celui de la chair de Noir, dont la nourriture est presque exclusivement composée de végétaux, et j'ai entendu dire par des « civilisés » que la première a un arrière-goût de sel qui déplaît aux indigènes. La préférence marquée que les Noirs d'Australie accordent à la chair des Chinois, qui se nourrissent principalement de riz et autres légumes, tendrait à le faire

croire. Dans le Queensland, mais plus au nord, des Chinois, en deux occasions, furent massacrés par des Noirs pendant mon séjour; et une dizaine de ces « Fils du ciel » auraient, dit-on, servi à banqueter pendant plusieurs jours.

Tout homme qui traverse le territoire d'une tribu qui n'est pas la sienne est traité en ennemi : Chinois et Blancs ont le même sort et sont considérés comme des Noirs d'une autre race venus de pays reculés. A l'occasion on les tue.

La chair humaine n'est pas la nourriture quotidienne du Nègre australien; il est même fort rare qu'il puisse s'en procurer. Ainsi, pendant tout mon séjour à Herbert river, il n'y eut que deux Noirs mangés : le premier était un jeune homme qui s'était risqué sur le territoire d'une autre tribu et laissé surprendre; l'autre, un vieillard qui ne put s'enfuir assez vite quand on attaqua les siens, et fut lapidé. Sa chair fut rapportée à Herbert vale dans des corbeilles. On se tromperait grossièrement si l'on se figurait les anthropophages plus laids que les autres sauvages. Assurément ce sont les plus audacieux et les plus rusés qui font la chasse à l'homme, mais un cannibale peut être fort doux et d'un commerce agréable. Hommes et femmes prennent part au repas. Il y a des cannibales ailleurs qu'en Australie, par exemple au centre de l'Afrique et de l'île de Bornéo; mais, chose moins connue, un cannibalisme tout particulier règne en Birmanie; j'ai reçu dernièrement sur ce sujet, d'un avocat du pays, M. Chan-Tonn, des renseignements très exacts, que je m'empresse de consigner ici. Cet homme éminent parle de sauvages qui habitent la région montagneuse située au nord-est du Birman; ces hommes, presque aussi barbares que les cannibales d'Australie, se nourrissent du sang coagulé de leurs ennemis. Versé dans des bambous bouchés, le sang durcit peu à peu, et ces bambous demeurent suspendus au plafond des huttes jusqu'à ce que l'occasion s'offre au chef de la tribu de régaler quelque invité. Alors on brise le bambou, et l'on se délecte à manger ces boudins au sang humain. Si j'en crois l'auteur, les indigènes s'imaginent tenir captifs dans cette prison de bambou leurs ennemis, et pensent, en absorbant leur sang, anéantir leur force, annuler leur puissance.

CHAPITRE XXIII

Enterrement des Noirs. — Momies noires. — Sorciers. — Mythes et légendes. — Le dogme de la Trinité dans la Nouvelle-Galles du Sud. — Les Noirs croient à une vie future.

En revenant d'une de nos expéditions, nous remarquâmes une tombe creusée dans une termitière. L'entrée, d'environ soixante-quinze centimètres de haut, était sur le côté; elle allait du sol jusqu'à mi-hauteur de la fourmilière, bâtie sur un plan fortement incliné. En face de l'ouverture étaient dressés quelques gros morceaux d'écorce d'arbre à thé, sur lesquels on avait posé de lourdes pierres pour empêcher les chiens de toucher au cadavre. Un grand panier pendait d'un arbre voisin du tombeau. J'en tirai cette conclusion que peut-être les aborigènes australiens croient à une autre vie, et je regardai si l'on n'aurait pas déposé des aliments dans cette corbeille; mais elle était vide.

La corbeille contenait-elle à manger pour le défunt? Je m'en informai : ma question ne fut pas comprise. On me répondit qu'un enfant avait été enterré en cet endroit; la douleur des parents était si forte qu'ils ne voulaient même pas conserver le panier dans lequel le bambin avait été porté, et l'avaient suspendu à proximité du tombeau.

Les aborigènes australiens enterrent leurs morts, mais évitent de le mettre en contact direct avec le sol; à cet effet, ils entourent le cadavre ou d'écorce ou de quelque autre matière. Les tombes sont

peu profondes et quelquefois orientées de l'est à l'ouest, les pieds du mort tournés vers le soleil levant. Dans cette partie du Queensland on fiche en terre, près de la tombe, deux pieux peints en rouge, hauts de soixante-quinze centimètres et surmontés de plumes blanches de cacatois. Si l'inhumé est un personnage marquant, on élève une hutte sur sa tombe; mais cette coutume n'est pas générale. L'entrée, face à l'est, est juste assez grande pour qu'un homme y puisse pénétrer en rampant. Sur d'autres points on enterre les corps assis, et on les recouvre d'un tumulus. Enfin, il existe des tribus où les morts sont enterrés debout.

A Rockhampton j'ai pu m'assurer que les morts ne reposaient qu'à un pied sous terre, les pieds tournés vers le soleil levant. Pour cimetières on recherche les lieux élevés. J'ai vu aussi, près de Rockhampton, un arbre creux dans lequel avait été déposé un squelette replié sur lui-même. A Coumouboularou, les corps sont mis, couverts de lambeaux d'étoffes et de fragments d'écorce, dans des fosses de la longueur du cadavre, et creusées à la profondeur d'environ soixante-quinze centimètres, après quoi on les comble avec des baliveaux très minces et juxtaposés, de la longueur de la fosse; le dernier lit, au ras du sol, est recouvert d'une couche de terre peu épaisse. C'est sans doute pour échapper aux attaques des revenants que les indigènes prennent tant de précautions. Dans certaines localités, les jambes des défunts sont repliées et solidement attachées au corps, pour empêcher leurs esprits de revenir tourmenter les vivants. Comme on a moins peur des spectres de femmes et d'enfants, on les traite avec plus de sans-gêne.

Un usage commun à bien des districts, c'est d'enterrer les morts au lieu de leur naissance.

Il est à ma connaissance qu'un homme déjà à l'agonie fut transporté à une distance de cinquante milles pour être enterré dans son pays natal. Autre fait plus singulier encore : des indigènes voulurent creuser une fosse devant la cuisine d'un Blanc, pour y enterrer un vieillard né en cet endroit. Au Queensland Central j'ai vu bien des lieux de sépulture situés sur des hauteurs; il en est de même dans la Nouvelle-Galles du Sud et en Victoria. Ces cimetières, qui ont servi à plusieurs générations, sont tenus pour sacrés.

Les indigènes de l'Australie du Sud et de Victoria n'enterrent pas

le corps avec la tête; ils gardent le crâne, qui leur servira de coupe à boire. Une coutume assez répandue consiste à exposer le corps, enveloppé d'écorce et d'herbes, sur un échafaudage, où il restera jusqu'à décomposition complète. Alors seulement les ossements



Vieil indigène de Townsville.

seront mis en terre, et l'on assure que, dans la partie septentrionale du Queensland, les indigènes se placent sous ce bâti et laissent couler sur leurs membres la graisse du cadavre, dans l'espoir de s'approprier les forces du défunt.

On trouve aussi en Australie des momies séchées au feu et à la fumée : pour la plupart, ce sont des momies de garçonnets. La mère roule et porte en trousse le corps de son enfant partout où elle va et pendant

un assez long temps; elle ne s'en dessaisit jamais le jour, et le pose la nuit à côté d'elle avant de se livrer au sommeil. L'enterrement n'aura lieu que six mois plus tard, quand le petit corps sera réduit à l'état de squelette. Quelquefois des hommes faits, surtout de grands guerriers, sont portés de la sorte, au moins dans le Queensland Méridional. Le musée de Brisbane possède une momie ainsi préparée. On lit dans l'*Advance Australia*, sous la signature de Finch-Hatton : « Lorsqu'un vieux guerrier vient à mourir, on l'écorche avec soin; après s'être régalé copieusement de sa chair, avoir rongé et nettoyé ses os, on les emballe dans la peau pour les promener, ainsi logés, pendant des années entières ».

Les Noirs fixés aux environs de Portland-bay, dans le sud-ouest de l'Australie Méridionale, ont coutume de brûler leurs morts; les cadavres sont introduits dans un arbre creux auquel on met le feu. Les tribus voisines de Townsville usent du même procédé.

Involontairement les paroles de Lucien reviennent en mémoire : « Les peuples traitent leurs morts de bien des manières différentes : les Grecs les brûlaient, les Perses les inhumaient, les Hindous les enduisent de résine, les Scythes les mangent, et les Égyptiens les embaument ».

Toutes ces méthodes employées à l'égard des morts par les peuples sauvages ou civilisés, on les retrouve en terre australienne.

Les aborigènes du cinquième continent ont ceci de commun avec beaucoup de peuplades sauvages, qu'ils ne nomment jamais un défunt par son nom, de peur que l'esprit du mort ne soit mis par leur voix sur leurs traces.

C'est une croyance très répandue que l'âme est indépendante de la matière. Voici ce qu'en dit Fraser : « La tribu *Kulin* (Victoria) croit que tout homme, que chaque bête possède un *murup* ou esprit qui peut passer dans d'autres corps. Ce murup abandonne le corps d'un homme vivant pendant son sommeil, pour en visiter d'autres en rêve; après le décès d'un individu il revient visiter sa tombe, se rencontre en songe avec des vivants, et se nourrit des reliefs abandonnés autour des feux de nuit, où il vient se réchauffer. »[1]

Les Noirs de la basse Guinée partagent ces mêmes croyances. Au

1. *Transactions of Royal Society of New-South-Wales*, 1882.

cours de mes pérégrinations j'ai pu voir combien les Nègres australiens redoutent les mânes des hommes morts depuis peu, quelles idées étranges leur folle imagination rattache à ces esprits. On a peur surtout des mânes de ceux qui, de leur vivant, jouissaient d'une haute considération; mais si la mort remonte à une époque déjà éloignée, on ne les craint plus. En résumé, ces fils de la nature semblent incapables, en pensant à l'âme, de faire abstraction du corps; c'est même sur l'existence du corps que semble reposer leur conception d'une vie à venir.

Chaque tribu a ses sorciers qui prétendent être en communication avec les esprits et tenir d'eux leur savoir, qui peuvent vous frapper à volonté de maladie ou de mort, appeler la pluie ou la faire cesser, etc. Naturellement on a grand'peur d'eux. M. Curr fait remarquer avec juste raison l'influence qu'exerce cette crainte des sorciers sur le caractère et les mœurs des aborigènes. Elle les rend sanguinaires, elle assombrit leur vie, la remplit d'amertume, car un Noir australien ne saurait s'imaginer qu'on meure de mort naturelle, si ce n'est de vieillesse; les maladies, les cas de mort sont mis sur le compte de sorciers ennemis. Tant de craintes superstitieuses entretiennent la haine entre tribus, et les groupes restent tels quels, fermés à tout développement social plus large ou d'ordre plus élevé. Le sorcier ne peut agir sur un Noir que s'il possède quelque objet lui ayant appartenu : cheveux, restes de nourriture laissés à terre dans le camp, etc.

A Herbert river il suffit au sorcier de connaître le nom de l'infortuné sur lequel il veut jeter un sort; voilà pourquoi les indigènes s'appellent entre eux de leur nom de classe, au lieu de se donner leur vrai nom. D'ordinaire, le sorcier est un homme d'un certain âge; pourtant j'en ai connu un, fort considéré, qui n'avait que vingt ans. Les sorciers exercent en même temps la médecine et se flattent de posséder de puissants moyens d'action sur le diable (*devil-devil*).

Un Noir me confia qu'il avait eu à souffrir des pratiques de certains sorciers, et que, depuis lors, les maux de tête ne l'avaient pas quitté. Un après-midi, il y avait de cela plusieurs années, deux sorciers l'avaient saisi, attaché, et, après lui avoir arraché les entrailles, les avaient remplacées par des herbes. Abandonné en cet état, le malheureux ne reprit connaissance qu'au lever du soleil;

mais grâce au sorcier de sa propre tribu, plus habile et plus puissant que les deux autres, il avait joui, à dater de ce jour, d'une santé parfaite. Les Noirs donnent à cette opération le nom de *kôbi*, et une estime particulière s'attache de droit à celui qui la pratique avec succès ; il est honoré, redouté et considéré comme « très kôbi », titre que je m'attribuai quelquefois pour en imposer aux indigènes. Cela me réussit dans les premiers temps. Le kôbi est ce que les Noirs peuvent s'imaginer de plus terrible ; il est presque toujours suivi de mort ; et même, si l'on est guéri par magie, il vous reste toujours de violents maux de tête.

Beaucoup de Noirs civilisés sont persuadés qu'après leur mort ils renaîtront hommes blancs, et, point intéressant à noter, dans bien des tribus on se sert du même mot pour désigner un esprit et un homme blanc. Souvent même, des Blancs ont été pris par les Noirs pour des indigènes défunts. Dans plusieurs régions australiennes la croyance à une vie future est au moins probable ; au Queensland Central, des Blancs ont vu plusieurs fois une Négresse porter des vivres sur la tombe de son mari.

Nombre de peuples sauvages associent au soleil et à la lune des idées religieuses. Sur ce point les Nègres d'Australie se séparent d'eux. Ainsi, au cours d'une de nos excursions, comme la lune se levait, pleine et sanglante, derrière un bois de palmiers, me sentant impressionné par la vue de ce beau spectacle, je demandai aux hommes de ma suite : « Qui a fait la lune ? — D'autres Noirs. — Et le soleil, qui est-ce qui l'a fait ? » Même réponse.

Les Noirs croient leurs sorciers capables d'appeler ou de conjurer la pluie : « faire pleuvoir » se dit *milka* dans leur langue. Si dans une de nos expéditions nous étions assaillis par une pluie torrentielle, tropicale, mes gens ne manquaient jamais de se livrer à des accès de fureur contre les ennemis qui l'avaient déchaînée sur nous. Enfin, mon bon et naïf Jokkaï lui-même se vanta un jour d'avoir, avec le concours du jeune sorcier Mangola-Maggui, produit de la pluie, dans le seul but de contrarier d'autres Noirs. Je n'ai découvert ni mythes ni légendes chez les Noirs de Herbert river ; pourtant ils observent avec attention le firmament, et même ils ont donné des noms aux planètes, d'après leur grandeur. Mais dans d'autres régions de l'Australie l'imagination des indigènes s'est

donné carrière; elle a peuplé le ciel, et de jolies légendes se sont formées par la suite. Les tribus de l'Australie Méridionale n'ont pas que des mythes et des légendes, elles ont aussi des croyances religieuses, sur lesquelles M. Manning a publié des faits du plus haut intérêt, recueillis par lui en 1848 chez quelques tribus de la Nouvelle-Galles du Sud, notamment un dogme de la Trinité qui ressemble tellement à celui des chrétiens, qu'on le croirait importé par des missionnaires[1].

Et cependant, au dire de l'auteur, ces tribus ne furent visitées par eux que bien plus tard. Ces peuplades reconnaissent un Être suprême, bon et tout-puissant, *Boyma*, qui demeure là-bas, bien loin, au nord-ouest, dans un lac immense, assis sur un trône en cristal transparent, très élevé. Son fils, *Grogoragalli*, est omniscient et fait comparaître les hommes devant le trône de son père qui les juge; il est le médiateur. Une troisième personne, moitié homme, moitié dieu, *Mudchigalli*, le grand conseiller du genre humain, transmet aux hommes les ordres de Boyma. Ces tribus croient aussi à un enfer avec feu éternel, à un ciel où l'on danse et s'amuse.

D'autres auteurs partagent cette opinion : que les Australiens du Sud croient à un Être suprême et bon; mais en nul autre endroit on ne rencontre un système religieux aussi développé que celui-ci. Les détails fournis par M. Ridley sur la tribu Kamilaroy sont curieux : ces indigènes, écrit-il, croient en un dieu créateur, *Baiame*, qui jugera les hommes. Ce nom, dérivé de *bajo* (couper ou faire), signifierait donc aussi « créateur », comme le Boyma de Manning. D'autres encore, parmi lesquels M. Mann (Nouvelle-Galles du Sud), qui a étudié les Noirs pendant une trentaine d'années, refusent aux indigènes toute foi religieuse, si ce n'est la crainte du *devil-devil*.

Expliquer ces contradictions n'est pas facile. Mais si l'on admet pour vraie la théorie émise plus haut; si l'Australie du Sud est réellement habitée par une race supérieure à celle qui s'est établie dans le nord, il y aurait là une solution au moins plausible.

Mon opinion est, en ce qui concerne les indigènes de Herbert river,

1. *Transactions of Royal Society of New-South-Wales*, 1882.

qu'ils ne croient pas à l'existence d'un Être suprême et bon, mais à celle d'un esprit méchant; et encore leur était-il très difficile de m'exposer leurs idées sur le diable. D'autre part, on ne peut le nier, les aborigènes n'aiment guère à parler de leur religion : leurs pensées sur ce point leur semblent devoir être tenues secrètes. Il serait donc possible qu'ils crussent en un dieu, et que leur connaissance des choses divines fût supérieure à ce que je me l'imaginais d'abord. Pourtant cela me paraît peu probable, et d'autres témoignages démontrent qu'il en est de même ailleurs.

M. George Angas dit, en parlant des tribus du fleuve Murray, dans l'Australie Méridionale : « Elles semblent manquer de foi religieuse, ne reconnaître aucun Être suprême, et ne pas adorer de faux dieux; elles croient seulement à un démon, source de tout mal, et vivent dans une crainte continuelle des esprits malins ou des hommes noctambules. Aussi ne se risque-t-on guère hors du camp après le crépuscule, et si l'on va chercher de l'eau la nuit, on porte à la main un tison qui écartera les démons. »

M. Charles Eden, dans *the Fifth Continent*, tient un langage qui me semble trop fort : « Si l'on peut donner le nom de croyance à une crainte superstitieuse de l'inconnu, on aura à la fois l'essence et l'ensemble de leur religion. L'esprit de ces Noirs ne peut s'élever jusqu'à la conception des vérités de la religion pure. »

M. Curr est d'avis que c'est sous l'influence des Blancs que se sont produites les idées religieuses qu'on a cru découvrir en Australie, idées qu'a dû modifier l'imagination des Noirs.

En tout cas, une chose est sûre, c'est qu'en Australie on n'a retrouvé ni restes de sacrifices, ni trace d'idolâtrie; jamais un indigène n'a prié, du moins à ma connaissance.

Je veux terminer par des fragments d'un entretien que j'eus un soir avec le Canaque de Herbert vale; cette conversation me paraît de nature à jeter quelque jour sur la question. Cet homme avait été à l'école dans son pays (une des îles de la mer du Sud, fort éloignée); mais les missionnaires, qu'il n'aimait pas, n'avaient pu le convertir. Par une de ces nuits splendides particulières aux contrées tropicales, c'est-à-dire douces et étoilées, il me demanda s'il était vrai que nous dussions un jour monter aux étoiles. Je lui exposai les enseignements de la religion chrétienne sur la vie future. « Alors il fait

bon aller là-haut quand on est mort », dit-il. Des indigènes nous écoutaient bouche bée. Tout à coup il s'écria en riant et avec un geste vers le ciel étincelant d'étoiles : « Les Noirs ne croient pas qu'il y ait du monde là-haut ! »

On pourra dire que les indigènes, les vieux surtout, ne tiennent pas à faire part de leurs secrets aux jeunes ; que c'était avec eux que frayait d'ordinaire le Canaque ; qu'il ne pouvait donc être au courant de leurs idées en matière de religion ; mais un dogme comme celui d'un dieu créateur n'aurait pu échapper à son attention, puisqu'il vivait au milieu des indigènes le jour et la nuit. Marié à une fille de leur tribu, parlant bien leur langue, il avait pris leurs habitudes et jusqu'à leurs idées, leur manière de voir.

CHAPITRE XXIV

Ma vie est en danger. — Ingratitude de Morbora. — Je cours de nouveaux dangers. Ma situation s'aggrave. — Les Noirs ont comme un besoin d'imiter.

Depuis quelque temps ma vie commençait à être en péril, et Jokkaï, sans y attacher d'autre importance, me mit un jour au fait des complots formés contre moi par les Noirs.

Le moment était arrivé de déposer par places des quartiers de viande empoisonnée, à l'intention de certains animaux que je comptais poursuivre et traquer avec l'aide de Morbora, enfant du pays, auquel je promis du tabac et un mouchoir bariolé s'il m'indiquait la bonne place où mettre le poison. On pouvait choisir entre deux vallées, mais je le soupçonnais de vouloir donner la préférence à la plus rapprochée, par paresse. Je l'avertis donc qu'il ne recevrait rien s'il mentait ; à quoi il répondait par de nouvelles protestations. Oui, il convenait de choisir la vallée désignée par lui, parce qu'elle était le séjour préféré des animaux qui faisaient l'objet de ma quête. Les autres Noirs, bien que disposés à aller plus loin, donnaient raison à Morbora. Il fallut donc céder, et les quartiers de viande empoisonnée furent déposés, non sans peine, à différentes places le long du cours d'eau.

Nous restâmes deux jours dans cette vallée, sans faire la moindre trouvaille. Contrarié, mécontent, j'accusai Morbora de m'avoir induit en erreur, ce que les autres reconnurent, le sourire aux lèvres, en

disant : « *Oïto Morbora* (Morbora plaisanterie) ». Il n'en réclamait pas moins son payement, que je lui refusai, bien entendu. Cependant, dans la soirée, je lui fis cadeau d'un peu de tabac, pour qu'il pût fumer comme les autres. Mais une seule ration ne lui suffisait pas; décidé à s'approprier ce qu'il me restait de tabac, il résolut de me tuer et s'adjoignit Mangola-Maggui, malgré son témoignage si peu favorable pour Morbora.

On n'a pas oublié qu'il avait beaucoup d'expérience en matière de cannibalisme, et comme il revenait justement d'une expédition faite avec deux autres Noirs pour trouver de la chair humaine, et que la chance l'avait favorisé, il était très disposé à prêter son concours, d'autant plus que le butin promettait d'être riche, d'après les idées des indigènes. L'occasion seule avait manqué jusqu'ici.

Elle se présenta le lendemain matin. Déjà les deux coquins étaient prêts à m'attaquer et s'étaient distribué les rôles : Mangola-Maggui devait me saisir par derrière, tandis que Morbora, plus fort, me frapperait à la tête. J'étais assis à quelque distance de ma hutte, où j'avais oublié ma ceinture avec mon revolver. Ils tentèrent bien aussi de faire entrer Jokkaï dans leur complot, mais, déterminé à me sauver à tout prix, il les retint en leur suscitant des obstacles, en leur conseillant de différer l'attaque. Quand j'eus regagné ma hutte, ils n'avaient pas encore pris de décision. Voilà comment je déjouai pour cette fois les desseins meurtriers de Morbora. Tous ces détails, je ne les connus que par hasard; Jokkaï me les conta un beau jour. Comme nous nous reposions au bord d'une rivière qu'il nous fallait traverser, nous fîmes la rencontre d'une dizaine de Noirs, avec lesquels Morbora entama une conversation animée. La journée était déjà avancée. Assis sur le sable, je me disposais à diner; mais des soupçons me vinrent en voyant Morbora s'échauffer de plus en plus et bientôt pâlir de fureur. Je traversai le fleuve et allai manger mon dîner en lieu moins exposé. Je sus plus tard, de la bouche de Jokkaï, qu'il avait entendu Morbora, sur l'autre rive, proposer aux Noirs étrangers de lui prêter la main, l'occasion étant favorable pour m'assassiner. Faut-il s'étonner si Morbora, au lieu de passer l'eau, disparut dans les broussailles avec les Noirs que nous avions rencontrés? Je ne l'ai jamais revu. Son éducation m'avait causé plus de sollicitude que celle des autres Noirs; je l'avais toujours bien

traité, et lui, si timide d'abord, avait pris confiance petit à petit dans l'homme blanc. C'était bien mal me payer de mes bontés que de tenter, deux fois en un jour, de m'assassiner! Nouvelle preuve de la perfidie du Noir australien.

Dans une autre occasion, le péril fut encore plus grand. J'avais campé dans le voisinage d'une petite tribu où vivait une de mes anciennes connaissances, Mangoran.



Le cours d'eau où les quartiers de viande empoisonnée étaient déposés.

On se souvient peut-être que cet homme m'avait accompagné, lui et plusieurs autres, dans ma première expédition.

A peine fûmes-nous installés qu'il se présenta, et mes gens, qui le redoutaient, lui livrèrent la plus grande partie des vivres ainsi que du tabac que je leur avais remis. Pareils agissements ne pouvaient me convenir, et comme la paresse de Mangoran exerçait sur ma suite une influence néfaste, j'invitai ce pique-assiette à rester chez lui. Il en fut très froissé et, à partir de ce moment, me voua une haine mortelle. Il n'obéit à mon injonction que lorsque je

l'eus menacé de mon revolver; mais je me promis de ne pas le perdre de vue, car avec sa gloutonnerie mes provisions n'auraient jamais été en sûreté.

Jokkaï le comprit parfaitement, et comme nous étions sur le point de partir pour une petite excursion, il proposa d'emmener Mangoran, de peur qu'en notre absence il ne volât mes provisions. Non seulement Mangoran consentit à nous accompagner, mais à notre retour il accepta avec une réelle satisfaction la viande et le tabac que je lui offris.

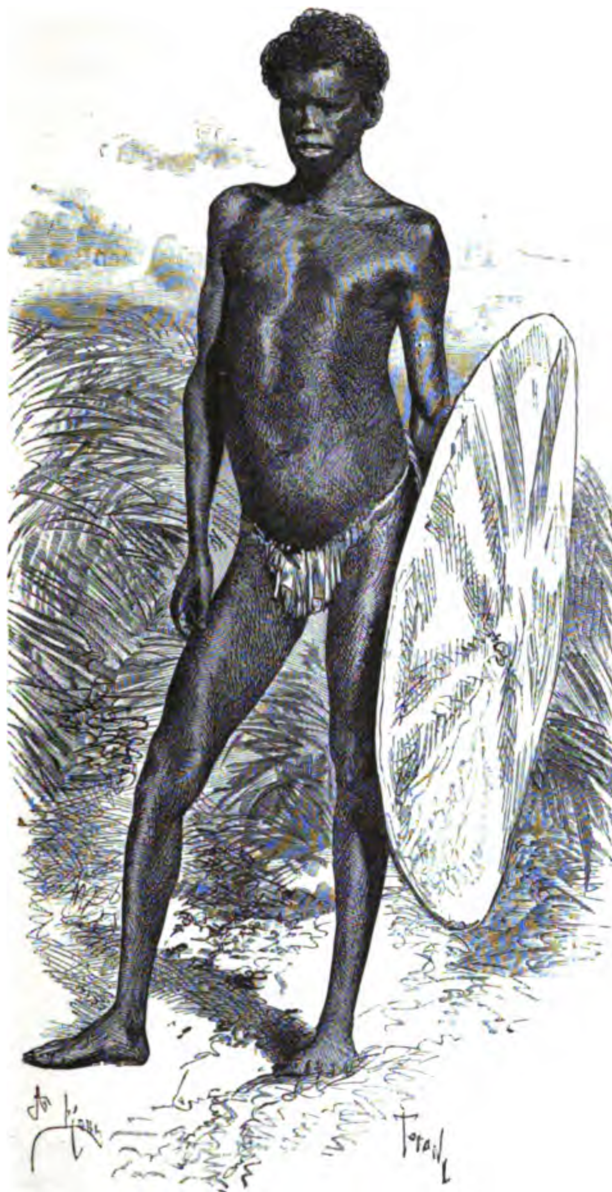
Le même soir je me dirigeai vers la rivière voisine de notre campement, pour y prendre mon bain habituel. Mes rapports quotidiens avec les indigènes m'avaient rendu un peu moins prudent, et j'avais laissé mon revolver dans ma hutte. Or en mon absence il fut tenu au camp des Noirs un véritable conseil de guerre. Mangoran, qui n'attendait qu'une occasion pour me tuer, y excitait les autres, leur expliquant combien c'était facile.

Une herbe haute s'étendait jusque vers la berge; il était donc facile de m'approcher à mon insu. A coup sûr il y aurait abondance de butin : farine, tabac, couvertures de laine, tout était à prendre, jusqu'à mon fusil. Malgré tout, les Noirs hésitaient : un vieillard blessé à la jambe par la balle d'un policeman noir déclarait l'entreprise fort risquée; d'autre part, Jokkaï et un jeune garçon que je m'étais attaché s'opposaient vivement au meurtre de l'homme blanc. En fin de compte, Mangoran et sa femme furent chargés de me tuer. Ils devaient s'approcher cachés par les herbes hautes, et me frapper en pleine rivière, lui d'un coup de sa hache, elle avec son bâton. Ce plan aurait eu pour moi une issue fatale si mon bain n'avait été plus court que d'ordinaire; l'eau s'était trouvée si froide que j'en étais sorti bien vite et m'étais rhabillé à la hâte.

Les Noirs ne purent arriver à temps et mettre à profit l'occasion. Il va sans dire qu'en pareille situation toute défense m'eût été impossible; mais, me voyant rhabillé et même en marche vers ma hutte, ils renoncèrent pour cette fois à leur criminel projet.

Un jour que Jokkaï me faisait ce récit — c'était longtemps après, — je lui demandai si la police ne leur faisait pas peur. « Oh! dit-il, la brousse est vaste ! » Les coquins étaient si assurés de la réussite de leur plan, qu'à l'avance ils s'étaient réparti tout ce que je

possédais. Il avait même été décidé qu'on ne me mangerait pas, qu'on me jetterait simplement à l'eau. Des deux chevaux, l'un serait



Mangoran.

dévoré, et l'on abandonnerait l'autre à lui-même, tant il était maigre. Jokkaï ajouta : « Moi, j'aurais pris la défense des chevaux, je les

aurais menés à la station et j'aurais conté toute l'affaire au vieux surveillant ». Il y avait une telle désinvolture dans sa façon de dire, qu'il paraissait parler d'un homme mort depuis longtemps.

Il me semblait lire dans un journal le récit détaillé de ma fin : en vérité, je l'avais échappé belle. Menacé de tous les côtés, je ne pouvais m'attendre à voir changer la situation, car les indigènes ne respectent que les Blancs qui parlent avec leur fusil. Moi qui ne me servais pas du mien, je passais à leurs yeux pour un « petit Blanc », et Jokkaï me reprochait souvent de n'être pas assez *kola* (emporté). « A quoi te sert donc ton fusil ? » me disait-il. Mes vêtements étaient si usés, si déchirés, qu'ils ne pouvaient m'attirer de la considération. Les indigènes, comme les enfants, sont surtout frappés par l'extérieur; naturellement, à voir mes habits en lambeaux, la pensée leur vint que je n'étais plus le grand personnage qu'ils s'étaient figuré. Puis un coup terrible avait été porté à ma réputation par la conduite de la police, et depuis ce moment ma vie ne tenait guère qu'à un fil.

Les Noirs de Herbert vale s'étant montrés paresseux et incapables, j'avais renoncé à les emmener avec moi et je ne leur donnais plus de tabac : d'où, une vive irritation. Chaque fois que je partais pour une expédition, ils excitaient mes gens, les poussaient — surtout Jokkaï — à me tuer et à me jeter à l'eau. Mes vieux amis Willi et Jacky n'étaient pas seuls à agir contre moi ; Nelly et le Canaque prenaient leur part de cette lutte où l'ingratitude jouait un triste rôle.

Ma suite constituait le plus grand des dangers auxquels j'étais exposé, en dépit de la persuasion où j'étais que Jokkaï, tout versatile qu'il fût, me défendrait de son mieux.

Ne m'avait-il pas déclaré, un beau jour, qu'il aimait l'homme blanc ?

Malgré tant de difficultés, je ne voulus pas abandonner la partie, convaincu que je ferais encore de nouvelles trouvailles dans ces contrées inconnues.

Seul Jokkaï demeura fidèle. De temps à autre il allait bien trouver sa mère et manger du tobola; mais il me revenait bientôt, poursuivi par son désir de passer homme blanc. De fait, il avait fait de grands progrès dans cette voie : il savait fumer, possédait une pipe de terre, et émaillait sa conversation de quelques mots d'anglais; cependant son éducation laissait encore à désirer. Il insistait pour apprendre à

tirer, à monter à cheval, mais il fut bientôt guéri de l'envie de faire de l'équitation. Pour monter à cheval, il grimpait le long d'un des pieds de devant comme à un arbre, méthode dont le cheval de bagages se montrait peu enchanté. Aussi, rassemblant ses forces, mon vieux *Kassik* exécuta une cabriole qui fit descendre Jokkaï beaucoup plus vite qu'il n'était monté. Depuis ce jour il renonça à l'équitation.

Le tir lui réussissait mieux, quoiqu'il n'attrapât jamais l'objet visé; mais comme cuisinier il m'était très utile et m'épargnait de la besogne désagréable, seulement il fallait avoir l'œil sur lui. Un jour qu'il devait faire de la galette, au lieu d'aller se laver les mains au ruisseau, ce qui lui semblait une peine inutile, il prit le seau, s'emplit la bouche, et de cette eau s'arrosa les doigts, qu'il essuya ensuite dans l'herbe. Il vint alors me montrer ses mains, pour me prouver qu'il se les était lavées, mais je l'envoyai recommencer ses ablutions d'une manière plus acceptable.

En dépit de tout ce que je pouvais avoir à redire sur son compte, Jokkaï m'était devenu indispensable au point de vue de l'utilité et de l'agrément. Je le faisais souvent rire aussi, et à gorge déployée, lorsque je connus assez la langue pour lui raconter des choses amusantes. Il s'en donnait à cœur joie, au point que les larmes lui coulaient des yeux. Les Noirs saisissent immédiatement le côté comique d'une chose, et le rire ne se fait guère attendre. Ils ont un véritable talent pour le comique, et sont très habiles à singer, à contrefaire. Un jour, un jeune Nègre australien avait reçu un ordre en ma présence; il courut retrouver ses camarades, et je le vis imiter d'une façon remarquable, non seulement les manières, mais le parler de son maître, au grand amusement de tous. Dans leurs danses ils reproduisent d'une façon admirable et les sauts du kangourou et les mouvements graves de l'émeu : ce qui fait toujours rire les spectateurs.

Les indigènes se plaisent à copier les faits et gestes des Blancs. Ainsi, mes hommes, ayant remarqué que je me rinçais la bouche tous les soirs, me firent la surprise un beau jour de m'imiter. Une autre de leurs envies, c'était de m'emprunter du savon, non qu'ils y fussent poussés par un sentiment de propreté, mais simplement pour laver leur chemise ou quelque autre vêtement dont je leur avais fait

cadeau. Ils m'avaient si souvent contemplé dans mes fonctions de blanchisseur.

Malgré tout le respect qu'ils professent pour le fusil, les habits, etc., les indigènes se croient bien supérieurs aux Blancs, surtout sur leur propre terrain, et à plusieurs égards ils le sont en effet.

CHAPITRE XXV

L'hiver au Queensland Septentrional. — Le serpent considéré au point de vue de l'alimentation. — Une chasse aux serpents. — Un hôte nocturne inattendu. — Le premier habillement de Jokkaï. — Les « montagnes d'aliments » de la Norvège. — Départ de Herbert vale. — Adieux au pays des Noirs.

L'hiver avait commencé pour de bon. Les champs étaient gris, et le soleil avait perdu de sa force. Le jour, la chaleur était encore assez forte, quoique très supportable. A vrai dire, à cette époque de l'année, surtout lorsque le soleil va se coucher, on jouit au Nord-Queensland d'une température exceptionnellement agréable, et je me trouvais fort bien de me promener en bras de chemise, sans gilet. La rosée tombe en telle abondance qu'après une nuit passée en plein air on se réveille ayant sa couverture transpercée. Après une marche matinale dans les hautes herbes, on est mouillé jusqu'aux hanches, et l'on en revient trempé comme si l'on avait traversé une rivière. Mais quelles matinées splendides ! Elles vous invitent au travail et doublent chez tous la joie de vivre.

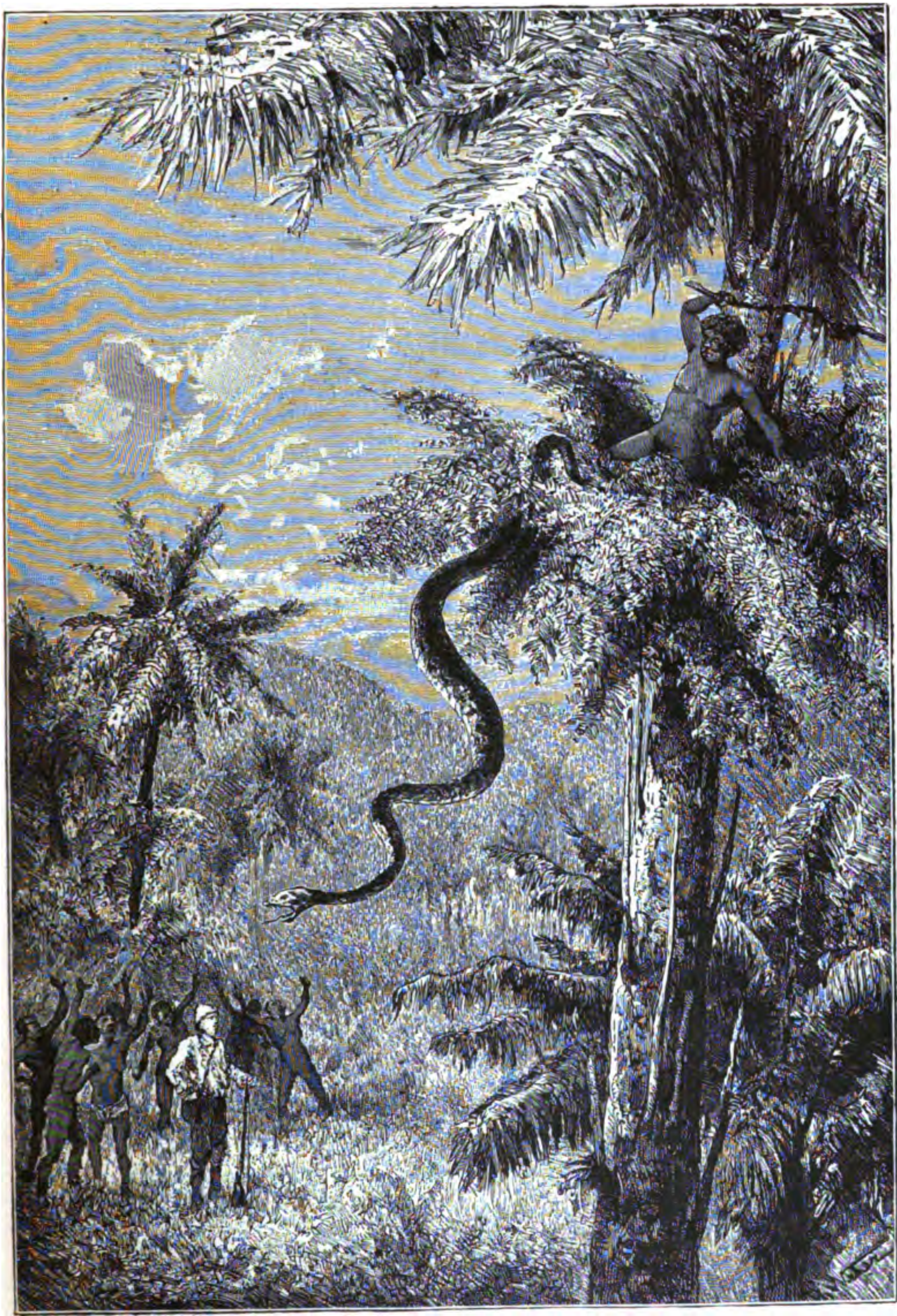
L'hiver, le silence règne dans la brousse, et c'est à ce calme que la saison doit son attrait particulier. Les oiseaux ont revêtu leurs plus beaux habits, tandis que les mammifères endossent leurs vêtements les plus chauds; seuls les indigènes demeurent complètement nus, comme en été. Ils n'ont rien pour se couvrir, même pendant la nuit, et pour se chauffer ils n'ont que leurs feux; en revanche, la saison est favorable au point de vue de l'alimentation, car si les fruits font défaut, la nourriture animale ne manque pas.

D'abord on a la chasse aux serpents, qui, engourdis par le froid, se laissent tuer facilement. Les indigènes sont très friands de la chair de ceux qui ne sont pas venimeux, bien différents en cela de certains de leurs compatriotes qui habitent plus au sud.

Ils se nourrissent volontiers de *Boa constrictor* (*Morelia variegata*), le plus grand des serpents d'Australie, qui dépasse quelquefois au Nord-Queensland une longueur de sept mètres, et se plaît en hiver dans les massifs de fougères dont les troncs d'arbres sont entourés. La nuit, le boa se cache au milieu des feuilles pour être à l'abri du froid, mais pendant le jour il s'allonge à la surface de la couronne de l'arbre, de façon à prendre un bain de soleil. C'est là que les indigènes le découvrent et le tuent à coups de bâton. Attaqué, il peut mordre assez fortement, car il a des dents en grand nombre; mais sa piqûre n'est pas dangereuse.

Ces fougères forment ceinture autour des troncs : on dirait des mâts entourés de leurs hunes, seulement plus nombreuses. Les orchidées, qui se développent à peu près dans les mêmes conditions, sont l'objet d'un égal intérêt de la part des Noirs ; ils y découvrent des serpents, des rats et d'autres petits mammifères : *Uromys*, *Macropus*, *Antechinus*, etc. Aussi ne craignent-ils pas de grimper pour y regarder. Ils aperçoivent les serpents d'assez loin, même si la couronne de l'arbre est à 50 ou 60 mètres au-dessus du sol.

Un jour que nous longions un ruisseau descendant de la montagne, et que les Noirs, tout en marchant, examinaient les amas de fougères qui foisonnent dans la brousse, ils aperçurent quelque chose qui pendait de la couronne d'un arbre, à une très grande hauteur. Incapables de décider, malgré l'excellence de leur vue, si c'était un serpent ou une branche cassée, ils firent grimper sur un arbre voisin un jeune garçon, que j'appelais Willi, lequel fut chargé d'éclaircir la question. « *Vin'dche, vin'dche!* (Serpent, serpent!) », cria-t-il bientôt à ma vive surprise, car l'objet me paraissait être une vieille branche morte. Willi descendit bien vite, pour grimper à l'arbre où se trouvait le serpent. Le pied enfoncé dans une fente, près de la ceinture de fougères, il rompit une grosse branche et en frappa le boa de toutes ses forces. Revenu à la vie, le reptile se laissa tomber, mais pas avant d'avoir reçu sur la tête une belle volée de coups. Il mesurait plus de trois mètres. Pendant que nous l'examinions, Willi, que,



Willi et le serpent.

de la hauteur où il se tenait, nous avions peine à distinguer, nous cria qu'il voyait encore un serpent : annonce que les Noirs accueillirent avec des cris de joie. Celui-ci était plus difficile à prendre que le premier, caché qu'il était entre les feuilles, d'où Willi ne parvint à le déloger qu'en manœuvrant son bâton avec autant de force que d'adresse. Enfin le reptile se laissa voir, essaya de glisser de la couronne et d'atteindre le tronc; mais une trop grande distance l'en séparait. Impossible de remonter, Willi ne cessant de frapper; alors le serpent se laissa choir : il avait plus de cinq mètres de long; mais, arrêté par la couronne d'un palmier, il s'enroula, rapide comme l'éclair, autour du tronc de cet arbre. Sans abandonner la partie, Willi se laissa glisser à terre et grimpa sur le palmier; le reptile, qui avait la vie dure, ne lâcha prise que lorsqu'il eut la tête écrasée.

Quand nous voulûmes reprendre le boa, grande fut notre surprise de ne plus le retrouver. On regarda en vain entre les grosses pierres du rivage; nous avions même renoncé à continuer nos recherches, lorsque, à notre vif étonnement, Willi revint traînant le reptile. Il l'avait découvert au fond du fleuve et avait plongé pour l'en retirer.

Les serpents ont la vie singulièrement dure. Celui-ci paraissait mort et ne remuait plus à l'heure de notre départ, ce qui ne l'avait pas empêché de ramper jusqu'à vingt mètres de là et de se blottir au fond d'une mare.

Voulant s'assurer contre des éventualités de ce genre, les indigènes proposèrent de rôtir sur place les serpents; mais, le temps manquant, on se contenta de les nouer l'un à l'autre, jusqu'à notre retour dans la soirée. Fortement attachés à un arbre au moyen d'une branche flexible d'« avocatier », les deux reptiles ne furent pas longtemps à s'enrouler autour du tronc, et lorsque nous repassâmes par là, dans l'après-midi, ils donnaient encore signe de vie. Ils reçurent alors le coup de grâce, et, roulés sur eux-mêmes en cerceaux, ils furent portés au campement, où ils devaient être mangés dans la soirée.

Le feu allumé, les pierres furent bien vite chaudes. Les serpents doivent être apprêtés avec le plus grand soin; on commença par les rouler en cercles, pour qu'ils prissent le moins de place possible, comme fait le matelot pour les câbles de son navire. Chaque serpent formait un cercle aux anneaux maintenus par un lien de rotang. Grands reptiles, poisson, bœuf, chair humaine, koraddan, se pré-

parent de la manière suivante : on creuse en terre un trou de 30 à 35 centimètres de profondeur, au-dessus duquel on allume un grand feu, et sur ce brasier sont placées des pierres de la grosseur des deux poings. Dès qu'elles sont brûlantes, on les retire du feu et l'on enlève le reste du brasier; après quoi on remet au fond du trou quelques-unes de ces pierres, qu'on recouvre de feuilles fraîches, plus ordinairement de *native ginger* (*Alpina cærulea*). Sur ce lit de feuillage on étale la viande, qui sera recouverte d'une nouvelle couche de feuilles, et du reste de pierres brûlantes. Par-dessus le tout on entasse la terre retirée de la fosse creusée; l'ensemble fait l'effet d'un tumulus. Si quelque fissure laissait échapper un peu de vapeur, il faudrait la boucher avec de la terre, afin de conserver la chaleur intérieurement, et on laisse la cuisson s'opérer toute seule. Les indigènes savent exactement quand la viande est cuite à point : jamais ils ne font erreur.

La chaleur dégagée par les pierres dans ce lieu étroit conserve à la viande toutes ses qualités; lorsqu'on démolit le four, les premières feuilles qui apparaissent sont brûlées ; celles qui entouraient la chair sont au contraire restées fraîches et lui donnent un aspect fort appétissant. Le bœuf ainsi préparé a un goût exquis, et s'il a été cuit enveloppé de feuilles de gingembre, il a de plus un arrière-goût assez piquant.

Au bout de quelque temps de vie en commun avec les Noirs, j'en étais venu à préparer de cette même façon le bœuf salé que j'emportais; mais d'abord j'avais soin de le faire tremper dans le ruisseau, pour le dessaler. Si l'on n'a pas mangé de viande cuite par cette méthode primitive, on aura peine à s'imaginer combien elle peut être savoureuse. C'est le même procédé employé en France pour la cuisson des oiseaux, et en Amérique pour celle des testacés (*clams*). Cette manière de faire devrait être adoptée, pour la viande et le poisson, par les chasseurs et les pêcheurs. Il n'est pas indispensable d'avoir à sa disposition des feuilles longues et larges : de l'herbe suffit, pourvu qu'elle soit verte, fraîche et disposée par touffes épaisses.

Quand il s'agit de viande commune, l'indigène ne prend pas tant de peine : il la fait cuire tout simplement sur la braise ou dans les cendres. Il fait de même pour les larves, coléoptères, oiseaux, œufs et lézards. Les poissons sont traités différemment : on les enveloppe

de feuilles avant de les poser sur les cendres. La cuisine australienne, celle des Noirs, n'emploie pas d'eau chaude, ce qui explique l'absence de marmites et de casseroles.

Les indigènes ne conservent point d'aliments, ou bien peu, et jamais crus; ce qu'ils mettent de côté, ils ont eu soin de le soumettre à la cuisson avant de le déposer dans leur hutte. Mais ils ont bien rarement des provisions à emmagasiner.

Dès qu'ils furent cuits à point, les serpents, débarrassés de leur enveloppe de feuillage, apparurent dans un état de conservation parfaite, et pour qu'il fût plus aisé de les fendre, on défit les liens qui les enserraient. Une fois bien allongés, on les ouvrit dans le sens de leur longueur, à l'aide d'une des mâchoires des reptiles, qui servit de couteau. La graisse fut coupée en longues bandes, qu'on répartit entre tous, puis on enleva cœur, foie et poumons; enfin le corps du reptile lui-même fut partagé consciencieusement.

La mâchoire étant insuffisante à ce travail, on se servit des dents pour diviser le serpent en plusieurs morceaux.

Rien n'est perdu, pas même le peu de jus qui coule de la bête; les Noirs le lèchent, le boivent et s'en donnent à gogo, dévorant jusqu'aux vertèbres, après les avoir écrasées entre deux pierres; mais c'est surtout la graisse qui leur fait venir l'eau à la bouche. Ce qui n'a pas été mangé le jour même est déposé dans un coin de la hutte. Cette fois on mit quatre jours entiers à se gorger des restes, qui allaient entrer bientôt en décomposition. Quand nous levâmes le camp, je fus surpris de voir les indigènes abandonner, sans les brûler, ces rebuts de leurs repas; car il est dans leurs habitudes d'y mettre le feu afin d'échapper aux sortilèges de tribus ennemies.

La chair du serpent est blanche; son aspect n'a rien de répugnant, mais elle est sèche et à peu près insipide. Par contre, le foie a un goût délicieux qui rappelle celui du gibier, surtout des parties les plus délicates de la gelinotte. Pendant qu'on ouvrait le corps de ces reptiles, il s'en échappait une odeur de bœuf frais, très agréable. Ce gros foie, que je me réservai et payai en tabac, vint jeter un peu de variété dans mon ordinaire, pendant quelques jours. Les indigènes ont une peur affreuse des serpents venimeux, contre lesquels ils sont sans défense; quand ils en rencontrent un, ils s'écartent de son chemin, et s'ils se risquent à le tuer, c'est de loin, à coups de pierres.

Mes hommes s'étonnaient de me voir marcher au-devant des reptiles, que j'assommais avec un gourdin : c'est alors qu'ils reconnaissent la supériorité de l'homme blanc sur les Noirs. Pour ma part, j'étais si bien habitué à voir des serpents, que leur rencontre m'était plutôt agréable, pourvu qu'ils ne m'approchassent pas de trop près. J'admirais l'élégance de leur forme, la grâce de leurs mouvements; mais leurs mœurs sont peu intéressantes à étudier.

Parmi les serpents d'Australie, dont les deux tiers environ sont venimeux, cinq espèces seulement sont dangereuses pour l'homme.

Le voyageur qui visite pour la première fois les pays tropicaux a peur des serpents; mais ses craintes sont exagérées et doivent être combattues. Si l'on est piqué, il faut faire preuve de sang-froid, car la peur aggrave le mal et ne peut avoir qu'une influence fatale. Il n'est pas rare pourtant qu'un homme du *bush* mordu par un serpent fasse la folie d'amputer le membre piqué.

Les serpents pullulent en Australie; il faut donc se tenir sur ses gardes, car on en peut rencontrer en plein champ, sur un arbre, dans l'eau et même dans les habitations. Quoiqu'ils ne sortent guère que la nuit, on ne saurait être trop prudent; très sage est cette habitude du bushman de toujours inspecter son lit avant de se coucher.

Un petit garçon des environs de Rockhampton fut piqué à la jambe par un serpent brun qui s'était caché dans son lit. Il en mourut.

Toutefois les cas de mort causée par la piqûre de serpents sont plutôt rares en Australie. Un homme piqué par un *Diemenia* (serpent brun) mourut sans avoir ressenti la moindre souffrance; mais je connais des cas où la mort a été précédée de douleurs intolérables.

Au fond, les serpents sont craintifs; ils fuient presque toujours devant l'homme, et s'ils l'attaquent, ce n'est qu'à l'époque des accouplements. Mais si, par mégarde, on les approche de trop près, leur humeur irritable les porte à vous piquer avec la rapidité d'une flèche.

Les espèces venimeuses sont moins nombreuses dans cette région qu'au Queensland Méridional; elles n'y sont cependant pas très rares. Un jour que nous étions assis autour du feu, les Noirs se mirent à crier : « *Vin'dche! vin'dche!* » Je sursautai. Mes hommes avaient vu un serpent dans ma hutte, et le reptile, effrayé par leurs cris, était allé se chercher une nouvelle cachette.

Malgré des efforts réitérés, je ne pus le faire sortir du feuillage qui clôturait ma cabane : je supposai qu'il s'était glissé dans les herbes dont la hutte était entourée. Tout à coup, au milieu de la nuit je fus réveillé sans savoir ni pourquoi ni comment : je ne percevais aucun bruit, et, malgré la clarté projetée par le feu, je ne distinguais pas un seul objet de nature suspecte. Je demeurai couché, sans remuer, selon mon habitude. Soudain je vis s'avancer un serpent sur ma gauche; il se dirigeait lentement et sans bruit vers ma tête. Je le laissai continuer son chemin tranquillement jusqu'à ce que sa queue eût disparu derrière ma joue; quelques instants après je me levai, changeai de place et allai achever ma nuit de l'autre côté du feu. Si j'avais fait le moindre mouvement, j'aurais, bien sûr, été piqué.

Nous étions à la fin de juin. Bien que nos dernières excursions eussent offert quelque intérêt, elles n'avaient pas été aussi fécondes en heureux résultats que les précédentes. Je ne devais plus compter, dans cette région, sur beaucoup de trouvailles. Eussé-je vu devant moi un champ vaste et riche à explorer, j'aurais pu difficilement poursuivre le cours de mes expéditions : trop de choses me manquaient et j'aurais eu à surmonter trop d'obstacles.

J'étais loin de m'ennuyer, cependant je commençais à soupirer après le retour. Non seulement je n'étais entouré d'aucune des choses auxquelles j'étais habitué, mais je vivais depuis bien des mois avec des êtres qui ne savaient même pas prononcer mon nom. Le désir bien naturel de me retrouver en milieu civilisé passait à l'état de nostalgie poignante. On peut être un naturaliste acharné, mais on est homme avant tout, et c'est un sentiment qu'on se garde bien d'étouffer.

Je retournai donc à Herbert vale, où je me mis en mesure de repartir pour le Queensland Central. Mais il me fallait engager quelques indigènes pour porter mes bagages, et surtout mettre beaucoup de prudence dans mes choix. Les Noirs de la station m'inspiraient peu de confiance; pour les autres ils auraient craint de tra-

verser des pays inconnus, où, trahis par leur langue, ils seraient bientôt tués et mangés. Jokkaï seul témoigna le désir de suivre Mami, et seulement si un autre noir de Herbert vale se joignait à lui ; cet autre, c'était Chinaman, celui qui m'était le plus antipathique. Cet abominable gredin m'avait causé beaucoup d'ennuis, on se le rappelle sans doute. Enfin il me fallut avaler la pilule, car je ne pouvais songer à partir seul.

J'empaquetai avec le plus grand soin, dans des toiles, toutes les pièces que j'avais préparées : ces toiles étaient faites avec de vieux sacs que le facteur m'avait rapportés de Cardwell.

Les paquets étaient nombreux, et mes chevaux avec leurs fortes charges ressemblaient à des chameaux. Jokkaï et Chinaman, qui portaient des objets plus légers, conduisaient les montures. Moi, je marchais derrière eux.

En récompense de ses bons et loyaux services, j'avais fait présent à Jokkaï d'un costume complet : c'était tout ce que je pouvais faire pour lui. Il était très fier de son premier habillement et se sentait aussi plus rassuré : les Noirs étrangers comprendraient qu'il était au service d'un Blanc, et les indigènes y regardent à deux fois avant d'attaquer un Noir vêtu à l'européenne : ils ont peur de recevoir une balle de son maître. Dans les derniers temps Jokkaï avait beaucoup parlé d'aller en Norvège, sur « la grande eau, dans le grand canot ». Sûr d'y trouver de la farine et du tabac autant qu'il en voudrait, il prendrait une femme dans le pays, mais il n'en voulait qu'une et il la lui fallait blanche ; à son avis, c'était mal d'en avoir deux.

Je lui avais appris à dire *Norge*[1], et le but du voyage projeté était ce pays aux « montagnes d'aliments et de tabac ».

Pendant le trajet mon vieux cheval de bagages tomba du haut d'un escarpement et glissa à reculons jusqu'en bas, où il resta sur le flanc avec une partie de sa charge sous lui. Je le remis sur jambes ; les dommages étaient insignifiants. A l'exception de ce petit accident, j'arrivai sans encombre à la ferme de M. Gardiner, à Lower-Herbert, et j'y fus reçu avec beaucoup d'amabilité.

Bien des choses étaient changées et j'eus de la peine à m'y reconnaître. Une plantation de cannes à sucre poussait près de là. Des

1. *Norge* se prononce Norgue et veut dire « Norvège ». (V. M.)

cannes remplaçaient les broussailles; la vie et le mouvement régnaient de toutes parts. Je me procurai quelques caisses, dans lesquelles j'emballai mes collections, et je fus bientôt prêt à m'embarquer sur le fleuve, dans une gabare qui devait me descendre jusqu'à Dungeness. Jokkaï, très préoccupé de ce qu'il voyait et entendait, posait pour le grand personnage et se gavait de sucre. En vérité, c'était bien l'habit qui faisait le moine, mais tout lui était si nouveau et lui paraissait si extraordinaire qu'il éprouvait une sorte de gêne. Depuis longtemps du reste, il avait renoncé au voyage « sur la grande eau » et il lui tardait de regagner ses montagnes.

Mes mesures étaient prises pour qu'il ne lui fût fait aucun mal dans ce pays qui lui était étranger, et pour qu'il pût retourner en toute sécurité auprès des siens. Pourtant, avant d'embarquer, je lui demandai s'il voulait m'accompagner en Norvège. Un haussement d'épaules, accompagné d'un non catégorique, fut sa réponse; sur ce, je lui serrai la main et lui dis adieu. On ne lisait pas la moindre trace d'émotion sur son visage pendant qu'il me regardait avec ses grands yeux bruns, de dessous son chapeau à larges bords. La gabare glissait lentement, et je suivais des yeux, non sans tristesse, mon ami noir, resté seul sur le rivage. Le souvenir me revenait de tant d'heures passées côte à côte près des feux de nuit.

En quittant la terre des Noirs, en disant adieu à la vie de montagne, je me sentais agité de sentiments divers. Que de beautés naturelles! que d'impressions inoubliables! Lorsque le soleil tropical illumine les halliers de milliers d'étincelles et que des perles de rosée tombent des arbres; à l'heure où l'oiseau de paradis australien lisse et dispose ses plumes magnifiques, où la nature se réveille avec une intensité de vie qu'on peut plus aisément s'imaginer que décrire, il est triste d'être seul à jouir de ces beautés. Et lorsque la pleine lune laisse flotter ses pâles rayons sur la crête des montagnes boisées ou sur les vastes plaines; quand la brise caresse doucement les frondes des palmiers, et qu'à ce murmure viennent s'ajouter les notes mystérieuses de quelques nocturnes, une impression de mélancolie profonde vous envahit, et le sentiment de la vraie beauté vous pénètre.

Je ne regrettais pourtant pas cette population. Venu à Herbert river plein de sympathie pour une race que le colon chasse devant lui à coups de carabine, j'en repartais, après de longs mois passés dans la

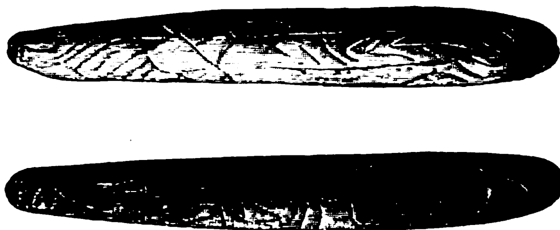
société des Noirs, n'ayant gardé de mon enthousiasme pour eux qu'une sorte d'intérêt.

L'expérience m'avait appris que, même en pays barbares, les hommes ne sont pas toujours aussi bons qu'ils devraient l'être.

CHAPITRE XXVI

Scytales. — Racines communes à plusieurs dialectes. — Mots apparentés. — Grammaire compliquée. — La langue à Herbert river. — Comparaison entre quelques dialectes.

Une race placée si bas sur l'échelle de la civilisation ne peut avoir de langue écrite. Cependant ces Noirs échangent des idées au moyen de traits et de dessins, et communiquent de tribu à tribu à l'aide de figures gravées sur une scytale en bois (*message stick*) de 10 à



Scytale du Queensland Central.

15 centimètres de longueur sur 2 à 3 de large. De ces scytales, les unes sont plates, d'autres rondes et de la grosseur du doigt. A Herbert river un homme de ma connaissance m'en fit voir une qui lui avait été adressée et dont il comprenait parfaitement les signes ; vite il confectionna un bâtonnet de même forme, sur lequel il grava sa réponse en lignes droites, courbes et irrégulières, comme celles de la scytale qui lui avait été envoyée. Celle qui est représentée ici est du

Queensland Central. L'un des côtés représente la palissade articulée qui entoure une parcelle de terre; les points indiquent de l'herbe et des moutons. Sur d'autres scytales on incise des dessins réguliers composés de lignes droites ou circulaires, comme dans une broderie, ce qui a pu donner lieu à des interprétations fausses et faire supposer que ces bâtonnets ne servent qu'à justifier de la mission du porteur. Cette opinion peut être fondée dans certains cas, mais à Herbert river elle s'est trouvée combattue par mon expérience personnelle.

Chaque peuplade a sa langue propre ou, tout au moins, son dialecte particulier. Les tribus ne se comprennent pas entre elles, peut-être est-ce à cause des sentiments hostiles qu'elles nourrissent les unes pour les autres. Une tribu connaît et parle au besoin la langue ou le dialecte de ses plus proches voisins, mais elle méprise ceux avec lesquels elle est en hostilités ouvertes, et tourne en ridicule leur langue et leurs expressions.

Une langue qui n'est pas écrite se modifie continuellement, si bien qu'on remarque une légère différence entre la prononciation des jeunes et celle des vieux.

Si l'on adresse trois ou quatre fois la même question à un Noir, sa dernière réponse sera prononcée autrement que la première, même s'il a employé les mêmes termes.

La différence est grande entre les langues des diverses parties du continent australien, et cependant l'on a cru reconnaître une sorte de parenté entre elles, et il est admis aujourd'hui qu'elles ont une commune origine.

En tout cas, une chose est certaine, c'est qu'on retrouve bien des mots dans des endroits tellement éloignés les uns des autres, qu'ils ne peuvent être nés d'influences directes.

Ainsi j'ai su qu'un Noir de Clermont comprenait la langue parlée à Aramac et à Georgina river, quoiqu'il n'y fût jamais allé. Cette analogie dans l'ensemble des mots n'a rien cependant qui les assimile à ceux dont l'introduction, due à des Européens, n'est pas de source australienne. Le colon qui va d'une contrée à une autre y porte souvent des mots de la langue des Noirs, qui se trouvent ainsi transplantés sur un terrain nouveau. Venus de Victoria et de la Nouvelle-Galles du Sud, nombre de ces vocables émigrés ont acquis, par la civilisation, leurs droits d'entrée. Combien ont été introduits par les

Noirs et adoptés dans la presque totalité du continent civilisé! Je citerai : *iariman*, « cheval » ; *dillibag*, « panier » ; *kabra*, « tête[1] » ; *bin'dji*, « ventre » ; *gin'*, « femme » ; *gramma*, « voler » ; *bael*, « ne pas » ; *boudgari*, « excellent » ; *korobberri*, « fête dansante » ; *dingo*, « chien » ; etc. D'autres mots encore, empruntés aux indigènes de continents étrangers, ont été apportés par des Européens : *pikeninni*, introduit par des Blancs, était venu de chez les Nègres d'Afrique. En Amérique les enfants nègres sont appelés *picaninny* ; et lorsque les Blancs vinrent en Australie, ils donnèrent le même nom aux enfants des indigènes de ce nouveau continent.

Ces mots « civilisés » prennent difficilement racine dans la langue des Noirs ; les aborigènes n'en font usage que lorsqu'ils causent avec des Blancs. Transportés d'une région à l'autre, ces termes ne jouent dans leur nouvelle situation qu'un rôle très effacé. Il existe entre les divers idiomes une parenté naturelle facile à démontrer. Quantité de mots sont à peu près semblables sur d'immenses étendues du continent ; *œil* en est un exemple frappant :

A Caledon bay, près du golfe de Carpentarie, œil se dit *mail* ; à Endeavour river, près de la côte nord-ouest (16° lat. sud), *meul* ; à Moreton bay (29° l. s.), *mill* ; à Port-Macquarie (33° l. s. et à 168 milles au sud de Sydney), *me* ; à Port-Jackson (Sydney), *mi* ou *me* ; à Limestone creek (140 milles à l'ouest de Sydney), *milla* ; dans la tribu Yarra (Victoria), *mii* ; à King George sound (sur la côte sud-ouest, à 35° l. s.), *mil* ; à Herbert river (à 18° l. s.), *mill*.

Le chiffre 2 présente le même intérêt ; son nom varie peu dans l'étendue du continent : *bular*, *bulara*, *buloara*, *budelar*, *burla*, *bulla*, *buled*, *buulrai*, *pullet*, *pular*, *pollai*, *bolita*, *bulicht*, *bollowin*, etc. En Tasmanie il se dit *pualih* ; 1 et 3 sont au contraire presque toujours différents. Le petit tableau suivant facilitera la comparaison de ces noms de nombre.

On peut également trouver une racine commune dans les pronoms personnels : *Je* se dit : *ngaïa*, *nganya*, *ngatoa*, *ngaïi*, *ngaï*, *ngie*, *ngan*, *ngu*, *ngeipa*, *ngâpe*, etc. ; *tu* : *inta*, *nginta*, *nginte*, *nginda*, *ngin*, *ninna*, *nindu*, *nginne*, etc.

1. Un glossaire du commencement de ce siècle donne ce mot comme employé à Port-Macquarie (*cahbrah*) et à Port-Jackson (*cabbra*).

CONTRÉES	NOMBRES				
	1	2	3	4	5
A ADÉLAÏDE (Australie Méridionale).	kumande	purlaitye	marnkutye	purlaitye-pur-laitye	»
A MORETON BAY (Queensland Méridional).	ganar	burla	burla ganar	burla-burla	korumba (beaucoup)
A BORAIPAR (Australie Occidentale).	keiarpe	pulette	pulekvia	pulette-pulette	»
A BURAPPER (S.-E. de l'Australie, Murray river).	kiarp	bullait	bullait-kiarp	bullait-bullait	»
AU MONT ELLIOT (Queensland septentr., à 19° lat. S.).	woggin	boolray	goodjoo	munwool	murgai
Côte méridionale de la TASMANIE.	marrava	pùalih	»	wullyava	»

Si les différents idiomes ont peu de facultés qui leur soient communes, ils jouissent au moins de certains avantages auxquels tous ont des droits égaux : ils sont polysyllabiques, et l'accent tombe sur la pénultième ou l'antépénultième, ce qui est loin d'être déplaisant à l'oreille. En vérité, bien des mots sont agréables à entendre; peut-on s'en étonner quand le nombre des voyelles qu'ils contiennent est si grand? Les sons gutturaux y tiennent un rang marqué, tandis que la consonne *s* fait de rares apparitions. A Herbert river je n'ai entendu que deux mots dans lesquels entràt la consonne *s* : *souttoungo*, « tabac », et *sinchen*, « syphilis ». A ma connaissance, l'*s* ne se rencontre qu'au commencement des mots.

Au point de vue grammatical, langues et dialectes paraissent bien différents. Quoi qu'il en soit, les auteurs qui se sont occupés de la question sont arrivés à des conclusions opposées. M. Beveridge, qui a fait une étude spéciale des idiomes de la province de Victoria, affirme que la syntaxe en est très simple, et prétend que les diverses combi-

naisons grammaticales s'indiquent par des allongements, des accentuations ou par un simple changement dans la construction. M. Lang est d'un tout autre avis : il partage l'opinion, assez répandue sur les indigènes d'Australie, que jadis ils auraient été plus haut placés sur l'échelle de la civilisation, et il croit retrouver dans les idiomes de ces peuplades, idiomes relativement parfaits, des restes de cette culture ancienne. A titre de preuves, il cite les flexions verbales. Les langues parlées à Moreton bay sont plus riches en conjugaisons que l'hébreu ; outre les formes réflexives et réciproques, elles en possèdent de fréquentatives, d'autres qui marquent les motifs et la permission. Elles n'ont pas seulement l'indicatif, l'impératif et le subjonctif, le passé, le présent et le futur, indiqués par des flexions terminales, mais chaque forme peut de plus, dans certaines conditions, voir le sens se modifier. Ainsi l'imparfait du verbe « parler » (*goal*) possède non seulement la forme « je parlais », mais d'autres encore qui signifient « je parlais aujourd'hui, hier, dernièrement », etc. Le futur présente les mêmes singularités. L'impératif a trois formes : 1, « parle »; 2, « tu parleras » (emphatique); 3, « parle, si tu peux ou si tu l'oses » (ironique). Les substantifs se déclinent régulièrement avec des suffixes. *Ngu* signifie « de » ; *go* = à; *da* = dans; *di* = de (en latin, *ex*); *kunda* = avec, etc. Les pronoms ont le duel et le pluriel : *ngaïa* = je ; *ngulle* = nous deux, toi et moi; *ngullina* (comparer Herbert river, *allingpa*) = nous deux, lui et moi, etc. Ces complications de grammaire se retrouvent chez beaucoup de peuplades, même si les langues qu'elles parlent sont tout à fait différentes.

Dernièrement M. E. M. Curr, de Melbourne, dans un travail d'importance et plein de mérite, *the Australian Race*, a démontré qu'il existe, entre la langue des Nègres australiens et celle des Nègres d'Afrique, des points de ressemblance marqués et fort intéressants. A l'en croire, les indigènes d'Australie seraient descendus des Nègres africains, par leur croisement avec une autre race. Il reconnaît bien une différence sensible entre les Nègres australiens et ceux d'Afrique, tout en appuyant sur la conformité des mœurs, des superstitions et surtout des langues; mais il insiste sur ce fait singulier que, malgré les caractères des langues papouasienne et australienne, on peut noter chez les Noirs d'Australie bien des mots à peu près semblables à ceux qu'emploient les Noirs africains.

La langue des tribus de Herbert river est impérative et de forme brève. Souvent un mot rend une phrase entière; ainsi *Nginta?* (toi?) suffira pour demander : « Veux-tu venir avec moi? » Et il y sera répondu par *Karri ngeipa* (Je reste où je suis) ou par *Ngeipa mittago* (Je veux rentrer). Littéralement: « Moi, hutte ».

Le suffixe *go* veut dire « quant à, pour », et s'ajoute habituellement aux substantifs pour leur donner un sens verbal; quelquefois aussi aux verbes. C'est un moyen d'abréger les formes grammaticales. A la question : *Vaïnta Morbora?* (Où est Morbora?) on peut répondre : *Titjengo* (Il est allé à la chasse au *titjen*, wallaby) = quant au wallaby. *Mottaïgo* signifie « il mange » = quant à manger. On peut rendre la phrase : « Jette-le à l'eau » par ce seul mot : *Ngallogo*. Comme on le voit, ce suffixe est essentiellement pratique puisqu'il tient lieu de nombre, de temps et de mode. Il peut servir aussi à marquer le génitif; par exemple : *tulgil tomoberogo*, « les os du bétail ».

Entre les substantifs, les verbes et les adjectifs, souvent il n'existe pas la moindre différence; par exemple : *kola*, qui veut dire « colère, en colère, et se mettre en colère »; *poka* = odeur, sentir, pourri; *o'to* = plaisanterie, plaisanter.

« Il est bon matin » se dit : *vi orupi* (soleil gros). Le soleil va bientôt se coucher : *vi molle mon'gan'*, ou bien *vi naklam* (soleil près des montagnes). *Kólle*, mot très commun, appelle l'attention sur quelque bruit extraordinaire : « Chut! » *Kólle, mal!* = Chut, un homme! *Kólle* marque aussi l'indignation ou la protestation : « Loin de là! — Comment! » La répétition de l'adjectif double la force du terme employé : *kralli-kralli* = très vieux. Le vocabulaire n'est riche qu'en termes traitant des phénomènes qui attirent le plus l'attention des sauvages; la langue manque d'expressions pour les choses abstraites, et comme les indigènes sont incapables de généraliser, ils n'ont point de mots pour désigner un arbre, un oiseau, un poisson, etc. Tout objet, chaque variété a un nom particulier. Le plus curieux, c'est que ces appellations ne sont pas seulement données aux animaux et aux plantes du pays, mais aussi à d'autres, inconnus ou inutiles aux indigènes. A Georgina river les Noirs ont même un mot spécial pour *sweet heart*.

A Herbert river je fus étonné de trouver différents noms pour la

flamme et les charbons ardents. *Vakkun* signifiait « brasier, braise ou tison » ; la flamme s'exprimait par *kojilla.*

Le Nègre ne comprend pas les chiffres; plusieurs tribus n'en connaissent que deux, qui leur servent à former les premiers nombres : 1, *kejap*; 2, *pullet*; 3, *pullet-kejap*; 4, *pullet-pullet*; 5, *pullet-pullet-kejap*. Plusieurs tribus connaissent trois nombres, comme à Herbert vale : 1, *jongul*; 2, *jakkan*; 3, *karbo*; 4, etc. = « plusieurs ». Le chiffre 10 n'est connu que de quelques tribus : ce mot, qui signifie en réalité « deux mains » (*bolita murrung*), reporte la pensée sur le terme *lima*, employé de Hawaïi à Madagascar avec la double signification de « main » et de « cinq ».

La langue des indigènes fourmille de noms propres. Chaque localité a son nom, chaque montagne, chaque ruisseau, chaque clairière de la forêt, et ces noms ont souvent une beauté harmonique. Je citerai les vers suivants :

I like the native name as *Paramatta*
and *Illawarra*, and *Woolloomoolloo*,
Toongabbe, *Mittagong*, and *Coolingatta*,
and *Yurumbon*, and *Coodjiegang*, *Merroo*,
Euranarina, *Jackwa*, *Bulkomatta*,
Nandowra, *Tumbarumba*, *Woogaroo;*
The *Wollondilly* and the *Wingycarribbee*,
The *Warragumby*, *Daby*, and *Bungarribee*.

Chose singulière : dans une grande partie du pays les dialectes tirent leur nom des négations respectives : *Wiraïaroï* est le dialecte où *wiraï* signifie « non », et *Waïlwun* celui où *waïl* veut dire « non ». Même observation pour *Kamilaroï*, *Wolaroï*, etc. *Pikumbul* fait exception à cette règle, car *piku* veut dire « oui », et malgré soi on pense aux *Langues d'Oc* et *d'Oyl* des Français.

TABLEAU COMPARATIF DE QUELQUES DIALECTES AUSTRALIENS

NOMS DIVERS	**Endeavour river** Cape York peninsula	**Herbert river** Nord-Queensland	**Mount Elliot** Nord-Queensland 19° lat. S.	**Moreton bay** Sud-Queensland	**Goulbourn river** Nouvelle-Galles du Sud	**Port-Jackson** Nouvelle-Galles du Sud	**Tribu de Yarra** Victoria	**Environs d'Adélaïde** Australie Méridionale	**Boraipar** Australie Occidentale
Homme . . .	bama	mal	mouniah	malar	goline	moulla	koline	(pl.) méyou	(pl.) woutawolli
Femme . . .	moutiel	dombi-dombi	youngourah	joundal	badaïourou	din'	bèdjor	ngammaïtaia	liou
Kangourou. .	kangourou	»	oudra bourgoula	kourrouman'	marram	wallibah	mirrm	nan'to ouauoui	»
Pierre. . . .	walbah	farin'ga	»	moulla	moïd yerre	keba [1], guiber	modjerr	poure	»
Eau.	pouraï	ngallo	doungalla	dabil	parn	badou	paèn	kaouwi	wolpoul
Soleil	gallan'	vi	in'guin'	biké	noummi	gouna	ngoumi	tin'do	naouwingaï
Lune	»	ballan'	wourbounbourra	kibbom	minnoun	yennadah	minian'	piki	mitaïah
Tête.	wèdjidji	moguil	coude	magoul	kououanou	cobbra [2]	kouvan'g	makarta	pourpaï
Cheveux . . .	morye	poka	weir	kapoui	kowoung	keouarra	yarré	yoka	»
Main.	marigal	mallan'	(pl.) cabancaboun	marra	mounan'gou	tammirra	marnong	pemarra	mannan'gaï
Pied.	(pl.) edamal	bin'gan'	(pl.) dinah	(Sydney) tchidna	tinnanou	mano'	djenon'g	(pl.) tidna	(pl.) tchinnan'gaï
Nez	bondjo potir	wourou	»	moulou	garknou	nogro	kà-ang'	moudla	tchin-djé
Ventre. . . .	melmal	wom'ba	boulou	gounnoung	ben'dé	barrong'	»	»	»
Excréments. .	»	kona	»	koudna	kournong	»	conon'g	koudna	»
Feu	minang	(flamme) codjilla	eïougabah	kouddoum	waïn	gwiyon'g	ouèn	gadla	wanappe

1. Évangile selon saint Jean. Chap. 1-40 : « Tu es Simon, fils de Jonas : ton nom sera *Céphas*, c'est-à-dire Pierre » ; en arabe, *Ka-aba* ou *giber* (guiber), Gibraltar.
2. En espagnol : *cobra*.

PETIT VOCABULAIRE DE LA LANGUE PARLÉE A HERBERT RIVER

Allín'gpa,	nous deux.
Ámmeri,	ayant faim.
Ámmon',	poitrine, sein.
Átta[1],	je.
Bággoro,	épée, foie de serpent.
Bállan',	lune.
Bámbo,	œuf.
Bámpa,	éloigné.
Bátta,	prendre.
Bémo,	neveu (fils du frère).
Bin'gan',	pied, piste, trace.
Binna,	oreille.
Bórbobi,	combat, escrime.
Bórrogo,	une espèce de *Trichosurus*.
Boungari,	*Dendrolagus Lumholtzii*.
Dírbera,	demain.
Dómbi-dómbi,	femme.
Farin'ga,	pierre, rocher.
Gámmon',	plaisanterie, joie.
Gan'guítta,	foulard.
G'rauan,	*Megapodius tumulus* (oiseau, œuf, nid).
...go[3] (suffixe),	quant à, pour.
Gómbian',	échidné.
Góri,	sang.
Guílgla[2],	casoar.
Hánka,	d'où.
Íra,	dents.
Ítaka,	houppe.
Ívin',	*Calamus australis*.
Jábbi,	*Trichosurus lemuroides*.
Jákkan',	2.
Jálla,	rester.
Jári,	miel.
Járri,	*Dasyurus*.
Jírguilin'guera,	étoile.

1. A Moreton bay et Rockhampton : *atta*.
2. L'*l* se prononce avec un son guttural et épais.
3. A Moreton bay : *...co*.

Jókkan',	brouillard, pluie.
Jon'goul,	1.
Jópolo,	*Hypsiprymnodon moschatus*.
Káddera,	opossum (*Trichosurus vulpecula*).
Kádjera,	*Cycas media*.
Kakavagó,	aller, allez !
Kalló,	venez !
Káınin',	instrument pour grimper.
Kámo,	eau.
Ka'nno,	aujourd'hui.
Ka'nno-ka'nno,	frais, intact.
Káouri,	hache.
Kárbo,	3.
Kárri,	rester.
Kedoúl,	froid.
Kelán',	vieillard, monsieur (apostrophe).
Kôbi,	un tour de sorcellerie.
Kodjilla,	flamme.
Kóla (subst. et adj.),	colère, en colère.
Kólle,	chut !
Komórbori,	beaucoup, grand nombre.
Kóna,	excréments.
Kónka,	intact, cru, non cuit.
Kontáberan',	obscurité, nuit sombre.
Kóntagan',	beau temps.
Koráddan',	sorte de fruit
Koúndouno,	tonnerre.
Kouron'goui,	altéré.
Koútiari,	*Talegalla Lathami*.
Králli,	vieux.
Kvíkkal,	*Perameles nasuta*.
Kvín'gan',	malin esprit, diable.
Ma, Maïa,	ne pas, non.
Mal[1],	homme, spécialement d'une tribu étrangère et ennemie.
Mállan,	main.
Mál'li,	bon, parfait.
Mán'ta,	*membrum virile*.

1. A Moreton bay : *malar*; à Yelta : *mallé*.

Mán'ta korán, juron de sens inconnu, insulte.
Márbo, punaise.
Márguin', fusil.
Máua, écrevisse de rivière.
Milka (verbe), faire pleuvoir.
Mill, œil.
Minná [1], comment?
Minná-minnana-gó, comment donc?
Mítta, hutte.
Móguil [2], tête.
Moïo, anus.
Mólle, près, proche.
Móngan', montagne.
Móngan', *Trichosurus herbertensis.*
Móttaï (verbe et substantif), manger.

Naïko (verbe), possesseur, posséder.
Naïli, (jeune) fille.
Naklam [3], petit.
Ngallo, eau.
Ngalloa, *Dactylopsila trivirgata.*
Ngayi, non.
Ngueïpa, je.
Nguinta, tu.
Non'gachli, unique.

O'to, plaisanterie.
Óroupi, grand.

Peïpo (anglais : pipe), pipe.
Pira (subst. et adj.), crainte, craintif.
Póka [4], cheveux, odeur.

1. Cf. Moreton bay : *menah.*
2. A Moreton bay : *magoul.*
3. L'*l* se prononce avec un son guttural et épais.
4. A Echuca : *boka.*

Pókkan', plaine, herbe.
Póulli, puce.

Sín'chen, éruption à la peau, syphilis.
Souttoúngo, tabac.

Tágguin', nombreux, beaucoup, 4.
Takólgoro (exclam.), pauvre, malheureux.
Tálgoro, chair humaine.
Tállan', langue.
Támin', gras.
Tchíga, s'asseoir, asseoir.
Títjen, wallaby.
Tóbola, sorte de fruit.
Tomóbero, bétail.
Toúlguil, os.
Tóulguin, broussailles.
Toúlla, *Trichosurus Archeri.*
Toúngna, boire.
Toúngou, sucré.

Únda (ounda), regarde.

Va'nta, où?
Vakkoun, braise.
Vaníra, brûlant.
Vi, soleil.
Vikkou, mauvais.
Víra, sorte de figue qui pousse dans la plaine.
Vómba, ventre.
Vón'dó, racine comestible d'une plante grimpante.
Vótel, dormir.
Voúkka, cuisse.
Voúli (adjectif), mort.
Voúrou, nez.

Noms d'hommes.				*Noms de femmes.*
Ganin'dali.	Jáura.	Mángola-Mággui.	Nán'go-Maddal.	Gón'baro.
Góngola.	Jókkaï.	Man'goran'.	Nilgora.	Kélan'mi.
Írgon.	Kål-Doubbaroh.	Maoua.	Pín'garo.	Mólle-Mólle.
Jánki.	Kaouri.	Mórbora.	Póko.	Olán'ga.

CHAPITRE XXVII

Viande gelée. — Retour à Gracemere. — Nature australienne. — En carriole. — Chasse au dugong. — Logement cosmopolite pour la nuit. — Traitement des maladies nerveuses. — Lapins venimeux. — « N'épouse qu'une personne ayant de bonnes dents ». Jeunes filles du *bush*. — Le mont Morgan.

En quelques jours de traversée j'arrivai sain et sauf à Gracemere. Ce voyage nous avait fait passer, en longeant la côte, devant deux établissements, à Bowen et à Rockhampton, où les viandes à exporter sont soumises à la congélation. Il y a là une industrie, assez nouvelle en Australie, qui a pris dans les derniers temps un développement considérable, et le pays — surtout la Nouvelle-Zélande — y trouvera un moyen de se défaire des viandes qu'il a en trop. On a également envoyé d'Angleterre en Australie du poisson à l'état gelé; malheureusement les frais étaient si élevés que les Australiens eux-mêmes l'ont trouvé trop cher.

Gracemere avait déjà revêtu son costume d'hiver. Quelle triste impression produit le Queensland Central sur le voyageur qui arrive du Queensland Septentrional! En revanche, le sud offre des effets de paysage particuliers à l'Australie, où dominent le pittoresque et le mélancolique. Des gommiers géants qui, l'hiver, perdent leur écorce blanche, comme nos arbres perdent leur feuillage; des herbes rigides et de graves acacias donnent peu de grâce au paysage, et cependant j'ai vu, même hors du Queensland Septentrional, des espaces magnifiques, tels que *the fern-tree gully*, à Victoria, où de superbes fougères

s'élançaient hardiment du pied des arbres les plus hauts du monde. La vue que l'on a des plaines d'Adélaïde est réellement imposante; un autre voyage superbe, c'est d'aller dans la Nouvelle-Galles du Sud par les montagnes Bleues, avec le Paramatta devant soi, à l'horizon. Je ressentais vivement la joie du retour au confortable de la civilisation, et bientôt j'entrepris des excursions plus longues, sur la côte, vers le nord.

Ainsi je fus invité à prendre part à une chasse au *dugong* (*Halicore dugong*). Je partis vers la fin d'août, dans une carriole apportée de Norvège, plusieurs années auparavant, par la famille Archer, et qui est probablement seule de son espèce en Australie. Pour ne pas verser, il faut que la route soit belle, tant est petite la distance entre les roues. En forêt australienne on peut aller partout, à moins de rencontrer des haies, des ruisseaux, etc., qui vous barrent le chemin.

Après quatre jours de voyage j'arrivai à Torilla, où l'on procéda sur l'heure aux préparatifs de la chasse. La première chose à faire, c'était de trouver un bateau. Mon hôte en avait bien un, mais petit et à voiles, que lui avaient donné des déportés français auxquels il avait servi pour s'échapper de la Nouvelle-Calédonie, voyager et débarquer sur le domaine Archer. Un de ces hommes, très habile menuisier et resté à la ferme, accepta de réparer la carcasse vieille et pourrie, qui depuis longtemps était exposée à toutes les intempéries, près du rivage. Le bateau était bien charpenté; voiles et mâts, tout était neuf, mais ses beaux jours étaient passés. Le Français se mit au travail avec beaucoup d'ardeur; il y était poussé par la maîtresse de maison, qui lui avait promis de le faire participer à la chasse, espérant que l'embarcation en serait mieux réparée. Lorsqu'il eut passé huit jours à calfater, gréer, goudronner, il déclara que le bateau pourrait tenir la mer; mais, une fois dans l'eau, il fut constaté qu'il aurait encore besoin de deux bonnes journées de réparations.

Nous prîmes enfin la mer. L'équipage se composait de mon hôte, d'un squatter anglais de mes amis, du Français et de moi. Nous devions manier l'écope à tour de rôle. La traversée fut charmante, et le soir nous débarquions dans une île, où nous campâmes. On avait apporté de l'eau potable, est-il besoin de le dire? Les vieux troncs de mangliers flambèrent merveilleusement, et le sable nous fut un lit

confortable. Nous mîmes aussi le feu à de hautes herbes pour nous faire remarquer des Noirs à qui nous avions donné rendez-vous en cet endroit.

Le lendemain, de bonne heure, les deux indigènes qui nous avaient promis leur concours arrivèrent de leur pays, en canot; ils ramaient, ou plutôt l'un des deux ramait, debout, tandis que l'autre vidait le canot avec une énorme coquille qui lui servait d'écope.

Dans ces parages, les canots indigènes se composent de trois mor-



Fabrique de viande gelée à Rockhampton.

ceaux d'écorce : l'un pour le fond, les deux autres pour les côtés. Ces trois pièces sont cousues avec des filaments de plantes, sans aucun agglutinant; enfin le bateau n'a ni côtes, ni toletière, ni gouvernail; un simple petit bâton posé en travers tient les parois écartées.

Dans ces embarcations il n'y a place que pour deux personnes, et comme l'eau les pénètre continuellement, un des hommes ne quitte jamais l'écope, tandis que l'autre pagaye debout, avec une rame qui a 2 mètres de longueur environ.

Nous prîmes à bord les Noirs et leur canot, puis on remonta Salt-water bay, toutes voiles dehors. La différence entre le flux et le reflux

était, dans ces parages, de 28 pieds anglais environ. A Broad sound, un peu plus au nord, elle est, je crois, de 33 pieds; sur aucun point du globe elle ne doit être plus forte.

La baie de Saltwater est peu profonde; les étendues bourbeuses que l'on voit lorsque la mer est basse sont chargées d'algues sous-marines. C'est là que le *dugong* (vache marine australienne) vient chercher sa nourriture, à marée montante. Tout au fond de la baie nous découvrîmes un bon campement, et le lendemain nous étions sur pied de grand matin; dès que l'eau fut assez haute, nous partîmes à la rame.

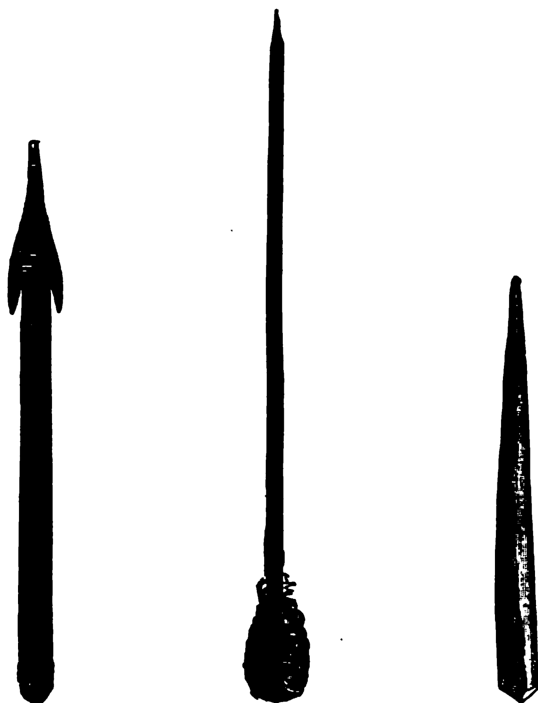


Un dugong.

Les Noirs mirent en ordre les ustensiles de pêche. Le harpon se compose de deux pièces : le manche et la pointe. La pointe est formée d'un morceau de fil de fer de 30 centimètres, dont un bout a été aiguisé. L'autre bout, entouré d'herbe et de tille, forme un petit nœud ou boule qui s'adapte exactement à un trou dans le manche, et n'en peut sortir. A ce nœud est attachée une corde.

Quand on lance le harpon, la pointe pénètre dans le corps de la bête; le manche se détache et va flotter sur l'eau. Ce manche est un morceau de bois très lourd, d'environ trois mètres de longueur. Sans être armé d'un croc, le harpon demeure fiché dans la peau épaisse de la bête, comme s'il était enfoncé dans la gutta-percha; mais dès que le dugong reprend sa course, la pointe se courbe et forme crochet. L'animal, poursuivi par le canot, se lasse plus ou

moins vite. Quand on est parvenu à le hisser à bord, on lui bouche les narines avec des chevilles en bois, et l'asphyxie ne se fait pas attendre. Avant que les indigènes du pays eussent noué des relations avec les Européens, et tant que le fer leur fut inconnu, ils se servirent de pointes de harpons en bois, garnies de crochets. La façon dont s'y prennent les indigènes pour capturer le dugong dénote une force de travail intellectuel supérieure à ce qu'on devrait



Harpons pour la pêche du dugong.

attendre d'un Noir. Les Nègres australiens, endormis dans leur paresse, ne se résignent à toutes ces tribulations qu'en vue du profit à retirer de la chair et de la graisse de l'animal.

Les indigènes, engagés dans la baie et poussés par une brise légère, portaient les yeux dans tous les sens, et voyaient flotter sur l'eau quantité d'herbes arrachées, signe à peu près certain du voisinage de quelque dugong. Effectivement l'homme de vigie, à l'avant, se mit à crier : *Parábela, parábela!* (Dugong, dugong!). Aussitôt nous rembarquâmes les Noirs dans leur canot; l'un d'eux

prit la coquille-écope; l'autre, après avoir préparé sa grande lance et les cordes, pagaya sans bruit au milieu des poissons, qui avançaient de plus en plus. Quant à nous, nous restions à distance, aussi tranquilles que possible, suivant avec une attention soutenue tous les mouvements de cette scène.

Une cinquantaine de dugongs au moins approchaient ; leurs mouvements étaient lents, et de temps à autre ils levaient la tête au-dessus de l'eau afin de respirer. Certains d'entre eux passèrent à quelques mètres de l'embarcation et soufflèrent bruyamment, pour replonger d'un mouvement tranquille, après avoir respiré une bonne et rapide bouffée d'air.

Lance en main, les indigènes ramaient de côté et d'autre, cherchant une proie à leur convenance. L'arme quitte enfin la main sûre du Noir, et un plongeon formidable de l'animal prouve qu'il a été touché; atteint bientôt d'un second coup, le dugong disparaît, traînant deux cordes après lui.

Une course d'une demi-heure le fatigue au point qu'on peut l'amener vers le canot et lui boucher les narines; là, unissant nos efforts, nous hissons la bête dans notre embarcation. Ce n'était qu'un « veau »; nous eûmes cependant bien du mal à le guinder jusqu'à bord.

Les Noirs prirent place au milieu de nous, et l'on fit force de voiles pour atteindre, avant la marée basse, notre camp, situé au fond de la baie. C'était un spectacle à toucher le cœur de voir la mère du jeune dugong nous suivre longtemps; elle nageait autour de notre bateau, et elle ne nous quitta qu'au bout d'une demi-heure.

Pour plus de sûreté, le butin fut déposé à terre et écorché incontinent. De leur côté, les indigènes avaient embroché un gros poisson de mer (*Mugil*) dont la chair est délicieuse, et qu'on fit griller dans la graisse du dugong, arrosée d'une larme de whisky. Ainsi accommodé, ce mugil nous sembla excellent. Au reste nous étions tous très gais d'avoir fait si bonne chasse, et le squatter nous engageait, en manière de plaisanterie, à imiter les Noirs, qui s'enduisent le corps de graisse de dugong : nous pourrions ainsi faire la fête (*korrobborri*) toute la nuit. Le Français, enchanté de son rôle de cuisinier, mit au feu les meilleurs morceaux, auxquels on fit honneur.



Nous hissâmes la bête dans notre embarcation

La chair du dugong est exquise; elle tient du veau et du porc; cependant aucun de ces deux animaux ne fournirait un rôti pouvant rivaliser avec la chair de dugong, quant au goût. Les pensées du squatter le reportaient involontairement à l'hôtel du Louvre, de Paris, où il avait fait un séjour fort agréable.

Je continuais avec mon hôte à préparer la bête. Les Noirs étaient de fort belle humeur, rôtissaient et mangeaient de la viande autant qu'il leur plaisait; après quoi, une belle quantité de tabac fut mise à leur disposition.

A l'entrée de la nuit, notre camp présentait un aspect réellement pittoresque. Trois grands feux flambaient au milieu de gommiers, et le calme de la nuit permettait à la fumée de s'élever droit dans les airs. Il y avait là un groupe de nationalités variées, d'intérêts divers et d'éléments joyeux, éclairé par les étoiles : un Anglais, un Français, un Norvégien, un Blanc et deux Noirs d'Australie.

La graisse de dugong était regardée depuis plusieurs années comme un excellent remède contre les affections pulmonaires et nerveuses.

Un médecin de Brisbane, qui se procurait avec peine de l'huile de foie de morue d'Europe, pour le soulagement de ses malades, soumit de la graisse de dugong à l'ébullition et en tira un produit dont les qualités médicinales l'étonnèrent. Une pêcherie de dugongs fut installée à Brisbane, et l'on y employa surtout des harponneurs noirs. L'huile obtenue se vendait un bon prix; malheureusement elle fut bientôt falsifiée, ou tout au moins coupée d'huile de foie de requin. Sa réputation y perdit, et les prix tombèrent à rien. Un autre marché s'était créé à côté de celui-ci : tous les musées du monde avaient réclamé des squelettes de dugongs.

La graisse employée en thérapeutique est prise dans les côtés de la bête, et donne une huile claire comme de l'eau, sans arrière-goût. Le dugong est de nature timide, par conséquent de capture difficile, et on lui fait une chasse terrible : ces causes réunies avaient fait coter cette huile à un prix très élevé; résultat fâcheux, puisque ses qualités nutritives et fortifiantes pour les nerfs ne sauraient être évaluées trop haut. Elle a guéri des affaiblissements nerveux, et le docteur Hobbs la met au-dessus de l'huile de foie de morue.

Je connais par expérience les excellents effets de ces deux huiles

sur le système nerveux, et, tout en donnant la préférence à celle de dugong, je suis d'avis que notre huile de foie de morue est un succédané excellent, dont les qualités mériteraient d'être prisées davantage. N'est-elle pas un bon remède pour les nerfs trop faibles? Bien des gens éprouvent du dégoût pour l'huile de foie de morue, autrefois très mal préparée, et il est quelquefois difficile de s'en procurer de bonne.

De nos jours, les fabricants de marque sont en mesure de fournir une huile de dugong qui, lorsqu'elle est fraîche, a le goût de foie de morue. Reste à trouver le moyen de conserver à l'huile son goût délicat.

Il y a maintenant sur la côte orientale du Queensland deux pêcheries de dugongs, mais qui ne sont pas menées avec toute l'énergie désirable; aussi l'Australie fait-elle usage d'huile de foie de morue autant que d'huile de dugong. C'est une pêche assez difficile : les pêcheurs doivent être toujours en mouvement, obligés qu'ils sont de suivre le poisson dans ses déplacements. Quand les dugongs quittent, à la marée descendante, les bancs de vase où ils trouvent leur pâture, s'ils cherchent à gagner le large, ils se prennent dans des filets aux mailles solides, où ils restent embarrassés. Le dugong ne se montre guère au sud de la baie Moreton, mais on en rencontre beaucoup vers le nord, surtout dans le golfe de Carpentarie, qui est très peu profond. On en voit aussi dans le canal de Mozambique et dans l'océan Indien. Les Malais passent pour d'habiles harponneurs. La peau de la bête a, comme l'huile, une grande valeur; son épaisseur est de 2 à 3 centimètres, et l'on en fait de la gélatine ou du cuir fort. Les os, excessivement lourds, peuvent remplacer l'ivoire.

La femelle du dugong tient, dit-on, continuellement son petit par les nageoires : d'où la légende des sirènes. Les Hollandais l'appelaient *baardmaenetje*, le « petit homme barbu ».

Le lendemain, comme je mettais la dernière main à mon travail, j'entendis le squatter crier : « Venez, venez, le bateau coule! » Et nous arrivâmes juste au moment où il allait disparaître, où mes deux bocaux à esprit-de-vin flottaient sur l'eau. Pourtant il n'y avait pas à craindre que le bateau sombrât, l'eau n'était guère profonde; mais la marée se précipitait sur nous avec une vitesse torrentielle, et

bientôt nous ne vîmes plus que la pointe des mâts. Comme le rivage portait de tous côtés des traces de crocodiles, l'un de nous s'arma d'un fusil pour monter la garde, les autres se mirent en devoir de sauver l'embarcation, et y réussirent, mais en marchant dans la vase jusqu'à la ceinture.

Impossible de nous procurer un dugong ayant toute sa venue; nos cordes étaient trop faibles, et le retour s'imposait.

La nuit suivante nous campâmes sur une île. Aussitôt le squatter sortit pour tirer des lapins, dont il avait été laissé plusieurs quelques années auparavant; et quoique l'îlot manquât d'eau douce, excepté après les pluies, les lapins s'y trouvèrent dans des conditions satisfaisantes; ils y ont prospéré, pullulé. On les dit venimeux, sans doute en raison de la nourriture à laquelle ils sont faits. Le squatter était venu l'année précédente dans cette même île et y avait été très malade d'en avoir mangé, et les gens qui l'accompagnaient avaient souffert comme lui.

Il y avait abondance de pruniers australiens dans cette île. Nous y tuâmes une poule de jungle et plusieurs pigeons. Le lendemain matin, les Noirs nous quittaient, et nous continuâmes notre navigation. La côte était couverte d'huîtres de rocher, et la marée basse laissait voir trois grandes presqu'îles revêtues de ces délicieux mollusques, au ton brun-jaunâtre.

Je passai quelques jours encore à Torilla. La maîtresse de maison était une femme très intelligente, à laquelle ses parents avaient fait apprendre le grec et l'hébreu, pour qu'elle pût lire dans l'original l'Ancien et le Nouveau Testament. Elle savait assez bien ces deux langues, sans être pour cela un bas-bleu; au contraire c'était une femme très pratique et pleine de bon sens : « N'épouse qu'un homme ayant bon appétit », disait-elle à sa fille. Son attention se portait d'abord sur les dents; étaient-elles bien entretenues, le reste devait être en aussi bon état : « une âme saine dans un corps sain ». Comme la plupart des dames australiennes, la fille était simple et naturelle, portait un vif intérêt aux choses de la zoologie, et collectionnait avec passion.

Dans ses explorations solitaires elle grimpait aux arbres sans l'ombre de peur, pour y chercher des œufs, et accusait la paresse des messieurs, trop nonchalants pour lui prêter la main. Si les dames

élevées dans le *bush* se font remarquer par une allure franche et « carrée », c'est que dès leur première enfance elles ont été habituées à ne compter que sur elles-mêmes. Une autre *bush girl* de ma connaissance fit un jour 30 milles à cheval pour aller essayer une robe.

Cette famille de Torilla montait très bien à cheval; on les disait tous bons cavaliers; ils passaient même pour les meilleurs du Queensland. Un cheval indomptable qu'ils entretenaient à la station avait jeté à terre son maître et sa maîtresse, qui s'étaient vus tous les deux bien près de perdre la vie; ils lui continuèrent cependant leurs bons soins avec une vraie affection; n'y a-t-il pas là une preuve convaincante des bons sentiments qui unissent l'Australien à son cheval?

En rentrant à Gracemere, j'aperçus autour des lagunes une multitude d'échassiers. J'observai surtout le superbe *jabiru* d'Australie (Mycteria australis), et j'eus la chance d'en tuer un magnifique exemplaire, à 127 pas de distance, quoique mon fusil ne fût chargé qu'à plomb pour cygnes.

Je passai devant le gisement aurifère le plus ancien du Queensland, *Canona diggins*; l'endroit était pour ainsi dire abandonné. Un Danois y demeurait, il me fit bon accueil. Cet homme, depuis les débuts de l'exploitation, c'est-à-dire depuis près de trente ans, travaillait dans cette mine; son labeur et celui de sa femme étaient durs et pénibles, cependant ils avaient l'air heureux.

Il n'est pas facile de creuser pour trouver de l'or. Les pépites sont rares, et c'est avec peine qu'on retire quelques grains d'or de la vase lavée; il a fallu d'abord la charrier jusqu'à l'unique endroit où il y eût de l'eau : un puits profond où l'on pompe, avec l'aide d'un cheval, ce qu'on appelle l'or alluvial. L'autre or s'extrait du quartz par la mine, mais les concasseurs coûtent cher, et la mise en train engloutit souvent des fortunes avant qu'on puisse espérer le moindre bénéfice. La plus grande partie de l'or provenant des mines australiennes est extraite de cette façon.

J'abreuvai mon cheval à la pompe du chercheur d'or, je fis mes adieux à ces aimables gens, et continuai mon voyage en longeant Fitzroy river. La partie basse de ce fleuve est très riche en or. Un peu plus à l'est, près de Rockhampton, il fut découvert en 1884 une

montagne aurifère, ***Mount Morgan***, réputée le plus riche des placers connus, et où l'or se trouve sous une forme restée jusqu'alors inconnue. Cette montagne, de 100 mètres de haut, a été détachée du sol par une source chaude de l'époque tertiaire, qui peut-être était semblable aux geysers d'Islande ou aux thermes de Yellowstone de



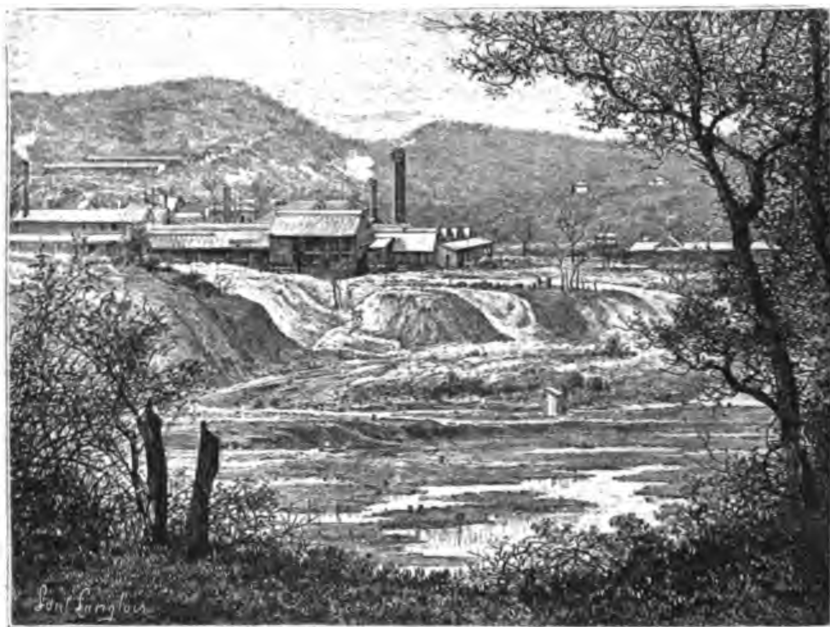
Lagune à Gracemere et jabiru d'Australie.

l'Amérique du Nord. Elle est composée de fiorites mêlées d'un peu de limonite brune et d'une substance argileuse ; l'or est finement distribué dans cette masse pierreuse. Les premiers propriétaires y ont amassé des sommes énormes ; l'un d'eux, en trois ans, gagna 50 millions de francs, et un de mes amis, acheteur d'une action à mille livres, en tire aujourd'hui un revenu annuel de pareille somme. Des forages ont prouvé qu'en pénétrant davantage dans les entrailles de la montagne, l'or s'y rencontre en quantité de plus en

plus grande : il semble que cette richesse fabuleuse soit inépuisable.

L'attention des spéculateurs du monde entier s'est portée sur cette découverte. Qui pourrait s'en étonner?

Pour le moment, on travaille par semaine de 1 500 à 2 000 tonnes



Placer du mont Morgan.

de matière brute. Une tonne rendant 124 grammes d'or, la production hebdomadaire atteint le chiffre de 650 000 francs.

Cette découverte est d'un intérêt aussi grand au point de vue théorique qu'au point de vue pratique. Elle prouve que des éruptions volcaniques peuvent produire des fiorites aurifères, et que plus tard, peut-être, on rencontrera de l'or dans des formations considérées jusqu'ici comme sans valeur.

CHAPITRE XXVIII

Une famille de zoologistes. — Kangourous carnassiers. — Comment l'échidné se reproduit. Indigènes civilisés. — Armes et ustensiles. — Civilisation et démoralisation.

Un peu plus tard je fis un voyage dans l'ouest. J'allai visiter une station appartenant à M. Barnard, et qui a un nom australien bien étrange : *Coomooboolaroo*. La famille de ce squatter s'intéressait beaucoup aux sciences naturelles; j'ai rencontré souvent cet intérêt, mais rarement aussi prononcé. Ce squatter était lui-même un entomologiste distingué, et possédait une fort belle collection d'insectes, qu'il augmentait sans cesse. Sa femme l'aidait dans son travail et faisait de jolis dessins des bêtes de la collection. Leurs quatre fils, favorisés des mêmes goûts, enrichissaient aussi ce petit musée de famille, y accumulant des raretés; je n'ai jamais vu de plus adroits, de plus habiles collectionneurs.

Ils m'accompagnèrent dans plusieurs de mes excursions à la forêt, où nous campions ensemble : j'étais donc dans la meilleure situation pour admirer leur habileté.

Ils grimpaient aussi bien que les Noirs, sinon mieux. Le tomahawk en main, ils ne trouvaient aucun arbre trop haut et entaillaient l'écorce pour leurs doigts de pied. Ils parvenaient de la sorte à mettre la main sur les insectes qui ne logent qu'au sommet des arbres. Ayant les pieds nus, ils gardaient les mouvements souples, et arpentaient sans ombre de gêne les terrains pierreux ou montueux, but ordinaire de nos promenades. Le pied bien posé sur les

endroits les moins praticables, ils remarquaient tout : rien n'échappait à leur attention toujours en éveil. Même lorsqu'ils avaient épaulé, quand ils étaient prêts à faire feu, on les voyait courir après un insecte qui passait en bourdonnant ; ils étaient capables de prendre les coléoptères au vol avec la main.

Leur finesse d'observation m'étonnait. Ils étudiaient la vie et les mœurs des animaux, m'initiaient à des détails d'un très vif intérêt. Leurs tournées quotidiennes leur avaient appris à connaître la faune du pays ; mais ils ne se bornaient pas à étudier les alentours de la station : leur père les envoyait aussi faire d'assez longues expéditions, d'où ils revenaient généralement les mains pleines.

Les talégalles (*Talegalla Lathami*) ne manquaient pas aux environs. On ne sait pas encore de quelle façon s'y prennent les petits pour sortir du tumulus original où ces oiseaux déposent leurs œufs pour les faire éclore artificiellement, à la façon des mégapodes. M. Barnard cependant croit l'avoir découvert : Un jour ses fils lui apportèrent un œuf retiré d'une tombelle faite de végétaux en décomposition. Il l'enfonça dans un tas de fumier, près de sa maison, et au bout de quelque temps, voulant se rendre compte de l'état auquel était arrivé l'œuf, il toucha doucement le fumier, qui céda sous cette molle pression, et l'on vit un poussin couché sur le dos, les pattes allongées, s'efforçant de quitter sa prison. Au moment où l'on avait touché au fumier, il ne restait plus rien à enlever.

Les jeunes gens avaient aussi remarqué, en creusant pour trouver des œufs de talégalle, que le poussin sort du tumulus couché sur le dos et jouant des pattes. Les matériaux qui entrent dans la construction de ce monticule paraissent être moins serrés en bas que dans le haut, qui est composé de matières plus grossières. Dans une station voisine, un talégalle mâle et apprivoisé faisait ménage avec des poules, qu'il chassait toujours du côté des buissons, près de la maison. Chez le propriétaire, c'était une intime conviction que le talégalle voulait forcer les poules à construire un tumulus. Si elles s'enfuyaient, par manque d'intelligence, il revenait à la charge et rejetait de nouveau les poules vers les buissons. Il finit par se montrer si ennuyeux, qu'on l'abattit d'un coup de fusil.

Au mois de septembre, mes jeunes compagnons trouvèrent à Fairfield, non loin de la station, des nids du beau perroquet d'Aus-

tralie appelé *Platycercus pulcherrimus*. Une distance de plusieurs milles sépare ordinairement ces nids. Un certain nombre d'œufs étaient éclos. Chose singulière, ces nids sont construits dans les habitations de « fourmis blanches ». Une ouverture irrégulière d'environ 4 centimètres de diamètre, à 30 centimètres au-dessus du sol, donne accès à la termitière, au fond de laquelle le perroquet creuse un trou de 30 centimètres de profondeur et de 70 à 80 de diamètre ; puis, sans rien enlever des matériaux qui ont servi à la construction, il piétine et foule cellules et corridors, ne laissant autour du nid qu'un mur de quelques centimètres d'épaisseur. La femelle y dépose cinq œufs blancs.

Il y avait là quantité de kangourous. Ces animaux ne sont pas bien redoutables ; pourtant un colon ne devra s'approcher qu'avec prudence d'un vieux kangourou mâle acculé par les chiens au pied d'un arbre.

Cela ne doit pas étonner, puisqu'un kangourou assis peut mesurer de 6 à 7 pieds anglais ; il en a même été tué un long de 8 pieds. Les marsupiaux mâles, et spécialement les kangourous, ne cessent pas de grandir en prenant de l'âge. Jamais le kangourou n'attaque ; cependant on en a vu donner des preuves de force et même de courage intrépide.

M. Barnard me raconta que des chiens donnaient la chasse à un vieux kangourou mâle, quand un bouvier vint à passer avec sa charrette. A la vue de ce grand marsupial, l'homme alla se planter derrière le véhicule. L'animal avançait toujours ; arrivé plus près, il fit quelques sauts de côté, saisit l'homme au passage et le porta à une douzaine de pas de là, jusqu'à ce que les chiens l'eussent forcé à lâcher sa proie.

Certain Écossais robuste rentrait un soir avec son chien, à la tombée de la nuit ; tout à coup il aperçut devant lui quelque chose d'énorme. Récemment débarqué en Australie, il n'avait peut-être pas encore vu de ces grands animaux. Il s'imagina donc, superstitieux comme il l'était, qu'il allait avoir à lutter contre le diable. Son chien se jeta sur la bête inconnue, qui, loin de fuir, attaqua le berger sous la forme d'un kangourou mâle, l'étreignit dans ses bras et l'emporta en bondissant. Le chien poursuivit le voleur effronté, qui lâcha prise au bout de dix à douze pas.

Un jour que M. Barnard était allé se promener à cheval avec des amis, il fit la rencontre d'un *old man kangaroo*. L'un d'eux le poursuivit au galop et le frappa plusieurs fois de son fouet pour l'obliger à s'asseoir : il croyait ainsi avoir plus facilement raison de lui. Le kangourou fit volte-face, entoura des deux bras le cou du cheval, et sa poitrine vint alors reposer contre la tête du poney. Le marsupial s'escrima ensuite en efforts désespérés pour ouvrir le ventre à son adversaire avec son ongle de derrière ; de son côté, le cheval caracolait et bondissait pour se soustraire à un embrassement si désagréable. Travaillé de la sorte, le cavalier, on le conçoit, tenait difficilement en selle. Cette scène avait un côté tellement comique, qu'il fut difficile aux autres de délivrer leur camarade aussi vite qu'ils l'auraient désiré.

Un kangourou qui a dans la poche un petit déjà assez gros le jette s'il est poursuivi, pour être moins gêné dans sa fuite ; puis la mère court en zigzag pendant quelques instants, sans doute afin de détourner l'attention qui se porterait sur le petit, resté immobile. Un kangourou n'a jamais dans sa bourse des petits de portées différentes ; mais une mère est souvent accompagnée d'un kangourou de moyenne taille, pendant qu'elle en porte un plus petit dans sa poche.

Un *wallaroo* (*Macropus robustus*), espèce particulière de kangourou, qui vivait apprivoisé à la station, montrait une préférence marquée pour la nourriture animale, surtout pour la viande salée bouillie.

Il avait été élevé avec un pigeon, et tous deux étaient amis depuis six mois, quand, un beau jour, le wallaroo tua son camarade et le mangea presque entièrement. Ce wallaroo, pris tout petit, avait été nourri de lait, de pain et d'herbe fraîche. On a vu aussi des lapins dévorant tout ou partie des poulets avec lesquels ils avaient été élevés.

Je vis à Coomooboolaroo bien des choses intéressantes, entre autres de superbes *bottle-trees* (arbres-bouteilles) et j'en rapportai une très belle collection de buprestes. Le lézard *Nephrurus asper* et le singulier *Bolboceras rhinoceros* sont tirés de cette collection. Dans la soirée, quantité d'insectes entraient au vol dans la maison, attirés par la lumière ; c'est ainsi que j'attrapai ce magnifique et rare coléoptère. Des bandes de cacatois blancs couraient le pays et, de



Arbre-bouteille.

leur bec, creusaient le sol pour en retirer les racines d'une plante qu'ils mangent volontiers (*Panicum semialatum*). Ce qui m'étonnait, c'était qu'ils pussent reconnaître, entre tant d'espèces semblables aux yeux d'un observateur superficiel, l'espèce qu'ils préfèrent. Un jour, un *Astur radiatus*, autour d'une espèce peu commune, fut tué près de la station, pendant qu'il était en train de manger un cacatois blanc. Le nid, qui fut découvert près d'un frêne à Moreton bay, ressemblait à ceux des autours ordinaires et contenait deux œufs, d'un



Lézard (*Nephrurus asper*).

blanc sale, irrégulièrement rayés de gris-brun clair (long. 2 $\frac{5}{16}$ de pouce anglais; larg. 1 $\frac{15}{16}$).

En ce temps-là mon occupation favorite était d'étudier le mode de reproduction de l'échidné. Un de mes jeunes amis de la station en avait trouvé un, de la poche duquel lui et un Noir arrachèrent un œuf gros comme la moitié d'un œuf de poule, et dont la coquille était aussi coriace que celle de l'iguane. L'œuf détruit, je fis le possible et l'impossible pour élucider la question par l'examen d'un grand nombre de ces échidnés. Les recherches durèrent des premiers jours de février à la mi-mars, et il fut constaté que les ovaires n'avaient pas cessé de se développer tout ce temps-là. Obligé malheu-

reusement de quitter l'Australie vers la fin du mois, je ne pus être témoin du travail ultérieur, mais j'acquis cette conviction que le fait rapporté devait être exact, ce qui du reste se trouva confirmé un peu plus tard.

Au dire des Noirs, les femelles mettent bas en avril et en mai. Les œufs à peu près mûrs tirés au commencement de mars des ovaires d'un échidné ayant atteint toute sa croissance mesuraient 3 millimètres de diamètre. Les mamelles, longues et gonflées, contenaient beaucoup de lait. Les ovaires ressemblent beaucoup à ceux des oiseaux, avec cette différence que tous deux sont de taille égale, tandis que chez les oiseaux un seul est développé.

Au mois d'août de cette même année, M. Caldwell, naturaliste anglais, acquit la preuve que l'échidné et l'ornithorynque pondent réellement.

L'œuf trouvé par M. Haacke à Adélaïde, vers la même époque, avait 2 centimètres de diamètre et une coquille parcheminée comme les œufs de bien des reptiles : il éclata sous une légère pression du doigt.

Il est donc prouvé par cette importante découverte que l'échidné et l'ornithorynque, quoique allaitant leurs petits comme d'autres mammifères, pondent des œufs tout comme les oiseaux et les reptiles.

Les Noirs venaient quelquefois à Gracemere pour pêcher dans la lagune ou pour récolter les racines du nénuphar bleu, dont ils se nourrissent. On prétend que ces indigènes connaissent l'usage des excitants ; car si les feuilles de l'*Erythroxylon australis*, qui pousse généralement dans les halliers des environs de Rockhampton, ont les mêmes qualités excitantes que celles de l'*Erythroxylon coca* (cocaïne) de l'Amérique du Sud, il est très probable que les Noirs s'en sont rendu compte.

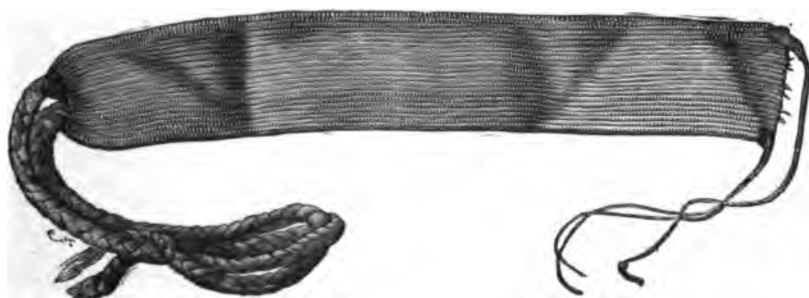
Les Nègres d'Australie sont très adroits de leurs mains, cependant, et cela va de soi, leurs aptitudes sont très différentes : les uns font les meilleurs paniers, d'autres les meilleurs filets de pêche, ou les meilleures armes, etc. J'achetai aux indigènes du Queensland Central différents objets; ainsi, sur la côte, je fis l'acquisition de plusieurs fronteaux dont la solidité et la beauté étaient remarquables; il en était de même des petits sacs qu'on y tresse avec beau-

coup d'habileté. Certains de ces objets sont confectionnés avec du fil de coton; cependant la matière la plus employée est le fil d'opossum, c'est-à-dire des poils arrachés à des peaux d'opossum (*Trichosurus vulpecula*) et roulés en fil sur la cuisse, à l'aide du plat de



Tablier en fil d'opossum.

la main. Avec ce fil les Noirs font le petit tablier dont ils se ceignent les reins dans cette partie du pays. On emploie en outre le fil d'opossum par bottes, sur différentes parties du corps, par exemple autour des hanches ou en guise d'épaulettes; ils en portent quelquefois sur les deux épaules, sur la poitrine et sur le dos. J'ai vu



Fronteau.

des Noirs civilisés qui en avaient même sous leurs vêtements, j'ignore dans quel but; ils s'en défont très volontiers. Avec cinq ou six bouts de fil d'opossum on tresse une parure fort simple, pour le poignet ou pour le cou.

Quelquefois on coud ensemble plusieurs peaux d'opossums, qui servent de couvertures, de vêtements ou de nattes.

Leurs boucliers sont petits et généralement confectionnés avec le

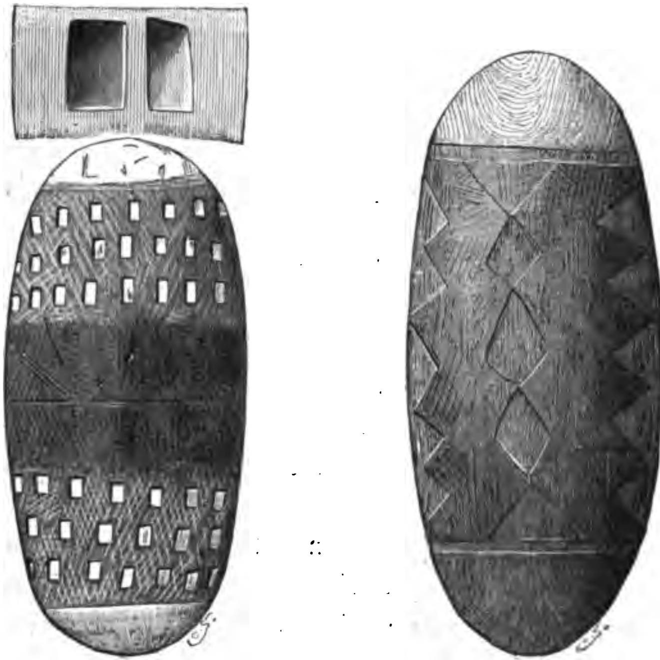
bois léger du surier (*Erythrina vespertilio*). La partie antérieure est fortement arquée; l'autre, assez plate, a une petite poignée taillée dans l'arme même. Le bouclier, comme la plupart des armes des indigènes, est sculpté, peint en rouge, puis en blanc. Les épées en bois sont rares et diffèrent de celles du



Fil d'opossum. Armes australiennes.

Queensland Septentrional en ce qu'elles sont un peu courbées, plus étroites et souvent ornées de lignes transversales à la craie. Le *bendi* est une arme encore plus rare. Il ressemble à une petite pioche en bois (d'*Eucalyptus exserata*) que les indigènes appellent *bendo*. La courbure, toujours naturelle, forme angle droit et se termine en pointe. Le *bendi* n'est pas une arme

de jet, mais de taille. On jette la lance avec la main seule, sans



Boucliers.

propulseur. Vers la pointe, la lance porte deux ou quatre grosseurs annulaires et rayées.



Tomahawks.

Le tomahawk est l'arme principale du Nègre australien ; il est en basalte, ou en diorite, ou en quelque autre pierre dure, quelquefois même en phonolithe. Les indigènes faisaient autrefois de réels

voyages pour se procurer, au moyen d'échanges, les matériaux nécessaires pour leurs armes, et c'est ainsi que se sont formés des centres commerciaux dans certains districts. On taille une pierre, ou l'on en choisit une qui a la forme désirée et l'on aiguise toujours le côté tranchant. Une branche souple d'une plante traçante (en général le *Calamus australis*), dont les deux bouts sont liés avec de l'osier, aussi près que possible de la pierre, forme le manche de la hache, qui n'a jamais d'œil.

Les Nègres d'Australie savent polir leurs haches. Dans le Queensland, c'étaient généralement les femmes qu'on chargeait de cette opération, et l'on pouvait les voir assises sur le bord des fleuves, polissant les haches en diorite contre un autre morceau de diorite. Il leur fallait souvent jusqu'à deux mois pour terminer ce travail.

Dans certains cas, les Noirs se servent de grès et d'eau pour aiguiser et polir leurs tomahawks.

Il y a des tribus qui ne perfectionnent pas leurs armes de pierre, mais il ne faut pas croire que cela soit par ignorance : la raison en est tout simplement que la matière employée est de qualité trop dure pour être travaillée. Toutefois on est bien obligé de reconnaître que les Nègres d'Australie ne sont pas très avancés dans l'âge de pierre.

C'est à l'aide du tomahawk que le Nègre d'Australie confectionne la plupart de ses armes; aussi le porte-t-il toujours avec lui. Il exécute les travaux plus fins avec une sorte de ciseau formé d'un fragment de pierre dure, souvent adaptée à un manche. Une pierre ou un os lui sert d'outil pour découper.

On se rend facilement compte de l'état peu élevé de la civilisation du Nègre australien en considérant ses armes et ses outils, qui sont presque tous en bois; il ne possède ni arcs ni flèches. A Herbert river, les indigènes emploient à la chasse, pour ainsi dire exclusivement, des lances; mais lorsqu'ils vont dans les grandes forêts de broussailles, ils ne portent presque jamais d'armes. S'ils voient un animal quelconque, ils cassent des branches et cherchent à le tuer en les jetant sur lui, ce qui leur réussit assez bien, car la plupart des bêtes vivent sur les arbres et ont par conséquent de la peine à s'échapper, surtout si les indigènes les cernent en grimpant. Les couteaux dont se servent les indigènes d'Australie sont des éclats de

silex qu'on trouve par hasard ou qu'on se procure en faisant sauter le rocher et qu'on emploie tels quels. Les aborigènes usent souvent du même procédé pour détacher du roc le fragment de pierre dont ils se confectionneront une hache.



Le roi Billy, de Gracemere.

Les indigènes du Queensland Central avaient acquis cette sorte de civilisation qui est le résultat d'un long séjour avec les Blancs. Depuis longtemps ils ont reconnu leur supériorité et sont sur le point d'abandonner leurs anciennes occupations, par suite des conditions nouvelles qu'entraîne la colonisation du pays. Les plus capables prennent du service dans les stations, soit comme cuisiniers, soit

comme bergers, et rendent des services aux Blancs. Après ce contact, leur vie prend un caractère nouveau. Les colons, à cause de leurs troupeaux, sont obligés de limiter le territoire de chasse des indigènes, et ceux-ci, de leur côté, ne pensant jamais ni à l'avenir ni à leurs descendants, se trouvent amplement satisfaits par les avantages qu'on leur donne pour les dédommager de la perte de leurs terrains : tels que les déchets de boucherie, lait, restes de nourriture, vête-



Indigènes des environs de Rockhampton.

ments, tabac, etc. Quelquefois le squatter nomme « roi » l'homme parangon de la tribu entourant la station, et lui donne comme marque de sa dignité une plaque de cuivre sur laquelle est inscrit le nom civilisé du possesseur. Il doit la porter sur la poitrine, et en échange veiller à ce que ses hommes ne nuisent pas aux Blancs. Ce poste est très recherché, car la plaque de cuivre, qui est en elle-même un ornement, procure plus d'un repas.

La démoralisation et la décadence, qui accompagnent forcément les progrès de la civilisation chez les Nègres d'Australie, étaient déjà très avancées, même dans cette partie du continent. La paresse des indi-

gènes augmente bien vite, ils perdent leur ancienne confiance en eux-mêmes, leur sentiment d'indépendance, et s'habituent à compter sur ce que leur donnera l'homme blanc. Aussi se tiennent-ils de préférence aux environs des stations et des villages, où ils pourront se procurer de l'eau-de-vie et de l'opium, dont les Chinois immigrants leur auront bientôt donné le goût.

Je ne connais pas de spectacle plus répugnant qu'un camp de ces Noirs déguenillés et importuns, marqués de tous les vices de la civilisation. Pour moi qui arrivais du Queensland Septentrional, où les sauvages m'avaient laissé une impression de candeur, il m'était douloureux de voir l'avenir qui attendait là-bas mes amis.

Peu de temps avant mon départ pour l'Europe, je visitai un campement de Noirs civilisés, près de Rockhampton. Déjà de loin je reconnaissais l'odeur de l'opium, et m'étant approché je fus témoin d'une scène repoussante. On voyait autour des feux quelques êtres pâles ; la pipe d'opium ne les quittait pas, et des regards perdus sortaient de leurs yeux caves.

Je m'avançai vers l'homme que je cherchais. Il était amaigri et sa peau jaunâtre avait un aspect maladif ; c'est avec peine qu'il put m'adresser la prière de lui donner de l'argent pour s'acheter de l'opium. Je l'avais vu un mois auparavant fort et bien portant : à cette heure il était décharné et sans doute à deux doigts de la mort.

Je détournai les yeux et montai à cheval, peiné que ce fût là ma dernière impression du monde des Noirs.

CHAPITRE XXIX

Dévotion. — Religiosité. — Noirs au service des Blancs. — Humeur changeante. — Colons et indigènes sur les confins de la civilisation. — Moralité. — Combat à outrance. — Cruauté des Blancs. — Avenir des Nègres d'Australie.

Un Noir qui avait été élevé chez les Blancs fréquentait les tribus de Peak-Downs, où je passai quelque temps. Il savait lire et écrire et, le dimanche, envoyait quelquefois chercher à la station un livre de prières, dans lequel il faisait une lecture aux autres Noirs de la tribu ; tous admiraient sa supériorité. Quand il leur lisait un chapitre de la Bible, il ne devait pas y comprendre grand'chose. Une vieille femme de la tribu étant venue à trépasser, il demanda de nouveau à emprunter le livre de prières pour « lire » sur la morte, comme il l'avait vu faire aux Blancs. A la fin on lui en fit cadeau d'un exemplaire. Après avoir lu le titre : *Book of Common Prayers*, il le rendit en disant qu'il ne voulait rien de commun.

Les indigènes australiens sont rebelles à toute influence religieuse ; rarement on a pu leur inculquer au delà d'un semblant de christianisme. Du reste, ils n'ont pas l'occasion de se trouver en contact avec la religion chrétienne, car il y a peu de missionnaires en Australie ; les tentatives faites, surtout dans le sud, y ont rencontré peu de succès, à cause des nombreuses difficultés contre lesquelles on doit lutter : l'insensibilité des Noirs et l'hostilité des Blancs.

Pourtant, si les missionnaires recueillent peu de fruits de leurs tra-

vaux, ce n'est pas que la race australienne soit complètement rebelle aux choses de la religion chrétienne.

A mon avis cependant, on ne pourra faire d'un Nègre d'Australie un chrétien qu'en l'élevant, dès son jeune âge, hors de sa tribu. On a constaté que dans ces conditions il peut acquérir un développement intellectuel assez avancé. Plusieurs indigènes ont appris ainsi à lire, à écrire, à chanter, etc. On prétend même qu'ils apprennent plus facilement que les enfants blancs : aussi ils oublient plus vite.

Le plus haut degré de civilisation auquel les indigènes puissent atteindre, c'est d'être à même de diriger une partie des travaux de station. Dans la maison on emploie surtout des femmes; il y en a toujours deux ou trois dans chaque station; assez bonnes servantes, elles sont mauvaises cuisinières. Les Noirs font surtout de bons bergers, parfois préférables aux Blancs. Ils montent admirablement à cheval et possèdent un don tout particulier pour refréner la fougue, l'ardeur sauvage d'un cheval; mais ils ne savent pas le dresser à une allure régulière et rapide. Dans toute station ils sont presque indispensables au service des bestiaux. Ils reconnaissent une bête entre mille, et la soignent mieux que ne le ferait un Blanc.

Ces Noirs « civilisés » prennent bientôt les habitudes de l'homme blanc, et tiennent à être bien habillés; quelques-uns vont jusqu'à se raser, se laver, user d'essuie-main : ce sont de vrais *bush-dandies*. Ils prennent alors une haute opinion de leur valeur personnelle, de l'importance de leur situation, et se croient non seulement égaux, mais supérieurs aux Blancs. Il n'est personne qui se croie un plus grand personnage qu'un Nègre australien à cheval, bien vêtu, la pipe de terre allumée, la poche pleine de tabac et d'allumettes.

Cette « civilisation », qu'ils acquièrent assez vite au contact des Blancs, n'a aucune action sur le sang, et c'est exceptionnellement que leur bonhomie naturelle prend le dessus sur leur bestialité. Quelque heureux qu'ils se trouvent chez les Blancs, ils languissent loin de leurs forêts. En règle générale, ils sont obligés, tout au moins une fois par an, de faire un voyage de vacances, pour aller voir leur tribu et prendre part aux parties de chasse ou de plaisir. Si l'on cherche à les en empêcher, ils deviennent désagréables et n'ont plus de cœur au travail. Avec leur amour du changement, ils quittent souvent leur patron pour un autre, même s'ils n'ont rien à lui

reprocher; cependant il en est qui restent longtemps en place, s'il leur est accordé de temps en temps un congé.

Un Noir de vingt-trois ans, élevé depuis son premier âge dans une station de Victoria, disparut un jour tout à coup. Pendant tout ce



Servantes civilisées.

temps il avait vécu avec la famille comme s'il eût été un enfant de la maison. On le retrouva dans le camp des Noirs aussi nu qu'au moment où il était venu au monde; puis, quelque temps après, il vint à la station pour y reprendre son travail ordinaire. Mais il arrive aussi que la vie libre et en plein air offre un tel attrait aux indigènes civilisés, qu'ils ne l'abandonnent plus jamais. Voici deux histoires,

très connues des colons. Dans une des colonies, la femme du gouverneur retira de l'école des Missions une petite Négresse pour l'élever. Sara la Noire devint par la suite femme de chambre, elle se conduisait parfaitement, allait régulièrement à l'église, et était citée quand on voulait prouver que les Noirs peuvent participer à un degré élevé de civilisation. Un beau jour Sara la Noire disparut : on craignit qu'elle n'eût été enlevée par des indigènes campés tout près de la ville. Quelques semaines plus tard, la femme du gouverneur découvrit dans un campement de Noirs son ancienne caméristе, le corps graissé de suif, teint de couleurs minérales et enveloppé d'une peau d'opossum. Elle était assise auprès d'un jeune sauvage qui avait su gagner son cœur, et paraissait heureuse.

L'histoire de Benelong est plus étonnante. Ce Noir avait été élevé en Angleterre, où il avait appris un peu de grec et de latin. De retour à la Nouvelle-Galles du Sud, il fut reçu à la table du gouverneur. On pouvait supposer qu'un Noir à ce point civilisé aurait oublié sa vie de chasseur : nullement, il se trouva pris tout à coup de la nostalgie des forêts. On retrouva un jour ses vêtements; quant à lui, il avait disparu pour ne plus jamais revenir chez les Blancs.

Un Noir peut avoir l'occasion de faire un voyage à l'étranger, si le squatter va revoir son pays natal. Les grandes villes du monde civilisé devraient laisser une impression profonde, sinon écrasante, sur l'enfant de la nature : il n'en est pas ainsi. Un Nègre d'Australie ne s'étonne pas facilement; il lui manque une compréhension suffisante. Une locomotive passant devant lui à toute vapeur ne l'étonne pas beaucoup, même s'il n'en a jamais vu. Lorsqu'il revient d'un long voyage, il compare peut-être, mais ne peut pas traduire ses impressions; seulement ses auditeurs comprendront que leur camarade a beaucoup voyagé et vu quelque chose de superbe. Il est lui-même très fier de son voyage et ne considérera plus Blancs et Noirs qu'avec dédain. Un colon qui dans son arrogance cherchait à donner à un Noir une idée grandiose de Sydney, en reçut cette réponse étonnante : « *I like London better* ».

Quoique le Nègre australien puisse se civiliser à ce point, il est un fait notoire, c'est qu'il ne peut jamais arriver à une position indépendante. Dans une place inférieure il peut servir un maître à son entière satisfaction, mais sans rien économiser. Aussi n'est-il jamais

bon commerçant; tout ce qu'il gagne est employé aux plaisirs du moment. L'aversion si caractéristique que le Nègre australien a pour l'agriculture, il la conserve quand il se civilise.

Même le bénéfice que donne si facilement le bétail ne pousse pas les indigènes à spéculer pour leur propre compte. Un mouton vivant est une rareté dans un camp de Noirs, et l'or ne leur paraît que de la pierre, même lorsqu'ils voient le chercheur d'or s'enrichir à la poursuite de ce métal. Leur manière de voir communiste est encore un obstacle à un développement social plus grand. Les indigènes qui sont attachés à une station partagent toujours leurs bénéfices avec leurs parents et ceux de leurs amis qui demeurent près de la station.

Le travail des Noirs ne coûte pas cher, ils acceptent ce que leur offre l'homme blanc, quoique souvent cela se borne à du tabac, de la nourriture et des vêtements. Ces changements dans la condition des indigènes sont tout à l'avantage du colon, tandis que les Noirs n'en retirent le plus souvent que la démoralisation et la décadence au point de vue moral ainsi qu'au point de vue physique. Il est vrai que les premiers Blancs avec lesquels les Noirs se rencontrent, sur les confins de la civilisation, sont souvent grossiers et brutaux; aussi ne peut-on guère s'attendre à ce qu'ils gagnent beaucoup à ce contact.

L'immigrant a même été souvent très inhumain et a détruit les indigènes en masse. Dans certains cas il est peut-être excusable; mais les Noirs font expier aux innocents les crimes des autres et n'épargnent aucun Blanc.

Dans l'Australie Septentrionale, aucun voyageur n'est sûr de sa vie, et plus d'un a disparu dans ces régions éloignées, ayant trouvé la mort sous la lance des Noirs. On a vu des indigènes attaquer des stations et en tuer tous les habitants. Il est donc nécessaire au colon de se défendre; mais il a souvent été plus loin qu'il ne le fallait. La colonisation de l'Australie compte plus d'un triste fait de ce genre. On connaît des exemples de jeunes gens d'une station qui ont profité du dimanche pour chasser les Noirs des environs, non pas seulement « par nécessité », mais aussi comme « sport ».

Il y a même des colons qui ont empoisonné des Noirs. Un squatter de Long-Lagoon, dans l'intérieur du Queensland, s'est rendu célèbre

en semant de la strychnine à l'intention des indigènes, afin d'en tuer un grand nombre à la fois. De nos jours il se passe encore des actes de férocité de ce genre. Un farmer que je rencontrai à Lower-Herbert se vantait d'avoir brûlé quelques Noirs après les avoir tués à coups de fusil. Il considérait cela comme une mesure de précaution parfaite, qui ne laissait point de preuves contre lui. On ne compte pas pour beaucoup la vie d'un indigène, surtout dans le nord de l'Australie, et plusieurs fois des colons offrirent de me tuer quelques Noirs pour m'en procurer les crânes. Sur les confins de la civilisation on n'hésite pas plus à tuer un Noir qu'à tuer un chien. Bien que la loi ordonne la pendaison pour les meurtres commis sur des Nègres d'Australie, les distances sont tellement grandes, dans ces districts non civilisés, qu'en réalité un Blanc peut faire des Noirs ce qu'il veut.

La police noire, institution inhumaine, a été aussi un facteur puissant dans la décadence des indigènes. Elle a non seulement tué des quantités de ces pauvres gens, mais aussi contribué pour beaucoup à leur démoralisation. Comme preuve de sa barbarie, nous avons raconté au commencement de ce récit un sanglant épisode qui prouve la férocité de cette institution.

Devant la justice, le Noir est sans défense, car son témoignage est sans valeur. Le jury n'admet pas facilement la culpabilité d'un Blanc, même s'il a assassiné un Noir. Mais si un Blanc est tué par les Noirs, toute la colonie éclate en rugissements.

Cependant il est des gens qui considèrent les Noirs comme des hommes ayant le droit de vivre dans un pays qui, après tout, est le leur. Un gentleman australien me dit un jour : « Si j'étais un Nègre, je tuerais tous les Blancs qui me tomberaient sous la main ».

Un de ces *protectors of the Blacks* m'écrit ceci :

« Si je pouvais, dans une mesure quelconque, améliorer la triste position des Noirs, je consacrerais volontiers le reste de ma faible santé à plaider leur cause. Malheureusement, c'est peine perdue de croire à une amélioration quelconque ; le plus fort veut vivre aux dépens du plus faible. Je considère la classe inférieure des Blancs comme une horrible caricature des chrétiens. Le peuple anglais jette la pierre aux autres nations, pour leur manière de traiter les peuples conquis, mais rien n'est plus barbare que leur façon d'agir avec les indigènes de l'Australie. »



Férocité de la police noire.

Cependant, en différents endroits, les colonies ont cherché à protéger les Noirs en leur procurant des asiles et un revenu certain. Ainsi on a établi à Victoria six stations, où les indigènes cultivent du houblon, soignent des bestiaux et reçoivent quelque instruction.



Solitaires des environs de Townsville.

Mais tout cela est inutile, c'est un quart d'heure de grâce accordé à la race condamnée. On suppose que Victoria comptait 9 000 indigènes lorsque la colonie fut fondée; en 1880 il en restait à peine 800, dont une grande partie était des *half-casts*, qui, au point de vue de l'intelligence, ne sont guère supérieurs aux Noirs purs; leur physionomie est encore moins avantageuse.

« Quand des nations civilisées sont mises en contact avec des

barbares, la lutte est courte, au dire de Darwin, excepté là où un climat dangereux vient aider la race indigène. » Et l'histoire sanctionne ces paroles.

En 1872 mourut le dernier Tasmanien ; ses ancêtres avaient péri, non seulement parce qu'ils étaient plus faibles que la race envahissante, mais aussi parce qu'ils étaient maltraités par elle. Le même sort est réservé aux indigènes d'Australie qu'à leurs frères de Tasmanie. Ils se sont montrés rebelles au christianisme et n'ont pas assez de force pour combattre la civilisation qui les envahit : aussi restent-ils sans avenir, sans *home*, sans espoir. Ce peuple paraît condamné à mort. Les deux races ne peuvent pas vivre côte à côte. Si le Nègre australien attaque les Blancs ou leurs troupeaux, on le tue à coups de fusil ; s'il cherche à gagner l'amitié des étrangers, il marche tout aussi bien au-devant de sa ruine. Il ne veut pas abandonner son ancien genre de vie, la colonisation du pays lui enlève tout moyen d'existence, et la civilisation européenne n'est pour lui qu'une cause de déchéance morale et physique.

C'est avec tristesse que l'on voit périr, sous la loi inexorable de la dégénération, les aborigènes de ce pays. La civilisation qui pénètre l'Australie n'apporte ni développement ni progrès : dans quelques années cette race aura disparu de la terre.

APPENDICE

I

APERÇU SUR L'HISTOIRE DE L'AUSTRALIE

L'histoire de l'Australie explique à grands traits comment un continent habité par une race se trouvant presque sur le plus bas échelon de la civilisation est connu par les Européens, comment ceux-ci le colonisent et repoussent les indigènes, et aussi comment se développent l'organisation et les conditions d'existence de cette nouvelle société. Elle se divise donc tout naturellement en trois parties distinctes : l'état avant la découverte, l'histoire de la découverte et celle de la colonisation.

ÉTAT DE L'AUSTRALIE AVANT LA DÉCOUVERTE EUROPÉENNE

Le degré de civilisation auquel avaient atteint les Nègres d'Australie à l'époque de leur première rencontre avec les Européens, n'était pas très élevé. Nous y rencontrons une population vivant en petites tribus, pour ainsi dire sans organisation sociale intérieure, toujours nomade, habitant des huttes élevées à la hâte avec des feuilles ou de l'écorce, n'ayant presque pas de vêtements, pas d'outils en métal, pas d'outils en pierre transpercés, point d'arc, n'ayant que de mauvais bateaux ou point du tout, ne possédant en fait d'animaux domestiques que le dingo à demi sauvage et ne con-

naissant pas l'agriculture. Il faut remonter tellement loin dans l'enfance de la civilisation, pour retrouver la phase qui précède celle-là, que la lumière de l'histoire ne sera jamais assez puissante pour l'éclairer. Les rapports que certaines coutumes particulières peuvent avoir avec celles d'autres civilisations ne sont pas d'une garantie très grande. La circoncision, le tatouage, l'exogamie et les sorciers se rencontrent partout sur la terre, sans qu'on ait pu démontrer d'origine commune à ces us. La philologie comparative même n'a pu encore trouver de point commun certain entre la préhistoire de l'Australie et celle des autres civilisations, quoique cependant on ait tenté de trouver des analogies entre la langue et celle des races du Dekkan et, en dernier lieu surtout, avec celle des Nègres d'Afrique. Les découvertes archéologiques se bornent à d'immenses *kjœkkenmœddinger*. Il ne reste donc que l'anthropologie comparative. Mais cette science même ne peut donner de réponse satisfaisante, car les Nègres australiens forment un groupe à part, n'ayant pas de parenté marquée avec d'autres races. Certaines concordances anthropologiques ont porté l'idée sur les Papous, qui, géographiquement également, se rapprochent le plus d'eux.

En cherchant l'origine de la première civilisation australienne, nous découvrons de faibles sillons venant du nord et du nord-est. Un courant de civilisation, découvert plus récemment et qui prend la même direction, c'est-à-dire partant du nord-est pour aller au sud-ouest, ne peut pas servir à soutenir une hypothèse certaine. Bien qu'on ait constaté que les armes (l'arc), les bateaux, les maisons, le développement corporel, etc., dénotent des progrès à mesure qu'on approche de la péninsule d'York, et qu'on puisse démontrer avec certitude une influence directe des Malais et des Papous, tout cela n'en a pas moins un air complètement moderne et date évidemment d'une époque relativement récente. En tout cas, ce qui résulte avec certitude de toutes ces recherches, c'est que la séparation première de la race australienne doit remonter très loin.

Par le seul fait de démontrer que l'Australie a été complètement fermée à toute influence extérieure, la science a expliqué, en grande partie, pourquoi la civilisation n'a pas atteint un plus haut degré de développement, car le développement du monde dépend des influences réciproques des différents peuples, des ruptures entre eux,

et de la lutte plus forte pour l'existence qui se rattache à ces mêmes ruptures.

La nature du pays a contribué également à retarder ce développement. D'abord, les côtes sont peu découpées, et ensuite il y a deux particularités qui sautent immédiatement aux yeux : le pays n'a pas de ruminants originels, et les espèces de blé sont très rares. La transition de la vie naturelle pure à celle de berger était donc rendue impossible d'un côté, et cette voie de développement ordinaire, fermée. D'autre part, la phase qui comporte la culture des céréales était peu pratiquée dans ce pays, où les plantes sont très éparpillées, quoiqu'on ait constaté que le riz sauvage, qui pousse dans certaines contrées du nord de l'Australie Méridionale, ait servi à l'alimentation. Les conditions climatiques, aux longues sécheresses, qui dans l'intérieur du pays pouvaient durer souvent plusieurs années, étaient dans d'immenses districts un obstacle au développement de l'agriculture, même si l'on avait possédé des céréales pouvant mieux supporter la sécheresse que le riz. De plus, les aliments qu'offre le pays dans les bonnes années sont tellement nombreux que la vie telle qu'elle était devenait facile.

Il ressort de tout cela que l'agriculture, cette grande découverte sur laquelle se fonde toute civilisation supérieure, n'existait pas en Australie lorsque les Européens y débarquèrent.

Le résultat de la collision entre la civilisation primitive et les colons immigrés était à prévoir. La différence était trop grande : toute assimilation était impossible. Les seuls postes que les Nègres australiens pouvaient occuper avec succès dans la nouvelle société étaient ceux de berger et d'agent de police, et ce dernier emploi ne profita guère à la race. Non seulement la lutte inéluctable entre le nomade et le colon prenait — par cela même que les premiers colons anglais étaient pour la plupart des criminels déportés qui n'avaient aucuns égards — le caractère d'une guerre d'extermination, mais c'est dans cette lutte même où plus tard la police indigène a été un agent de destruction très puissant.

« Il est difficile de se rendre un compte exact de la densité de la population en Australie au commencement de la colonisation européenne. Presque partout on rencontre des aborigènes, quelquefois en nombre, ou tout au moins des traces de ces mêmes aborigènes.

Sturt raconte, par exemple, qu'encore en 1880 il rencontra, dans l'espace de quelques jours seulement, environ 4 000 indigènes. 200 000 âmes n'est pas un chiffre trop élevé pour la population indigène il y a cinquante ans. Aujourd'hui on l'évalue à 60 000 environ.

Le monde connaît la férocité systématique avec laquelle on a détruit les Tasmaniens. De la population primitive, qui était de 4 000 à 5 000 âmes en 1803, au moment de la fondation de la colonie, le dernier survivant mourut en 1872. Outre les escarmouches continuelles, on faisait de véritables battues pour prendre les indigènes, dont une grande partie fut envoyée aux îles du détroit de Bass, où leur mort ne se fit pas longtemps attendre. La chasse régulière aux indigènes du Queensland, dans les commencements, force également à se demander si c'est de cette façon que la civilisation fêtait son entrée.

HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AUSTRALIE

L'Australie est le continent qui a été connu le dernier par le monde européen; du reste cela s'explique facilement. Elle est située sur le côté opposé du globe terrestre et trop au sud. A l'époque des grandes découvertes, c'était le chemin des Indes qu'il s'agissait de trouver, et, que l'on allât par le Cap ou par le détroit de Magellan, la route passait de beaucoup au nord de l'Australie. Il semble même qu'on ait cherché à rester autant que possible au nord.

Cependant, beaucoup d'années n'ont pu se passer sans qu'on se trouvât sous la côte australienne. Pourtant on ne peut dire avec certitude qui a découvert ce grand continent. Certaines cartes anciennes sembleraient prouver que, déjà avant 1545, les Portugais se figuraient un grand pays au sud de Java, « Grand Java », et elles indiquaient des bancs de corail, des fleuves, des caps, etc., avec des noms. Toutefois on ne saurait dire jusqu'à quel point ces représentations graphiques se basent sur la vieille hypothèse, toute théorique, qu'il y avait une grande *terra australis incognita* qui faisait contrepoids aux territoires de l'hémisphère boréal.

Bientôt sans doute se présentèrent les Espagnols, les concurrents les plus acharnés des Portugais. Leur pouvoir, d'après l'arbitrage du pape Alexandre II, ne put s'étendre qu'à l'ouest, tandis que les Portugais eurent le privilège de tout l'est, à partir de l'Europe. La lutte à propos des Moluques, qui en résulta, peut expliquer, jusqu'à un certain point, que les deux partis se turent au sujet du grand pays qu'ils auraient découvert au sud sur la ligne de démarcation.

En tout cas, ce n'est qu'au commencement du XVIIe siècle que se firent les découvertes sur les côtes d'Australie, dont on ne peut contester la certitude historique. Nous y trouvons aussitôt : les Hollandais, cherchant, dans leur lutte pour la liberté, à attaquer les riches possessions coloniales de leurs ennemis ; les Espagnols et les Portugais. Nous obtenons ainsi, parmi les dates historiques certaines, la chronologie suivante : 1601, le Portugais de Eredia venant de l'ouest et atterrissant sur la côte nord-ouest ; 1606, l'Espagnol Torres arrivant de l'est et passant par le détroit auquel on a donné son nom ; et plus tard le vaisseau hollandais *Duyfhen* qui longe la côte vers le cap York. A partir de ce moment les Hollandais se chargent de toutes les reconnaissances, de toutes les explorations. Cela mènerait trop loin d'entrer dans les détails de ces découvertes successives faites par les Hollandais, ou dans leur quartier général à Java, ou dans leurs voyages aux Indes Orientales, au courant desquels ils étaient obligés de contourner la route adoptée par les Portugais. En 1627 ils avaient atteint, par le voyage de Peter Nuyt, le grand golfe d'Australie, et en 1642 Tasman gagna la pointe sud du pays qu'il appela terre de Van Diemen. On ne saurait dire si les raisons qu'il avait de considérer cette pointe comme la pointe sud d'un grand continent, étaient basées sur d'anciennes hypothèses ou sur des observations plus nouvelles.

La nation qui devait plus tard avoir une influence décisive sur le développement de l'Australie, l'Angleterre, ne se montra qu'en 1688, lorsque le flibustier Dampier visita une partie de la côte ouest — et cent ans avant la première colonisation anglaise, dont on a fêté le centenaire en 1887.

Cependant il se passa bien des années avant que l'on fît la moindre tentative pour prendre possession du pays, et cela pour des raisons diverses. La puissance de l'Espagne était éteinte, celle du Portugal

également, et les Hollandais, victorieux, étaient trop occupés par les immenses richesses de leurs nouvelles provinces. De plus, toutes les relations concernant l'Australie tendaient à démontrer que le pays était désert, dépourvu d'eau et que les indigènes étaient pauvres et sauvages, et il est de fait que les côtes que l'on avait découvertes étaient peu engageantes : les côtes occidentale et méridionale n'ont que peu de ports, et sur le côté nord-est se trouvent de dangereux bancs de corail. On était tombé sur le revers du continent, et il est aisé de comprendre qu'on l'abandonnât pour les îles à épices ou pour l'Amérique.

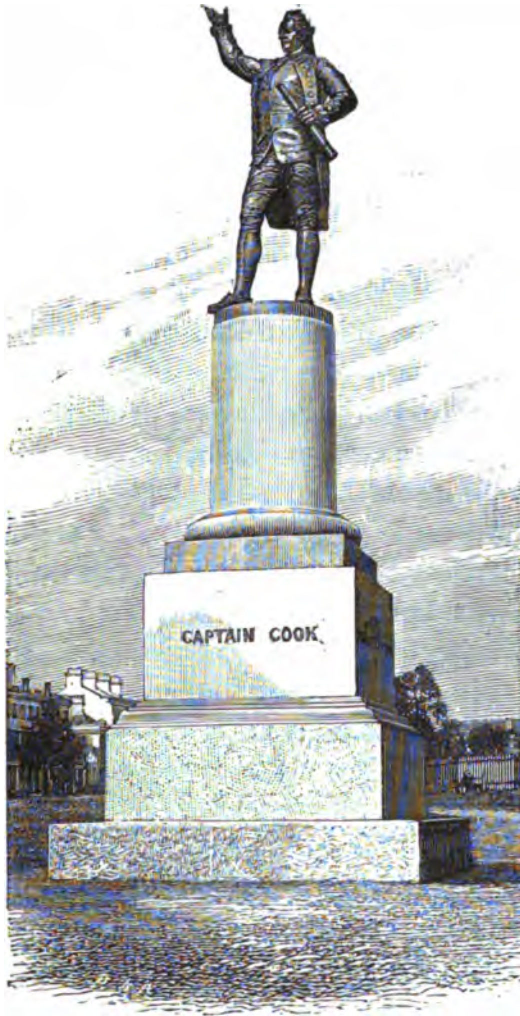
C'est une expédition scientifique qui la première commence les travaux de colonisation. J. Cook conduisit en 1768 un astronome et quelques autres savants à Taïti pour observer le passage de Vénus et faire en revenant différentes recherches scientifiques. Ce fut là le point de départ de la nouvelle phase dans laquelle sont entrés les voyages de découvertes. Cook atteignit l'Australie en 1770 à Botany bay et fit le tracé de la côte au nord jusqu'au détroit de Torres, dont il commença d'abord par démontrer l'importance.

A cette même époque, l'Angleterre n'était pas encore fixée sur ce qu'elle devait faire de tous les criminels qu'elle envoyait auparavant dans les colonies de l'Amérique du Nord. La déclaration de l'indépendance des États-Unis avait arrêté le transport des déportés, et le rapport favorable présenté par Cook sur la baie de la *Botanique* poussa Sydney à tenter un essai, et le premier transport date de 1788; mais bientôt on abandonna cette baie pour le port Jackson, situé tout à côté et qui donna naissance à la ville de Sydney. Cette petite colonie servit de point de départ à toutes les découvertes ultérieures. Flinders et Bass commencèrent en 1795 leurs voyages d'explorations aux deux côtés de la côte, dans un bateau non ponté long d'un mètre, appelé le *Petit Poucet*. Bass découvrit en 1797 le détroit qui sépare la Tasmanie du continent, et fit l'année suivante le tour de cette île avec Flinders. Ce dernier, aidé par le gouvernement, releva plus tard une grande partie des côtes de l'Australie, travail continué régulièrement pendant ce siècle.

Depuis on s'est attaché surtout à explorer l'intérieur du pays.

Il est facile de se rendre compte des difficultés avec lesquelles on avait à lutter pour franchir les montagnes Bleues, qui séparent Sydney

du pays plat, lorsqu'on songe que des hommes comme Bass l'ont tenté en vain. Ce n'est qu'en 1813 — 25 ans plus tard — qu'après avoir fait 80 kilomètres, on trouva entre les gorges abruptes un chemin permet-



Monument de Cook à Sydney.

tant de pénétrer dans les plaines. A partir de ce moment les explorations marchèrent bon train. Les terrains longeant les rivières jusqu'à Victoria furent visités surtout par Oxley, Cunningham, Mitchell et Sturt.

L'Allemand *Leichhardt* fit connaître, à partir de 1835, les pays

avoisinant la partie nord du golfe de Carpentarie. Il commença son dernier voyage en 1847, tentative audacieuse qui avait pour but de pénétrer jusqu'à la côte occidentale. On perd sa trace le 3 avril 1848.

Adélaïde, qu'on avait colonisée, servit en 1839 de point de départ à des voyages tendant à traverser le pays du sud au nord. De courageux efforts furent faits dans ce sens, entre autres par Eyre, qui parcourut plus tard 2 200 kilomètres, au milieu de souffrances inénarrables, le long de la côte méridionale jusqu'à King Georges sound. O'Hara Burke et Wills sont les premiers qui atteignirent la côte septentrionale, c'était en 1861 ; mais ils moururent tous deux de faim en voulant revenir. L'année suivante, M'Douall Stuart put aussi gagner cette côte après deux tentatives infructueuses. La route se trouvait ainsi frayée, et l'on y établit en 1872, malgré d'énormes difficultés, une ligne télégraphique traversant tout le continent, et cette ligne devint le point de départ d'une suite d'explorations ayant pour but la côte occidentale. Ces voyages ont déterminé à grands traits la géographie de l'Australie. Parmi ces derniers explorateurs il faut citer Giles, Forrest, Warburton et Gregory.

La plupart de ces voyages à l'intérieur n'ont pu être faits qu'au prix d'efforts immenses. Le continuel manque d'eau, une chaleur épouvantable, atteignant jusqu'à 55 degrés Celsius, et qui obligeait quelquefois ces hardis pionniers à creuser des fosses dans la terre et à s'y blottir pour ne pas succomber, les halliers de spinifex, les lacs salés, les tourmentes de sable, etc., étaient pour les explorateurs autant de souffrances.

Le vétéran de ces voyageurs, Sturt, perdit la vue par le fait de l'ardeur du soleil, et beaucoup sont morts victimes de ces obstacles naturels ; mais, par contre, grâce à ces martyrs, d'immenses étendues sont ouvertes à la civilisation.

HISTOIRE DE LA COLONISATION

Le 26 janvier 1788, le capitaine Arthur Phillip débarquait à Sydney avec le premier transport de prisonniers et prenait solennellement possession de tout un continent, au nom du peuple d'une petite île antipodale. Si l'expédition française commandée par La Pérouse était

venue plus tôt, peut-être que le développement eût pris une direction tout autre. La puissance dominatrice de la nation britannique eut l'occasion de s'épanouir, et un monde nouveau fut soumis au pouvoir de la race anglo-saxonne.

Pour commencer il y avait environ mille colons déportés, dont un quart de femmes. Cent ans plus tard, les colonies en Australie[1] comptent près de 3 millions d'habitants. Avant tout, il fallait s'occuper d'agriculture; mais, comme très peu de colons étaient au courant de cette science, on dut, dans les premiers temps, pour éviter la famine, abattre les animaux domestiques importés. Un siècle après, l'Australie non seulement possède 80 millions de moutons et près de 8 millions de têtes de bétail, mais elle envoie annuellement à la mère patrie de la viande, de la laine, du suif, du blé et des métaux pour près de 1 milliard de francs. Un développement colossal!

L'histoire de la colonisation se rattache d'abord tout particulièrement au transport des criminels. La colonie établie la première reçut — jusqu'au jour où, en 1839, une protestation énergique faite par les immigrants « libres » arrêta l'importation — 60 000 déportés. La colonie des criminels établie ensuite fut la Tasmanie ou Terre de Van Diemen, nom que portait l'île en 1803. Le transport dans cette colonie ne cessa qu'en 1853, après que 68 000 déportés y eurent été amenés.

Tristes conditions que celles de ces colonies composées de criminels, surveillés par des soldats d'une grande brutalité! En 1835 on administra, sur 28 000 déportés qui peuplaient la Nouvelle-Galles du Sud, 22 000 punitions disciplinaires (3 000 fois la garcette), et l'on exécuta 100 condamnations à mort. En Tasmanie, sur une population de 37 000 âmes, on en punit environ 15 000 en 1834, dont un septième des habitants libres, pour ivresse.

La dernière colonie qui reçut régulièrement des transports de criminels fut celle de l'Australie Occidentale, établie en 1839 et qui demanda en 1849 au gouvernement de lui envoyer des déportés, pour activer ainsi le développement de la colonie. Poussée par les autres colonies, qui s'opposaient de toutes leurs forces à ces transports, l'Australie Occidentale dut cesser en 1868 de recevoir des criminels, dont elle comptait déjà 10 000.

1. La Nouvelle-Zélande non comprise.

Comme on le voit, ce sont là des chiffres; à la même époque les immigrations libres augmentèrent. Deux des colonies actuelles ne durent pas leur naissance aux transports de déportés. Bien qu'on ait voulu tenter l'expérience en 1803 avec Melbourne, la capitale de Victoria, on dut l'abandonner, et la colonie Port Phillip, nom que portait alors Victoria, fut fondée en 1834 par des gens libres de Tasmanie. L'Australie Méridionale fut colonisée directement par une société anglaise, à laquelle on concéda gratuitement des terrains sous la condition qu'elle soutiendrait l'immigration. Déjà en 1841, cette colonie comptait 23 000 habitants, pour la plupart libres.

Le développement des colonies dépendait forcément de celui des différentes branches de l'industrie. On s'attacha d'abord naturellement à l'agriculture, qui ne fit dans les premiers temps que des progrès fort lents. Mais au commencement de ce siècle Macarthur prôna avec énergie l'importance de l'élève des moutons, et lorsqu'une route permettant de franchir les montagnes Bleues eut été découverte, et que cette route fut frayée par Macquarie, le développement s'activa. A partir de ce moment, on prend possession du pays de la façon suivante :

L'explorateur pénètre dans des régions inconnues, ayant à ses talons le *squatter*, le berger, et suivi lentement par le *selector*, l'agriculteur non nomade. On se trouve coup sur coup en face du chasseur primitif, du berger et de l'agriculteur : un développement historique général sous une forme concentrée. L'économie politique s'est occupée depuis longtemps en Australie de trouver un *modus vivendi* à adopter pour le squatter et le selector, dont les intérêts se heurtent; mais dans aucune colonie on n'a pu résoudre la question.

En plein développement de l'agriculture et de l'élève du mouton, on vit arriver un facteur nouveau qui donna une poussée colossale, et cependant il vint jeter un certain désarroi.

L'année 1851 fut, sous bien des rapports, une année mémorable dans l'histoire de l'Australie. Un âge d'or, dans le sens réel du mot, commença pour le continent, par la découverte des immenses gisements aurifères de *Ballarat* et de *Bendigo*.

Depuis longtemps déjà on avait supposé qu'il devait y avoir de l'or en Australie : parmi les déportés couraient des bruits de gisements qu'on aurait découverts dans les montagnes Bleues; mais le gouvernement n'attacha pas d'importance à ces racontars, et la chose ne fut pas suffisamment examinée.

En 1851 un changement complet s'opéra, car le gouvernement acheta pour une forte somme, à un chercheur d'or de Californie, de riches gisements qu'il avait indiqués dans les montagnes Bleues. Mais aussitôt que, par cette mesure, le gouvernement eut donné sa sanction à la recherche de l'or, un mouvement indescriptible se fit dans toute la colonie. Les bruits de l'étendue et de l'immense richesse des gisements prirent consistance de nouveau et furent acceptés comme des vérités indéniables. De tous côtés, des gens affluaient en masse vers les sources de richesse nouvellement découvertes, car ils s'attendaient à trouver l'or pur en si grande quantité, qu'ils n'auraient qu'à le retirer du sable et à en emplir leurs poches. Aussi leur désappointement fut-il grand lorsque, arrivés dans la terre d'or promise, ils apprirent par expérience qu'il fallait travailler péniblement des mois et même des années pour acquérir cette richesse qu'ils ambitionnaient. La plupart des aventuriers qui s'étaient rués sur les gisements pour parvenir en un tour de main à cette aisance qu'ils n'avaient ni la force ni la persévérance de se procurer par le travail dans des conditions normales, retournèrent à Sydney tout découragés, après avoir flâné un mois ou deux dans les *placers*. Leur fureur d'avoir été ce qu'ils appelaient « trompés » faillit coûter la vie au chercheur d'or californien qui avait découvert les gisements.

Cependant une masse de chercheurs d'or se réunirent peu à peu dans les montagnes Bleues, et comme le travail rapportait énormément, l'affluence fut si grande que la petite colonie Victoria, qui venait d'être fondée, fut sur le point d'être totalement abandonnée. Pour l'empêcher de périr complètement, les autorités de Melbourne promirent une forte somme à celui qui découvrirait des gisements aurifères en Victoria. Et effectivement, peu de temps après, on en découvrit près du fleuve Yarra, à quelques milles seulement de Melbourne, et, un peu plus tard, à Ballarat et à Bendigo.

On trouva tout d'abord l'or à Ballarat de la façon ordinaire, c'est-à-dire dans le lit d'un fleuve ; mais ce gisement s'épuisa et l'on ren-

contra une épaisse couche d'argile sous le sable du fleuve ; aussi abandonna-t-on le travail, pour rechercher de nouveaux gisements. Heureusement qu'un traînard eut l'idée de retirer la couche d'argile et il se trouva alors en face d'immenses masses d'or, qui garnissaient l'ancien lit du fleuve. Pendant des siècles, le courant avait charrié de l'or des montagnes et l'avait déposé dans les creux des rochers. Ces creux ou *pockets* (poches) contenaient souvent pour plusieurs milliers de livres sterling d'or. En moins d'un mois, Ballarat devint le placer le plus riche du monde.

La fièvre de l'or allait jusqu'à la rage. Melbourne était presque désert; des gens de toutes les classes de la société et de tous les coins du monde abandonnèrent leur position et leur *home*, pour tenter la fortune. A Melbourne on vit même les sergents de ville abandonner leur service, les fonctionnaires leur bureau et les matelots leur bâtiment.

Quoique la population des colonies affluât vers les placers et qu'elle arrêtât ainsi, pour un temps, le développement normal de ces mêmes colonies, l'Australie n'en fut pas moins dédommagée bien au delà, par l'immigration colossale qui se fit. Dans l'année qui suivit la découverte des gisements, plus de 100 000 émigrants débarquèrent à Victoria, qui ainsi, d'un seul coup, doubla le nombre de sa population, et le quintupla dans les cinq années suivantes. Cette colonie, qui comptait à peine 4 000 âmes en 1830, en avait en 1860 environ 1 300 000. Les découvertes de placers qu'on avait faites suffisaient à expliquer ce courant formidable. En dix ans on produisit, en Victoria seulement, de l'or pour une valeur de deux milliards et demi de francs.

Dans ces conditions, il est tout naturel que l'argent n'ait eu que peu de valeur; les pièces d'or circulaient comme la monnaie de billon, et un chercheur d'or pouvait donner à un coiffeur 25 francs pour se faire couper les cheveux. On ne prenait même pas la peine de faire de la monnaie.

On raconte maintes histoires caractéristiques de l'âge d'or de ces arrogants coureurs de fortune. Un jour, un chercheur d'or qui était sorti pour s'amuser, entra dans une auberge où il commanda un déjeuner de 250 francs. L'hôtesse le regarda, sourit et répondit qu'elle ne pouvait pour l'instant lui donner un déjeuner aussi cher.

Le prix le plus fort était 5 fr. 75. « *Well* », dit le chercheur d'or, il fallait lui donner ce qu'il y avait, et la femme de servir de son mieux, du chaud, du froid, du grillé, du bouilli : bref elle fit tout son possible pour contenter le grand seigneur. Celui-ci s'assit, examina les différents plats avec la supériorité d'un gourmand et fit la grimace : ce n'était rien pour lui. Il sort alors de sa poche un volumineux paquet de banknotes, en extrait une de 250 francs, la place entre deux beurrées, la mange en guise de sandwich et l'avale avec du champagne. « *That's, what I call a ten pounds breakfast* (Voilà ce que j'appelle un déjeuner de 250 francs) », dit-il; puis il paye et s'en va.

Une autre fois, deux Irlandais entrèrent dans une auberge pour se reposer pendant qu'on changeait les chevaux de la diligence. Ces Irlandais étaient des chercheurs d'or qui avaient fait fortune et qui retournaient dans leur île Verte, les poches pleines d'or.

Ayant appris que l'aubergiste était Irlandais aussi, le patriotisme les grisa et ils résolurent de boire à la santé de la vieille Irlande, avec du champagne naturellement. Cinquante bouteilles de ce noble breuvage furent commandées en l'honneur du pays. Mais à peine eurent-ils payé leurs 1 250 francs et cassé le col des deux premières bouteilles, que le cocher crie : « Tout le monde en place ! » Les Irlandais remontent dans la diligence, font un signe de la main en forme d'adieu et continuent leur voyage, laissant à l'aubergiste le soin de boire les quarante-huit autres bouteilles.

Le bénéfice moyen pour chacun en particulier n'était pourtant pas très grand, et cette industrie finit par prendre des formes plus régulières. Peu à peu ce travail est devenu un chaînon de l'exploitation des mines, commencée depuis longtemps déjà pour le cuivre, le charbon et l'étain, et dont l'importance sera sans doute très grande, plus tard, pour l'avenir de l'Australie. De nouveaux placers, découverts dans les régions septentrionales, y ont attiré des aventuriers et frayé ainsi de nouvelles voies à l'immigration ; mais, dans son ensemble, la colonisation a conservé sa physionomie primitive, c'est-à-dire *pastoral* et *agricultural*.

Le développement des colonies a pris une forme particulière dans le Queensland tropical surtout, par le fait des Chinois, qui ont envahi tout l'archipel Indien et pénétré dans l'Australie, restée si longtemps fermée.

On a essayé d'élever des barrières pour protéger le travail national, et, comme en Amérique, on a frappé de douane tout article importé; mais cette mesure et d'autres analogues n'ont pu jusqu'ici arrêter le courant et l'empêcher de pénétrer. En 1887 le gouvernement chinois refusa de ratifier un traité qui eût rendu presque impossible toute immigration de coulis.

Pourra-t-on, d'une façon ou d'une autre, mettre un frein à ce courant, ou formera-t-il, dans le cas contraire, un courant inférieur dans l'immigration européenne? Ce sont là des questions qui ne sont point encore résolues. Cependant il semble impossible que cette immigration puisse jamais supplanter l'immigration européenne.

Les Canaques étant plus aptes que les Blancs à travailler dans les pays chauds, le développement semble devoir être celui qui s'est produit en Amérique, c'est-à-dire une population de planteurs ayant sous leurs ordres des ouvriers de couleur.

Le pays lui-même a donné aux diverses industries son caractère particulier. L'élève du bétail ainsi que l'agriculture exigent des étendues immenses. Mais, la culture de la terre n'étant pas fort en honneur, il s'ensuit que les centres ont beaucoup de peine à se former. Les points choisis les premiers pour centres de colonisation eurent une importance capitale pour le monopole commercial : ce furent les centres de l'intelligence, des plaisirs, et là accoururent les immigrants qui ne s'occupaient pas d'agriculture et n'accaparaient pas les terrains, se contentant de s'établir dans le premier endroit venu, pour y tenter de se créer des moyens d'existence. On s'explique ainsi facilement qu'une population de 3 millions d'individus, répartie sur une étendue immense, ait deux villes, Melbourne et Sydney, qui comptent environ 400 000 habitants, et que le tiers de toute cette population habite les cinq plus grandes villes.

La séparation des différentes colonies se rattache d'une façon très intime à la répartition inégale de la population. Le développement indépendant des deux centres de gravité, Melbourne et Sydney, devait forcément diviser en deux colonies la Nouvelle-Galles du Sud (1851). Déjà depuis 1825 la Tasmanie avait obtenu son gouvernement indépendant à Hobart. Et le développement de Brisbane fut la cause de la séparation du Queensland, qui, en 1859, s'érigea en colonie indépendaute et qui en six ans doubla le chiffre de sa population. Le besoin

d'émancipation augmente continuellement, et l'on tente des efforts violents pour faire du Queensland Septentrional une colonie séparée.

Cependant, d'autre part, on cherche à réunir plusieurs colonies pour en former une fédération, et ces tentatives amèneront certainement d'excellents résultats. Le besoin de se défendre contre les efforts des autres nations, qui essayent d'établir des colonies dans les parages environnants (les Allemands à la Nouvelle-Guinée et les Français à la Nouvelle-Calédonie), fait naître une entente commune entre les différentes colonies, car en Australie l'ambition nationale est très marquée.

Les liens entre l'Australie et la mère patrie sont loin de s'être relâchés au cours de cette lutte pour l'indépendance : au contraire, car les Australiens y tiennent encore plus que les Anglais, et la meilleure preuve en est que l'Australie envoya un contingent de troupes pour prendre part à la guerre entreprise par l'Angleterre à Souakim. Mais on n'a pas encore trouvé la forme définitive de l'*imperial federation*.

Dans différentes colonies on a cherché à se soustraire à la domination anglaise. Les premières colonies de criminels étaient naturellement gouvernées militairement par un gouverneur. Mais au cours de la lutte politique, menée surtout dans la Nouvelle-Galles du Sud — la colonie mère, — le développement amena l'autonomie complète. Le gouverneur nommait son conseil ; mais plus tard des membres nommés par le peuple vinrent y siéger (1824). Cependant ce ne fut qu'en 1851 que les colonies eurent une constitution entièrement libre, avec deux Chambres. Dans les différents États, c'est le gouvernement ou certaines classes riches qui nomment les membres de la Chambre haute. Le droit d'élection pour la Chambre basse se rattachait primitivement à un cens, mais ce cens est maintenant tout à fait nominal. Le gouvernement parlementaire est adopté depuis longtemps dans toutes les colonies.

Les lois sont copiées sur les lois anglaises. L'enseignement est gratuit, laïque et obligatoire, et les colonies, qui se composaient autrefois de criminels, travaillent à présent énormément à l'instruction du peuple. Tout comme en Amérique, les académies et les universités sont soutenues par des fonds privés.

Confiantes dans le développement rapide du pays et ses immenses

ressources naturelles, les colonies se sont laissé entraîner à avoir une énorme dette nationale, environ 2 milliards de francs pour une population de 3 millions à peine. Mais cette dette, qui comprend les dettes communales du pays entier, a été faite surtout dans un but productif, spécialement pour la création de chemins de fer, qui sont d'une importance capitale dans un continent si étendu. En outre, les 600 millions d'hectares de terrains non vendus représentent, exception faite de terrains sans valeur, des sommes énormes qui peuvent garantir ces emprunts.

L'histoire de la colonisation nous montre donc une société encore en pleine croissance, mais qui se rattache cependant complètement au développement de la civilisation européenne. Et ce résultat a été obtenu dans l'espace d'un siècle à peine. Cent ans encore, et nous verrons peut-être un pays où non seulement la flore et la faune auront pris possession des étendues immenses qui leur étaient fermées depuis l'époque tertiaire, mais où toute trace de la population primitive aura disparu. Au lieu d'une stagnation de mille années sur le premier échelon de l'âge de pierre, nous avons un développement incessant, parallèle à celui de la civilisation européenne et américaine.

Dans tout le développement de l'humanité on ne connaît pas de révolution plus soudaine que celle que ce siècle a amenée dans l'histoire de l'Australie.

Au centenaire de la colonisation de l'Australie on a prédit que dans cent ans le pays serait une république fédérale, peuplée de 50 millions d'hommes parlant l'anglais et issus de la même race que les Américains. Ils auront un type nouveau et cependant reconnaissable, car il ressemblera à celui des Yankees de l'Amérique, tout en en différant. *Advance, Australia!* (Avance, Australie!) est la devise des colonies, et elles ont montré qu'elles savent suivre cette exhortation et qu'elles continueront à le faire encore.

II

APERÇU SUR LA GÉOLOGIE AUSTRALIENNE

On peut comparer l'Australie à une assiette gigantesque dont l'intérieur, d'une hauteur moyenne de 100 à 700 mètres, va en s'élevant vers les bords, et qui atteint sa plus grande élévation au sud-est, par la présence du Mount Clarke, dominant sur ce point la mer de 2212 mètres. Le bord de l'assiette se dessine d'une façon très marquée sur la côte orientale, par le terrain montagneux, peu élevé cependant, qui part de Victoria, traverse la partie est de la Nouvelle-Galles du Sud et du Queensland, et va aboutir dans la péninsule d'York, qui limite à l'est le grand golfe de Carpentarie. Cette partie montagneuse est appelée par les géographes de l'Australie (entre autres par G. Sutherland) la Grande Chaîne de Séparation (*the Great Dividing Range*). Là où se touchent Victoria et la Nouvelle-Galles du Sud, cette chaîne porte le nom d' « Alpes d'Australie », et à l'est de Sydney elle prend celui de « montagnes Bleues ».

Au fond du golfe de Carpentarie cependant, et sur une partie de la côte méridionale de l'Australie, le bord manque, car le terrain y est complètement plat; mais, par contre, dans l'Australie Centrale partent, du fond de l'assiette, des régions élevées qui toutefois ne dépassent pas 1 000 mètres de hauteur.

Par suite du manque d'eau, ce continent ne possède pas de fleuves pouvant se mesurer avec ceux des autres continents. Le plus grand

fleuve de l'Australie, c'est Murray river, qui se jette dans la mer sur la côte méridionale. Son bassin représente une superficie équivalente à celle d'un triangle qui aurait pour sommets le cap Nord, Christiania et Saint-Pétersbourg. Ce fleuve est navigable dans sa partie basse pendant l'époque des pluies.

Le gros de l'Australie se compose de roches très anciennes, montagnes primitives contenant du granit, du gneiss et du sil, c'est-à-dire les mêmes formations que celles que l'on rencontre dans la majeure partie de la péninsule scandinave.

Les couches correspondant à la période carbonifère sont nombreuses dans le Queensland et dans le nord-est de la Nouvelle-Galles du Sud : l'Australie se trouve donc posséder, outre ses autres richesses minérales, des « diamants noirs ». En différents endroits on a trouvé des couches datant des époques fossiles de l'histoire du globe terrestre.

Le coquillage que représente la figure ci-contre et dont je trouvai un grand nombre dans du grès à Minnie-Downs (400 milles à l'ouest de Rockhampton) est un coquillage fossile, un *Inoceramus* géant, provenant des terrains crétacés.

Ce fossile a été donné au Musée minéralogique de l'Université de Christiania, et M. Bernh. Lundgren, professeur suédois, qui est une autorité dans cette branche de la science, l'a décrit.

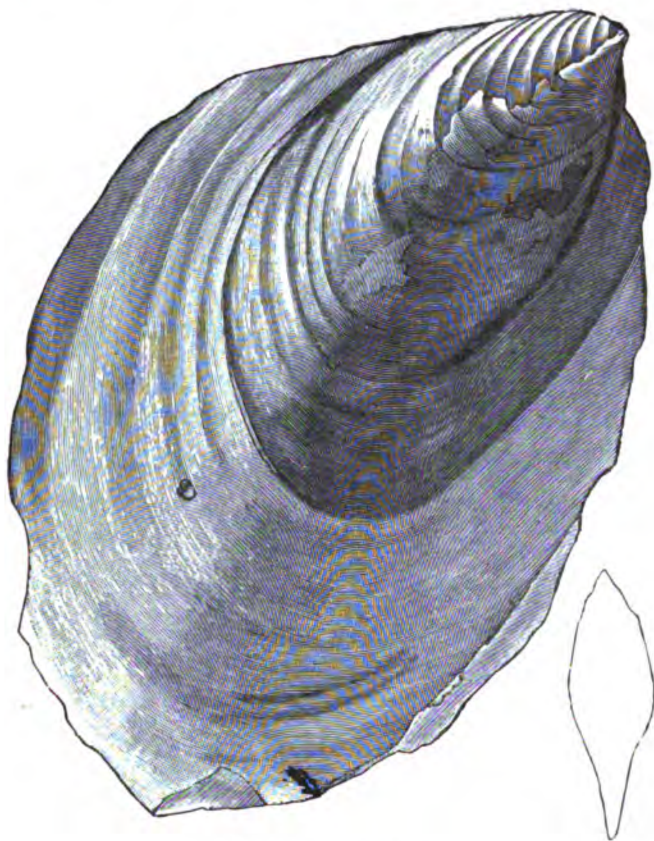
Les vestiges d'animaux et de végétaux que l'on rencontre dans les couches plus anciennes correspondent, par leurs caractères, à ceux datant des mêmes époques que l'on a constatés dans les autres parties du monde. C'est pendant la période fossile que l'Australie s'est trouvée former un continent à part. On le voit surtout lorsqu'on étudie la période tertiaire, pendant laquelle la majeure partie de l'Australie semble avoir été à sec. Il en a été de même durant l'époque quaternaire ou la période géologique actuelle.

Ce continent n'a pas traversé de période glaciaire, car on n'a découvert que des traces insignifiantes et fort contestables d'éboulements.

Il faut remonter à l'époque tertiaire pour retrouver les ancêtres des animaux actuels ; l'époque quaternaire nous montre leurs plus proches parents, qui ressemblent beaucoup aux animaux actuels, cependant plusieurs d'entre eux sont fort grands. Ainsi, il y a eu une espèce de kangourou qui était un tiers plus grand que celui qu'on trouve maintenant, et un *Diprotodon* gigantesque, herbivore parent du kangou-

rou, qui était grand comme un éléphant. On rencontre si souvent des os de cet animal, qu'on est en droit de supposer qu'il y en a eu un grand nombre pour ainsi dire partout.

A une époque où le pays était déjà habitable pour l'homme, vivait encore en Australie un grand oiseau antédiluvien, ressemblant à



Inoceramus maximus.

l'autruche, mais beaucoup plus grand. On a trouvé de ses os dans les *kjœkkenmœddinger* des sauvages, et ils portent des traces d'entailles au couteau en silex.

Le « grès du désert », fort répandu dans l'intérieur du pays, provient de formations beaucoup plus récentes. Il a dû se produire sur terre, car il ne contient aucune coquille d'animaux marins, seulement quelques détritus de végétaux et des coquillages d'eau douce. Les avis sur la manière par laquelle ce grès s'est formé sont très par-

tagés. D'aucuns prétendent qu'il se serait produit dans les grands lacs qui étaient fort nombreux à l'époque; cependant il est plus probable que c'est le sous-sol qui en se vitrifiant aura produit du sable et de la poussière de pierre, que le vent aura répandus de tous côtés.

L'Australie ne possède aucun volcan en activité, mais elle en compte plusieurs d'éteints. On suppose que quelques-uns des volcans de Victoria ont dû être en éruption peu de temps avant la période historique.

De tous les produits minéraux de l'Australie, c'est naturellement l'or dont on s'occupe le plus. On rencontre principalement l'or dans des veines de quartz qui sillonnent les minéraux les plus anciens. Les montagnes s'étant émiettées peu à peu, l'or s'est trouvé avoir un lit nouveau dans le sable et le gravier (ou alluvial). L'eau, en coulant, emmène plus facilement avec elle les matières pierreuses, et l'or, qui est plus lourd, ne roule que très lentement. Il s'ensuit que, plus on remonte, plus on trouve des dépôts riches, et, dans des circonstances heureuses, le chercheur peut voir ses efforts couronnés par un résultat superbe.

III

APERÇU SUR LA FLORE AUSTRALIENNE

A peine est-il une flore aussi riche que l'australienne en détails caractéristiques. Cela ne veut pas dire que le voyageur et le botaniste s'intéressent toujours aux mêmes objets. On a souvent cité comme curiosité que les « cerises » d'Australie ainsi nommées ont le noyau, non pas en dedans, comme les nôtres, mais en dehors. En fait, la chose n'a rien d'extraordinaire, puisque ce que nous appelons fruit n'est qu'un pétiole grossi en forme de base, tandis que le fruit proprement dit consiste en une noix sans saveur, dure comme la pierre, croissant à l'extrémité du pétiole : d'où le nom de l'arbre qu'on appelle *Exocarpus* ou « fruit en dehors ». On en trouve de semblables en d'autres parties du monde. Ainsi le fruit de l'*Anacardium* des îles occidentales se développe à l'extrémité d'un pétiole élargi. La « poire » dite d'Australie est renflée en sens inverse de la nôtre. Ce n'est pas une poire à vrai dire, mais le fruit, immangeable et dur comme du bois, de la protéacée dite *Xylomelum piriforme*. Elle est assez commune près de Port-Jackson. Une autre variété a le Queensland pour habitat. Deux autres se trouvent dans l'Australie occidentale; toutes portent des fruits ligneux de même genre.

En Australie la végétation est toujours verdoyante, tant sur les arbres que sur les arbrisseaux. On devrait dire plutôt qu'ils ont les feuilles persistantes, puisque les belles teintes vertes qui caractérisent

les champs et les forêts dans notre hémisphère boréal sont remplacées par un vert olive ou un monotone gris-bleu. Toutefois les fleurs colorées abondent; les *légumineuses*, les *myrtacées* et les *protéacées* sont nombreuses et variées et abondent sur tout le continent.

Bien que de vastes surfaces à l'intérieur n'aient pas encore été explorées par des botanistes, la flore australienne nous est presque aussi bien connue que l'européenne, sinon dans ses menus détails, du moins dans sa composition et son caractère général. L'Anglais Robert Brown, *facile princeps* parmi les botanistes de son temps, fut en réalité le premier explorateur de la riche flore australienne. Compagnon de Flinders dans son voyage de découverte pendant les premières années du siècle, il forma un très riche herbier qu'il étudia à son retour. Parmi les botanistes qui examinèrent cette flore, nous nommerons plus particulièrement sir John Hooker, sir Ferdinand von Mueller, et feu George Bentham. Travaillant sur les notes et les riches collections qu'avait amassées Mueller et sur les autres herbiers apportés en Angleterre, Bentham a donné la description de toutes les plantes connues de l'Australie. Cet ouvrage, monument de la science et de la patience anglaises, consiste en 7 volumes in-octavo formant un total de 4000 pages.

Depuis, sir Ferdinand von Mueller a augmenté cet ouvrage de suppléments considérables et a publié, en outre, de très importantes monographies largement illustrées des espèces les plus importantes, telles que l'*Eucalyptus* et l'*Acacia*.

D'après son dernier recensement, le nombre des espèces de fougères et de phanérogames connues en Australie à la fin de 1888 s'élevait à 8 909, appartenant à 1390 genres et 149 divisions naturelles. Ce sont de gros chiffres, mais, chose plus remarquable encore, environ 7700 de ces espèces n'appartiennent qu'à ce continent. Nulle part l'élément régional n'est aussi fortement caractérisé et sur d'aussi vastes étendues que dans l'Australie occidentale, à laquelle 85 pour 100 des espèces appartiennent en propre, et des autres 15 pour 100 un petit nombre seulement se retrouvent hors de cette partie du monde.

Plusieurs genres comptent des espèces très nombreuses, en particulier l'*Acacia*, qui en a plus de 300, et l'*Eucalyptus*, qui en a 150. Le *Grevillea*, une protéacée, en a 150 aussi, et le *Melaleuca*, une

myrtacée, en a 100. Les plus utiles et les plus remarquées dans le paysage sont les diverses espèces d'*Eucalyptus* qui portent les noms locaux de « gommier bleu, gommier vert, écorce de fer, écorce en corde », etc.

Leur taille varie depuis le buisson rabougri jusqu'aux arbres les plus hauts du monde : l'*Eucalyptus amygdalina* domine de beaucoup les grands *Wellingtonia* de la Californie. En quelques endroits de



Feuilles avec fleurs et fruits de l'*Eucalyptus amygdalina*.

Victoria, certains de ces bosquets atteignent plus de 300 pieds en moyenne, et Mueller, dans sa remarquable Eucalyptographie, en cite qui ont mesuré 400 pieds, le plus haut étant de 471.

Les gommiers donnent le bois le plus long et le plus durable, et fournissent aussi une variété de produits utiles. La plupart suent une gomme employée dans l'industrie ; l'écorce de quelques-uns est employée dans la tannerie ; une seule usine fournit par an 2000 gallons d'huile. Quelques-uns se débarrassent périodiquement de leurs écorces par larges plaques, comme le font nos bouleaux et platanes,

sur une moindre échelle. Leurs feuilles, comme c'est la règle en Australie, sont verticales au lieu d'être horizontales, et donnent peu d'ombre relativement. Différents de nos arbres sylvestres, ils ont des fleurs plus ou moins apparentes; quelques espèces occidentales ont des fleurs très grandes et très colorées, qui font place à des péricarpes ligneux dont le diamètre varie de moins *d'un quart de pouce à trois pouces*; ils contiennent des graines nombreuses, mais très petites.

Le genre *Eucalyptus* relève des *Myrtacées*, que caractérise un fruit sec dépourvu de pulpe. Au même groupe appartient le genre important du *Melaleuca*, plus spécialement australien et répandu sur tout le continent. Parmi les Mélaleucas on remarque le *Leucadendron*, qui abonde partout, sauf au sud-est. On l'appelle aussi « arbre à thé, arbre à papier d'écorce et arbre à lait ». Son bois est très beau et résistant, très estimé par la marine et propre à de nombreux usages. On dit que son écorce papyracée est imperméable à l'eau et se conserve quand le bois a pourri.

Après les Eucalyptus ce sont les *Protéacées* et les *Acacias* qui dominent dans le paysage. Les nombreuses espèces de *Banksia* que les colons appellent « chèvrefeuille » sont très répandues; on les reconnaît aisément à leurs boules florales, grandes, épaisses et éclatantes, auxquelles succèdent des capsules séminales ligneuses, larges et déhiscentes. Sauf quelques exceptions, deux ou trois aux îles Sandwich et dans les Mascareignes, ces espèces diffèrent de leurs congénères dans les autres parties du monde, en ce que leurs feuilles plumeuses ont été soit aplaties verticalement, soit arrondies et transformées en organes diversement constitués, qui correspondent aux pétioles et qu'on appelle *phyllodes*. Par occasion et tout spécialement dans les jeunes plantes en germination, une feuille naine surgit à l'extrémité du phyllode et trahit sa vraie nature.

Bien que les conifères soient rares, deux espèces alliées et qui leur ressemblent beaucoup, celle des *Frenela* (Callitris) aux branches délicates et retombantes, et celle des *Casuarinées*, dites aussi « casse, chêne des rivières, chêne des forêts », caractérisent essentiellement le paysage australien. Le Queensland, cependant, et la partie septentrionale de la Nouvelle-Galles du Sud montrent deux vrais conifères, à savoir le *bunya-bunya* (*Araucaria Bidwillii*) et le pin de Moreton bay (*Araucaria Cunninghamii*). On trouve d'autres

araucarias dans les îles Norfolk, la Nouvelle-Calédonie et le Sud-Amérique. Les deux espèces australiennes donnent un excellent bois de construction; mais il est interdit, dans les forêts de la Cou-



Arbre à thé (*Melaleuca leucadendron*).

ronne, d'abattre le bunya-bunya, dont les graines servent d'aliment aux indigènes.

Cette esquisse succincte de la flore australienne serait défectueuse si elle ne faisait aussi mention des curieuses *Xanthorrhées* ou « arbre-herbe », qui forment un trait dominant de l'Australie occidentale.

Les plus fortes espèces ont de larges stipes surmontés d'un panache de feuilles longues, étroites et recourbées, du centre desquelles surgissent des hampes élevées portant de délicates inflorescences.



Araucaria Bidwillii.

Il n'est personne ayant quelque teinture de botanique, qui n'ait entendu parler du gigantesque baobab d'Afrique, mais peu connaissent le baobab d'Australie, qu'on trouve dans les plaines sablonneuses et les carrières qui s'étendent de la rivière Glenelg à la terre d'Arnhem. Son tronc a quelquefois 80 pieds de circonférence.

Les fougères arborescentes abondent; elles sont très belles en

quelques parties de l'Australie orientale, où l'on voit aussi les palmiers qui font l'ornement du Queensland et de la Nouvelle-Galles du Sud; ni l'un ni l'autre de ces groupes ne se rencontrent dans l'Australie occidentale, si ce n'est tout à fait au nord.

Ce qui caractérise encore la végétation d'Australie, c'est la *brousse* des colons : une broussaille épaisse et basse, dont la composition varie dans les différents districts et qui prend le nom de l'espèce dominante.

La flore australienne a plus d'affinité avec celle de l'Afrique australe qu'avec aucune autre. Cependant toutes les espèces et toutes les variétés diffèrent dans les deux pays.

Je dois au docteur F. Kiær l'intéressant aperçu suivant sur les mousses du Queensland :

La flore des mousses du Queensland a encore été peu étudiée. Le nombre des espèces connues de mousses à frondes ne dépasse pas 200, et cependant il y en a, en réalité, trois ou quatre fois autant. Parmi les collectionneurs de ces plantes dans le Queensland, on peut citer Mlle Hélène Scott et Mme Amélie Dietrich et, dans ces derniers temps, le botaniste F.-M. Bailey. Une partie des mousses trouvées appartiennent à des familles répandues sur le monde entier, telles que le *Sphagnum*, le *Dicranum*, le *Barbula*, le *Bryum*, le *Neckera*, le *Thuidium*, l'*Hypnum*, etc. D'autre part, il y a quelques familles qui sont particulières à l'Australie et des formes qui caractérisent les zones tropicale et sous-tropicale.

Comme particulières à l'Australie, il est nécessaire de mentionner, parmi les mousses à panicule, la famille *Dawsonia*, que jusqu'ici on n'a trouvée que dans ce continent. Ces mousses, représentées dans le Queensland par trois espèces, sont des plus belles et des plus grandes; pour le costume elles ressemblent au *Polytrichum*, et, comme lui, elles ont un capuchon poilu; mais le fruit a son ouverture garnie d'une couronne formée de poils nombreux (il y en a quelquefois plus de 500).

Parmi les familles que jusqu'ici on n'a rencontrées qu'en Australie, on peut citer, en fait de mousses à fruits latéraux, l'*Euptychium*, dont les feuilles sont fortement pliées, ainsi que le *Bescherellia*, aux courtes feuilles, très répandu dans le Queensland et originaire de la Nouvelle-Calédonie; il ressemble au *Cyrtopus*, mais il n'a qu'une couronne simple, et le pédoncule est plus long.

La famille du *Spiridens*, dont on rencontre plusieurs espèces dans les îles d'Australie, dans l'archipel de la Sonde, aux Moluques et aux Philippines, n'est pas encore représentée dans le Queensland.

Entre autres formes australiennes, on peut citer encore l'*Endotrichella*, l'*Orthorhynchium*, le magnifique *Braithwaitea*, trois espèces variées du charmant *Thamniella*, ainsi que quelques espèces d'*Hypnodendron* ramifié en forme d'arbre. On a trouvé également dans le Queensland le *Ptychomnium aciculare* Brid., très ordinaire dans l'hémisphère austral.

En fait de mousses du Tropique on rencontre, outre l'*Octoblepharum albidum* et le *Rhizogonium spiniforme*, communs aux Tropiques, plusieurs espèces de cette dernière famille. La famille des *Macromitrium* est assez bien représentée dans le Queensland (plus de dix espèces). Citons encore plusieurs espèces de familles : *Papillaria*, *Hypopterygium* et *Rhacopilum*.

Si peu connue qu'elle soit, la flore des mousses du Queensland présente un type qui est complètement différent de celui de la flore européenne, et l'avenir amènera certainement des découvertes très intéressantes sous ce rapport dans la colonie en question, dont l'étendue est si grande.

On n'a encore trouvé dans le Queensland que fort peu de mousses hépatiques (dix-huit), mais on est en droit d'espérer que nos connaissances sur la présence dans le pays de ce groupe si intéressant seront en partie complétées avant peu d'années.

IV

APERÇU SUR LA FAUNE AUSTRALIENNE

On peut dire que l'Australie est la partie qui a subi le moins de changements dans la dernière période géologique, car le pays est à peu près ce qu'il était à l'époque tertiaire. Certains savants ont été jusqu'à dire que l'Australie est une parcelle du monde à l'époque calcaire, que le développement a oubliée. Ce pays de l'« aurore » nous montre une faune ancienne et bizarre tout comme sa flore, dont les protéacées, les casuarinas et les acacias sans feuilles rappellent la végétation disparue de la première période tertiaire. Les mammifères de l'Australie sont principalement représentés par les curieux marsupiaux, les plus anciens et les moins bien organisés de tous les mammifères connus; ils datent d'une époque géologique plus ancienne pendant laquelle les mêmes races se retrouvaient en Europe. En fait d'oiseaux, le pays possède quelques espèces curieuses (*Megapodidæ*), les seules qui ne couvent pas leurs œufs, mais les enfouissent, à la mode des reptiles, dans le sable brûlant ou dans des tumulus, dont la chaleur qui se dégage des matières en fermentation fait éclore les poussins. Les deux « oiseaux coureurs », l'émeu et le casoar, exception faite du *kiwi* de la Nouvelle-Zélande, ont des ailes plus rudimentaires qu'aucun oiseau actuel du genre des autruches.

On prétend qu'à l'époque tertiaire l'Australie aurait été beaucoup

plus grande que maintenant; elle aurait compris non seulement la Nouvelle-Guinée et la Tasmanie, mais se serait peut-être étendue à l'est jusque vers les îles Fidji. D'après le célèbre naturaliste anglais M. A. R. Wallace, cette hypothèse est absolument nécessaire pour expliquer les conditions particulières de la faune du pays. On a trouvé des restes fossiles de marsupiaux géants très extraordinaires; ces animaux étaient pour la plupart herbivores, et l'on ne croit pas qu'ils aient été mieux organisés que ceux qui vivent actuellement. Et comme on n'a pas trouvé de restes fossiles de carnassiers placentaires[1] qui auraient dérangé l'existence de ces géants, Wallace conclut que ces derniers sont morts par suite de bouleversements physiques, et surtout climatiques, qui se sont produits à la période glaciaire. Ces dernières années on a découvert des restes du moa gigantesque (*Dinornis*) : jusqu'alors on avait cru que cet oiseau n'existait qu'en Nouvelle-Zélande.

Wallace et Sclater divisent la surface de la terre en six régions zoologiques; celle qu'ils appellent la « région australienne » est une des mieux délimitées et certainement la plus curieuse de toutes. Cette région comprend : l'Australie proprement dite, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Zélande, les îles de l'océan Pacifique et celles de l'archipel des Indes-Orientales qui se trouvent à l'est de Bornéo, de Java et de Bali. Ces dernières îles, qui toutes appartiennent à la région hindo-malaisienne, sont séparées de la région australienne par une ceinture d'eau très profonde, connue sous le nom de « ligne de Wallace ». Toutes les îles au sud-est de cette démarcation — Célèbes, Timor, Amboine, Banda et la Nouvelle-Guinée — sont séparées par une eau peu profonde, ce qui indique qu'elles sont situées sur un banc sous-marin et qu'elles étaient autrefois réunies à l'Australie. Des deux côtés de la ceinture en question, la faune est toute différente : les singes, les rhinocéros, les tapirs, les tigres, les léopards et les autres animaux hindous et malaisiens disparaissent complètement dans la région australienne, où l'on ne trouve presque aucun des groupes de mammifères qui vivent dans les autres parties du monde.

1. On entend par « mammifères placentaires », par opposition aux marsupiaux non placentaires et aux monotrèmes (animaux à cloaque), tous les autres mammifères dont le fœtus se nourrit du placenta.

En revanche on y rencontre des marsupiaux, ou bien on se trouve en face d'une absence complète de mammifères, ce qui est le cas dans la majeure partie des îles de la mer du Sud. Les oiseaux les plus curieux sont les *Meliphagidæ*, les oiseaux de paradis de la Nouvelle-Guinée, les casoars et enfin le kiwi de la Nouvelle-Zélande.

Le caractère zoologique de la région est surtout marquant en Australie, où règne une grande richesse de curieux animaux. Ce continent, situé entre 39° l. S. et 11° l. S. et qui est par conséquent beaucoup plus grand que toutes les autres îles de la région ensemble, doit avoir forcément des climats très différents : dans sa partie sud, le climat est celui des pays méditerranéens; dans la partie nord, les pluies tombent à des époques régulières, tandis que le centre est plus chaud et plus sec qu'aucune autre contrée du monde. Et cependant, cette diversité de climat n'est pas accompagnée par une diversité correspondante dans le règne animal, qui a un caractère très uniforme; les espèces les plus importantes sont répandues sur le continent entier. A proprement parler, l'Australie est un pays chaud et sec, dont la flore comme la faune se sont développées conformément aux conditions géographiques et physiques particulières au continent : aussi la partie tropicale de l'Australie septentrionale ne présente-t-elle pas une végétation aussi riche que celle de la Nouvelle-Guinée, peu éloignée cependant et dont le climat est plus humide.

Plusieurs des mammifères australiens peuvent se passer d'eau pendant un temps assez long. Gould prétend même que les grands *kingfishers* (martins-pêcheurs), qui se nourrissent principalement de lézards et d'insectes, ne boivent jamais.

L'Australie a une faune toute particulière, ce dont on se rend compte surtout en étudiant ses mammifères. Quand on pense qu'un continent presque aussi grand que l'Europe ne possède, en fait de mammifères, que des marsupiaux, quelques chauves-souris, des rats et des souris!

Il n'y a ni singes, ni carnassiers, ni animaux à sabots. On n'y trouve aucune des espèces d'où descendent nos animaux domestiques, exception faite pour le dingo, le chien australien. Et encore, quoiqu'on ait trouvé des restes de cet animal à l'état fossile dans certaines cavernes, on croit qu'il a été importé par l'homme, car il ne diffère que fort peu du chien sauvage des autres pays. Si actuellement l'Australie a tant de grands animaux terrestres que l'on trouvait

autrefois en Europe, cela prouve que le pays a dû être relié d'une façon quelconque à l'Asie, tout comme les îles Britanniques, qui autrefois n'étaient pas séparées du continent européen.

Selon Wallace, l'isolement actuel des mammifères du pays, par rapport à la faune terrestre des autres continents, est la preuve la plus certaine que l'Australie n'a pas été reliée à l'Asie pendant l'époque tertiaire; ce qu'il y a de plus caractéristique, c'est que les seuls mammifères qui soient communs à ce continent et à l'Ancien Monde soient la chauve-souris et d'autres petits animaux, qui ont pu être facilement importés des côtes étrangères, sur des poutres et des racines flottantes. Excepté en Amérique, où il existe une famille de marsupiaux, on ne trouve actuellement des animaux à bourse qu'en Australie, en Nouvelle-Guinée et en Tasmanie, ce qui démontre que ces îles ont été reliées autrefois à l'Australie.

Les animaux à bourse sont ainsi appelés à cause de la bourse ou poche que possèdent presque toutes les femelles et où le petit est déposé, aussitôt après sa naissance. Cette poche s'appuie sur des os marsupiaux très particuliers et aussi fortement développés chez les deux sexes. Plusieurs particularités distinguent ces animaux des autres mammifères, entre autres la denture.

Le petit du « gros kangourou » n'est guère plus grand que le « petit doigt d'un enfant, auquel il ressemble assez ». La mère s'arrange pour placer avec sa bouche ce petit être nu, aveugle et sourd, sur une des cordes lactifères, longues et minces, qui se trouvent dans la bourse; le petit y reste attaché peut-être des semaines entières et se développe alors très rapidement. La mère possède un muscle particulier, à l'aide duquel elle peut envoyer du lait dans la gorge du pauvre petit, dont le larynx est construit de façon à permettre la respiration pendant l'allaitement et éviter la suffocation. Peu à peu il prend la forme de ses parents, et lorsqu'il est assez grand, il commence à quitter la poche assez souvent, pour faire des excursions, de plus en plus longues chaque fois; la poche, au cours de la croissance du petit, s'élargit à mesure et tient lieu, non seulement de matrice, mais aussi de refuge et de nid. Il en est de même pour tous les marsupiaux, avec cette seule différence que le nombre des petits peut varier beaucoup, de un à quatorze.

Le cerveau des marsupiaux est petit et ne possède que peu de

circonvolutions, ce qui indique peu d'intelligence : effectivement les marsupiaux sont les plus inintelligents de tous les mammifères, et indifférents pour tout ce qui ne touche point aux exigences de leur ventre. Brehm fait remarquer que la femelle ne joue jamais avec ses petits et s'occupe encore moins de leur éducation. Les animaux à bourse diffèrent beaucoup entre eux, autant par leur forme que par leur manière de vivre. Il y en a de grands comme des cerfs, et de petits comme des souris. La plupart se meuvent en sautant sur leurs pattes de derrière; mais certains marchent à quatre pattes. Les uns vivent sur le sol, d'autres sur les arbres; d'autres encore possèdent une membrane qui leur permet de voler. Presque tous sont herbivores, mais il y en a qui se nourrissent de fruits, de racines ou de feuilles, pour ne pas parler de ceux qui sont carnivores et insectivores, ni de ceux qui vivent de miel.

Depuis 1770, époque à laquelle Cook apprit par ses matelots qu'on avait vu le diable s'enfuir, sous la forme d'un gros animal sautant sur ses pattes de derrière, on ne peut se figurer l'Australie sans kangourous, dont c'est la vraie patrie. Ces *Macropodidæ* sont les plus grands et les plus curieux de tous les marsupiaux existants, et l'Australie en compte plusieurs espèces. Le kangourou le plus grand est rouge (*Macropus rufus*) et vit dans l'intérieur du pays. Parmi les espèces plus petites, il faut citer les wallabys, les potorous, de la grandeur d'un lapin, et les *pademelons*, qu'il est si facile de reconnaître, parce que, en courant, ils laissent tomber une de leurs pattes comme si elle était cassée. Les kangourous se sont reproduits énormément ces dernières années, et la destruction systématique des dingos, ainsi que la disparition des indigènes, en sont peut-être un peu la cause. Les kangourous, les wallabys et les potorous, leurs parents, sont devenus de véritables bêtes nuisibles, détruisant les pâturages : aussi cherche-t-on, dans plusieurs districts, à les détruire par tous les moyens possibles. Dans le Queensland, le gouvernement offre une prime pour tout animal abattu, ce qui de 1880 à 1885 a diminué de six millions le nombre des marsupiaux.

Le *Dendrolagus*, qui vit dans les broussailles épaisses du Nord-Queensland, est un animal réellement curieux; il diffère notablement des autres membres de la famille. La famille des phalangistes est très répandue en Australie; ces marsupiaux, qui vivent sur les

arbres, ne sortent que la nuit. On les appelle en général *opossums*, et cependant ils diffèrent d'une façon très marquante des vrais opossums qui se trouvent en Amérique. Si les opossums d'Amérique sont les plus parfaits et les plus intelligents de tous les marsupiaux de ce continent, on peut en dire autant de ceux d'Australie. Ce sont pour ainsi dire les singes de cette faune particulière, car ils ont une queue préhensile et un pouce articulé qui fait de leurs pieds de véritables mains. Ils vivent de fruits, d'insectes et d'œufs d'oiseaux.

Les pétauristes sont leurs proches parents : ils ressemblent étrangement aux écureuils volants de l'Inde, et le plus petit de tous, le gracieux *Acrobata pygmæa*, est une vraie merveille d'élégance et de grâce dans les mouvements. Quoique pas plus grand qu'une souris, il n'en vole pas moins à l'aide de sa membrane, tout aussi bien que les pétauristes d'espèce plus grande, ce qui ne l'empêche pas de devenir souvent la proie des chats domestiques.

Le *koala* (*Phascolarctos*) tient le milieu entre les kangourous et les phalangistes, et les rongeurs sont représentés par le gros et lourd *vombat* (*Phascolomys*).

Les *Dasyuridæ* sont carnivores et le colon leur donne souvent des noms d'animaux de l'Ancien Monde, tels que « chat à bourse, tigre à bourse, loup à bourse », etc. Tous ces marsupiaux carnassiers ont un caractère vorace, et quelques-uns même ne le cèdent en rien, sous ce rapport, aux martres et aux belettes. Le *Thylacinus* et le *Sarcophilus* de Tasmanie sont les plus sauvages et les plus forts de tous les animaux australiens, et font de grands ravages dans les troupeaux de moutons. Cependant la première de ces deux espèces est presque détruite à présent. Les chats à bourse (*native cats*, *Dasyurus Geoffroyi*) sont en nombre partout et détestés par les colons pour la chasse qu'ils font à leurs volailles. On en tua une nuit 500 au Mount Elephant, dans la province de Victoria, avec deux moutons empoisonnés; toutes les bêtes s'étaient réunies dans cet endroit, le seul où il y eût de l'eau, car depuis longtemps déjà une grande sécheresse régnait dans la région.

Nous arrivons maintenant aux animaux à cloaque (*Monotremata*), le dernier groupe des mammifères; ils possèdent les os marsupiaux particuliers à tout animal à bourse, mais n'ont, à proprement parler, aucune poche, et il leur manque des dents. Cette famille intéres-

sante ne compte que deux espèces : l'ornithorynque et l'échidné.

L'ornithorynque (*Ornithorhynchus anatinus*) est facile à reconnaître, par sa mâchoire cornеuse qui ressemble d'une manière frappante à un bec d'oie. L'animal est long d'environ 50 centimètres, et son corps, couvert d'un poil brun très épais, est plat et tient du reptile; ses pattes sont courtes et palmées. Pendant le jour, l'ornithorynque dort dans des trous profonds qu'il se creuse sur le bord des rivières. Cet animal est commun aux régions méridionales et orientales de l'Australie, jusqu'à Cooktown; cependant on le rencontre encore en Tasmanie.

L'échidné (*Echidna*), par son aspect et ses dimensions, rappelle notre porc-épic, car, tout comme ce dernier, il est couvert de piquants et peut rouler son corps sur lui-même. Il n'a pas de palmure, ce qui ne l'empêche pas de fort bien nager. Il se nourrit de fourmis et d'insectes et possède, comme les fourmiliers, une langue mince et longue qui sécrète un liquide gluant. Cet animal est doué de forces si grandes que, quand on le regarde se creuser un trou dans le sable ou dans la terre molle, il paraît littéralement s'enfoncer et disparaître à vue d'œil. Sa chair, excessivement grasse, est considérée comme un vrai régal par les indigènes, et à Herbert river, où on lui donne le nom de *gombian*, on le chasse à l'aide de dingos dressés à cet effet.

Ces deux mammifères, les plus curieux du monde, ont une parenté fort grande avec les vertébrés, les reptiles et les oiseaux. Leurs pattes de devant, par exemple, sont attachées au sternum par des *coracoideum* et *epicoracoideum* parfaitement développés, tout comme chez les lézards, ce que l'on ne voit chez aucun autre mammifère. Comme l'oiseau, ils ont les os du crâne si parfaitement joints qu'on ne peut distinguer la suture. Mais ce qui est curieux surtout, c'est que ces animaux pondent; et lorsque l'œuf, qui contient un jaune très grand, arrive à l'éclosion, la mère allaite le petit.

Les phases du développement des œufs sont différentes de celles des œufs de tous les autres mammifères, et ressemblent beaucoup à celles des œufs des reptiles et des oiseaux. Et comme, de plus, les œufs sont *méroblastiques*[1], ces animaux paraissent se rapprocher beaucoup plus des reptiles et des oiseaux, que des mammifères.

1. Œufs où une faible partie seulement de jaune sert à former l'embryon, tandis que le

Les œufs de l'ovaire de l'échidné mesurent 3 millimètres de diamètre, sinon plus, et ils sont certainement, pour des mammifères, les plus grands qui existent. (Ceux de l'homme ont en moyenne un diamètre de 2/10 de millimètre.)

Les petits semblent ne grandir que très lentement. Ils viennent au monde très petits, aveugles et sans poils; dans les commencements, leur bouche n'a pas forme de bec, elle est grosse, ronde, molle et très apte à recevoir le lait qui s'écoule, goutte à goutte, des glandes mammaires dépourvues de mamelons. Comme ces animaux n'ont pas de poche, la mère est obligée de laisser ses petits dans le nid, et c'est là qu'elle les allaite. (Cependant chez l'échidné on constate durant l'époque de la parturition une membrane qui rappelle vaguement une poche.)

Le règne des oiseaux n'a pas en Australie une situation aussi isolée que la classe des mammifères; ces oiseaux sont toutefois très particuliers et d'une étude fort intéressante. Nous rencontrons dans ce continent des aigles, des tiercelets, des merles, des hirondelles, des gobe-mouches, des mouettes, des canards, etc., quoique d'espèces auxquelles nous ne sommes pas habitués; mais ce qui étonne surtout, c'est de voir que les vautours et les pics, que l'on trouve généralement dans toutes les contrées du monde, manquent totalement dans le pays.

Des oiseaux bien curieux, ce sont les *Meliphagidæ*, qui se nourrissent de miel. Les arbres et les buissons d'Australie sont riches en fleurs, mais ne donnent pas de fruits savoureux : aussi une masse d'oiseaux cherchent-ils leur nourriture chez les fleurs; ils se réfugient surtout dans les gommiers et les banksias, et fort peu d'entre eux cherchent leur pâture sur le sol. Ces oiseaux, caractéristiques au pays, ne comptent pas moins de 200 espèces et rappellent par leur manière de vivre les colibris d'Amérique, dont ils diffèrent cependant complètement sous les autres rapports. Les plus grands sont de la dimension d'un petit pigeon, mais leur corps est plus élancé; ce sont de gentilles bêtes, très fortes et très vives, qui, à l'aide de leurs pattes très puissantes, se laissent pendre aux branches, presque comme le font les mésanges, et dans cette position explorent les fleurs; leur langue se termine en brosse, ce qui permet facilement à ces oiseaux de recueillir

reste forme sa nourriture, ce qui est le cas pour les oiseaux. Chez les mammifères, le jaune tout entier sert à former l'embryon (œufs holoblastiques).

le miel et les insectes qui y restent attachés. Quelques perroquets même, les *Trichoglossidæ*, vivent de miel et de pollen et sont particuliers à l'Australie.

Il a déjà été question, au courant de cet ouvrage, de certaines coutumes des oiseaux australiens, entre autres de celle des oiseaux-joueurs (*bowerbirds*), que le sentiment du beau pousse à construire des « salles de jeu », et de celle des trois espèces de mégapodes qui ne couvent pas leurs œufs, mais qui, tout comme les reptiles, les font éclore par une chaleur artificielle. Ces *Megapodidæ* doivent leur nom à leurs pattes et à leurs griffes longues et puissantes, qui leur permettent facilement d'élever le tumulus dans lequel ils déposent les œufs à éclore.

C'est fort intéressant de voir que les martins-pêcheurs (*kingfishers*), très répandus dans le monde entier, ainsi que les pigeons, tout au moins aussi cosmopolites, soient si nombreux en Australie. L'oiseau-rieur (*Dacelo*) est un martin-pêcheur dont la voix est toute différente de celle des autres oiseaux. Les pigeons atteignent en Australie leur maximum de développement, tant au point de vue de la variété des espèces que de la richesse des couleurs; quelques-uns même possèdent une houppe, ornement si rare chez cette famille d'oiseaux. Cet énorme accroissement de bêtes si peu en état de se défendre prouve que ces pigeons ont peu d'ennemis dans ce continent. Wallace donne comme raisons : le manque total de singes, de chats, de belettes et d'autres animaux vivant sur les arbres et se nourrissant d'œufs et de jeunes oiseaux, ainsi que la couleur verte prédominante chez ces pigeons et qui les cache au regard des oiseaux de proie, leurs seuls ennemis. Les nombreux pigeons qui vivent dans les plaines du Queensland Central ont un plumage terne qui leur permet de se dérober plus facilement dans ce terrain ouvert.

Une grande partie des oiseaux australiens sont remarquables par la splendeur de leur plumage, et peuvent se mesurer sous ce rapport avec les colibris d'Amérique, les trogons et les perroquets de l'Inde. Le petit et élégant *maluri* (*wrens*), sorte de fauvette, est bleu de ciel et pourpre; le *Sericulus melinus* est jaune d'or et noir velouté; le *riflebird* (*Ptiloris Victoriæ*) a des reflets métalliques; et enfin les pinsons portent des couleurs aussi belles que celles des plus magnifiques papillons. Parmi les nombreux perroquets, qui comptent

entre autres des cacatois blancs et des cacatois noirs, il en est dont le plumage est d'une beauté exceptionnelle. La queue du porte-lyre mâle (*Menura*) est un ornement qui n'a pas son pareil dans le règne des oiseaux.

Le superbe émeu, qui représente en Australie, avec le casoar, la famille des autruches, est encore très répandu dans les plaines herbeuses. Le casoar, au contraire, qu'on ne trouve que dans le nord-est de la région tropicale du continent, est très rare; il disparaîtra bientôt, par le fait de la marche de la civilisation, qui défriche les broussailles.

Les canards, les oies et d'autres oiseaux aquatiques encore sont fort nombreux et fournissent un excellent gibier; mais comme ils sont très poursuivis par les chasseurs, les colonies ont décidé que, tous les ans, pendant une certaine époque, la chasse de ces oiseaux serait interdite. Parmi les oies, dont les pattes ne sont palmées qu'à moitié, le « blanc et noir » (*Anseranas melanoleuca*) est le plus commun; ces magnifiques oiseaux, qui vivent par bandes, disparaissent de plus en plus devant la civilisation. Ils ne sont actuellement nombreux que dans le Queensland Septentrional, où les indigènes en abattent des quantités à coups de lance. Ils servirent souvent de nourriture aux membres de l'expédition dirigée par Leichhardt, dont le but était de gagner par voie de terre le golfe de Carpentarie.

Un fait bien curieux à constater, c'est que certaines espèces des oiseaux d'Australie quittent tout à coup, sans raison plausible, le district qu'elles habitent depuis plusieurs années, pour une autre région, qu'elles abandonnent également quelques années après. Gould cite à ce sujet plusieurs exemples. Un squatter de ma connaissance me raconta qu'un beau jour, des pélicans étaient venus prendre possession de Darling river, dans la Nouvelle-Galles du Sud, à 400 milles de la côte. Ni les indigènes ni les Blancs ne les avaient vus auparavant dans la région; ils s'établirent auprès d'un lac appelé *Dry lagoon*; mais, ce lac s'étant desséché, comme toujours du reste, les parents furent obligés d'aller chercher du poisson pour leurs petits dans un lac situé à deux milles plus loin. Quand les petits furent assez grands, toute la colonie gagna ce nouveau domaine; cette émigration dura trois semaines. Les pélicans habitent généralement les îles de la côte.

L'Australie ne possède pas moins de 700 espèces d'oiseaux, dont 600 peut-être rien que dans le Queensland; c'est là une richesse de variétés plus qu'ordinaire, surtout lorsqu'on réfléchit que l'Europe, qui est un continent un peu plus grand, ne compte en tout que 500 espèces différentes.

Les reptiles, les amphibies et les poissons ont beaucoup de repré-



Oies sauvages (*Anseranas melanoleuca*) du Nord-Queensland.

sentants en Australie et comptent certaines formes particulièrement intéressantes. Les lézards sont répandus un peu partout, et cependant on rencontre dans l'Australie Occidentale certaines espèces de lézards que l'on ne trouve pas hors de ce district; ces espèces sont particulières à la région; il en est de même, du reste, de certaines plantes. La famille des lézards ne manque pas de formes caractéristiques, entre autres le lézard à col (*frilled lizard* ou *Chlamydosaurus Kingii*). Cet animal possède une large peau qui lui pend autour du cou et qu'il peut relever en forme de col à la reine Élisabeth. Ce lézard

garde souvent la position assise, commune aux kangourous, et lorsqu'on l'effraye, il fait, comme ces marsupiaux, cinq ou six sauts assez grands avant de prendre réellement sa course.

Quoique les *Viperidæ* et les *Crotalidæ*, les plus dangereux de tous les serpents du monde, manquent en Australie, il n'y a cependant pas de continent où le nombre des serpents venimeux soit aussi grand, comparativement à celui des serpents inoffensifs.

Comme partout, du reste, le nombre de ces reptiles augmente avec la chaleur; la Tasmanie n'en compte que trois espèces, tandis que le Queensland en possède cinquante, parmi lesquelles les grands pythons, qui ne sont pas dangereux et dont les indigènes se régalent. Il y a beaucoup de serpents d'eau sur les côtes de l'Australie tropicale, et ils sont tous venimeux.

On ne trouve pas dans le pays d'amphibies à queue (salamandres); par contre, une masse de grenouilles, qui ont le don particulier de se plier d'une façon extraordinaire aux conditions climatiques. Il y eut à une époque, dans l'Australie du Sud, une sécheresse qui dura vingt-six mois. Le pays fut transformé en désert, partout la vie avait disparu : moutons, bestiaux et marsupiaux étaient morts. Tout à coup une tempête accompagnée d'averses éclata, et, six heures après, les voix puissantes des grenouilles saluaient l'arrivée de la pluie. Il y eut nombre de mouches et de chauves-souris. Pendant mon voyage dans le Queensland Occidental j'entendis parler, à Diamantina river, d'une espèce de grosses grenouilles qui, après la pluie, se creusaient dans la terre un trou d'environ 10 centimètres de profondeur, dans lequel elles restaient enfouies pendant la période de sécheresse. Ces animaux contiendraient une certaine quantité d'eau, ce dont profitent les indigènes, car, lorsqu'ils ont soif, ils déterrent ces grenouilles et les pressent pour en faire sortir l'eau. Les Blancs emploient quelquefois le même moyen pour se procurer de l'eau, et l'on prétend qu'une grenouille contient un petit verre à pied d'eau claire et d'un goût fort agréable.

Mû par le désir de donner à tout animal australien des noms qui lui rappellent son pays, le colon appelle *burnett* (saumon) un gros poisson habitant certains fleuves du Queensland Central. Ce poisson, nommé *barramunda* par les indigènes, n'est pas à proprement parler un saumon, car les saumons ainsi que les carpes n'existent pas en

Australie; mais ses dimensions et la saveur de sa chair rappellent ce poisson, qui est resté longtemps un aliment chéri des Noirs et des Blancs. En 1870 le monde des savants acquit la certitude que ce poisson, connu maintenant sous le nom de *Ceratodus Forsteri,* est un des survivants les plus remarquables d'une époque disparue. Depuis longtemps déjà on a trouvé des dents de ce poisson, à l'état fossile, dans les terrains jurassiques et triasiques de l'Europe, de l'Inde et de l'Amérique; mais on considérait naturellement cet animal comme

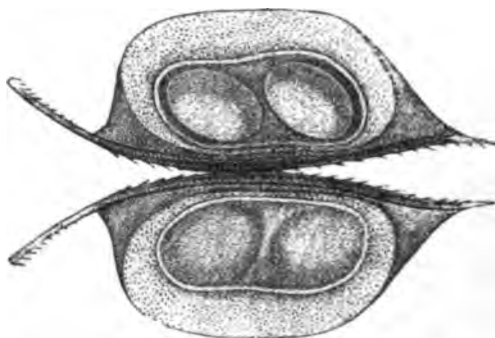


Lézard à col (*Chlamydosaurus Kingii*).

disparu, tout comme l'*Iguanodon* ou le *Dinotherium*. Ce poisson fait partie des sirénoïdes (*Dipnoi*), qui ont des ouïes et des poumons; il en est de même du *Protopterus* d'Afrique et du *Lepidosiren* du fleuve Amazone. Le *Ceratodus Forsteri* ne possède qu'un poumon, et il peut respirer à l'aide de cet organe seul, ou bien avec les ouïes seules, ou encore les deux organes à la fois; aussi abandonne-t-il pendant la nuit son élément naturel, pour manger de l'herbe et des feuilles, et dans le jour on le voit prendre des bains de soleil sur les troncs d'arbres qui dominent l'eau. Ce « fossile vivant », qui atteint quelquefois une longueur de deux mètres, se trouve être une forme transitoire entre le poisson et le reptile.

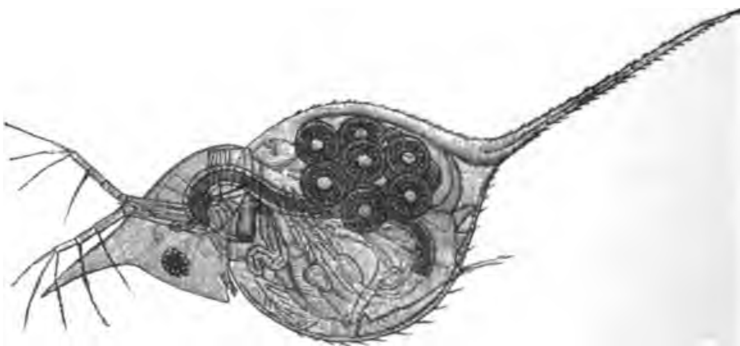
Si l'Australie est pauvre en papillons, par contre elle possède de splendides variétés de coléoptères, entre autres la famille des ***Buprestidæ***. Le règne animal inférieur, fort curieux du reste, est encore relativement peu exploré.

Le professeur G. O. Sars, de Christiania, dans une suite d'expériences fort intéressantes, a réussi à faire éclore et à acclimater dans



Œuf de *Daphnia Lumholtzii*.

ses aquariums différents animalcules australiens d'eau douce, principalement de petites écrevisses (*Entomostraca*). Les matériaux qui

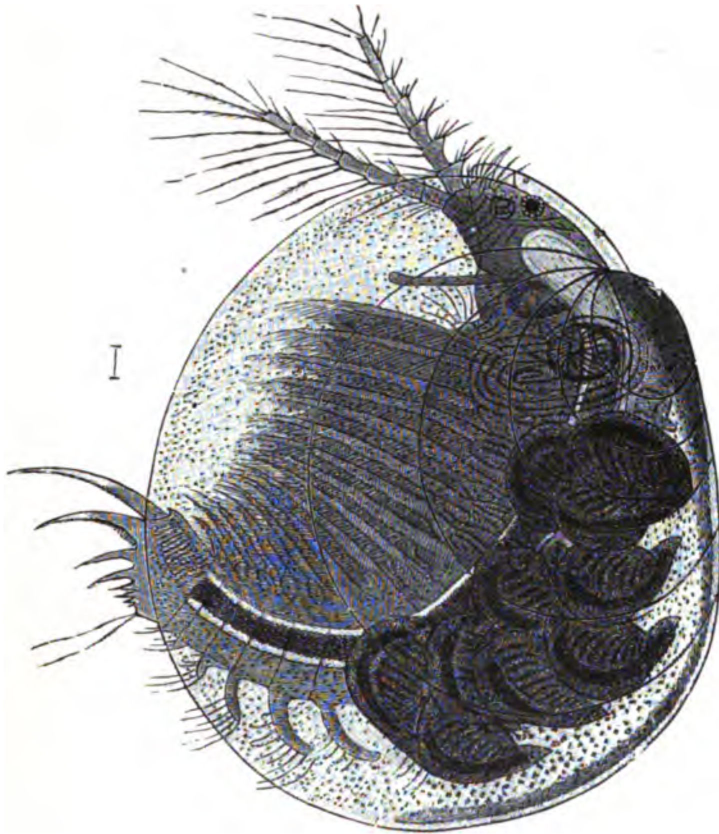


Daphnia Lumholtzii.

ont servi à ces expériences étaient de petites portions de vase provenant de lacs des environs de Rockhampton. Après avoir bien fait sécher cette vase, on l'envoya à Christiania, et à son arrivée elle

était devenue dure comme de la pierre : on avait même de la peine à la briser à coups de marteau.

Cependant ces fragments contenaient des germes de vie, sous forme d'œufs déposés, à l'époque, par les animalcules vivant dans les lacs d'où provenait la vase. Presque tous ces œufs étaient enveloppés

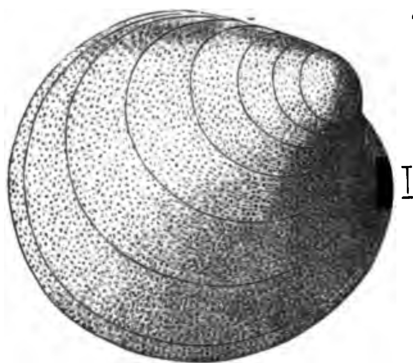


Cyclestheria hislopi.

d'une cosse destinée à les garantir, et donnant à l'ensemble l'aspect d'un petit fruit. Après avoir délayé cette vase et lui avoir fait subir une préparation rationnelle dans des aquariums *ad hoc*, le professeur Sars a réussi à faire éclore plusieurs de ces œufs, qui ont donné des êtres parfaitement vivants, lesquels se sont reproduits dans ces mêmes aquariums, ce qui lui a permis d'étudier d'une façon très complète ces membres, pour ainsi dire inconnus, du règne animal de l'Australie. Un des plus étonnants de ces animalcules est la petite

écrevisse, de la famille des *Daphnia*, qui a été nommée *Daphnia Lumholtzii*.

M. Sars a donné la description, accompagnée de dessins, de cette écrevisse, ainsi que de neuf autres, dans deux mémoires intitulés, l'un *On some Australian Cladocera raised from dried mud* (Rapports de la Société des Sciences de Christiania, 1885), et l'autre *Additional Notes on Australian Cladocera* (Rapports de la Société des Sciences de Christiania, 1888). Ce professeur vient de publier un nouveau mémoire sur le même sujet, intitulé *On Cyclestheria hislopi* (Baird), *a new generic type of bivalve phyllopoda* (Rapports de la Société des Sciences de Christiania), dans lequel il décrit d'une manière très



Cyclestheria hislopi.

détaillée un animalcule qu'il a fait éclore par le même procédé, et dont il a étudié plusieurs générations successives. Ce phyllopode, que l'on connaissait déjà, pour l'avoir trouvé aux Indes et dans l'île de Ceylan, n'avait encore été que superficiellement examiné : aussi s'était-on trompé sur la place qu'il occupe dans l'échelle animale, et on n'avait aucune idée des particularités fort intéressantes de son genre de vie. Il fait partie des phyllopodes testacés, dont on ne connaît jusqu'ici qu'un nombre d'espèces très limité ; le signe distinctif de ces animalcules est une valve transparente qui entoure leur corps et rappelle d'une façon frappante la coquille d'une moule. L'étude anatomique de ce phyllopode a démontré qu'on ne peut pas le rapporter à une des espèces connues, et qu'il est le type d'une espèce nouvelle, à laquelle on a donné le nom de *Cyclestheria*. La

reproduction et le développement de cet animalcule sont tout différents de ceux des autres phyllopodes, car, à l'encontre de la règle générale, le développement des œufs a lieu dans la valve même de la mère, et celui des petits se fait directement et non pas par une métamorphose réelle, comme chez les phyllopodes connus. Ce mémoire donne également l'exposé complet du développement de cet animalcule, qui présente de nombreuses particularités.

On peut ajouter, pour terminer, que ces essais d'éclosion feront le sujet de plusieurs autres mémoires, étant donné qu'on a pu étudier à l'état vivant, non seulement plusieurs animalcules australiens d'eau douce, mais encore des êtres comme les bryozoaires, qui appartiennent à d'autres divisions du règne animal.

FIN

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

LES CHIFFRES SUIVIS D'UN ASTÉRISQUE INDIQUENT UNE GRAVURE

GÉOGRAPHIE

BOTANIQUE

FAUNE

LES BLANCS

PERSONNAGES DU RÉCIT

CITATIONS D'AUTEURS
et mentions de personnages

TABLE DES GRAVURES

CARTES

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

CHAPITRE XXV

CHAPITRE XXVI

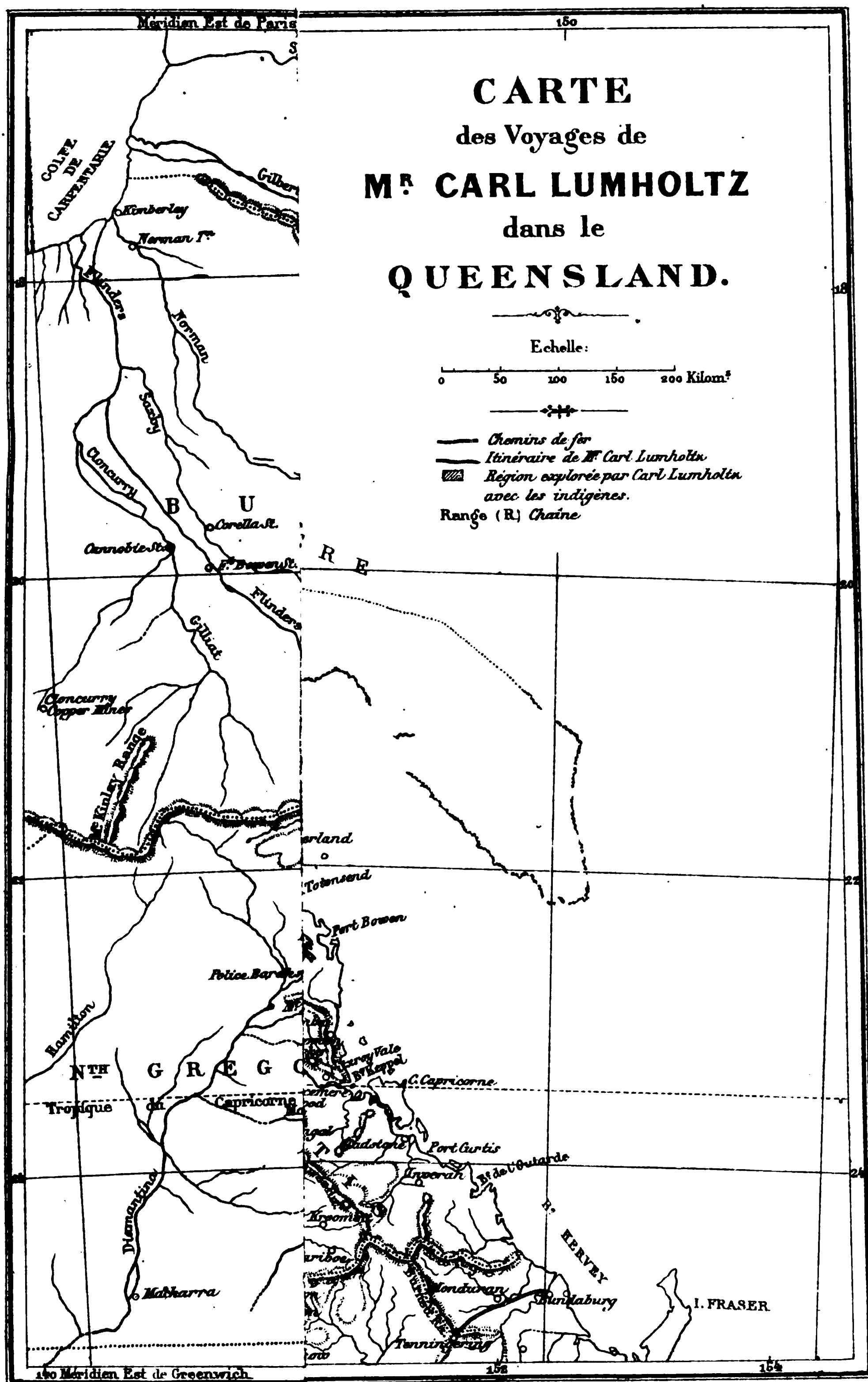
CHAPITRE XXVII

CHAPITRE XXVIII

CHAPITRE XXIX

APPENDICE

19000. — Imprimerie générale A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.



Imp Lemercier & Cie Paris

